


600086643X

ŒUVRES

DE

J.-D. LANJUINAIS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

ŒUVRES

DE

J.-D. LANJUINAIS,

PAIR DE FRANCE, MEMBRE DE L'INSTITUT, ETC.,

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE,

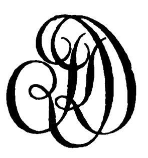
PAR

VICTOR LANJUINAIS;

ORNÉES DU PORTRAIT DE L'AUTEUR, ET D'UN FAC SIMILE DE SON ÉCRITURE.

TOME QUATRIÈME.

RECHERCHES SUR LES LANGUES, LA LITTÉRATURE,
LA RELIGION
ET LA PHILOSOPHIE DES INDIENS.



PARIS,
DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMPRIM.-LIBRAIRES,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais,
ET RUE RICHELIEU, N° 47 *bis*, MAISON DU NOTAIRE.
1832.

RECHERCHES

SUR

LES LANGUES, LA LITTÉRATURE,

LA RELIGION ET LA PHILOSOPHIE

DES INDIENS,

AVEC DES NOTES DE M. LANGLOIS.

FRAGMENS DIVERS.

AVERTISSEMENT[1].

Il est important de remarquer la date de ces Mémoires : c'est avant 1813 qu'ils ont été rédigés, à une époque où toute communication nous était fermée avec l'Angleterre, déjà si riche en documens importans sur cette matière. Depuis ce tems, la science a fait de grands pas : une chaire de langue sanscrite a été instituée au Collége de France, des élèves y ont été formés par les soins d'un professeur célèbre; les manuscrits sont explorés en toute connaissance de cause, des impressions de textes sont tous les jours publiées, et cette branche d'érudition ancienne ne peut promettre maintenant que des

[1] Les manuscrits de M. Lanjuinais, qui composent ce volume, avaient besoin d'être revus. Nous les avons confiés à une personne versée dans ces matières, qui a bien voulu y ajouter quelques avertissemens et des notes que l'on distinguera par un (*).

fruits certains et abondans. Il ne faut donc point reprocher au savant auteur de ces Mémoires, si quelquefois il se trouve au-dessous des connaissances actuelles; il faut au contraire admirer la sagacité de ses recherches et l'étendue de ses découvertes à une époque où les lumières sur cet objet étaient encore éparses et incertaines. On peut même recueillir de grands fruits des nombreux renseignemens qu'il a pris la peine de réunir, et dont il a essayé de faire un ensemble raisonné. Nous nous permettrons d'y ajouter de tems-en-tems quelques notes, soit pour modifier certaines assertions, soit pour indiquer au lecteur les sources nouvelles où il pourra puiser les connaissances que le tems nous a procurées depuis que ces Mémoires ont été composés.

MÉMOIRES

SUR

LES LANGUES, LA LITTÉRATURE, LA RELIGION

ET LA PHILOSOPHIE DES INDIENS.

PREMIER MÉMOIRE SUR LA LANGUE SANSCRITE.

INTRODUCTION.

Je me propose de lire à la classe une suite de mémoires sur les langues, la littérature, la religion et la philosophie des Indiens.

J'aurais voulu dans ces recherches embrasser les deux presqu'îles de l'Inde Orientale *, et, selon toute leur étendue, parler enfin de ce qui concerne les langues, la littérature et la religion des boudhistes, comme je traiterai des langues, de la littérature et de la religion des brahmanes. Mais je trouve l'en-

* Ce vœu du savant auteur de ces Mémoires est sur le point d'être accompli. M. Abel Rémusat va publier sur cet intéressant objet un Mémoire, dans lequel il a réuni et mis en ordre tous les renseignemens qu'ont pu lui fournir les auteurs chinois et les documens donnés par les Anglais, et en dernier lieu par M. Hodgson. (*Nouveau Journal Asiatique*, N° 42, p. 495.)

treprise, ainsi conçue, prématurée, vu l'état remarquable de pénurie et d'imperfection où se trouvent les connaissances de l'Europe sur le Tibet, sur le nouvel empire des Birmans, et généralement sur la presqu'île de l'Inde au-delà du Gange.

Ainsi, je me suis borné à ce qui regarde l'Indostan et l'île de Ceylan. Il est vrai qu'il existe encore sur ces parties même bien des nuages malaisés à dissiper, bien des lacunes qu'il est impossible de remplir maintenant; c'est donc un pur essai que je hasarde, et pour lequel j'ai besoin d'une grande mesure d'indulgence.

Si, malgré les difficultés de toutes sortes qui environnent mon sujet, et qui m'exposent à commettre tant de fautes, j'ai osé le choisir, c'est que je m'en suis constamment occupé depuis bien des années; que l'importance en est généralement reconnue; qu'enfin j'ai le bonheur de trouver dans les ouvrages, dans les avis, et dans les communications amicales des savans orientalistes de l'Institut des moyens de suppléer à mon insuffisance. J'aurai recueilli le plus digne prix de mes efforts, si vous jugez que mon travail réponde en quelque sorte à l'état des lumières présentement acquises, et à ce qu'on est en droit d'attendre de ceux que vous avez appelés à partager vos honorables travaux.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Je prie qu'on veuille bien me permettre de dire indifféremment, pour désigner le pays dont j'ai à parler, *Inde* ou *Indostan*, *Hindostan* ou *Hindoustan* [1], en sanscrit moderne, *Hindava*, ou mieux *Seindhava sthâna*, région du fleuve Hind, c'est-à-dire bleu foncé ou noir [2*]; pour en distinguer les habitans, regardés comme les plus anciens de l'Inde, et qui sont généralement restés attachés aux langues, au culte et aux usages des *brahmanes*, *Indiens* ou *Hindous* (*Hindava*); pour nommer leur langue savante ou liturgique, leur langue mère, *samscrit* ou *sanscrit* (*samscrita* ou *sanscrita*); et pour indiquer leur langue vivante et polie, de l'usage le plus général, *indien* ou *hindi*, ou *hindavi*, ou *hindostani*, ou *hindostanique*. Il me semble que j'ai besoin de cette synonymie, aisée à justifier, pour éviter ce que des répétitions nécessaires auraient de trop fastidieux.

[1] *Hindostan*, mot formé par les Musulmans, conquérans de l'Inde. (Ward., t. I, p. 1.)

[2] Voyez *Musei Borgiani Codd. mm. ss. avenses*, etc. Romæ, 1793, p. 130. *Wahls Ostendien Hamburg*, 1807, p. 207 et suiv.

* Cette étymologie n'est point conforme à celle que donne le *Dictionnaire Sanscrit*, qui dérive *sindhou*, de *syanda*, couler. D'un autre côté, *Indou*, est un nom de la lune. C'est le mot *crichna*, qui a précisément ce sens de *bleu foncé* ou de *noir*. Voyez, pour l'origine du mot *Inde*, le Mémoire de M. Lassen, sur la *Pentopotamie indienne*, ou le *Penjab*. Il y montre comment le mot *Sindhou*, nom sanscrit du fleuve Indus, a pu se modifier de manière à devenir un nom de pays.

Au reste, je donnerai, autant que mes faibles moyens me le permettront, aux personnes, aux lieux, aux autres choses qui concernent les antiquités de l'Inde, un de leurs noms sanscrits, celui que je croirai le plus commun, ou qui me sera le plus connu; et lorsqu'il me faudra préférer d'autres mots, pris ou non dans les dialectes vivans de l'Inde, comme étant plus familiers en Europe, j'emploierai, ainsi que je viens de le faire, le mot sanscrit au dernier rang, joignant la version littérale française, quand je pourrai la donner. J'ai cru devoir, par une sorte de nécessité, peindre le sanscrit avec l'alphabet latin, comme font les membres de la Société Asiatique de Calcutta et beaucoup d'autres savans. A leur exemple, je m'efforcerai, par des notes prosodiques et par certains assemblages, de rendre le moins imparfaitement que je pourrai, avec nos vingt-cinq lettres, les caractères simples du sanscrit qui sont d'environ cinquante ou cinquante-six; car le nombre varie selon les alphabets.

En renonçant d'abord à m'occuper de la presqu'île au-delà du Gange, j'ai fait assez comprendre que j'entends ici, par *Inde* ou *Hindostàn*, cette belle portion de l'Asie qui s'étend des deux bords du fleuve Indus, *Hindhou* ou *Sindhou* (*Hindhava* *), jusqu'au Gange, y compris ses rives orientales et septentrionales, et depuis les montagnes

* Le mot *Hindhava* ou plutôt *Seindhava*, est le nom que l'on donne aux peuples qui habitent sur les rives du Sind.

neigeuses du *Touran* et du *Tibet*, appelées par les anciens *Emodus* ou *Imaüs*, et par les modernes *Kouttore*, *Hindo-Kou*, etc., en sanscrit *Himâla* * (montagne neigeuse), jusqu'à la mer de l'Inde, en comprenant l'île de Ceylan (*Lankâ-douîpa*, île de *Lankâ*).

Je dois rappeler que la partie septentrionale de ce vaste pays, celle qui est située dans l'intérieur du continent, s'appelle *Hindostan propre*, et que la partie du midi, celle qui forme une presqu'île, depuis le fleuve *Nerbudda*, et les frontières méridionales du *Bengale*, et du *Behar* ou de *Balasore-Baroah* [1], se nomme *Dekan*, du nom sanscrit *Dakchina*, qui veut dire *midi*. Cette distinction principale reviendra souvent, et ne doit pas faire oublier qu'il y a aussi un *Dekan propre*, qui n'est qu'une contrée de la grande presqu'île du *Dekan*.

La totalité de l'*Hindoustan* est désignée dans l'ancien sanscrit par ces expressions figurées : 1° *Bharata varcha khanda* [2], la portion du royaume de *Bharata* ou de la dynastie des *Bhâratas*, dont le chef ou fondateur descendait d'un roi de tout le globe terrestre. On dit aussi *Bharata varcha*, habitation, pays, royaume de *Bharata* [3]. 2° *Aryâvarta* [4], pays respectable; 3° *Pounya*-

* Le nom sanscrit de cette chaîne de montagnes est *Himâlaya*, qui signifie *séjour du froid*, *hiemis sedes*.

[1] Ward, t. I, p. 1.

[2] Le mot *khanda* signifie *branche* ou plutôt *portion*.

[3] Ward, I, p. 1. Wilk, *Gramm. Sansc*, p. x.

[4] *Mânava dharma Shastra*, ch. II, n° 22.

bhûmi, pays de la pureté, autrement des vertus; nom donné aussi par les anciens Perses à leur pays, à leur *Iran*, à leur *Chouneréth*, et par les Chinois à la Chine; 4° *Jambou-douipa* ou *Tsambou-douipa*, ce qui peut signifier terre ou pays du pommier-rose (*Eugenia*), ou pays arrosé par le fleuve *Tsambou* *; autrement du *Burrampoutra* : ce qui reculerait les limites de l'*Indoustan* de manière à y renfermer une portion du Tibet, etc.[1]; 4° *Madhyama*, mitoyen, ou *Madhya-desha*, pays mitoyen, du milieu. Les Indous, comme les Arabes, les Chinois et les Grecs, ont cru occuper le milieu de la terre.

Ce pays, grand comme la moitié de l'Europe, inépuisable en productions les plus précieuses de la nature et de l'art, est, selon quelques modernes, le berceau de tout le genre humain. Aussi anciennement qu'inégalement policé, il offre sur beaucoup de montagnes des tribus restées ou devenues presqu'entièrement sauvages; mais dans les plaines, une civilisation assez uniforme, et qui n'est pas sans vigueur, malgré sa longue vieillesse. Généralement la population est nombreuse : on l'évalue à plus de dix millions d'hommes[2].

* Le *Jambou* est un fleuve fabuleux, que les poètes font venir du mont Merou. Mais je ne saurais assurer que c'est le même que le Brahmapoutra.

[1] V. *Asiat. Res.* I, 419. V. *Wahls Ostendien*, 8° *Hamburg*, 1807, p. 192-230.

[2] Cent-dix millions. Ward, I, p. 1 et 56.

DES LANGUES DE L'INDE EN GÉNÉRAL.

Toutes sortes de causes les plus actives se sont réunies pour répandre dans ce pays et y varier les langues, les dialectes et les écritures.

D'abord il a toujours été naturellement divisé en plusieurs grands états divers, et en une multitude d'états plus petits, souvent presque imperceptibles, et nécessairement plus ou moins subordonnés.

En second lieu, depuis les premières époques historiques, ce pays n'a pas cessé d'être le centre du commerce de terre et de mer, le plus riche et le plus actif, avec les nations les plus célèbres de l'ancien continent, sans excepter les plus lointaines. En paix comme en guerre, il est traversé en tous sens par de nombreuses caravanes [1].

Le midi de l'Inde, protégé par les mers, a moins souffert que le nord, des malheurs des guerres et du despotisme des conquérans. Les lois et les usages, l'ancienne langue même et ses débris s'y sont mieux conservés, au moins dans l'intérieur des terres; car sur les côtes on ne trouve guère que des hors-castes et des étrangers.

Mais la partie septentrionale du pays, surtout à l'occident, a été presque sans cesse, dans une étendue plus ou moins considérable, ou paisiblement

[1] *Heeren, ideen uber die politik*, etc. In-8°. Goettingen, 1805, t. I, p. 384 et suiv.

soumise au joug des vainqueurs, ou désolée par leurs incursions terribles.

Avant les ravages d'Alexandre, elle formait une satrapie de l'empire des Perses. Séleucus-Nicator, héritier de la puissance d'Alexandre dans l'Inde, puis les successeurs de Séleucus, et probablement ensuite les rois de Perse Sassanides, l'ont pillée et dominée.

Elle a été successivement une dépendance des califes de Bagdad, des sultans de Ghaszna, de Mahomet, l'un des sultans Gaurides, et des sultans Afgans ou Patans venus des bords de la mer Caspienne. Sjinguyskhan et puis Tamerlan y passèrent comme des torrens dévastateurs. Baber, issu de Tamerlan, y fonda vers 1525 cet empire du Mogol, auquel obéissait presque tout l'Hindostan, pendant les deux à trois derniers siècles.

Le Malabar (*Malaya-vara**, lisière des montagnes) a, depuis l'ère chrétienne, donné asile à des familles juives qui s'y maintiennent encore. Il a reçu des adorateurs du feu échappés de la Perse, lorsqu'elle tomba sous la puissance musulmane. On voit aujourd'hui leurs descendans, sous le nom de *Parsis*, dans le *Guzarate* (*Gourjara*) et dans les lieux circonvoisins. Ils ont conservé dans leurs rituels des restes précieux de la langue *zend* et de la langue *pehlevi*.

* *Malaya* est le nom que l'on donne à la chaîne de montagnes, qui répond aux Ghates Occidentales, dans la presqu'île de l'Inde. De là, la côte occidentale de la presqu'île s'est aussi appelée *Malaya*, d'où est venu le mot *Malabar* : *couvert*, *défendu par le Malaya*.

Des Arabes sectateurs de Mahomet s'établirent aussi sur la côte de *Malabar* et dans le *Guzarate*; ils se sont répandus de là dans toute la presqu'île avec la langue arabe, disséminée d'ailleurs dans toute l'Inde, comme langue liturgique des Musulmans; c'est ainsi qu'avec l'Évangile, s'introduisit pour l'office divin dans quelques lieux du *Dekan* le dialecte *syro-caldaïque*; et de même, en diverses parties de l'*Hindoustan*, fut admise la langue latine liturgique, lorsque, depuis la fin du quinzième siècle, les Portugais d'abord, ensuite les Hollandais, les Anglais, enfin presque tous les peuples de l'Europe eurent obtenu dans l'Inde, par concession ou par conquête, des établissemens, où de même ils portèrent chacun leur idiome national.

Mais de nos jours l'Angleterre, par violence et par artifice, a subjugué presque tout l'*Indostan*. Elle y règne sur les débris de l'empire du Mogol et des colonies des nations européennes et n'y reconnaît plus de puissances remarquables et indépendantes que les *Mahrates* dans le midi, les *Sheiks* (*Shikchâ* disciples*) dans le *Penjab*, ou pays de *Lahor*, et le royaume de *Kandahar* ou de *Caboul* ou des *Abdallis*, fondé par un général de *Thamas Koulikan*.

Un pays qui a subi de telles révolutions doit avoir

* C'est le mot *shichya*, qui veut dire *disciple*. *Shikchâ* est le nom d'un *vedânga*, qui enseigne la véritable prononciation des Védas. Au reste, le verbe *shikchâ* signifie *apprendre*, *s'instruire*.

été, et est réellement celui de toute la terre où les idiomes, soit indigènes, soit étrangers, sont le plus multipliés. C'est celui où journellement encore dans les grandes villes on entend parler un plus grand nombre de langues et de dialectes. Les premiers missionnaires danois à Tranquebar nous attestent que sur la côte de Coromandel les seuls Hindous ont vingt-huit dialectes vivans propres à cette contrée [1].

Ils nous disent [2] que dans la seule ville de Madras on parlait en 1743 au moins trente-trois langues, savoir: langues propres du pays qui font le sujet de ce mémoire, 1° le grantham et le sanscrit, qui à vrai dire ne font qu'un, mais dont les missionnaires font deux à cause de quelques différences de prononciation et d'inflexion; 2° le maure, sous lequel il faut entendre ici l'hindostani, tant le poli que le vulgaire et toutes leurs branches; 3° le tamoul confondu trop souvent avec le malabar; 4° le telougique ou warougique, dialecte du tamoul; 5° le balabanda ou mahrate; 6° le canarien, et 7° le guzaratique; 8° avec le singalais; 9° le maldive; 10° le nicobar, langues orientales étrangères; 11° l'arménien; 12° le persan moderne; 13° le syriaque; 14° l'hébreu; 15° l'arabe; 16° le turc; 17° le pégouan; 18° le siamois; 19° le chinois, si riche en traductions de livres sanscrits et en notions sur l'Inde et

[1] *Danisch's Missions*, t. I, continuation 3e, p. 28, cont. p. 3.

[2] *Idem*, continuation 23e, p. 944. Cont. 56, p. 1372.

sur les pays voisins[1]; 20° le malais mêlé de sanscrit, et non-moins pur à la côte de Malabar qu'il peut l'être à Malaca[2]. Langues européennes : 21° le grec moderne; 22° le latin; 23° le français; 24° l'italien; 25° l'espagnol; 26° le portugais; 27° l'allemand; 28° l'anglais; 29° l'irlandais; 30° le hollandais; 31° le suédois; 32° le danois, et 33° le russe.

Dans cette liste, les missionnaires omettent des langues qui étaient, qui sont certainement connues à Madras, par exemple le bengali et ce portugais corrompu, devenu le langage commun des Européens dans l'Indostan, appelé en conséquence langue franque ou Phirangui, et que parlent encore des millions d'habitans : sur les deux côtes de la presqu'île et dans l'île de Ceylan, l'éthiopien vulgaire qu'apportent avec eux un grand nombre d'esclaves transportés de l'Abyssinie dans l'Indoustan, le malabar proprement ainsi nommé, bien distingué du tamoul; le talinga ou badaga, etc.

Si l'on voulait indiquer tous les idiomes en usage dans l'Hindostan, ou seulement à Colombo ou à Kalcutta (Kali-Kotta ou Kali-Kata, forteresse du havre*, *coûta*, pointe de montagne), ville plus

[1] *Mémoires de l'Ac. des Belles-Lettres*, t. XL, p. 187, 188, 247, etc.

[2] *Adelungs Mithridates*, t. I, p. 138.

* Je ne sais pourquoi l'auteur du Mémoire a jugé à propos de remplacer par le mot *havre*, le mot *câli*, qu'il avait mis d'abord, et qui est le nom d'une déesse indienne. *Cotta* signifie forteresse, *câtha*, rocher, *coûta*, pointe de rocher.

populeuse avec sa banlieue énorme, que Londres même, et la seconde ville commerçante de tout le globe. Il faudrait nommer encore d'autres dialectes indous dérivés du sanscrit et les jargons montagnards indous, en un mot tous les idiomes et les jargons des nations et des peuplades policées, tant de l'Indostan que des pays et des îles circonvoisines; ces langages sont aussi nombreux que peu connus, en sorte qu'aujourd'hui même il serait impossible, en Europe du moins, d'en faire seulement l'énumération exacte et complète. Ceux des langages de l'Hindoustan qui sont derivés du sanscrit; on les appelle *Bhăchă* ou *Bhăsza*, ou idiome pracrit (prâcrita), ou *apabhransha*.

Ainsi quatre idiomes sont généralement usités dans l'Hindostan : le sanscrit, langue morte, comme le latin en Europe, langue mère des dialectes hindous; (à Bénarès les Pânditas ne parlent que le sanscrit.) L'*hindi* moderne ou l'*hindoustani* poli, appelé aussi haut hindostani, langue vivante et dérivée principalement du sanscrit; le maure ou hindostanique vulgaire, espèce de dialecte que l'on trouve partout comme le haut hindostanique, un peu différent selon les lieux ; enfin le persan moderne qui après l'hindostanique est le langage le plus commun dans l'Inde, et qui est d'ailleurs répandu sur presque tout le continent asiatique.

Si le persan moderne domine chez les Indiens, ce n'est pas seulement comme langue de leurs vainqueurs. Ceux-ci le firent admettre avec d'autant

plus de facilité qu'il est une simple altération de l'idiome que les Perses appellent *parsi-deri*, originairement le dialecte du Parsistan devenu sous les Sassanides langue commune de l'empire de Perse, et que le parsi a, de même que le persan moderne et que leurs langues sœurs le zend et le *pahlavi*[1], les plus grandes affinités avec le sanscrit.

Ces affinités sont si frappantes, qu'elles ont fait conjecturer à plusieurs savans que tous[2] ces idiomes ne sont que des dialectes d'une plus ancienne langue commune autrefois à l'Inde et à la Perse, tandis qu'un autre[3], croyant pouvoir trancher le nœud, a prétendu démontrer ce qu'avança le docte et hardi Will. Jones[4], que le sanscrit est né du persan, comme d'autres encore soutiennent[5] que le persan est né du sanscrit. Quoi qu'il en soit, le persan est riche en ouvrages relatifs à l'Inde et en versions d'importans originaux sanscrits; ce n'est que par des versions persanes ou par des versions européennes faites sur le persan que nous connaissons

[1] Le zend était probablement la langue du nord de la Médie, et le pahlavi ou *pehlevi* était l'ancienne langue de la Médie méridionale, dialectes alliés du chaldaïque et de l'arménien. (P. PAULIN. ANQUETIL.)

[2] *Adelungs Mithridates*, t. I, p. 275.

[3] *De Persidis Lingua et Genio, auctore Othm.* FRANCK, Norimbergæ, 1819, in-8°. *Hager's Dissertation on the Babylonian Inscriptions*, in-4°, London, 1801. *Eichhorn, Geschichteder Litteratur*, vol. 5. Goetting, 1807, p. 194.

[4] *As. Res.*

[5] *Musei Borgiani Codd. mm. ss.*, p. 170. *Sidharubam*, p. 33. *Patris Paulini Dissertatio de Veteribus Indis*, Romæ, 1795, in-4°, p. 48, 50, 51, 52.

quelques-uns de ces originaux. Ainsi à tous égards la langue persane sera toujours d'un grand secours aux amateurs de la langue indienne. Mais le persan n'entre point dans le plan de mon travail, borné, quant aux langues, à l'idiome sanscrit et à ceux qui en sont dérivés, ou qui sont mêlés de sanscrit, et vulgaires dans l'Inde. Je traiterai à part de l'hindostanique, du maure et des principaux dialectes indous maintenant usités.

DIVISION DU MÉMOIRE.

Le sanscrit est le sujet du présent Mémoire : je parlerai d'abord de l'utilité des langues et de la littérature indiennes ; j'exposerai les progrès successifs qu'ont faits les Européens dans l'étude de ces langues et de cette littérature ; je traiterai des noms et de l'histoire de l'idiome sanscrit ; des principaux alphabets et des écritures de cette langue. Je dirai ce que j'ai pu recueillir de plus remarquable touchant son matériel et sa structure grammaticale ; enfin, j'examinerai les conformités du sanscrit avec plusieurs langues de l'Asie et de l'Europe.

Pour peu que j'ajoute aux notions recueillies par mes devanciers ou que je les rectifie, mon travail ne sera pas sans utilité.

« Nous sommes, écrivait il y a peu d'années » M. Anquetil du Perron, à l'égard du sanscretan, » ce qu'était l'Europe à l'égard du grec et de l'hé- » breu, à l'époque de la prise de Constantinople,

» et à celle de la réforme de Luther. Les tentatives » actuelles sont faibles, elles le seront long-tems. » Ne nous lassons point, recueillons tout ce qui a » été écrit au sujet de la langue sacrée des Indiens; » comparons les citations; ajoutons travail à tra- » vail[1]. »

Telles sont les vues qui m'ont dirigé. Si les communications avec l'Angleterre n'étaient pas fermées, j'eusse profité de presque tous les ouvrages sur le sanscrit et sur l'Indostan publiés dans ces dernières années à Calcutta et à Londres. Dépourvu d'une grande partie de ces nouveaux secours, j'ai redoublé d'efforts pour éclaircir mon sujet avec les livres qu'on possède en France; j'ose espérer que lorsqu'il nous sera permis de nous procurer aisément tous ces livres étrangers dont j'ai senti le besoin et dont j'ai reconnu l'existence, mes recherches ne seront pas encore tout-à-fait dépourvues d'utilité.

AVANTAGES QU'ON PEUT RETIRER DE L'ÉTUDE DES LANGUES ET DE LA LITTÉRATURE INDIENNES.

Chaque langue, chaque principal dialecte de l'Indoustan a sa littérature plus ou moins ancienne, plus ou moins riche et satisfaisante.

Le sanscrit particulièrement, et les écrits innombrables, anciens et modernes, composés dans cette langue-mère des dialectes indous, rappellent à l'es-

[1] *Voyage du P. Paulin dans l'Inde.*

prit les objets les plus capables de piquer la curiosité, et de captiver l'attention de toutes les personnes éclairées.

Si l'on s'arrête à la nature même et aux propriétés de cette langue, après avoir écarté les exagérations de l'enthousiasme, combien elle nous offre encore de motifs d'intérêt et même d'admiration!

Quoi de plus remarquable que cette haute antiquité du sanscrit, qui le fait marcher de pair avec les autres idiomes orientaux les plus célèbres, et reconnus pour les plus anciens du monde?

Quoi de plus expressif et de plus complet que le système de ses intonations et de ses articulations, qui ont chacune leur signe alphabétique propre, et qui renferment presque toutes les nuances qu'on peut distinguer sans confusion dans les produits de l'instrument vocal?

Quoi de plus singulier que le petit nombre de ses radicaux purs, qui ne semblent point parties du discours, et la multitude si variée de ses expressions, et l'étonnant assemblage qu'elle nous offre de termes abstraits, si bien construits qu'ils expriment avec autant de clarté que de précision les idées philosophiques et religieuses les plus relevées?

Quoi de plus riche et de plus régulier que ses formes grammaticales, qui semblent surpasser ou du moins égaler tout ce qu'il y a de plus célèbre en ce genre, et qui suffisent, comme en grec ou en allemand, pour former, avec correction et facilité,

d'après des règles certaines de transmutation des lettres, de dérivation et de composition des noms[1], tous les mots nouveaux que des idées nouvelles peuvent rendre nécessaires?

Quoi de plus imposant que la vaste étendue des territoires où elle a régné, et de ceux qu'elle couvre encore par les dialectes vulgaires qui en sont descendus ou qui en sont mêlés, et par les idiomes liturgiques de la plus grande portion de l'Asie Orientale?

Que de traits de lumière elle fait jaillir sur l'origine et l'histoire du genre humain, par ses conformités, étrangères à l'onomatopée, conformités si frappantes de mots et de structure avec le peu que nous connaissons du zend, avec le persan, avec d'autres langues de l'Asie, avec le grec, le latin, l'allemand, l'esclavon, et généralement avec toutes les langues de l'Europe, anciennes et modernes!

L'intérêt et la surprise redoublent, si, quittant le matériel du sanscrit, on jette un coup-d'œil sur sa littérature, versifiée presque toute, et qui, par la multitude et l'étendue des textes, des originaux et de leurs innombrables commentaires, ainsi que par leurs doctrines mêmes, présentent partout l'idée de l'infini. Je ne veux ici qu'indiquer les principaux ouvrages.

[1] *Voyez* dans la *Grammaire Sanscrite* par Wilkins, les chap. 7 et 9, *sur les Règles de Dérivation et de Composition.*

Au premier rang sont les quatre *Vedas*, ces livres prétendus révélés, qu'un respect immense environne dans tout l'Hindostan, et que des savans de l'Europe ont cru aussi et plus anciens que le Pentateuque; ces livres que les brahmanes regardent comme le dépôt de toutes les sciences divines et humaines, et toujours conservés sous le voile d'un mystère si profond qu'ils semblent être demeurés tout-à-fait inconnus aux Grecs et aux Romains, quoiqu'on y trouve une vive source de traditions et de doctrines qui ont fait le tour du monde. Je citerai ici les sublimes *Oupanichatas*, publiés en latin, sous le nom d'*Oupnek'hat*, par M. Anquetil, d'après la version ou paraphrase en langue persane; mais j'aurai bientôt l'occasion d'en parler avec quelque détail.

Comme révélés aussi, nous sont offerts une foule de *Shastras*, livres qui développent toutes les sciences vraies et chimériques des Hindous.

Là brillent, entre autres, le fameux abrégé de ces lois divines, que le premier *Manou*, *Manou Svâyambhouva* (fils de l'existant par soi), avait apprises du créateur; le *Mânavadharma shastra*, code singulier de religion, de politique, de morale, de droit civil et criminel, qui nous force d'admirer tant de sages détails, qui nous ennuie par tant de puériles dispositions, qui anéantit par des impostures les droits naturels des hommes, et substitue à perpétuité les distinctions des castes les plus oppressives; code enfin qui sert de base à une très-volumineuse

législation plus antique dans ses premières sources que celle de Justinien, plus simple de moitié, puisqu'elle n'admet point les testamens, presque aussi tristement subtile, presque aussi commentée, controversée, à tout prendre aussi raisonnable et aussi vicieuse, mais du moins en pleine vigueur dans un vaste pays, presque entièrement dégagée des vices de méthode et des difficultés de critique, de dialectique, d'histoire et de chronologie qui font du corps du droit romain un abîme sans fond ni rives.

Là se trouvent des traités d'une astrologie insensée, à côté de livres nombreux d'une astronomie savante, trop distinguée de celle des Grecs pour venir d'eux, et trop semblable à celle des Grecs pour qu'il ne soit pas probable que les deux peuples ont puisé à quelque source commune.

Que dirai-je des *Pourânas* et des *Oupa-Pourânas*, enseignés aux Hindous dans leurs écoles, et qui renferment avec le fond et les premiers traits des mythologies asiatique, égyptienne, grecque, romaine et septentrionale de l'Europe, la création, le déluge, l'histoire de l'Arche, etc.

Viennent ensuite des odes et des poésies pastorales, des poésies morales, religieuses et politiques, des contes agréables, des apologues ingénieux, plus élégans, plus fleuris que ceux d'Ésope, et probablement plus anciens; une foule de drames tragiques et comiques étincelans de certaines beautés, mais où nos plus sages lois du théâtre sont tout-à-fait méconnues; des poèmes épiques nom-

breux, dont six[1] passent pour excellens, sans compter les divers *Ramâyanas* et le *Mahâbhârata*, qui sont les plus populaires, et encore chantés religieusement dans l'Inde avec appareil et au son des instrumens de musique, chantés, autrement déclamés par des brahmanes[2], alternativement en sanscrit et en bhâchâ, dans les rues, dans les marchés, aux portes des temples et des maisons : ajoutons des ouvrages théologiques, des rituels et des légendes, des grammaires et des vocabulaires anciens et modernes en très-grand nombre, et des traités multipliés de rhétorique, de versification, de musique, de métaphysique la plus subtile, de morale, de politique, d'art militaire, d'histoire naturelle, de pratique médicinale, enfin d'ouvrages sur les arts mécaniques.

[1] On les appelle les six *mahâ-câvyas*, les six grands ou meilleurs poèmes. Ce sont : 1° le *Koumâra Sambhava*, ou *la Naissance de Kârtikeya*, dieu de la guerre, en sept chants, par *Kalidâsa*; 2° le *Kirâtârjouniya*, par *Bhâravi*. Le sujet est *Arjouna*, obtenant des armes célestes pour combattre *Douryodhana* dans la fameuse guerre des *Pândavas* contre les *Kauravas*, décrite dans le *Mahâbhârata*; 3° le *Raghouvansa*, en vingt chants, par *Kalidâsa*. C'est l'histoire de *Rama*, incarnation de *Vichnou*, avec celle du père et des aïeux de *Rama* et de ses descendans. 4° Le *Naichadhiya*, en vingt-deux chants et en vers rimés, par *Shrî-Harcha*, ou l'histoire du mariage de *Nala*, roi de *Nichadha*, et de la princesse *Damayanti*. 5° Le *Shishupâla-Badha*, par *Mâgha*, en vingt chants, dont le sujet est *Shishupâla*, roi de *Tchedi*, tué par *l'Homme-Dieu Crichna* dans une des guerres du *Mahâbhârata*. 6° Le *Meghadoûta*, ou *le Nuage Ambassadeur*, attribué à *Kalidâsa*. (V. le Mém. de *Colebrooke*, sur la poésie, en sanscrit et en *prâkrit*, *Asiatik Researches*, vol. X, 1808.)

[2] Wilkins, *a Sanskr. Grammar*, t. X et XI.

Parmi les dialectes vivans, les *bhâchâs*, dérivés du sanscrit, mais bien plus aisés que le sanscrit à apprendre et à traduire, il y a des langages polis dès long-tems, d'ailleurs extrêmement riches en ouvrages de littérature de toute sorte, et qui nous offrent des versions de la plupart des livres sanscrits, et même de quelques portions des *Védas*. Or celui qui sait le sanscrit, sait à moitié déjà tous ces idiomes vulgaires, natifs de l'Indostan et de ses îles, tous dérivés du sanscrit ou très-mélangés de sanscrit; il sait beaucoup du persan, si analogue au sanscrit; il devinera sans peine le sens des mots de science et de religion usités dans le Tibet et dans l'empire des Birmans; et, au contraire, qui n'aura étudié que ces langages vivans, n'en possédera jamais la connaissance critique, l'intelligence complète [1], de même que, sans le secours du grec, on ne sera jamais un profond latiniste.

Je n'ai point parlé des livres d'histoire ni de ceux de géographie. Il en existe quelques-uns en bhâchâ; mais en sanscrit, je ne trouve cités que deux traités relatifs à la géographie [2]. A ces traités viennent se joindre quelques notions de géographie, ou réelle ou fabuleuse, dans le *Mânavadharma shastra* [3], dans quelques *pourânas*, dans les poèmes épiques, surtout

[1] *Asiat. Res.*, t. VIII, p. 263.

[2] *Sidharubam*, par le P. Paulin, p. 70. Solvyns, édition de Londres, 1804, pl. 53e; *Hist. des Missions Danoises*, passim. *Le Paganisme Indien*, mm. ss. de la Bibliothèque impériale, p. 171.

[3] *Asiat. Res.*, t. VIII. *Mythologie des Indous*, t. II, p. 89.

dans le *Mahâbhârata*, et dans les divers *Ramâyanas*. Quant à l'histoire, on n'en connaît guère en sanscrit que ce qu'il y en a dans des ouvrages romanesques autant qu'historiques. Les *pourânas* et les poèmes épiques nous ont aussi conservé des traits d'histoire et des listes de rois; mais il est difficile de les dégager des nuages de fables astrologiques et politiques dont ils sont toujours environnés. Wilford a cru reconnaître dans certains *pourânas* des traits d'histoire qui vont jusqu'au douzième siècle de l'ère chrétienne.

PROGRÈS SUCCESSIFS DES EUROPÉENS DANS LES LANGUES ET DANS LES LITTÉRATURES DE L'HINDOSTAN, PARTICULIÈREMENT DANS LE SANSCRIT.

Combien il serait curieux et utile de puiser à ces sources fécondes, mais trop peu ou trop mal connues, d'étudier les originaux sanscrits et leurs versions hindoues, de les examiner au flambeau de la critique, d'en fixer les âges, ou du moins l'antériorité respective, et d'y reconnaître les interpolations réelles ou prétendues qui peuvent s'y rencontrer!

Combien il serait désirable de connaître enfin ce que les brahmanes appellent, probablement au même sens qu'Homère, la langue des dieux, et ses dialectes les plus polis; les arts si nombreux, les sciences dont les unes sont si fausses et les autres si avancées; la philosophie si profonde, la religion si sublime et tout à-la-fois si indécente, si cruelle, et si répandue encore dans toute l'Asie, les poésies

si naïves et si énergiques, si touchantes, mais si voluptueuses d'un peuple doux, humain, paisible, toujours vaincu, mais toujours, par la force de ses institutions, survivant à ses vainqueurs, prétendant à la plus haute antiquité, et justifiant une partie de ses prétentions, non-seulement par son langage, qui se lie comme plus ancien aux idiomes vivans de l'Europe, mais aussi par ses prodigieux monumens d'architecture et de sculpture antique, entre autres par ce fameux rang de temples à triple étage, occupant un espace de deux heures de marche, travaillés dans le granit des montagnes d'Ellora[1]!

Faute de secours pour apprendre le sanscrit, faute de grammaires, de dictionnaires et de textes originaux imprimés en cette langue, un voile épais est demeuré long-tems étendu sur cette importante littérature. S'il a commencé de s'éclaircir, ce n'est que pour un très-petit nombre de savans; ce n'est à vrai dire que depuis le milieu du dernier siècle, par les travaux des missionnaires et de quelques écrivains français et anglais, mais surtout par les doctes recherches et les traductions estimables dues aux membres de la Société Académique de Calcutta; ainsi qu'aux habiles professeurs et employés des écoles orientales du fort Williams et de Hertford, à huit lieues de Londres. Depuis l'établissement de la Société de Calcutta, en 1784, sous la présidence

[1] *Adelungs Mithridates*, t. 1, p. 121.

du célèbre William Jones, il faut avouer que bien peu de Français ont paru dans cette carrière nouvelle qui exige des travaux si pénibles, mais qui promet de si intéressantes découvertes. Combien il serait honorable au gouvernement de l'empire français, qui protége les lettres d'une manière éclatante, de jeter un regard de bienveillance et de faveur sur la littérature indienne, de la créer pour ainsi dire en France, de l'y naturaliser, et de regagner à cet égard quelque priorité sur les Anglais, en faisant publier des éditions et des versions des plus importans manuscrits indiens qui enrichissent la Bibliothèque impériale! Il n'y a point de particulier qui par ses moyens seuls puisse ou veuille former et soutenir une si noble entreprise.

Jusqu'à la découverte du cap de Bonne-Espérance, en 1498, les Européens ne savaient presque rien sur l'Inde; ils n'en avaient que des notions vagues, obscures, inexactes ou fabuleuses que fournissent les auteurs grecs et latins; et les Portugais eux-mêmes, après avoir fait cette importante découverte, ne possédèrent long-tems sur la religion, la philosophie et la littérature indiennes que le peu qu'ils en purent apprendre par ceux qu'ils employaient comme interprêtes auprès des Hindous. Long-tems nos hommes lettrés qui pénétraient dans l'Indostan, et s'y occupaient de recherches littéraires, furent absorbés dans l'étude de quelques dialectes vivans, et ne recueillirent sur le sanscrit que des connaissances vulgaires et altérées.

Couto, continuateur du volumineux Barros, Couto essaya le premier de transmettre, d'après les écrits hindous, quelques notions sur les doctrines de l'Inde. Il fut imité par d'autres voyageurs, mais surtout par les missionnaires de la religion chrétienne. Ceux-ci, de bonne heure, cultivèrent avec succès plusieurs de ces dialectes vivans dont j'ai parlé; ils traduisirent, ils composèrent, ils imprimèrent en ces dialectes; ils en ont publié des grammaires et des dictionnaires. Ils ont donné aussi, dans les différentes langues de l'Europe, des récits étendus de leurs voyages, contenant sur l'Inde et ses habitans, leurs mœurs et leurs cultes, de précieux renseignemens.

Les missionnaires catholiques eurent les premiers établissemens dans ce pays. Il n'est question des travaux qu'y ont faits les missionnaires protestans qu'au dix-septième siècle.

Quant aux missions indiennes catholiques, les plus célèbres ont été celles d'Agra, du Malabar, de Maduré, du Bengale et du Nepal.

Dès 1577, la mission portugaise du Malabar introduisit l'art de l'imprimerie dans l'Indostan, et l'appliqua au dialecte tamoul. Des missionnaires portugais cultivèrent ensuite le dialecte malabar et le kanara : ils ont publié des livres assez nombreux concernant ces trois dialectes et d'autres langages du Dekan.

En 1667, Henri Lord fit connaître en anglais la doctrine des Parsis ou Perses réfugiés à Surate et

aux environs, et, sous le nom de doctrine des Banians [1], l'abrégé d'un shastra (livre de science), qu'il appelle shasta, d'après le dialecte de ce pays.

Colbert ayant, en 1665, établi la compagnie des Indes, l'érudition sur les choses de l'Inde fit des progrès sensibles : on s'en aperçoit dans les *Voyages* de Bernier, de Tavernier, de Chardin, de Gentil, de beaucoup d'autres, et dans la collection des *Lettres Édifiantes* publiées par les jésuites.

Ce sont principalement les jésuites [2] qui, dans la première moitié du dernier siècle, ont fait passer en France les précieux manuscrits indiens en langue sanscrite et autres, et en différens caractères qui enrichissent la Bibliothèque impériale, et qui sont indiqués dans le *Catalogue* publié par Fourmont, en 1739. Là se trouvent décrits les manuscrits des *Vedas*; plus clairement encore ils le sont dans le *Catalogue* des manuscrits sanscrits de MM. Hamilton et Langlès, dont je parlerai dans la suite. Ainsi les précieux *Vedas*, si rares dans l'Inde que leur existence a été contestée par des voyageurs, par d'habiles missionnaires jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, la France les possédait avant 1739. On sait qu'il n'y a que vingt ans envi-

[1] Banians est le nom défiguré de ceux de la troisième grande caste hindoue, des Vaishyas qui pouvant être par leur naissance agriculteurs ou marchands, ont embrassé le commerce, *vannyam* et en plusieurs bhâchâs, *baniyam*, *banijya*; en sanscrit, *banij* et *banik*, *mercator*.

[2] *Petite Bibliothèque des Amateurs*; t. I. Anquetil, *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, t. XLIX, p. 668.

non que le colonel Polier, à qui nous devons les matériaux du recueil important publié l'an dernier en langue française sous le titre de *Mythologie des Indous* (Paris, in-8°, 2 vol. 1809), était parvenu à se procurer un excellent exemplaire du texte des *Vedas*, en 11 vol. in-folio. Il les envoya en Angleterre en 1789 [1], et les offrit au Muséum britannique où ils sont déposés. Sous le rapport de ces faits, notre pays a sur l'Angleterre une priorite digne d'être observée.

Passant à ce qui concerne les missions protestantes, je trouve que pendant les deux derniers siècles la mission hollandaise de Paliacate sur la côte de Coromandel, et celle de Colombo dans l'île de Ceylan, ont communiqué à l'Europe de grandes lumières, et qu'elles sont venues principalement des ministres Abraham Roger, Philippe Baldœus et Melchior Valentin, dont les doctes recueils sont des mines riches qui n'ont pas encore été assez exploitées.

On doit à la mission de Colombo nombre de livres imprimés relatifs à la langue singalaise, dialecte du sanscrit.

En 1706, commença sur la côte de Coromandel, à Tranquebar, la mission danoise confiée à des élèves de l'école des piétistes de Halle, en Saxe. Le recueil de leurs mémoires en allemand, continué jusqu'à ces dernières années, est très-volumineux, mais on s'y

[1] *Mythologie des Indous*, t. I, p. XXIV.

renferme trop généralement dans ce qui concerne les succès de l'église luthérienne de Tranquebar et des missions anglaises de Madras et de Gondelour, à la première desquelles on doit une grammaire tamoule. Dans ce même recueil on trouve néanmoins sur les langues, les mœurs, les doctrines de l'Inde des renseignemens qui ne se rencontrent point ailleurs, notamment des catalogues de mots indous expliqués, un abrégé de l'*Yadjour-Veda* en langue tamoule et en caractères allemands avec une version allemande. Les membres les plus célèbres de cette mission danoise furent Ziegenbalg, Walter, Grundler et Benjamin Schultz; c'est à eux qu'on est redevable de la publication d'une foule de livres relatifs aux langues de l'Indostan et aux choses de ce pays, et de beaucoup de versions en langues indoues de divers livres concernant la religion protestante.

Pendant le cours du dernier siècle, grand nombre de missionnaires catholiques ont signalé leur talent et leur zèle pour la littérature indienne par divers ouvrages imprimés ou manuscrits relatifs aux langues et aux doctrines indiennes, et par des envois à Rome et à Paris surtout de manuscrits et de petits monumens indous. Les plus remarquables de ces missionnaires sont deux religieux allemands, Jean Ernest Hanksleden, jésuite, mort jeune encore à la mission de Paschour ou Palour, non loin de l'école brahmanique de Triciour, dans le Dekan, en l'année 1731; et Jean-Philippe Wesdin, carme

déchaussé, né à Hoff en Autriche, si connu sous le nom de père *Paulin de Saint-Barthélemi*, que, pour abréger, je nommerai le P. Paulin, décédé à Rome il y a peu d'années, syndic des missions orientales, etc., etc., etc., associé correspondant de l'Institut de France. Il suffit ici de les avoir nommés; je parlerai bientôt de leurs ouvrages sur le sanscrit, après avoir indiqué les services rendus dans le dix-huitième siècle, par les employés des compagnies des Indes anglaise et française, et dans ce même intervalle, par des voyageurs, par des savans de France et d'Angleterre.

Hollwel, chirurgien de frégate, s'occupa fort sérieusement de la littérature indienne. Son séjour dans l'Asie et dans l'Inde, de 1727 à 1757, favorisa son goût pour cette littérature, et il obtint quelques succès. S'étant procuré ce qu'il appelle le *Shasta-Bhade*, c'est-à-dire un des *Vedas*, ou un *Shastra*, un commentaire, un traité relatif aux *Vedas*, avec l'aide des savans brahmanes, il en traduisit, dit-il, une partie; mais, à la prise de Calcutta en 1756, il perdit sa traduction et d'autres matériaux qu'il avait recueillis. Cependant il a inséré un extrait du *Shasta-Bhade*, dans le récit de son voyage, publié en anglais en 1765, et traduit en plusieurs langues, mais qui ne répond guère aux idées magnifiques que l'auteur s'est plu à donner de ses découvertes. Il était devenu si enthousiaste de quelques idées religieuses des Indiens,

qu'il aurait voulu en faire le seul code religieux de tous les hommes. Il savait un peu l'arabe, l'indostani vulgaire, et le pali, et la langue franque de l'Inde; mais il ignorait le sanscrit, et cette ignorance et son enthousiasme sont les grandes sources de ses erreurs.

Dow, qui a donné une traduction libre de l'Histoire de l'Indostan, écrite en langue persane par Ferishtah, a publié aussi, avec cette traduction, une dissertation où il fait connaître en partie la doctrine des deux *Shastras*, fort révérés dans le Bengale, et qu'il appelle l'un *Vedânga*, ou partie du *Veda*, qui enseigne proprement l'idéalisme, le panthéisme spirituel indien, et l'autre *Neadirsen**, ou Nouveau Miroir, dont le fonds est attribué au philosophe Gautama; et contenant un système inverse de celui du *Vedânga*.

Ce que Voltaire a écrit sur l'indianisme, il ne put le rédiger que d'après les notions légères et fautives présentées par Hollwel et par Dow, et d'après un livre d'autorité assez équivoque, nommé *Ezourvedam*, publié en 1777, avec de savantes observations, par M. de Sainte-Croix. On ne doute pas que l'*Ezourvedam* donné par Voltaire en 1762, à la Bibliothèque de France, ne soit la version française d'un texte indou. « Ce livre, disait Voltaire, est antérieur aux conquêtes d'Alexandre; son titre signifie *Explication du vrai, du pur Vedam*. »

* Ce mot est en sanscrit *Navadarshana*.

Mais il n'est réellement qu'une simple réfutation des doctrines indiennes consignées dans les *Vedas* et les *Shastras*, réputés ortodoxes par la plupart des Indous; ces doctrines n'y sont rappelées que pour y être fortement combattues. Quant au nom du livre, c'est visiblement un titre supposé, une corruption du mot *Yadjour-Veda*, en malabar *Yezourvedam*, nom du deuxième livre des *Vedas*, qui est comme un rituel des sacrifices prescrits aux Indous. Sonnerat et le P. Paulin nous disent que l'*Ezourvedam* n'est qu'un livre de controverse écrit par quelque missionnaire, pour disposer ses lecteurs indous à la religion chrétienne. Cependant, si l'on considère que partout on s'y applique non-seulement à réfuter le paganisme indien, mais à repousser sans ménagement, et comme absolument inadmissible, toute incarnation de la divinité, on sera plus porté à croire que l'auteur était de l'une des sectes du Coromandel qui réprouvent la doctrine et les pratiques extérieures et communes des *Vedas*, pour s'en tenir au pur théisme ou bien au quiétisme des illuminés.

Pour la connaissance de la religion et de la philosophie indiennes, il y a plus de fruit à retirer des recherches publiées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres sur les philosophes indiens et sur leurs doctrines par M. l'abbé Mignot, et sur la religion indienne, sur son histoire en Chine, sur le livre originairement indien, appelé *Antberkend*, c'est-à-dire *Source de l'eau de la vie*, par

M. de Guignes. Dans cette notice de l'*Ahtbèrkènd*, on trouve en abrégé, comme dans le livre bouddhiste des quarante-deux paragraphes, publié aussi par M. de Guignes dans son histoire des Huns (tome I), l'étonnant système de perfection religieuse des sages Indous, si exactement développé avec le panthéisme spirituel dans les *Oupnek'-hat* tirés des *Vedas*. On n'a guère moins de mysticisme indien; mais on a beaucoup plus de mythologie et de traits d'histoire altérés dans le *Bhagavadam*, septième des dix-huit *Pourânas*, publié en 1788, par Foucher d'Ossonville, voyageur français *. Ce livre n'est pas encore une version faite sur le sanscrit, ce n'est qu'une version française de version tamoule; l'éditeur l'avait fait écrire en français avant 1771, par Marida Poulla, interprète de la compagnie française des Indes. Lorsque cette version n'était encore qu'en manuscrit, M. de Guignes, dans un de ses mémoires, avait fait connaître l'ouvrage et rassemblé des objections graves contre son antiquité. Le P. Paulin [1], qui possédait une copie du *Bhagavadam* en sanscrit, nous atteste que la version française de Marida Poulla est un ouvrage apocryphe, corrompu, etc. M. Hamilton [2]

* M. Eug. Burnouf prépare une édition du texte et une version française de cet ouvrage. Il a été publié dans les *Monumens Littéraires de l'Inde* un épisode entier de ce poème, dont la prétendue traduction d'Ossonville ne fait pas mention.

[1] *P. Paulin Vyâkarana*, p. XX. *Examen Codd. Indic.*, p. 46.

[2] *Catalogue des mm. ss. de la Biblioth. imp. de Paris*, 1807, p. 9.

l'appelle une espèce d'abrégé, et dit qu'excepté au commencement, cette version fourmille de fautes en tout genre. Un voyageur plus célèbre nous avait rapporté de l'Inde des pièces plus importantes que cette version très-curieuse, quoique imparfaite; je veux parler de votre illustre confrère, M. Anquetil du Perron.

Vous savez qu'animé du noble espoir qui n'a pas été trompé, de recueillir dans l'Inde des trésors de littérature jusqu'à lui inconnus en Europe, il visita l'Indostan de 1755 à 1761, et qu'il en rapporta non-seulement d'utiles connaissances, exposées dans l'histoire de son voyage et dans ses autres ouvrages sur l'Inde, mais aussi des manuscrits précieux; entre autres des livres des Parsis en textes originaux, curieux débris de la religion de Zoroastre; enfin, les *Oupnek'-kat* en langue persane, traduits du sanscrit *, sur lesquels je dois un moment fixer votre attention.

Oupnek'-kat est le mot sanscrit *oupa-nichat* transformé en persan. Il est composé de *nishâ*, nuit, obscurité, et de *oupa* **, près, à, sous, avec; il signifie donc ce qui reste ou doit rester dans

* On doit à M. Jouy la reproduction autographique d'un de ces livres, intitulé *Vendidad Sade*, et M. Burnouf s'est occupé de mémoires et de traductions qui jetteront bientôt un grand jour sur cette matière.

** Cette étymologie est fausse : le mot *oupanichad* (car c'est *oupanichad* qu'il faut dire), ne peut venir de *nishâ*. Wilson le tire des deux prépositions *oupa* et *nï*, et du verbe *chada*, aller, tomber. Il le traduit comme si ce mot signifiait : *ouvrage dans lequel résident les parties essentielles de la religion.*

l'ombre, avec les ténèbres, un secret. Aussi l'on trouve dans le fameux dictionnaire d'*Amarasinha*, cru antérieur à l'ère chrétienne, section des synonymes, que *oupanichat* est synonyme de *rahasia*, c'est-à-dire qu'il signifie secret. Les *oupnek'-kat* sont donc les secrets; on sait qu'ils sont les textes secrets des *Vedas*, parce qu'en marge de chaque *oupnek'-kat* il est dit duquel des quatre *Vedas* il est tiré. Dans la loi de Manou, ch. 6, sl. 29, on lit qu'il faut apprendre les *oupanichatas*, qui concernent l'existence ou les propriétés de Dieu. Tels sont en effet tous les *oupnek'-kat*, que l'on appelle aussi *brâhmana*, parce qu'ils traitent de Brahma, c'est-à-dire du Créateur, de Dieu. Il existe en sanscrit, sur cet obscur, mais précieux recueil, plusieurs commentaires.

La version persane, sur laquelle M. Anquetil a publié sa version latine et littérale, doit contenir, et contient évidemment des mots qui ne sont pas tirés du sanscrit, très-probablement des gloses et des paragraphes, au lieu du pur texte, défaut trop ordinaire des versions persanes [1]. Mais les *Oupnek'-kat* sont d'accord avec tout ce que nous connaissons de l'indianisme, et ils offrent des développemens qui nous étaient inconnus. Malgré les défauts qu'on reproche à l'édition de M. Anquetil, sa version latine, reconnue fidèle, mais trop obscure, parce qu'elle est excessivement littérale, et la plupart des

[1] Vichnou y est Gabriel.

notes qui l'accompagnent, forment encore le livre le plus utile qu'on puisse étudier en langue européenne, pour apprendre à connaître les anciens systèmes de religion et de philosophie des brahmanes; je dis les anciens systèmes, parce que je crois y remarquer trop d'incohérence pour me persuader que les *Oupnek'kat* ne forment qu'un seul corps de la même doctrine. Au reste, il n'y avait que les modernes écrivains anglais, ensuite le P. Paulin, qui pussent disputer à M. Anquetil du Perron quelque supériorité de connaissance dans les doctrines religieuses des brahmanes.

Les Anglais, restés maîtres de l'Inde en 1762, ont fini par avoir presque à eux seuls les moyens de cultiver la littérature relative à l'Indostan. Les Français néanmoins, les Allemands, les Hollandais, et même les Italiens, ont donné, depuis soixante ans, comme les Anglais, sur ce pays, ses productions naturelles, sur sa religion et sa philosophie, sur son commerce et son gouvernement, et sur les guerres qui l'ont désolé, une multitude de livres instructifs, sous les titres de Voyages, Descriptions, Histoires, Tableaux, Manuels, etc. Il me suffit d'indiquer en gros ces ouvrages; j'espère donner à leur sujet les renseignemens désirables dans une bibliographie indienne, dont je travaille depuis long-tems à rassembler les matériaux. Je reviens donc aux travaux des Anglais sur les langues et la littérature de ce pays.

Sous l'habile gouverneur Hastings, la Compagnie anglaise reconnut qu'il lui serait avantageux de gouverner les natifs par leurs propres lois et par leurs usages, sauf quelques tempéramens nécessaires : le parlement l'ordonna ainsi par un bill de 1793. Ce grand acte de justice et de politique, et le projet plus nouveau de convertir les Indous au christianisme par la persuasion, ont rendu de plus en plus impérieuse et urgente pour les Anglais la nécessité de cultiver les langues principales en usage dans l'Inde, de les faire enseigner, d'établir des imprimeries, des fonderies de caractères pour ces langues, et d'en faire publier des grammaires et des dictionnaires. Ce furent les gouverneurs-généraux Vansittard et Hastings qui donnèrent l'impulsion à ces belles entreprises. Ils eurent pour les seconder et les continuer Ch. Wilkins, William Jones, Wilford, Gladwin, Gilchrist, Bentley, Chambers, Colebrooke, Carey, beaucoup d'autres que je ne peux nommer. On vit se former sous la présidence de William Jones, en 1784, et bientôt fleurir et fructifier, la Société Académique de Calcutta, qui a déjà dix volumes de *Mémoires* sur les parties les plus importantes de l'érudition indienne. Permettez-moi de regretter que la traduction francaise de ce beau recueil, si riche de lui-même, et par les notes et par les extraits de M. Langlès, ne soit pas continué. Une autre Société semblable s'est élevée aussi à Bombay, en 1804, par les soins et

sous la présidence du savant James Mackintoss [1]. Le premier volume de ses *Mémoires* doit avoir paru. Au fort Williams a été fondée, en 1800, une sorte d'université, où des professeurs enseignent le persan, l'arabe, le sanscrit, l'indostani, le bengali, le mahratte, etc., et enfin une école semblable, mais sur un plan moins étendu, a été instituée à Hertford en Angleterre. L'école du fort Williams possède une imprimerie et une très-remarquable fonderie de caractères indiens, persans, arabes, chinois, etc., une bibliothèque où se trouve celle de Tipou, sultan de Misore. Il en sort chaque année de précieux ouvrages qui parviennent difficilement en France. J'ai cru devoir expliquer ces faits qui se rapportent en commun aux principaux idiomes de l'Inde, avant d'essayer de tracer ici l'histoire abrégée des progrès des Européens dans la littérature sanscrite.

Tout ce que les Occidentaux firent pour elle, avant le dix-huitième siècle, se réduisit à publier les caractères de quelques alphabets. Dans le siècle dernier parurent, avec des alphabets plus instructifs, des mots, des phrases, des titres de livres, et de courts fragmens en sanscrit, et le plus souvent en caractères romains; enfin deux grammaires sanscrites, et quelques traductions d'ouvrages écrits dans cet idiome. Au dix-neuvième siècle appartiennent d'importantes publications, dont je ren-

[1] *Asiat. Res.*, t. VII, p. 64.

drai compte en grande partie. Les voyageurs et les missionnaires apprirent d'abord aux Européens que les brahmanes avaient une langue morte, langue liturgique et savante, et dans cette langue des livres très-nombreux sur divers sujets, enfin des caractères mystérieux pour l'écrire. Long-tems il fallut se contenter de ces faibles notions, et des noms défigurés qu'on attribuait à cet idiome. Le reste fut un secret caché soigneusement aux Européens, qui, sous le nom commun de Phiranguis ou de Français, sont encore pour un Indou orthodoxe, et surtout pour les brahmanes, des hors-castes, des gens tous, légalement au moins, impurs, méprisables, en sorte qu'il n'est pas permis de prendre sa nourriture en leur compagnie.

Cependant le P. Roth, jésuite, missionnaire à Agra, était parvenu à se procurer un alphabet, alors secret des brahmanes, servant au hanskret ou sanscrit dans le pays d'Agra : c'est une sorte de *devanâgari*. Le père Kirker publia cet alphabet à Rome, en 1663, dans sa *China Illustrata*, avec l'Oraison Dominicale dans ces mêmes caractères, mais en langue latine, et des notions de mythologie indienne qui avaient alors le mérite de la nouveauté.

Peu d'années après, en 1678, parurent dans le *Hortus Malabaricus*, in-folio, 9 vol., les noms des plantes indiennes en langue malabare et en caractères *grantha* (feuille, livre), et qui servent le plus généralement dans le Dekan pour écrire le sanscrit,

et surtout les mots purs sanscrits du Malabar, tels que sont en grand nombre les noms des plantes dans l'Inde. Ce beau recueil était l'ouvrage du gouverneur hollandais de Cochin, Henri-André van Rheede, qui avait des missionnaires catholiques pour coopérateurs.

Chardin, en 1711, publia de nouveau l'alphabet usité à Agra pour le sanscrit, mais sans le rendre plus intelligible que n'avait fait le père Kirker. Le docte Bayer l'a inséré aussi en 1728, 1729, 1732, 1733 et 1735, dans les *Mémoires* de l'Académie de Pétersbourg, mais avec bien plus d'étendue; et ses tables d'une multitude de caractères simples et groupés, sont d'autant plus dignes de confiance, qu'ils sont pris sur des modèles imprimés en Chine, à la manière chinoise, c'est-à-dire stéréotypés.

On retrouve encore ces mêmes caractères, mais avec des différences, et tels qu'ils sont en usage à Bénarès, dans l'*Alphabetum Brahmanicum seu Indostanum Universitatis Kasi*, à Rome, in-8°, 1771, de l'imprimerie de la Propagande. En 1772, on vit sortir de la même imprimerie l'alphabet grantha, sous le titre d'*Alphabetum Grandonico-Malabaricum, sive Samscrudonicum*, in-8°. Ces deux ouvrages sont dus à la protection du cardinal Borgia, et l'abbé Amaduti en fut le rédacteur. Ils sont rédigés avec détail et avec clarté, en sorte qu'ils suffiraient pour l'instruction des Européens dans ces deux parties, s'il n'existait encore, surtout pour le grantha, des groupes nombreux de

ces mêmes caractères, groupes qui exigent une longue étude, et dont il ne se trouve qu'une petite partie dans ces deux alphabets. En 1781, à la tête de sa version anglaise du *Code des Gentous*, faite sur un texte persan, Halhed donna l'alphabet *devanâgari* en formes carrées, usité dans le Bengale pour le sanscrit, et l'alphabet *cursif*, dont se contentent le plus souvent les brahmanes du Bengale pour écrire cette même langue et le haut indostani.

Enfin, en 1791, le père Paulin publia, à l'imprimerie de la Propagande, les principaux alphabets indiens pour le sanscrit, savoir : 1° Le *grantha*, employé dans le Malabar et le Coromandel; 2° le *devanâgari* de Bénarès; 3° le *nâgri*, connu dans le pays de Nepal, différant peu du devanâgari de Bénarès; 4° le *talinga*, dont je parlerai dans la suite. Déjà, en 1790, il avait inséré ces alphabets dans son premier abrégé de grammaire sanscrite, intitulé *Sidharubam*, avec des groupes nombreux. Mais les groupes du grantha montent à plus de huit milliers, qui doivent se trouver dans un manuscrit de la Propagande romaine.

M. Langlès, qui a soigneusement étudié, comparé tous ces caractères, m'avait fait observer, d'après M. Al. Hamilton, que les formes les plus pures et les plus exactes du devanâgari, duquel dérivent toutes les écritures de l'Inde, sont celles qu'on trouve dans la relation de l'ambassade du major Symes au royaume d'Ava, relation qui n'a paru qu'en 1800; mais elle ne contient que trente-

deux caractères, et alors M. Langlès n'avait point vu les caractères de l'*Hitopadesa* de 1804, ni les autres ouvrages dont je parlerai bientôt, et qui ont paru dans ces derniers tems.

Voilà qui suffit sur les progrès des Européens dans la connaissance des principaux alphabets indous servant à cette langue. Parlons maintenant de la langue même et de sa littérature; parcourons les degrés d'avancement successifs qu'y ont obtenus les Européens. Adrien Reland, dans sa dissertation de *Veteri Linguâ Indicâ*, appela le premier, en 1706, l'attention de l'Europe sur ce qu'il nomme l'ancien idiome de l'Inde, c'est-à-dire sur le sanscrit. Dans cette pièce fort courte, il a recueilli les mots que Ctesias nous a conservés; il les explique d'après le persan, et quelquefois avec succès. Il était en effet sur une bonne voie en cherchant leur signification dans la langue persane; mais il n'avait pas moins le tort inexcusable, en 1706, de croire que les anciens s'étaient trompés en donnant pour indiens des mots dont la langue persane sert à découvrir le sens.

Après Reland, je dois rappeler ici le père Hanksleden, puisqu'il a ravi aux Anglais, à Dow, à Halhed, la gloire d'être le premier Européen qui ait étudié le sanscrit, et à Charles Wilkins celle de l'avoir su le premier. Depuis Hanksleden, il s'est trouvé des Européens traducteurs de sanscrit : on n'en connaît pas qui aient écrit dans cette langue. Pour lui, il a composé, non-seulement en malabar,

c'est-à-dire en haut malabar mêlé de mots sanscrits, comme le sont tous les *bâchyas*, mais aussi en pur sanscrit, des poésies chrétiennes, qui remplacent, pour les Indous convertis, le *Ramâyana* et le *Mahâbhârata*. Il a d'ailleurs composé en latin un abrégé de la Grammaire du Sanscrit, d'après le *Sidharubam*, et un Dictionnaire Portugais-Malabar-Sanscrit. Aucun de ses ouvrages n'est imprimé; ils sont répandus en manuscrits dans le Dekan, et la plupart ont enrichi la Bibliothèque de la Propagande à Rome.

Dow, vers 1760 seulement, et Halhed, vers 1770, obtinrent, avec bien des peines, qu'on leur donnât, comme à la dérobée, quelques leçons de sanscrit. Les notions que Dow en avait recueillies sont fondues dans ses préfaces de l'*Histoire de l'Indostan*, traduite du persan de Ferishtah. Halhed avait laissé en mourant des extraits de quelques livres sanscrits, particulièrement du *Siva Pourâna* et du *Brahma Pourâna*. Ces extraits, déposés en manuscrit dans le *British Museum*, ont été publiés à Londres, par cahiers, en 1807 et depuis.

Lorsque, d'après un sage système, les Indous furent traités par les Anglais avec douceur et bienveillance, et peut-être aussi lorsque les *panditas* ou savans brahmanes virent que leur secret était découvert, ils s'en montrèrent moins avares, et bientôt ils n'en firent plus de mystère. Charles Wilkins d'abord put apprendre assez la langue pour donner ces belles versions et cette Grammaire du Sanscrit

qu'il a publiées. Il aida de ses conseils le célèbre William Jones. Celui-ci trouva de même des brahmanes complaisans; le père Paulin et beaucoup d'Anglais eurent le même bonheur. Les cent employés pour les langues de l'Inde et de l'Asie, sous les professeurs du collége du fort Williams, sont la plupart des *panditas*, des brahmanes savans.

J'ai déjà dit que Hollwel, ne sachant pas le sanscrit, ne pouvait puiser dans cette langue même ce qu'il a dit en son *Voyage* sur la religion indienne. Mais il n'est pas douteux que le père Paulin avait dans cet idiome antique, tel qu'il est connu au Malabar, des connaissances étendues. Il nomme les *panditas* qui l'y ont initié, et il assure avoir composé lui-même les extraits qu'il a publiés du *Sidharubam* * (forme des noms et verbes connue) et du *Vyâcarana* (explication de l'écriture). Il a sans doute profité des manuscrits de Hanksleden, et il les cite sans cesse. Et nous croyons qu'il n'avait pas pénétré dans le sanscrit aussi loin que ce jésuite respectable; mais il a été plus utile aux Européens par la publicité, par l'importance, le nombre et l'étendue de ses ouvrages sur cet idiome, sur ses alphabets, sur ses dialectes et sur la littérature, enfin sur les doctrines indiennes, qu'il explique toujours par le sanscrit.

Ce n'est pas ici le lieu de présenter la nomenclature de tous les livres qu'il a mis au jour, mais

* L'orthographe exacte est *siddharoûpam*.

je crois devoir indiquer les cinq principaux, qui sont ses deux *Abrégés* latins de deux *Grammaires* originales de la langue sanscrite, à l'une desquelles il a joint un vocabulaire élémentaire de cet idiome; son édition de la section première de l'*Amarasinha* (vocabulaire antique du sanscrit, en vers, et déjà cité), avec une version et un commentaire en latin; *Systema Brahmanicum*, recueil très-utile sur la religion et le culte des Hindous; enfin son *Voyage dans l'Inde*, publié en italien, qui a obtenu l'honneur d'être traduit en latin [1]; en allemand, en anglais et en français, d'être annoté par Forster, par feu M. Anquetil du Perron, et par M. de Sacy. On a reproché au père Paulin un penchant peut-être excessif pour expliquer la mythologie indienne par des allégories physiques et astronomiques, une critique faible, souvent hasardée, et un style trop éloigné de la douceur et de la modestie qui conviennent à tous les hommes, particulièrement aux ministres de la religion chrétienne. Il a employé constamment, pour les textes du sanscrit, cet alphabet *grantha* dont j'ai parlé, différent de l'alphabet malabar ordinaire, en ce que le premier est riche de plusieurs lettres qui ne servent que pour écrire correctement les mots purs sanscrits, et en ce qu'il est embrouillé, comme nous l'avons dit, par des milliers de groupes syllabiques, aussi malaisés à reconnaître, quand on a pu les ap-

[1] *Annual Asiatik Register pour* 1799, p. 25.

prendre, qu'à bien distinguer, lorsque l'on commence à les étudier. J'ai parlé ici du père Paulin, parce qu'il convenait de l'offrir en regard avec le père Hanksleden, et de ne pas interrompre ce que j'ai à dire des travaux des Anglais qui ont su véritablement ou qui savent le sanscrit.

Le premier en ordre de date est Wilkins, qui est encore dans cette langue la lumière du monde savant. Il posséda de bonne heure assez de fortune pour abandonner la profession du commerce, qu'il avait embrassée, et pour se consacrer entièrement aux lettres. Il vit encore, fixé à Londres, et toujours occupé du sanscrit.

Le premier, il traduisit en langue européenne d'après l'original sanscrit; toutes ses traductions sont en anglais, comme celles de Will. Jones.

Sa version du *Bhagavat-Guïta* (chant du bienheureux), ou dialogues d'*Arjouna* et de *Crichna*, épisode du *Mahábhárata*, publiée en 1785, et si gratuitement déprisée, ravalée par le P. Paulin [1], fit la plus vive sensation parmi les savans de l'Europe.

On fut très-étonné de trouver, dans ces fragmens d'un très-ancien poème épique de l'Inde, avec le système de la métempsychose, une brillante théorie de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, tout le sublime de la doctrine des stoïciens, l'amour pur qui égara Fénélon, et un panthéisme,

[1] *Manuscrit Borgiani Codd. mm. ss.*, p. 122.

tout spirituel, enfin la vision de tout en Dieu soutenue par le P. Mallebranche. Will. Jones a osé écrire qu'il faut oublier, quand il s'agit de la connaissance des doctrines indiennes, tout ce qui a paru avant cette version de Wilkins.

Dès 1787, on vit paraître sa traduction de l'*Hitopadesha* (instruction utile); c'est un recueil de fables ingénieuses, liées par un même récit où elles sont insérées, et contenant des règles de prudence, de morale et de politique. Vichnou-Sarman, savant brahmane, y est dit avoir raconté ces fables pour l'instruction de son élève, le fils d'un raja hindou; c'est le prototype des fables attribuées à Pilpai, à Lokman, et peut-être même à Ésope. M. Langlès, en 1791, a publié en français la première des trois parties de l'*Hitopadesha*. Il n'y a que les livres sacrés des juifs et des chrétiens qui aient été traduits plus souvent et en plus d'idiomes que ce recueil original de l'Indoustan.

Un autre épisode du *Mahâbhârata*, dû au même traducteur, est l'histoire touchante de *Sacountalâ*, qu'il ne faut pas confondre avec le drame de *Sacountalâ*, sur le même sujet.

La fable de cet épisode n'est pas tout-à-fait la même que celle du drame, et contient des détails qu'on chercherait en vain dans celui-ci.

On attend de M. Wilkins, depuis plusieurs années, une version complète du *Mahâbhârata*. Il a donné à Londres, en 1808, une grammaire sanscrite, extraite des grammaires les plus usitées dans

le Bengale; c'est un vol. in-4° de 660 pages, à l'usage des élèves de l'école de Hertford.

Wilkins eut pour disciple William Jones, qui se fit comme auteur une réputation plus brillante que celle de son maître. L'Europe littéraire a longtems déploré la mort prématurée de William; il est le vrai fondateur de la société académique de Calcutta, et l'auteur des plus importans mémoires qui se lisent dans les quatre premiers volumes du recueil de cette société; on trouve dans ce recueil d'antiques inscriptions et beaucoup de fragmens en sanscrit avec des versions. Il y a publié une version presque entière de l'ancien poème pastoral et mystique connu sous le nom de *Guíta-Govinda* * (le chant du berger), et une du premier chapitre du *Vidyâ darsha* ou *Vidyâ darshana* (miroir ou vue de la science), qui est un tableau abrégé de toute la littérature en sanscrit, rédigé par un moderne *pandita*, selon un ordre didactique familier aux brahmanes.

On doit à William Jones d'autres versions anglaises du sanscrit; elles se trouvent dans la collection des œuvres de ce beau génie. Je citerai celle de l'*Hitopadesha*, et la version singulièrement curieuse du livre de Manou, autrement du *Mânava-dharma Shastra*, qui passe, après les *Vedas*, pour le plus antique monument de la législation

* Govinda est un des noms du dieu Chrichna, qui a passé son enfance au milieu des troupeaux.

indienne. Nous en avons une traduction allemande faite sur le texte anglais.

M. Wilfort, né en Allemagne, et membre de la société de Calcutta, mais fixé dans l'Inde, a publié dans le recueil de cette société ce qu'il a trouvé de notions géographiques dans les livres sanscrits; il y a inséré également des écrits nombreux, extraits des *Pourânas*, et beaucoup de conjectures historiques fondées sur des mots ou des textes sanscrits; il y a hasardé des assertions très-piquantes sur l'histoire des fils de Noé, sur Sémiramis et Ninus, sur d'anciens rapports de l'Inde avec l'Égypte et l'Ethiopie, et même avec les Iles Britanniques; mais il les a lui-même en grande partie noblement désavouées dans le huitième volume, comme appuyées seulement sur des falsifications de textes sanscrits, que lui fournissait un savant *pandita*, pour s'assurer un traitement lucratif par cette indigne tromperie.

M. Bentley, dans cette même collection, a sondé avec une critique sévère l'antiquité des *Pourânas*, et celle des principaux livres d'astronomie en langue sanscrite.

Un savant confrère de Bentley, M. H. T. Colebrooke, professeur de sanscrit et de droit indien au collége du fort Williams, a publié dans le même recueil d'utiles recherches sur le sanscrit, sur les dialectes qui en sont dérivés, sur la versification, et enfin sur les poëmes en sanscrit et en prâkrit; il y a donné des fragmens extraits des *Vedas* et des

rituels sanscrits, enfin d'intéressans détails sur le culte extérieur des hindous et sur leurs sectes religieuses; il a traduit du sanscrit, sous la direction de William Jones, et publié en anglais, en 1801, sous le nom de Digeste des Lois Indiennes, un beau traité moderne de droit indien sur les contrats et sur les successions, intitulé *Vivâda Bhangârnava* (mer des flots de controverse), par le brahmane *Jagannâtha Tarca Pantchânana*. Nous lui devons encore une version anglaise du *Ramâyana* de Valmîki, dont le premier volume a déjà paru à Calcutta, et a été réimprimé à Londres. On sait que deux grammaires anglaises du sanscrit, l'une par Colebrooke, et l'autre par John Carey, sont sorties des presses de Serampour dans ces dernières années, ainsi que deux vocabulaires du même idiome. En 1805, la société asiatique de Calcutta, et l'administration du collége du fort Williams, ont fait un fonds annuel de 450 livres sterling, pour des missionnaires anglais du Bengale chargés de traduire et de publier en anglais les *Vedas* et d'autres livres sanscrits. Mais le premier livre sanscrit imprimé par des Européens est celui qui parut à Serampour, dans le Bengale, en 1804, en un volume in-4°; il contient, avec une docte préface en anglais, le pur texte de l'*Hitopadesha,* qui n'est lui-même qu'un extrait d'autres ouvrages en sanscrit plus anciens, et principalement du *Pantcha Tantra* (cinq divertissemens). On a joint à cette édition, mais toujours en sanscrit seulement, le

*Coumâra tcharitra** (aventures de jeunes gens), par un ancien poète célèbre, nommé *Dandi*, et trois des *Satakas*, ou centuries de sentences morales, d'un autre poète non moins fameux, appelé *Bhartri Hari*. Cette édition, donnée d'après trois manuscrits, est due aux soins de John Carey, déjà nommé, célèbre professeur de sanscrit et de bengali; elle a été destinée aux élèves de ce même collége, et entreprise à la demande des administrateurs de ce magnifique établissement: elle est d'autant plus remarquable, qu'on y a employé les caractères devanâgaris. D'après ce volume, la première partie de l'*Hitopadesha* a été mise sous presse à Londres, avec de pareils caractères, en 1809, et a sans doute paru.

M. Langlès nous a procuré la connaissance de ces détails en nous communiquant l'*Hitopadesha* de Serampour. Il a, depuis quelques années, fait frapper des matrices de caractères devanâgaris pour l'Imprimerie Impériale. Puissions-nous bientôt recueillir le fruit de son zèle, et voir publier à Paris d'importans ouvrages en sanscrit, avec traduction en langue européenne! Déjà, par ses soins et ceux de M. Hamilton, l'Europe jouit d'un nouveau catalogue des principaux manuscrits de la Bibliothèque Impériale en langue sanscrite, ouvrage important dont je dois maintenant rendre compte.

* Cet ouvrage porte ordinairement le titre de *Dasa-Coumâra*, les Dix Jeunes Gens.

En 1805, Alexandre Hamilton, un des membres de la société de Calcutta les plus versés dans le sanscrit, et professeur de l'école litt. ind. des langues orientales de Hertford, non loin de Londres, profita des trop courts instans de paix entre la France et l'Angleterre, pour venir à Paris visiter les manuscrits en sanscrit que possède la Bibliothèque Impériale. Il fut accueilli et recherché comme il le mérite par le conservateur des manuscrits orientaux. M. Hamilton se livrait avec une vive satisfaction à l'examen de ces manuscrits, lorsque des ordres donnés à l'occasion du renouvellement de la guerre, le forcèrent à une prolongation de séjour en cette ville. Il profita de cette circonstance et des égards distingués que notre gouvernement voulut bien lui accorder, à la sollicitation du sénateur Volney, membre de la société de Calcutta, pour rectifier, ou plutôt pour refaire en anglais le catalogue des manuscrits de la France en caractères soit devanâgaris, soit bengalis. Vous savez que M. Langlès a traduit cet ouvrage, qu'il y a joint de précieuses notices, et qu'il a publié le tout en 1807; un volume in-8°. Il serait bien curieux de pouvoir le comparer avec le catalogue de la bibliothèque des livres orientaux du dernier sultan de Misore, à Londres, en 1809, in-4°, par Charles Steward, professeur de langues orientales au collége de Hertford. Pendant son séjour à Paris, M. Hamilton fit part de ses connaissances sur la littérature sanscrite à son confrère le sénateur Vol-

ney, et au jeune Hageman, Hanovrien, qui alors parvint de lui-même à lire les manuscrits sanscrits en caractères tâlinga. M. Hageman se serait fait un nom dans la littérature indienne, si une mort prématurée n'eût trompé nos espérances. Un autre littérateur allemand plus connu, M. Frédéric Schlegel, reçut dans le même tems, à Paris, de M. Hamilton, des leçons de sanscrit, et mit si bien à profit l'enseignement de cet habile maître, qu'il s'est trouvé en état de publier, à Heidelberg, en 1808, un curieux essai sur les langues et la littérature des Indiens, ouvrage en allemand, qui, par des recherches intéressantes et des idées profondes, a excité l'attention du monde savant; une partie de ce livre a été traduite en français par M. Mauger, professeur à Lauzanne. Enfin, je dois dire que M. de Chézy, employé à la Bibliothèque Impériale de France, section des manuscrits, est parvenu à lire fort bien le sanscrit en caractère devanâgari et en caractère *grantha*, et même à traduire en français des textes sanscrits.

Tel est le tableau abrégé des progrès des Européens dans la littérature indienne, et surtout dans la connaissance du sanscrit. Ce que j'ai à dire sur l'histoire de cette langue sera plus court, mais aussi plus vague et plus environné de doutes et de conjectures. Arrêtons-nous d'abord aux noms de cette langue.

NOMS DU SANSCRIT, ET PRINCIPAUX TRAITS DE L'HISTOIRE DE CETTE LANGUE.

Depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance, l'Europe a continuellement communiqué avec l'Inde; mais pendant plus de deux siècles elle y a fait un riche commerce et d'injustes conquêtes, sans paraître s'inquiéter de l'ancienne langue des Indes, sans même en connaître les véritables noms, d'autant plus remarquables, néanmoins, qu'ils ne désignent par eux-mêmes aucun peuple, ni aucun pays.

Mal à propos les Européens ont affecté souvent d'appeler cette langue *brahmanique*, du nom de la première caste hindoue. Elle ne fut pas plus brahmanique que ne sont l'*indoustani*, le *tamoul*, le malabar, tous les autres *bhâchyas* ou *bhâchâs*, dialectes vivans des quatre castes, et même de certains hors-castes. Les brahmanes, comme dévoués par état à la religion, aux lettres et aux sciences, sont restés les principaux dépositaires du sanscrit depuis qu'il est devenu langue morte; mais s'ils en ont fait long-tems mystère aux Européens leurs oppresseurs, ils ne purent songer à en interdire la connaissance à aucune des quatre castes dites pures, ni même aux hors-castes hindous. Au contraire, les brahmanes sont de tout tems obligés par devoir de religion, d'enseigner, même les *Vedas*, aux *kchatryas* ou *rajas*, formant la se-

conde caste; et le fameux *Mahâbhârata*, en sanscrit, est comme un cinquième *Veda* écrit pour tenir lieu aux *shoûdras*, quatrième caste pure, des trois ou quatre *Vedas*[1], qu'on ne peut sans crime leur communiquer. Il existe à la Bibliothèque Impériale de France, sous le nom de *Nammala* ou *Namamâla*, un dictionnaire sanscrit composé pour les mêmes *shoûdras*[2], que Brahma fit naître de ses pieds, précisément pour servir les trois castes supérieures, mais qui n'en sont pas moins très-élevés par droit de naissance, non-seulement au-dessus de tous les hors-castes du *Bhârata*, du vrai pays du milieu et des vertus, mais de tout ce qui porte face humaine sur notre globe, soit gouvernans, soit gouvernés. Il existe en sanscrit, sous le titre d'*Akara bhândika*, un rituel à l'usage des *shoûdras*[3]. Bhartrihari, poète sanscrit, était shoûdra; un chapitre de l'*Agnipourâna* traite des *poèmes populaires* en sanscrit. Les grands poèmes épiques, les dix-huit *Pourânas*, et les dix-huit *Oupapourânas*, et les drames en sanscrit, etc., sont de ces poèmes populaires. Enfin, le célèbre Valmîki, l'auteur du plus élégant des *Ramâyanas*, n'avait pas même l'honneur d'être shoûdra; il n'était qu'un *tchandâla*[4], un homme de la race indienne la plus avi-

[1] *Bhagavadam.* Paris, 1788, in-8°, p. 17.

[2] V. *Zendavesta*, t. Ier, p. 365 romain, n° 113. *Catalogue des Manuscrits Sanscrits*, p. 95.

[3] *Asiat. Res.*, t. VII, p. 233.

[4] *Mythologie des Indous*, par Mlle Polier, t. I, p. 177.

lie, c'est-à-dire presque aussi méprisable qu'un *Franki, Frangui*, ou *Firanghi*, ou *Phaṛanghi*, autrement un Européen. Indépendamment de tous ces faits, on devrait convenir que le sanscrit était la langue nationale et commune, mais polie de l'Indostan, puisqu'il est reconnu par les plus savans Hindous (les *panditas*), et par le père Paulin, et par les professeurs de cet idiome au collége du fort Williams et au séminaire oriental de Hertfort [1]; enfin, démontré par la seule comparaison des vocabulaires, que le sanscrit est la langue-mère des dialectes vivans de l'Inde. On ne peut donc que mettre au rang des fables ce paradoxe de M. Dow, et de quelques autres écrivains, que le sanscrit est un simple argo inventé par les brahmanes pour dérober aux Musulmans, leurs persécuteurs, le secret de leur religion et de leur philosophie. Nous ne parlerions pas de cette vaine conjecture, si elle ne se retrouvait encore dans le septième volume des *Mémoires* de la Société de Calcutta, et dans l'ouvrage déjà cité sous le titre de *Mythologie des Hindous* [2].

Le sanscrit, ou l'ancien idiome de l'Inde, a trois noms indigènes, dont le premier est *devanâgara*, terme plus généralement appliqué à l'alphabet; ainsi j'en parlerai en traitant de l'écriture du sanscrit. Les deux autres noms, en passant dans les

[1] V. *Sidharub*, p. 39 et 77. *Asiat. Res.*, t. VII, p. 201. *A Grammar Sanscrita* de Wilkins, p. XXI.

[2] P. 474 *Mythologie des Indous*. Introd., p. 99, t. I.

langues vivantes de l'Indostan et de l'Europe, ont été si fort altérés, et de tant de manières, par les différentes prononciations des Indous et des Européens, qu'il faut de l'attention et de l'expérience pour les reconnaître. Le père Paulin, dans son *Abrégé du Sidharubam* (page 1re et suivantes), a recueilli la plupart de ces variations. Il nous suffira d'avoir indiqué leur existence.

L'un de ces deux noms est *sanskrita*, ou *samskrita*, ou *samskrta*, ou encore *sanskrda*; car on ne s'accorde pas mieux sur l'orthographe que sur la prononciation de ce mot, devenu ici un nom propre, de qualificatif qu'il est originairement.

L'autre nom est *grantha** ou *grantham*: il n'est guère usité que dans le Dekan ou le midi de l'Indostan. Il signifie feuille de *palmier*; par extension, feuille de palmier préparée pour écrire, ou plutôt pour y graver l'écriture avec un stylet de fer; et, par d'autres extensions, livre et science. Le nom *grantha* signifie donc que le sanscrit est proprement la science des livres et des sciences, autrefois la langue polie des Hindous. Mais ce mot est moins convenant pour les Hindous septentrionaux, puisqu'ils écrivent avec une plume et de l'encre, sur du papier de coton ou de soie; il l'est devenu aussi pour tout l'Indostan, depuis qu'on y a écrit des

* *Grantha* signifie *assemblage*, *arrangement*, *composition*. on voit alors comment par extension il signifie encore *ouvrage en prose ou en vers*, et *livre*; les livres étant composés de feuilles réunies et attachées ensemble.

livres, non-seulement dans plusieurs langues étrangères, mais dans les nombreux dialectes vivans qui sont nés du sanscrit. En langue tamoule, qui manque du son *ga*, et qui remplace ordinairement le *ta* par le *da*, qui préfère aussi, comme le malabar, les intonations nasales, on dit *kirandon* pour *grantha*. M. de Guignes, dans les *Mémoires* de l'Académie des Belles-Lettres, dit souvent *kirendon*.

Je m'arrêterai au mot *sanskrita*, qui est le nom technique et le plus général. J'en expliquerai le sens par son radical et par ses analogues, et je chercherai comment il convient de le prononcer.

Ce mot est un participe passé formé de la préposition *sam*, qui, dans les dérivés et les composés, fait souvent *san*, terme qui répond au συν des Grecs, au *cum* et au *simul* des Latins; et du participe *krita*, ou *krouta*, ou *krta*, si l'on veut, participe passé du verbe *karoti* (*creat*, *facit*) : ce verbe est dérivé du radical indéterminé *kri*, signe de l'idée abstraite d'action. Le *s* radical réunit les deux mots en un seul; et les deux mots réunis correspondent aux mots latins *confectus*, *perfectus*, *ornatus*. Ils signifient ce qui est bien assemblé, bien fait, régulier, orné, parfait, excellent.

Le sanscrit est donc réputé une langue bien faite, ornée, polie, parfaite. C'est au moins une langue formée avec beaucoup d'intelligence, et très-perfectionnée généralement, régulière, quoiqu'elle offre beaucoup d'anomalie et de variantes par opposition. Les dialectes du sanscrit, déformés par

la coutume, ainsi moins réguliers, *mauvais* en un certain sens, sont nommés *prâkrita*, prakrit, c'est-à-dire fait contre les bonnes règles, jeté *en avant*, admis par l'usage, *mauvais* : c'est ainsi que tout hors-caste est un *prâcrita*.

Les brahmanes de l'antique et célèbre école de *Kaszi* ou *Cashi*, autrement de Bénarès (*vara-nasí*), dans leur écriture, soit *devanâgari*, soit *bengali*, écrivent *sanskrita*, et prononcent de même. Tel est aussi l'usage des brahmanes du Bengale, auxquels, d'ailleurs, j'avoue qu'on reproche avec raison de défigurer le sanscrit par une prononciation vicieuse, qui affecte également les voyelles et les consonnes, mais qui, je crois, ne fait rien pour l'objet actuel de notre examen.

Le père Paulin nous assure [1] que tous les brahmanes du Dekan écrivent ou prononcent *sanskrta*; il recommande partout d'écrire et de prononcer de même, rejetant de ce mot la troisième voyelle *e* ou *i* comme un barbarisme.

J'ai cru devoir préférer *sanskrita* et *sanskrit* au mot dur et sourd *sanskrta* ou *sanskrda*. Voici mes raisons, que je soumets au jugement de la classe. Je serai court, et c'est la seule discussion de ce genre que j'oserai me permettre dans cet écrit.

1° Il est avéré que *sanscrit* a son fondement dans l'écriture *devanâgari*; prototype des autres écritures hindoues.

[1] *Sidharub*, p. 15.

2° *Sanskrit* nous sauve du concours de trois consonnes frappant sur une seule voyelle. On admet avec peine, dans le doute, un si dur assemblage, et d'autres bien plus odieux enseignés par le père Paulin, dans une langue qui, selon son nom, passe généralement pour bien faite; qui, dans la formation des mots et même des phrases, se distingue de tous les idiomes par un vaste système de permutation des voyelles et des consonnes, fondé sur une profonde analyse des sons et des articulations, et sur une recherche délicate des lois de l'euphonie et de celles de l'usage.

3° Le radical indéterminé *kri*, qui vient de *kara* *, main, et qui, avec *sam* ou *san*, a produit le verbe actif *sanskaroti* et non *sanskrit*, il orne, il fait bien, il perfectionne, donne pour présent passif de *sanskaroti*, *sanskriyâte*, il est orné, bien fait; donc on doit dire aussi, par analogie, au participe passe du même mode, *sanskrita*, comme, selon le père Paulin, on dit au participe futur *sanskritya*. Il faut donc garder cet *i* que le père Paulin rejette si absolument; il faut l'admettre ou le remplacer par une autre intonation. Aussi est-il remplacé par *ou* dans les *bhâchyas* ou *bhâchâs* du

* Il n'est pas rationnel de faire venir *kri* de *kara*. *Kara* est un des dérivés de la racine *kri*, qui est un composé de *k* et de la voyelle *ri*, qui, dans certains cas, se change en *ar*. Cette existence extraordinaire de deux voyelles, *ri* et *li*, est un fait bien remarquable, que l'auteur de ces Mémoires ne me semble pas avoir suffisamment examiné, et qui aurait prêté une bien plus grande force au raisonnement qu'il développe dans l'alinéa qui suit.

Dekan, où l'on dit et l'on écrit, au lieu de *sanskrita*, *sanskroutan* et *sanskourtam*, mots adoptés par plusieurs de nos écrivains de l'Europe.

Il est vrai que dans les alphabets de l'Inde la lettre *a* est généralement inhérente aux consonnes. Et le père Paulin ne manque pas de s'en prévaloir pour supprimer *i* sans le remplacer. Mais il est vrai aussi que la voyelle *i*, ou bien la voyelle *ou*, est inhérente en sanscrit aux consonnes *r* et *l*. Je le démontre par l'alphabet *devanâgari* et par l'alphabet *grantha* des éditions même du père Paulin (*Alphabeta Indica*, Rome, in-8°, 1791; *Sidharub*, page 78), où l'on trouve pour le devanâgari, *li* et *ri*; et pour le grantha, *lou* et *rou*, comme valeurs de la lettre labiale et de la lettre canine. *Sanskrita*, en écriture nâgari, et *sanskrouta*, en écriture grantha, n'ont rien conséquemment qui ne s'accorde avec les sons voyelles inhérens à des lettres du sanscrit.

4° Pour être fidèle à son système, le père Paulin tombe dans l'inconvénient presque insupportable d'admettre en sanscrit des assemblages de cinq consonnes sans voyelles; par exemple, il écrit en caractères latins *vrksha* (*pluvia* * [1]) : ces mots que, dans le nord de l'Inde, on prononce *vrikcha*, *srichti*, *sricht*, feraient avec une seule voyelle, de l'une des langues du monde les plus polies, un

* *Vrikcha* signifie *arbre* ; c'est *varcha* qui veut dire *pluie*.

[1] V. *Vydkar*, p. 22 et 23 ; *srshdi* (creatio), *srshta* (creator) ; *Sidharub*, p. 43, 53.

idiome de sauvages. Mais il y a quelque chose de plus remarquable ; c'est que le père Paulin emploie, pour exprimer en *grantha* ces mots malsonans, des caractères, qui, suivant ses propres alphabets, font sans aucun doute *vroukcha*, et *srouszta*, et *srouszti* [1]. Il serait donc très-possible que le mot *sanskrta* du père Paulin ne fût de même que le produit vicieux d'une habitude de prononciation négligée, ou d'une évaluation erronée des caractères indous.

5° Les Européens les plus instruits dans l'ancien idiome de l'Inde écrivent et prononcent sanscrit. Nous citerons Wil. Jones, et plus particulièrement Wilkins et Colebrooke, auteurs chacun d'une grammaire sanscrite. Le suffrage de Colebrooke est ici d'autant plus imposant, que c'est lui [2] qui nous a mis en garde contre les vices de la prononciation du Bengale, et qu'il a partout un grand soin de s'en préserver. C'est assez, c'est trop peut-être pour justifier le mot *sanscrit*, où je retranche la finale *a*; suivant le génie de la langue française et de la plupart des langues européennes.

Voilà pour les noms de l'idiome. Quant à l'histoire de son origine, de ses progrès, de ses révolutions, il serait maintenant impossible, en Europe surtout, de l'écrire avec les détails convenables,

[1] V. *Sidharub*, p. 21, 43, 90, 91, etc.
[2] *Asiat. Res.*, t. VII, p. 224.

avec la critique nécessaire. Mais l'objet de ce Mémoire exige que j'établisse la haute antiquité du sanscrit; que j'indique les vastes contrées où il s'est répandu, et que je cherche quand et comment il est devenu langue morte; quand et comment il s'est transformé en ces nombreux dialectes parlés encore aujourd'hui par les originaires indiens dans tout le pays de *Bhârata*.

Mais sur la haute antiquité du sanscrit, je serais arrêté au premier pas, si j'oubliais d'examiner un passage célèbre de Mégasthènes, conservé dans Strabon, livre XV, et allégué tout récemment par notre savant confrère, M. Barbié du Bocage, dans une note qu'il vous a lue, et où il dit que les premiers monumens de la littérature indienne ne peuvent pas être plus anciens que le géographe Ptolémée, qui florissait au milieu du second siècle de notre ère.

On sait que Mégasthènes fut ambassadeur du roi Séleucus-Nicator, auprès de Sandrocottus, roi indou. Il fut reçu pendant la guerre entre ces deux rois, dans un camp au milieu d'une armée de quatre cent mille hommes; et il observa, dit-il, que cette armée si nombreuse usait de lois non écrites dans les jugemens militaires; sur quoi il ajoute : *Car ils ne connaissent pas l'écriture; chez eux tout se règle de mémoire*. Οὐδὲ γαρ γράμματα εἰδέναι αὐτοὺς, ἀλλ᾽ ἀπὸ μνήμης ἕκαστα διοικεῖσθαι.

Ce texte remarquable a été souvent discuté par

les érudits. Je commencerai par rendre compte de ce qu'en ont jugé cinq de nos habiles critiques les plus modernes.

Le père Georgi, auteur de l'énorme *Alphabetum Tibetanum*, fit de ce texte un argument décisif contre les ouvrages où le père Paulin a reconnu et vanté même l'antiquité de la littérature indoue. *Voyez* p. 101 et *seqq.* d'un livre du père Georgi, intitulé : *Fragmenta Thebaica duo de miraculis St Coluthi*, etc. *Romæ*, 1793, in-4°.

En réponse à cette critique, le père Paulin publia sa dissertation de *Veteribus Indis*; *Romæ*, 1795, in-4°, consacrée à l'examen du texte qu'on nous oppose; et il y prouve par un passage de Néarque, aussi dans Strabon (livre XV), et par les témoignages d'autres auteurs grecs et latins, qu'il ne faut pas s'en rapporter sur ce point à l'assertion de Mégasthènes; encore a-t-il oublié le texte du livre d'Arrien, *De Rebus Indicis*, où cet auteur, d'après Mégasthènes lui-même, nous apprend que les Indous avaient dès-lors des almanachs avec des prédictions sur les saisons.

Le professeur Meiners (tome X, page 65 des *Nouveaux Mémoires* de l'Académie de Goettingue), s'étant objecté la même assertion, l'a repoussée par une citation de Iambulus, dans Diodore de Sicile (liv. III). Comme ce passage a échappé aux recherches du père Paulin, j'en dirai le sens. Iambulus parlant d'une île, qu'on croit être celle de la Taprobane, qui a dû recevoir de la Péninsule et

sa population et son instruction, dit qu'on y avait une écriture syllabique de vingt-huit caractères, allant de haut en bas.

Au contraire, le docte Zoega, dans son beau traité *de Obeliscis*, pag. 551 et 552, se fonde encore sur le passage de Mégasthènes comme sur un texte décisif, et croit le concilier avec le texte contraire de Néarque, un peu antérieur à Mégasthènes, en disant que, si Néarque vit de l'écriture indoue peinte sur la toile, c'est que les Indiens imitaient les Grecs. Néarque ne dit pas un mot de cette imitation; une longue expérience a prouvé que les Indous, avec beaucoup d'adresse et de talent, se refusent, par préjugé, par caractère, à l'imitation des arts étrangers [1], et qu'ils se croient faits pour être imités, nullement pour imiter les autres. Un général comme Néarque, occupé de sa périlleuse entreprise, allant à la découverte en pays inconnu, descendant le Sindhou au milieu de sa flotte, escorté par des corps de troupes qui s'avançaient en même tems que lui de chaque côté sur les deux rivages, n'était guère en situation de faire enseigner l'écriture grecque aux Hindous, qui avaient bien autre chose à faire que de l'apprendre. Cependant Zoega ne se contente pas d'ajouter foi au rapport de Mégasthènes; il veut que les Indous n'aient appris à écrire que long-tems après l'ère chrétienne.

Mais nous avons une édition de Strabon, publiée

[1] *Adelungs Mithridates*, t. Ier, p. 131.

à Oxford, en 1807, où l'éditeur, M. Frazer, s'en tient à l'assertion positive de Néarque, et ne balance point à dire que les Indous cachèrent leurs livres à Mégasthènes, ambassadeur et général ennemi, et que des peuples, aussi policés qu'ils étaient du tems d'Alexandre, ne pouvaient pas alors être privés de l'art d'écrire.

M. Wilford est du même avis dans le tome IX des mémoires de la société de Calcutta, p. 105. Nous croyons aussi que Mégasthènes n'ayant aperçu, dans le camp de Sandrocottus, ni livres, ni écriture, et peut-être mal informé d'ailleurs, et oubliant ce qu'il avait dit des almanachs des Indous, se fia trop légèrement à ses conjectures ou à des rapports inexacts. On ne doit pas l'en croire, puisqu'il est contredit par les textes que j'ai indiqués, et puisqu'il nous apprend lui-même, dans Strabon, que les Indous avaient une sorte de chronologie; qu'ils s'accordaient avec les Juifs sur ce qui regarde la création et la nouveauté du monde; qu'ils avaient des catalogues de leurs rois, et qu'ils faisaient tenir des listes des morts et des naissances; puisqu'enfin l'état de la civilisation était dès-lors très-avancé dans l'Inde, quoiqu'il y eût dans ce pays, comme il y en a encore de nos jours, des hauteurs et des forêts habitées par des espèces de sauvages dont quelques-uns, aujourd'hui comme alors, sont anthropophages. J'ajoute que Mégasthènes est contredit encore par M. de Guignes, qui, dans ses premiers Mémoires sur la religion de Boudha ou

de Fo[1], cite un des livres indiens sur cette religion, connu en Chine dès l'an premier de l'ère chrétienne, et d'autres déjà traduits de l'indien en chinois, dans le premier ou le second siècle de cette même ère.

Il est probable qu'on avait trompé Mégasthènes pour échapper à sa curiosité. C'est ainsi que, jusqu'aux vingt ans derniers, souvent les *panditas* ont trompé plusieurs de nos Européens les plus habiles, tels que Sonnerat, le P. Paulin, etc., qui nous trompaient à leur tour, en nous certifiant tantôt que les *Vedas* sont perdus, et tantôt qu'ils n'étaient pas des livres écrits. Ainsi, le *pandita* de qui les missionnaires danois reçurent l'abrégé de l'*Yadjour Veda*, qu'ils ont publié dans leur recueil, leur assurait que ce livre n'était pas écrit, et qu'il ne pouvait s'aider que de sa mémoire seule pour leur en faire connaître la substance[2]. Ainsi, dans le dernier siècle, le P. Bouchet, missionnaire dans l'Inde, assurait que les Indiens n'ont aucun livre de loi, et qu'ils jugent les procès par des coutumes non écrites[3].

J'ai prouvé par mes extraits de l'*Oupnek'-hat*, dans le *Magasin Encyclopédique* de M. Millin, que, dans plusieurs cas, le mensonge est autorisé

[1] *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, t. XIV, p. 251, 252, 257.

[2] *Der Danischen Missionnaires Berichten*. Contin. 39, p. 418; Contin. 46, p. 1553.

[3] *Lettres Edifiantes*, t. XII, p. 258-259, édition de 1781.

par ce recueil célèbre tiré des *Vedas*. Une doctrine si commode dut s'étendre naturellement à des cas même que ni les *Vedas* ni les *Shastras* n'ont prévus. Vous en avez des exemples dans les interpolations du *pandita* de M. Wilford, dont j'ai parlé, et dans les ouvrages entiers de ces imposteurs littéraires de l'Inde, qui maintenant encore attribuent leurs propres écrits aux plus antiques personnages, afin de s'accommoder, c'est leur misérable excuse, à la perversité de notre âge contempteur des livres modernes [1].

Je crois donc pouvoir dire, quoi qu'il en soit, ou que Mégasthènes écouta de purs mensonges sur cette ignorance des lettres, qu'il attribue aux Indiens, ou que c'est ici un exemple des méprises excusables qui lui sont échappées; c'est ce qui va recevoir un nouveau jour des renseignemens que j'ai rassemblés concernant l'histoire de l'idiome sanscrit.

Le récit le plus fabuleux cache souvent un fond de vérité historique : on peut essayer avec succès de la dégager de ses enveloppes. Les brahmanes racontent à qui veut les entendre, que leur langue savante et liturgique est l'idiome de ces millions de dieux subalternes faits en personnifiant les astres, les élémens, la mer, les montagnes, les fleuves, les productions de notre globe, et les emblêmes, ainsi que les attributs de la Divinité. Ils vont plus loin;

[1] *Asiat. Res.*, t. VIII, p. 203.

ils soutiennent que Dieu, le Dieu suprême, inventa au commencement leur alphabet et leur langue; qu'en un mot, ce fut en parlant sanscrit qu'il commença l'œuvre de la création, continuée ensuite par *Brahmâ*, et qu'alors il exprima sa volonté par les mots sanscrits, celui-là d'interrogation, et celui-ci d'assentiment, *houm* et *om*, qui font partie de toutes les prières des Hindous[1]. Leur langue serait donc, à les en croire, aussi vieille que le monde. Au moins faut-il conclure de ces fables, que les Indiens, dont la haute antiquité n'est révoquée en doute par personne, croient que leur langue est la première et la plus ancienne de toutes les langues.

A l'appui de ce préjugé national, vient un célèbre auteur persan, qui n'est, à la vérité, que du dix-septième siècle, mais qui, par la singularité et la vraisemblance de certains faits qu'il expose, a fixé l'attention des savans de l'Europe; c'est Mohammed-Fani, auteur du *Dabistan*, qui est une histoire des religions. En 1789, Gladvin, membre de la Société Asiatique de Calcutta, en a publié le texte persan et une version anglaise[2]. Dans le premier chapitre de cet ouvrage, qui vient d'être traduit en allemand d'après l'anglais, comme un des plus curieux morceaux de l'ancienne histoire, on lit les

[1] *Sidharubam P. Paulini*, p. 54, 59, 25 et suiv.

[2] *New Asiatic Miscellany*, Calcutta, 1789, in-4° La version allemande, par F.-V. Dalberg, a paru à Aschaffembourg, 1809, in-12, 117 p.

assertions suivantes, enseignées par une secte de *sabéens* ou *yezdiens*, dont il existait encore des sectaires du tems de l'auteur persan : « *Mahabad* était le premier homme de la période actuelle du monde. Il reçut de Dieu toutes les sciences, dans une langue appelée sainte. De cette langue, divisée en dialectes, sont provenus le persan, l'indien, le grec et les autres langues. Les descendans de *Mahabad*, sous le nom de *mahabadiens*, ont formé une première dynastie persane. »

Ainsi que Manou, fils de Brahmâ, Mahabad (qui paraît être le Manou des Indiens), publia un code de lois, et il établit les distinctions légales des quatre castes ; savoir : des *birmans*, des *kchetreman*, des *boss* et des *soudir*, termes persans qui répondent aux mots sanscrits *brâhmana*, *kshatrya*, *vaishya* et *shoûdra*. L'auteur persan donne l'étymologie des noms des quatre castes, étymologie que je n'ai trouvée nulle part ailleurs. Il est remarquable que la même distinction des castes est attribuée au célèbre roi des Perses, Djemshid, dans le Shah-Nahmé de Ferdousi [1]. Maintenant, si l'on se rappelle ce que nous avons déjà observé sur le persan, soit dans son état moderne, soit dans ses sources les plus prochaines, qui sont le zend, le

[1] *Monumenti Persepolitani e Ferdusio poeta Persarum heroico Illustratio : proposuit G. E. Hageman philologiæ studiosus*, Goetting. 1801, in-4°. *Mém. de l'Acad. des Belles-Let.*, t. XXXVII, p. 352.

pahlavi et l'ancien *parsi*, trois dialectes analogues étroitement liés avec le sanscrit, par l'identité d'un très-grand nombre de radicaux, et par celle de la structure grammaticale, on regardera comme certain, avec beaucoup de savans, ou que l'Inde fut dans les tems plus reculés, une partie de l'empire de Perse, sous la même langue et sous les mêmes lois, ou que les Indiens d'aujourd'hui sont des Persans ou des Mèdes d'origine, qui nous ont conservé l'ancienne langue commune de l'Inde et de la Perse; deux alternatives qui supposent également la très-haute antiquité du sanscrit.

Cette haute antiquité est encore fortifiée : premièrement, par les analogies frappantes que j'exposerai à la fin de cet écrit, et qui depuis quelques années ont décidé d'habiles écrivains à faire descendre en très grande partie du sanscrit le grec, l'ancien teuton et le latin; il est au moins certain que ces trois idiomes nous ont transmis une grande quantité de mots étroitement liés à la théologie, à la mythologie, aux usages et aux doctrines de l'Indostan.

Secondement, par ces amas prodigieux de temples et de sculptures antiques, et dans l'île de Salsette[1] et sur la côte d'Ellora, où sont représentés des personnages, des mythes, des emblêmes, des opinions, des usages, qui ne se retrouvent et n'ont

[1] *Sidharub*, p. 32.

leur explication que dans la langue et dans les livres si respectés chez les Indous [1].

Troisièmement, par cette remarque frappante, que non-seulement le sanscrit est la langue sacrée du *brahmanisme*, système religieux si ancien et si étendu dans l'Asie, mais qu'il a pour sœurs ou pour filles, les langues liturgiques du *boudhisme* ou du *shamanisme*, doctrine qui remonte pour le moins au sixième ou septième siècle avant J.-C. [2], qui deux cents ans avant notre ère était répandue dans le voisinage de la Bactriane, au nord du Sindhou [3], et qui subsiste encore, énoncée par tout en sanscrit altéré sur la côte orientale de l'Inde, dans l'île de Ceylan, au Tibet, dans l'empire des Birmans, dans la Tartarie, la Sibérie, la Cochinchine, la Chine et le Japon.

Quatrièmement enfin, par ce fait décisif, que c'est la langue des *Vedas*; ce dernier point demande quelques développemens, à cause de son importance et des doutes qui se sont élévés sur l'époque de la composition des principaux livres indous.

M. de Guignes, nous l'avons déjà dit, avait observé judicieusement que le *Bhâgavath Pourâna* ou certaines parties des textes qui le composent

[1] V. *Hindow Excavations in the mountain of Ellora*. .. By Thomas Daniel, London, june 1804, in-8°; et le recueil, très-grand in-f°, des gravures mêmes.

[2] *As. Res.*, t. VII, p. 34 et 52.

[3] *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, t XI, p. 214.

sont assez modernes; mais ces parties sont étrangères à la doctrine des *Vedas;* et les *Pourânas*, visiblement interpolés, sont en outre des ouvrages fort différens des *Vedas* mêmes.

On sait combien les suppositions et les fraudes littéraires ont été communes et le sont encore dans l'Inde; qu'elles sont légalement favorisées par le goût des lecteurs et par la complaisance des écrivains [1]; mais il y a loin de là à la supposition réelle de tous les livres hindous réputés antiques. L'Europe a été inondée de faux monumens en tout genre; aucune personne sensée n'en conclura la supposition de toutes nos médailles et de toutes nos inscriptions, de toutes nos décrétales et de tous nos anciens livres. Le père Hardouin même admettait quelques livres latins comme authentiques.

M. Pinkerton, dans sa *Géographie*, a traité, sans distinction, les livres de l'Inde les plus révérés comme des monumens d'imposture forgés dans les derniers siècles; mais il n'apporte pas la preuve la plus légère au soutien de ses assertions, et l'on aperçoit assez qu'il connaît fort peu les livres hindous qu'il prétend juger.

M. Eichhorn, beaucoup plus savant dans la littérature orientale, suit à-peu-près le même système que Pinkerton [2]; mais il s'abstient aussi de le motiver.

[1] *Asiat. Res.*, t. VII, p. 203.

[2] *Geschichte der Litteratur*. Goetting, in 8°, 1805, t. I, p. 685.

Également versé dans l'astronomie et dans le sanscrit, M. Bentley s'est armé de l'une et de l'autre pour reléguer parmi les productions des sept à huit derniers siècles, et les *Pourănas*, et les traités d'astronomie indienne appelés *Siddhănta*; et même, contre la tradition générale et les plus fortes probabilités, les poëmes de Valmîki, et le célèbre dictionnaire sanscrit *Amarasinha* ou *Amaracosha*.

Mais, quelle que soit la sévérité de son système, ni lui, ni aucun des savans de la Société de Calcutta n'ont attaqué l'antiquité des *Vedas*. Au contraire M. Colebrooke, après avoir fait des *Vedas* l'étude la plus approfondie, a proclamé les preuves les plus satisfaisantes de leur antiquité et de leur authenticité [1]. Il a d'ailleurs constaté que différentes positions du ciel décrites dans les *Vedas*, comme existantes à l'époque de la rédaction de ces livres, se rapportent au quatorzième siècle avant l'ère chrétienne [2]. Et M. Wilford, d'après une observation astronomique, a fixé au treizième siècle, avant cette même ère, l'âge de l'astronomie indoue. *Parăshara*, père de *Krichna Douaipăyana Vyăsa*, éditeur ou réviseur des *Vedas*, est réputé l'auteur du *Mahâbhărata* et des *Pourănas*, tels qu'ils étaient avant les altérations modernes qu'ils ont souffertes.

Ce n'est pas tout. Avant les trois mille ou trois

[1] *Asiat. Res.*, t. VIII, p. 461 et suiv.

[2] *Asiat. Res.*, t. VII, p. 283; t. VIII, p. 473.

mille deux cents ans derniers, époque à laquelle semblent remonter les *Vedas*, combien de tems il avait fallu pour former cette langue dans laquelle tant de portions des *Vedas* sont écrites ; cet antique sanscrit, rude et irrégulier, en comparaison du sanscrit perfectionné [1], conforme aux règles des grammaires, et rapproché des *prâcrits*? Combien de tems pour inventer, pour entasser, pour exprimer, en langage poli, et tantôt en vers harmonieux, tantôt en prose mesurée, tant d'idées les plus abstraites, tant d'emblêmes, tant d'hymnes, tant de prières et de cérémonies, tant d'opinions et de traditions, tant de réflexions profondes, tant d'imaginations vaines, tant de subtilités excessives, tant d'observations physiques et morales que l'on trouve accumulées dans ces recueils volumineux ?

Tel est donc au moins, comme langue des *Vèdas*, l'avantage bien remarquable de l'idiome sanscrit, qu'il nous offre de plus antiques volumes que tous ceux qui nous restent des Grecs et des Romains. Vous trouverez, j'espère, qu'il n'y a pas d'exagération à lui reconnaître, au tems où nous sommes, environ quatre mille ans d'existence. J'ajoute qu'il rivalise de même avec les langues les plus célèbres du monde par la vaste étendue des pays qu'il a occupés, soit comme idiome vulgaire, soit comme langue savante et religieuse. Comme idiome natio-

[1] *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, t. LX, p. 206. *Asiat. Res.* t. VII, p. 201, 210 ; t. VIII, p. 497.

nal et commun, il a couvert probablement l'ancien empire de Perse, et tout au moins l'Indoustan, prenant ce mot dans la signification la plus étendue. On ne doute pas aujourd'hui de cette vérité, déjà plusieurs fois énoncée dans ce mémoire, que le sanscrit est la source principale et presque unique de tout ce que l'on connaît de dialectes indous lettrés, anciens et modernes, dans cette vaste contrée. Les mots sanscrits se montrent fréquemment tout purs dans ces dialectes : c'est un genre d'élégance qui a sa théorie fixée, de les employer ainsi dans leur pureté; et partout le fond de ces dialectes n'est que le sanscrit plus ou moins reconnaissable, selon qu'il est plus ou moins altéré par élision, contraction ou permutation de lettres, ou mélange de flexions, de mots et de locutions étrangères.

Le sanscrit exempt de graves altérations locales et d'élémens hétérogènes, le sanscrit des livres ne se rencontre plus nulle part dans la vie ordinaire. Mais une grande partie des brahmanes et les autres Hindous bien élevés ont étudié cet idiome. Ils l'entendent, l'écrivent encore; ils le parlent même, comme en Europe la classe éclairée étudie le latin, compose et parle dans cette langue, en s'appliquant à étudier, à imiter les bons écrivains; et depuis le pays de Kashgar, jusqu'au cap Comorin, depuis les bords de l'*Hindou* ou *Sindhou*, jusqu'aux bouches du Gange [1], le sanscrit proprement dit est la

[1] V. *Sidharub*, p. 8; *Vyâkaranam*, p. 19; *Asiat. Res.*, t. VIII, p. 254; *Eichhorn*, *Geschichte der Litterat.*, vol. V, p. 241.

langue solennelle des prières et des cérémonies religieuses ; c'est celle des livres de loi, et généralement des livres les plus estimés, anciens et modernes, en tout genre de science et de littérature.

Les langues étrangères parlées dans l'Indostan ont admis des termes et des phrases empruntés du sanscrit ; et avec la religion des boudhistes, branche sortie du brahmanisme, il y a environ deux mille quatre cents ans, une multitude énorme de mots *sanscrits*, plus ou moins altérés, ont pénétré au nord, à l'orient et au midi, depuis l'Indostan jusqu'aux extrémités de l'Asie, au Tibet, chez les Mongols et les Mantchous, dans toute la Tartarie, au Japon, dans la Corée, dans l'île de Ceylan, dans l'empire des Birmans, dans la Cochinchine et jusque dans la Chine, surtout dans le pays et dans les îles entre la Chine et l'Indostan.

Nous prouverons bientôt qu'il existe dans les langues grecque et latine, allemande et esclavone, un très-grand nombre de mots, ou purs sanscrits, ou dérivés du sanscrit, en sorte qu'on serait porté à croire que l'Europe a été peuplée principalement par des colonies d'origine indienne ou indoscythe ; comme on présume d'après le langage de ces vagabonds appelés Égyptiens, Bohémiens, Zingariens, etc., répandus en Europe depuis le commencement du quinzième siècle, qu'ils nous sont venus du midi de l'Inde.

Une langue aussi étendue que l'ancienne langue indienne, parlée, écrite dans de vastes états indé-

pendans, et dans leurs nombreuses principautés subordonnées, se partagea nécessairement et promptement en dialectes multipliés, qui s'éloignaient plus ou moins de la souche primitive. Le tems, la diversité des climats, les habitudes locales et populaires, l'influence des étrangers durent assez tôt changer plusieurs de ces dialectes en autant de langues propres, et inintelligibles hors du territoire que chacune occupait, aux Hindous même parlant un idiome dérivé du sanscrit. C'est ainsi que les Grecs n'entendaient pas le latin dérivé du grec, et que les Italiens, les Français, les Espagnols ne comprennent pas, s'ils ne les ont étudiés comme langues mortes, leurs idiomes respectifs, quoique tous sortis du latin.

Quelques-uns des dialectes indous, appelés, comme nous l'avons dit ci-dessus, *bhâchâ* ou *pracrita*, sont antérieurs, non-seulement aux diverses conquêtes des Mahométans dans l'Inde, mais même à l'ère chrétienne.

Je ne parlerai ici que du prâcrit *hindava* ou du vieux hindostanique, du prâcrit *sârasouata*, autrement des bords du Gagra, et du prâcrit de *Magada*, ou de Magadha, ou du Bahar, qui paraissent les trois plus anciens prâcrits. Une première preuve de la haute antiquité de ces deux premiers prâcrits, c'est qu'on les écrit [1] en caractères dévanâgaris, formes perfectionnées des plus anciens ca-

[1] *Asiat. Res.*, t. VII, p. 220.

ractères hindous, et affectées spécialement au pur sanscrit, comme nécessaires à sa juste expression tandis que pour les *bhâchâs* modernes, moins riche en sons et en articulations que le sanscrit et les anciens prâcrits, on emploie constamment des alphabets plus courts et des formes différentes, de plus en plus éloignées de la source commune, qui est pourtant le *devanâgari*.

Le vieux *hindava*, ou *hindevi*, ou *hindi*, qui est le fond de l'*hindi* ou hindostanique, maintenant parlé dans tout l'Hindostan, passe pour avoir été l'idiome vulgaire et poli d'un ancien empire[1], du plus ancien empire des Hindous, dont la capitale était Kanyakoubja, ville que nous appelons Kanôge, située sur la rivière Kali ou Kalini, près de son embouchure dans le Gange, entre Louknow et Agra. Cet empire comprenait le Sirhind, qui est le Kouroukchetra des Hindous; il s'étendait ainsi dans le nord, de l'ouest à l'est, depuis les limites du Penjab (Pancthanada, les cinq fleuves), jusqu'au Gange[2].

Les brahmanes assurent qu'ils ne sont point originaires de l'Hindostan, mais qu'ils y sont arrivés du nord-ouest, et qu'après leur émigration, leur premier établissement fut dans l'état de Kanôge[3]. Ce n'est encore que cette partie du

[1] *Asiat. Rés.*, t. VII, p. 220, 230; t. X, p. 396.

[2] *Mânava dharma shastra*, ou *Menus Anordungen*, Weimar, 1797, p. 28, n° 19. *Walhs ostendien*, p. 352 et seqq.

[3] *Asiat. Res.*, t. IX, p. 189.

nord de l'Inde, en y joignant le territoire de Mathourâ, sur la Journna ou Yamounâ, entre Dehli et Agra, ce n'est que cette portion qu'ils appellent par excellence l'*Aryâvarta*[1], le vénérable ou très-noble pays; et par une désignation encore plus spéciale, le *Brahmarohidesha*, le pays des saints brahmanes. C'est la loi de Menou, le *Mânava dharma shastra*, qui le dit; et elle ajoute, comme une règle abrogée sans doute depuis bien des siècles, qu'il n'y a qu'un brahmane, né dans le Kanyakoubja ou à Mathourâ, qui ait droit d'enseigner aux hommes leurs devoirs[2]. Rien ne semble mieux démontrer, pour le dire en passant, la haute antiquité du *Mânava dharma shastra*. Revenons au vieux *hindava*.

On ne peut pas douter que les mots dont il se compose sont pour environ les neuf dixièmes, ou du pur sanscrit, ou évidemment dérivés du sanscrit[3]. Il s'écrit comme le sanscrit en caractères dévanâgaris; il a produit l'actuel *hindava* ou l'indostanique, appelé lui-même en quelques districts, comme le sanscrit, pour la haute antiquité des sources auxquelles il remonte, le langage des dieux[4]. On le regarde comme l'idiome vulgaire et poli, usité le plus anciennement chez les Hindous,

[1] *Asiat. Res.*, t. IX, p. 189.
[2] *Mânava dharma shastra*, liv. II, sl. 19, 20.
[3] *Asiat. Res.*, t. VII, p. 221, 224.
[4] *Danisch's Missions*, contin. 56, p. 718.

dans le pays de l'Inde où ils eurent leur premier établissement en corps de nation. Que de raisons pour penser que ce vieux *hindava*, langue morte depuis long-tems, mais conservée dans quelques ouvrages de poésie[1], est le plus ancien dialecte hindou dérivé du sanscrit; et qu'il est conséquemment antérieur à l'ère chrétienne, puisqu'on ne peut refuser cette prérogative aux dialectes *sârasouata* et *mâgadha*, présumés plus jeunes, et dont nous allons parler!

Le *sârasouata* est l'ancien langage prâcrit de la nation hindoue, jadis puissante, des *Sârasouatas*, qui habitait la partie la plus septentrionale de l'Indostan, sur les bords du fleuve *Sarasouati*, autrement du Gagra *.

Cet idiome est celui des très-anciens prâcrits, qui se trouve le plus spécialement et le plus communément appelé prâcrit, pour le distinguer de la multitude des langues dérivées du sanscrit[2]. Cette distinction lui vient sans doute de ce qu'il est un prâcrit plus ancien, et un sanscrit moins altéré que la plupart des autres prâcrits, et de ce que sa dérivation du sanscrit est plus régulière. William Jo-

[1] *Asiat. Res.* t. VII, p. 220; t. X, p. 396. Le prâcrit de Sourasena, autrement, le vraja, qui était une branche du vieux *hindava*, qui découlait immédiatement du sanscrit par des permutations régulières, et dont il subsiste beaucoup de monumens, ne s'entend plus aussi dans le pays de Mathourâ. *Ibid.*, t. X, p. 393. V. *sur le Vraja*, t. VII, p. 281.

* C'est le Sarsouti.

[2] *Asiat. Res.*, t. VII, p. 219.

nes [1] assure que sur six mots du *sârasouata*, il en reconnaît cinq tirés du sanscrit.

C'est aussi le prâcrit le plus cultivé par les auteurs hindous, anciens et modernes [2]. Mais partout dans l'usage, il a fait place à l'hindostanique ou à quelque *bhâchâ* moins connu : c'est le sort des anciens prâcrits [3]. Il est vrai néanmoins que le *sârasouata*, considéré comme ancienne langue d'une vaste littérature et régulièrement dérivée du sanscrit, en un mot, comme le prâcrit par excellence, offre non-seulement des poésies nombreuses de différent genre, mais des grammaires, des rhétoriques, des prosodies et des traités de versification [4]. Il y en a qui sont rédigés en sanscrit même, et l'un d'entre eux est cru si ancien, qu'on l'attribue à Patandjali, autrement Pingalanâga ou Pingalâ-âtchârya, personnage mythologique, mais célèbre comme auteur, et du système contemplatif indien, *Yoga-shastra*, et du *Tchhandas*, ou traité de la versification sanscrite, qui forme le quatrième des six *Angas* des *Vedas* [5].

Il y a, nous assure Colebrooke, plusieurs beaux poèmes écrits tous en *sârasouata* [6]; il y en a qui sont mêlés de sanscrit, de sârasouata et d'autres *bhâchâs*. Car dans la plupart des anciens drames de

[1] *Asiat. Res.*, t. I, p. 506.
[2] *Asiat. Res.*, t. VII, p. 220.
[3] *Asiat. Res.*, t. VII, p. 220; t. X, p. 393.
[4] *Asiat. Res.*, t. X, p. 390 et suiv.
[5] *Vidkarana* du P. Paulin, p. XVII et 196.
[6] *Asiat. Res.*, t. VII, p. 219.

l'Inde, on fait parler aux bons génies, aux femmes et à d'autres personnages respectables, le prâcrit proprement dit, qui est principalement le *sârasouata*; en même tems que les dieux s'y expriment en pur sanscrit, les gens de basse caste en prâcrit *mâgadha*, et les méchans génies Pishâtchas en un jargon appelé de leur nom *paishâtchi*[1].

C'est en prâcrit propre, soit sârasouata, soit mâgadha (car j'avoue que cette alternative n'est pas encore assez éclaircie[2]), qu'est rédigé le texte de la plupart des livres anciens et modernes de religion et de sciences des *jainas*, secte indoue qu'on a long-tems confondue avec celle des *baudhas* ou bouddhistes, mais qui en paraît distincte. Les deux se rapprochent en quelques points principaux, comme de rejeter les *Vedas* et d'avoir le prâcrit pour langue religieuse. Toutes les deux sont très-anciennes; l'une est certainement, l'autre semble être antérieure à notre ère vulgaire : mais il est vraisemblable qu'elles sont deux branches détachées du brahmanisme. Les fables cosmogoniques et théologiques des boudhistes et des jainas ont un fond qui ressemble à celui des fables brahmaniques; mais ce fond est brodé, chargé, exagéré chez les boudhistes plus que chez les brahmanes; et il est chez

[1] V. *Asiat. Res.*, t. VII, p. 199 et 219; t. IX, p. 310, où Colebrooke se rétracte sur le prâcrit propre, qu'il dit n'être que le mâgadhi. Mais le texte du tome VII, page 199, est préférable. *Voyez* aussi t. X, p. 282, 283, 393 et 394.

[2] *Voir* la note précédente.

les jainas plus merveilleux encore, plus gigantesque et plus absurde que chez les boudhistes. Cette observation seule pourrait servir à fixer l'antiquité relative des trois sectes principales, qui emploient ou ont employé le prâcrit spécialement; l'une comme langue du vulgaire et de certains personnages dramatiques, les deux autres comme langue religieuse et savante, pour mieux signaler sans doute le schisme et la haine contre les *Vedas*, qui sont rédigés en sanscrit, idiome le plus ancien, puisqu'il est le langage originaire des trois sectes.

J'ai dit que le texte des livres de religion et de science des *jainas* est généralement du prâcrit spécial; mais leurs docteurs ont reconnu que tout prâcrit est susceptible de plus d'équivoques que le sanscrit. En conséquence, par un relâchement raisonnable du rigorisme de leur secte, les *jainas* ont admis l'usage du sanscrit pour les traductions de leurs livres de religion et de science, et pour les notes et commentaires sur ces mêmes livres [1].

Il m'a fallu, à cause des doutes qui embarrassent mon sujet, dire un mot par anticipation du prâcrit de Magadha, autrement du dialecte *mâgadhi*. C'est ici le lieu d'entrer dans quelques détails sur cet ancien dialecte, qui, altéré sous le nom de *bali* ou *pali*, a joué et joue un grand rôle dans l'Asie, au-delà de l'Hindostan.

Le *mâgadhi* est un *prâcrit* très-ancien; mais il

[1] *Asiat. Res.*, t. IX, p. 282, 283, 310; t. X, p. 393.

paraît l'être moins que le vieux *hindi* et le *sâra-souata*, qui dérivent tous deux du sanscrit sans intermédiaire, et qui appartiennent, selon les apparences, aux états les premiers formés dans l'Inde par les disciples du brahmanisme.

On dérive aussi le *mâgadhi* du sanscrit directement[1]; mais deux auteurs sanscrits, qui ont rassemblé les règles de cette dérivation, commencent par enseigner à transformer le pur sanscrit en *prâcrit* de *Sourasêna*, autrement de *Mathourâ*, qui est une branche du vieux *hindava*[2] ou *Kânya-koubja*; ensuite ils enseignent à transformer le *saurasena* en *mâgadhi*. Ce procédé suppose que le *mâgadhi* est postérieur au *saurasena*, et conséquemment au vieux *hindi*.

Il doit l'être, puisque le pays de Magadha est plus oriental que ceux de Kanyakoubja et de Sourasena, et puisque l'ancien empire de Kanôge vint se fondre en tout ou pour la plus grande partie dans celui de Magadha, dont il est maintenant aisé de parler, d'après les trois savans *Mémoires* où M. Wilford a traité ce sujet, tomes V et IX du *Recueil de l'Académie de Kalcutta*.

Magadha est l'antique nom sanscrit du Bahar méridional, situé entre le Bengale et Bénarès, sur les bords du Gange. Long-tems avant Alexandre, le Bahar formait un royaume qui avait pris telle-

[1] *Asiat. Res.*, t. X, p. 393.
[2] *Asiat. Res.*, t. I, p. 395.

ment d'étendue par les conquêtes, qu'il embrassait presque tout le cours du Gange; aussi est-il appelé en sanscrit *Anougângam* (sur le Gange), comme il est sous le même rapport nommé par les auteurs grecs et latins, le royaume des Gangarides. Ces mêmes auteurs le désignent aussi comme la région des Prases, Πράσιοι et *Prasii*, du nom sanscrit *Prâtchyâ*, qui signifie Orientaux. Sa capitale était la célèbre Palibotra, en sanscrit *Pali* ou Balibotra, ville des enfans Bali ou des descendans de Bala Râma, l'un des héros du *Mahâbhârata*, qui avait été le maître du Magadha.

Là régnait, au tems de Seleucus-Nicator, le *Sandrocottus* des Grecs et des Latins, en sanscrit *Chandra-Cotta*, mentionné souvent dans les *Pourânas* *, et principalement à cause de ses rapports avec les *Yavanas*, autrement les Ioniens, les Grecs.

Ce fut dans le Magadha (d'autres le font naître dans le Cashmir, d'autres à Bénarès [1]) que dut naître, dans une famille royale, Boudha, ou, si l'on veut, l'une des dernières manifestations du Dieu de ce même nom, au moins six à sept siècles avant Jésus-Christ [2].

Là régnèrent ensuite plusieurs rajas, zélés bou-

* Lisez plutôt *Tchandragoupta*. Ce mot signifie *protégé de la lune*.

1 *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, t. XIV, p. 193; t. XXVI, p. 777.

2 V. *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, t. XL, p. 195; *Rituel des Tatares Mandchoux*, p. 10; *Asiat. Res.*, t. IX, p. 80.

dhistes; là se déchirèrent, surtout au premier siècle de l'ère chrétienne, par des querelles furieuses et par des guerres de religion, les boudhistes et les brahmanistes. Ceux-ci furent les plus forts; ils massacrèrent une partie de leurs rivaux et chassèrent les autres de la commune patrie. De nombreuses troupes des sectaires de Boudha émigrèrent pour toujours; ils s'établirent, avec la langue de leur pays d'origine, le mâgadhi, ou bali, ou pali, leurs livres et leurs doctrines, dans l'île de Ceylan, dans les autres îles et pays voisins de la mer, entre l'Indostan et la Chine, contrées à l'égard desquelles le mâgadhi ou bali est devenu la langue religieuse et savante, précisément ce qu'est le sanscrit pour les Indous, l'arabe pour les musulmans et le malais pour les îles de la mer du Sud. Successivement avec le boudhisme, le mâgadhi ou bali a pénétré dans presque toute l'Asie orientale.

A l'époque de cette grande émigration des boudhistes, les lettres florissaient, et, pendant des siècles encore, elles ont fleuri dans l'empire de Magadha, où l'on cultivait l'ancien idiome religieux ou savant, le sanscrit; où le mâgadhi était devenu la langue vulgaire des Indous et en même tems la langue sacrée du boudhisme; enfin où l'on avait, outre les théologiens ou philosophes, des bardes qu'on appelait *bardahi*. Ceux-ci étaient des hommes de talent, des écrivains tout à-la-fois hérauts d'armes, poètes, orateurs, généalogistes et

historiens[1]. Les bardes mâgadhi étaient, dit-on, pour l'histoire, les écrivains hindous les plus estimés[2].

Le prâcrit de Mâgadha, ou le bali*, était donc un idiome poli et qui avait sa littérature; on a remarqué qu'il s'éloigne assez peu du sanscrit, dont il dérive sans nul doute. Substituez, dans le mâgadhi, à certaines lettres, d'autres lettres de même organe; élidez-en d'autres; contractez des syllabes qui se ressemblent; et ce prâcrit, comme le vieux hindi et le sârasouata, redevient du sanscrit; voilà ce qu'apprennent et les grammaires et les dictionnaires[3] du mâgadhi, et les autres monumens de ce dialecte qui subsistent encore. Cependant on ne comprend pas cet idiome dans le Bahar, où il a régné si long-tems, à moins qu'on n'ait pris la peine de l'étudier comme une langue morte.

Ces notions générales sur les trois plus anciens dialectes hindous dérivés du sanscrit ne doivent pas être ici regardées comme des hors-d'œuvre; il nous semble qu'elles appartiennent à l'histoire même du sanscrit, elles en démontrent la haute antiquité; elles font voir que cette langue avait cessé d'être langue vulgaire fort long-tems avant les invasions

[1] *Asiat. Res.*, vol. IX, p. 77; t. X, p. 282.
[2] *Asiat. Res.*, t. IX, p. 77.
* On peut consulter en toute confiance, pour cette question, l'*Essai sur le Pâli*, de MM. E. Burnouf et Lassen, accompagné de planches et de *fac simile*.
[3] *Asiat. Res.*, vol. X, p. 287.

des Musulmans ; elles prouvent que ceux-ci, à leur arrivée, n'ont pu trouver d'idiomes vivans que ceux déjà nés du sanscrit, et que plusieurs de ces dialectes sont de beaucoup antérieurs à l'ère chrétienne et au tems d'Alexandre.

DES PRINCIPAUX ALPHABETS INDOUS,

ET PARTICULIÈREMENT

DES ÉCRITURES INDOUES DU SANSCRIT.

DEUXIÈME MÉMOIRE.

En Europe, nous écrivons le sanscrit ou avec les caractères romains ordinaires, tout insuffisans qu'ils soient à la rigueur pour cet usage, ou avec ces mêmes caractères adaptés au sanscrit par diverses modifications. De même en Asie on écrit cette langue plus ou moins correctement, avec les alphabets plus ou moins riches, propres à d'autres idiomes de cette partie du monde : on l'écrit, par exemple, avec les caractères persans modernes, qui sont arabes d'origine. Je m'arrête à ces indications, mon dessein étant de ne parler avec quelques détails que des alphabets indous et des écritures indoues qui servent au sanscrit.

Connaître ces alphabets, c'est connaître d'abord les caractères de leurs véritables voyelles, ceux de leurs voyelles de convention, et ceux de leurs diphthongues et les formes qui distinguent les voyelles brèves d'avec les longues; ensuite les caractères des consonnes tous syllabiques de leur nature; puis les figures qui avertissent de supprimer, dans la prononciation des consonnes, les voyelles qui leur sont naturellement inhérentes; enfin les caractères groupés dont le nombre n'est pas défini; c'est pouvoir dire le nombre, et les noms, et les formes diverses, initiales, médiales et finales, soit complètes, soit abrégées des différentes lettres, et la valeur de chacune, sa place dans l'écriture et sa place quelquefois différente dans la prononciation: ce qui augmente ces difficultés, c'est que tous ces accidens varient du plus au moins, selon les usages propres à chaque pays de l'Indostan. Mais qui saurait tout cela, ne serait pas habile dans les écritures indiennes du sanscrit; pour le devenir, il faut de plus qu'il apprenne, outre les signes des nombres, non-seulement d'autres signes qui marquent certaines suppressions de lettres, certains repos, la mesure ou l'accent, mais encore l'art très-compliqué de lire et d'écrire soit en vers, soit en prose, unissant les mots, les phrases, les pages sous l'apparence d'un seul mot par addition ou suppression, ou permutation des voyelles et des consonnes et de leurs signes représentatifs.

Ces règles d'union ou d'assemblage, qui forment

phabets de l'Europe sont venus de l'alphabet grec, pris lui-même de l'ancien alphabet phénicien, autrement chananéen, lequel à son tour pourrait être chaldéen d'origine, autrement babylonien [1].

Parmi les écritures indoues, toutes celles qui servent au sanscrit se distinguent de la plupart des autres écritures anciennes de l'orient et de l'occident de l'Asie, par un plus grand nombre de caractères, tant des voyelles que des consonnes, et par la marche quelquefois bizarre de ces caractères; mais elles s'en rapprochent par l'usage des groupes, qui remonte à la plus haute antiquité.

La marche des lettres en sanscrit est généralement horizontale et de gauche à droite.

Nous disons *généralement;* car, dans les écritures du sanscrit, par exemple dans l'écriture dévanâgari, la lettre syllabique *ra*, quand elle est suspendue au-dessus de la ligne, et l'*i* bref de la forme, qui est médiale par sa nature, sont peintes transposées, en sorte qu'il faut prononcer la première avant celles qui la précèdent, et la seconde après celles qui la suivent : ainsi la première de ces lettres offre deux caractères ou davantage, agglomérés perpendiculairement, et pourtant elle marche de droite à gauche; la seconde marche de gauche à droite; mais toutes deux enjambent sur leurs

[1] V. *The origin and Progress of Writting*, by *Thomas Astle*. Cap. IV, London, 1784, in-4° vol. *Traité de la Formation mécanique des Langues*. Paris, an IX, t. I, p. 412. *Histoire Naturelle de la Parole*, de Gebelin; in-8°, p. II, ch. IX, p. 129.

voisines chacune en sens opposé. Ces singularités nous ont paru vraiment dignes d'être observées ; on en trouve de même nature dans l'écriture *grantha.*

Il y a dans les caractères groupés, c'est-à-dire liés ensemble, des lettres non-seulement accotées, mais encore des lettres d'un même mot, d'une même ligne, placées au-dessus et au-dessous du corps horizontal et commun dont elles dépendent ; ce qui donne à ces lettres supérieures et inférieures une direction perpendiculaire.

Il arrive encore, sans que les caractères soient précisément et parfaitement groupés, c'est-à-dire liés et ne faisant qu'une seule figure, qu'ils se trouvent placés, deux, trois et quatre, les uns sur les autres perpendiculairement.

Mais chacune des trois directions perpendiculaires dont nous venons de parler n'est qu'accidentelle.

Les groupes de lettres s'appellent en sanscrit *phala*, ou *sâmyoga*, ou *youcta câra*. Le mot *phala*, analogue au grec φαλλός et au latin *phallus*, exprime ici la multiplicité des caractères jointe à l'unité, soit réelle, soit apparente, de la figure *. Le mot *samyoga* est composé de *sam*, avec, et d'*yoga*, jonction. *Youcta câra* peut se traduire en latin *juncta littera*, ou, pour rapprocher da-

* Cette étymologie peut être spirituelle ; mais il est vrai de dire que *phala* veut dire *fruit*, et, au figuré, *produit*, *résultat.*

vantage deux radicaux identiques dans les deux langues, *junctus character* *.

J'ai déjà dit que les groupes furent en usage dans la haute antiquité principalement; ils le furent dans les écritures de l'Asie et dans celles de l'Europe [1]. Les groupes abrégeaient le travail de l'écrivain en diminuant le nombre des traits, ce qui avait son avantage, surtout pour les écritures gravées sur la pierre ou sur les métaux. C'étaient donc des premiers essais de tachygraphie.

M. de Chézy, dans son intéressante notice de la grammaire sanscrite de Wilkins [2], a dit qu'en sanscrit « *les groupes servent à faire reconnaître les consonnes quiescentes*, » c'est-à-dire celles qui par circonstance, doivent perdre la voyelle qui leur est naturellement propre et inhérente, pour ne composer, avec la consonne ou les consonnes suivantes, qu'une syllabe artificielle [3].

C'est là seulement une des utilités des groupes en écriture devanâgarie; mais l'auteur ajoute : *Il a fallu avoir recours à quelque moyen pour indiquer les consonnes qui doivent être quiescentes; et, pour cet effet, les grammairiens ont imaginé de les placer au-dessus de celle qui les suit*, etc. » L'usage des groupes est-il donc en quelque sorte

* Le mot grec χαράκτήρ, vient de χαράσσω, imprimer, creuser. *Câra* vient du verbe *kri*, faire, et signifie *forme*.

[1] *Astl.*, *loco cit.*

[2] *Moniteur*, an x, n° 146.

[3] V. *Grammaire Arabe*, par M. de Sacy; in-8°, t. I, p. 38 et 39.

obligé dans l'écriture devanâgarie pour retrancher d'une consonne la voyelle inhérente?

Sur cette question, j'adopterais difficilement l'affirmative ; j'aimerais mieux, en reconnaissant que, dans les *phalas*, il y a toujours quelque suppression de voyelle inhérente, soutenir qu'ils sont dans leur but et dans leur effet principal des abréviations, comme les liaisons le sont en grec.

En effet, on a dans l'écriture devanâgarie, pour supprimer la voyelle inhérente à la consonne, des moyens simples et faciles, et plus clairs que l'usage des *phalas*.

D'abord, on produit cet effet à la fin des mots [1], et même à la fin des premières syllabes des mots [2], en jetant au dessous de la consonne un petit trait droit, incliné de gauche à droite. Ce trait est détaché ; il ne fait groupe en aucun sens, puisqu'alors la consonne n'est plus qu'une lettre simple ; et l'unique objet de ce trait est de retrancher la voyelle naturellement inhérente à la consonne marquée de ce même trait.

Il y a une seconde méthode encore plus expéditive, et c'est la plus usuelle [3] pour obtenir le même effet sans réellement lier les lettres, et sans placer l'une au-dessous de l'autre ; elle consiste à ne peindre la consonne à laquelle on veut retrancher sa

[1] Wilkins, *Gr.*, p. 11.

[2] Wilkins, p. 613, lig. dernière ; et Carey, p. 26, 328, lig. 7, etc.

[3] Wilkins, *Gramm. Sansk.*, p. 11.

voyelle inhérente qu'à moitié, au tiers, ou en sorte qu'il en paraisse seulement une portion reconnaissable, rangée horizontalement et à part dans le corps de l'écriture.

Ces deux méthodes sont générales. En voici d'autres qui ne sont, à la vérité, que particulières. Si la consonne que l'on veut priver de sa voyelle inhérente est suivie d'une voyelle ou d'une diphthongue, ou de la consonne qui marque une aspiration, il suffit, pour retrancher à cette consonne sa voyelle inhérente, de peindre à sa suite et horizontalement la voyelle, la diphthongue ou l'aspirée; on peut même n'en peindre qu'un trait reconnaissable au lieu de la dessiner complétement.

J'ai dit que l'*i* bref, et naturellement médial, se prononce après la consonne qui le précède; j'ajoute que toute consonne qui est précédée immédiatement de cet *i* bref, médial de sa nature, perd par cela même sa voyelle inhérente; *i* et *ba* sont l'équivalent de *bi*. C'est là une méthode particulière de retrancher de sa consonne la voyelle inhérente.

En voici une troisième. Le *ra* en demi-ovale dessiné à part, mais suspendu en dessus du corps d'écriture et transposé, celui qui se prononce conséquemment en rétrogradant, et dont j'ai parlé déjà, cette consonne, par cette forme-là seule, perd sa voyelle inhérente et ne vaut que la lettre canine des Européens, tandis qu'au contraire, le *ra*, peint par un seul trait droit, incliné de droite à gauche, peint au-dessous d'une consonne ou d'une

voyelle, et formant avec l'une d'elles un groupe parfait, conserve sa voyelle inhérente, à moins qu'il ne soit suivi de l'aspirée, ou d'une voyelle, ou d'une diphthongue.

Une quatrième et une cinquième méthodes se trouvent dans l'usage des deux marques de la nazale et de l'aspirée finales, qu'on appelle en sanscrit *anousouâra* et *visarga*[1].

Il est vrai que toutes les fois qu'on lie deux consonnes en groupe, soit accotées, soit placées l'une sur l'autre, la première au moins perd sa voyelle inhérente; mais comme d'une part on a d'autres moyens commodes et ordinaires pour obtenir ce résultat, comme les groupes ont toujours l'effet d'abréger l'écriture, qu'enfin le groupement seul ne supprime pas la voyelle inhérente de la dernière consonne groupée, je crois pouvoir dire qu'en écriture *devanâgarie*, qui est la plus ancienne écriture du sanscrit, les groupes parfaits ou imparfaits sont vraiment, dans leur objet et dans leur effet principal, des abréviations et non des moyens en aucune sorte nécessaires de retrancher d'une consonne sa voyelle inhérente.

C'est autre chose dans l'écriture *grantha*, qui est l'une des altérations ou des variétés de l'autre. Je reconnais qu'en *grantha*, la manière principale de retrancher d'une consonne sa voyelle inhérente, c'est de la grouper en sorte qu'elle précède dans

[1] Wilkins, p. 6.

le groupe une autre consonne. J'ajoute qu'en *grantha*, toute voyelle qui n'est ni groupée de la sorte, ni suivie de consonne ou d'aspirée, conserve sa voyelle inhérente, sauf l'usage du *ra* suspendu, de l'*anousouâra* et du *visarga*.

Revenant à la comparaison commencée entre les écritures indiennes du sanscrit et les autres écritures connues, il suit de ce que je viens de dire sur les *phalas*, que les écritures indoues du sanscrit se distinguent des autres écritures en ce que, dans les premières, chaque consonne a sa voyelle inhérente, lorsque certains signes, certains accidens n'indiquent pas la suppression de cette voyelle. Ainsi les caractères des consonnes en écriture indoue du sanscrit sont naturellement syllabiques.

D'ailleurs, presque chaque caractère de voyelle ou de diphthongue y a ses formes particulières, initiale, médiale, finale. Les consonnes y varient par leurs figures diverses; elles sont peintes tantôt intégrales et tantôt partielles; elles sont quelquefois désignées ou suppléées par un signe étranger à leur conformation intégrale. On conçoit aussi que toutes ces formes varient encore à un certain point dans les groupes, et qu'elles deviennent souvent assez méconnaissables.

On a cru apercevoir dans les écritures du sanscrit des ressemblances avec certaine écriture cunéiforme de Persépolis, que l'on présume appartenir à l'écriture, ainsi qu'à la langue zende ou médique.

Il est vrai que l'écriture zende, employée pour

le *zendavesta*, et dont M. Anquetil du Perron a publié des modèles, marche de droite à gauche, comme font assez généralement les écritures de l'Asie, hormis celle de l'Inde, qui va généralement de gauche à droite.

Mais l'écriture indoue, qui a encore des lettres rétrogrades qui se lisent de droite à gauche, pourrait aussi avoir été, dans son origine, disposée généralement de droite à gauche, comme on sait que le furent les lettres phéniciennes, même dans la Grèce et dans l'Italie.

L'écriture du sanscrit, malgré la marche générale de gauche à droite, se rapproche notablement de l'écriture du *zendavesta*, non-seulement par quelques formes assez ressemblantes, mais encore par un nombre à-peu-près égal de voyelles et de consonnes. La langue sanscrite ayant, dans ses radicaux, les analogies les plus frappantes avec le peu qui est connu de la langue zende et du pahlavi, et de l'ancien parsi, tous deux analogues au zend, il est naturel que les alphabets du zend, du sanscrit, offrent aussi entre eux des points d'affinité, qui doivent provenir ou d'une même origine des deux nations persane et indienne, ou des communications antiques, fréquentes, ou continuelles entre les deux peuples.

L'alphabet éthiopien, autrement, l'alphabet gheez offre dans ses lettres syllabiques, dans le classement des caractères par chaque touche vocale et dans la marche de gauche à droite, des rap-

ports avec les alphabets du sanscrit. Ces rapports ont déjà été remarqués plusieurs fois.

Mais l'alphabet gheez est d'ailleurs très différent de ceux du sanscrit; il est relativement très-moderne. Son origine arabique et syriaque est bien connue, grâce aux profondes recherches de notre confrère, M. de Sacy. Ainsi donc un critique instruit de l'antiquité du devanâgari, n'en cherchera point l'origine dans l'alphabet gheez, quoiqu'il y ait de forts indices d'anciennes communications entre l'Inde et l'Éthiopie, quoique l'Inde ait donné aux Arabes ses chiffres, et même, dit-on, un alphabet usité en quelques parties de l'Arabie, avant la naissance du mahométisme.

On découvre au premier coup-d'œil les grandes différences qui séparent l'alphabet du sanscrit de l'ancien alphabet grec ou phénicien, et même de l'ancien alphabet syriaque ou chaldaïque dit *estranghelo,* dans lequel on remarque des analogies avec le devanâgari.

Malgré ces différences, il faut avouer qu'on trouve dans tous les alphabets jusqu'ici nommés des lettres de forme et de valeur semblables à celles des autres alphabets connus, et si l'on observe ensuite 1° que l'alphabet devanâgari a des voyelles doubles en nombre, mais seulement pour distinguer les longues d'avec les brèves; 2° qu'il a quatre voyelles tout-à-fait impropres; 3° qu'il transforme en voyelles la consonne nasale, et la consonne d'aspiration à la fin du mot; 4° que parmi ses

consonnes trop nombreuses, il en est onze qui ne sont que des assemblages de plusieurs consonnes *, on reconnaîtra que l'alphabet devanâgari bien apprécié, diffère beaucoup moins qu'on ne se l'imaginerait de l'alphabet phénicien ou européen, même par rapport au nombre et à la valeur des caractères.

Au reste, la plupart des alphabets connus se rapportent à l'alphabet phénicien ou à l'alphabet sanscrit, comme à deux tiges principales et distinctes. Ces deux tiges appartiennent probablement à une souche commune. M. Astle, qui publia, en 1784, à Londres, son *Histoire de l'Écriture*, en langue anglaise, regardait ces deux alphabets comme inventés chacun à part, et chez des peuples différens. Au contraire, Court de Gebelin, M. Eichhorn, l'un des correspondans de notre classe, dans son *Histoire allemande de la Littérature universelle*[1], ont cru que ces deux alphabets sont provenus d'un même alphabet primitif, qui serait apparemment un alphabet de la Chaldée, autrement de Babylone ou d'Assyrie.

Nous ne pouvons avoir là-dessus que des probabilités. Ce qu'on ne peut pas nier, c'est que cer-

* C'est peut-être la faute de nos alphabets européens, qui ne représentent ces sons que par plusieurs consonnes. Car le plus grand nombre de ces caractères expriment une aspiration ajoutée à la consonne simple.

[1] *Monde Prim.*, t. III, p. 404 et 479; et *Geschichte der Litteratur von J. E. Eichhorn, Gottingen*, 1817, in-8°, p. 35.

tains alphabets zends ou médiques, et ceux du sanscrit, et plusieurs alphabets encore plus orientaux, tels que le tibétain, le siamois, etc., etc., ne forment à eux seuls, sous divers rapports, au moins une branche très-distincte des alphabets de l'Asie, ou si l'on veut, de notre globe.

Cette question curieuse, quelle est l'origine des alphabets du sanscrit? est encore presque toute neuve pour les érudits de l'Europe; il est remarquable que les lettrés de la Chine ont commencé, il y a long-tems, à l'examiner. M. de Guignes père nous a appris [1] qu'il existe en langue chinoise jusqu'à deux traités sur l'origine des caractères indous, l'un en sept livres, et composé dans le onzième siècle de l'ère chrétienne, l'autre, imprimé en 1749.

Sans doute ces traités sont dus au zèle religieux de quelques bonzes ou prêtres bouddhistes chinois; car on sait que la religion de Fo ou de Bouddha florissante en Chine depuis plus de dix-huit siècles, et devenue populaire dans cet empire, n'est qu'une branche de la religion indoue.

Ne pouvant consulter par nous-mêmes ces deux ouvrages, il convient de nous arrêter ici, et de nous borner aux observations suivantes :

Les Indous avaient des livres dans leur langue au tems d'Alexandre et auparavant. Nous croyons avoir rendu cette assertion plus probable en par-

[1] *Mém. de l'Acad. des Belles Lettres*, t. XL, p. 188.

lant de l'origine de l'idiome sanscrit. Les Indiens avaient donc alors une écriture. Ils en avaient probablement plusieurs, comme ils avaient déjà plusieurs dialectes de leur langue-mère.

Le Veda, ou les Vedas, si anciens dans leurs parties principales, sont bien moins un livre que des recueils de plusieurs livres. Ils durent être écrits dans un ancien devanâgari, puisque les plus anciennes inscriptions indoues qu'on ait pu lire, et les plus anciens livres sanscrits et ce qu'on a de livres et d'inscriptions dans les plus anciens dialectes du sanscrit, sont encore dans cette écriture.

Ces livres du bouddhisme que les Chinois tirèrent de Balk et de l'Inde, avant J. C., et au premier siècle de notre ère, et depuis cette époque, devaient être aussi en écriture médique ou en écriture devanâgarie. Car ce sont ces livres sans doute et leurs analogues, portés depuis en Chine, qui ont donné lieu d'examiner, dans cet empire, quelle est l'origine des caractères indous.

L'alphabet qui, avant l'ère chrétienne, était usité dans une île de l'Inde, par où l'on se rendait à Palibotra, selon le témoignage d'Iambulus, dans Diodore de Sicile [1], pouvait être encore dérivé du devanâgari, quoiqu'il s'écrivît perpendiculairement, comme aujourd'hui même le syriaque dérivé principalement du chaldéen, enfin, comme sont écrits certains fragmens d'antique écriture cunéi-

[1] *Diod. Sic.* lib. II, n. 57.

forme babylonienne. Cet alphabet, perpendiculairement écrit, n'avait que vingt-huit lettres; mais j'ai déjà dit qu'il y a de modernes alphabets indous provenant du devanâgari et servant à un des idiomes dérivés du sanscrit, et qui ont encore un beaucoup moins grand nombre de caractères.

L'écriture *bali* ou *pali* ou *mâgadhi* qui fut, au commencement de l'ère chrétienne, portée avec la langue ou le prâcrit de même nom, dans l'île de Ceylan, qui pénétra dans le Pégou, à Siam, Ava, Sumatra, etc., était une sorte de devanâgari, puisque l'on reconnaît encore dans l'écriture sacrée de ce pays un devanâgari diversement altéré [1].

C'était une écriture devanâgarie qui fut portée dans le Tibet par les bouddhistes (*bauddhas*); puisqu'on l'y reconnaît dans l'écriture des Tibétains de nos jours, malgré les innovations nombreuses à quelques-unes desquelles on assigne leurs époques [2].

Il résulte des inscriptions indoues déjà citées, et des manuscrits indous parvenus en Europe, que les écritures, tant du sanscrit ancien et moderne, que de la plupart des prâcrits les plus célèbres, se composent de caractères devanâgaris, ou qui se rapportent généralement au devanâgari; que ces caractères sont simples ou syllabiques, ou groupés et liés, ou agglomérés quoique séparés; que nombre

[1] V. *Preface of the Grammar Sungskrit by Carey*. Calcutta, in-f° vol.

[2] V. *Alphabetum Tibetanum*.

d'entre eux ont des formes différentes, selon qu'ils sont placés au commencement, au milieu ou à la fin des mots; que, soit dans les groupes, soit agglomérés séparément, ils perdent plus ou moins de leurs formes intégrales, et sont remplacés quelquefois par de simples traits abrégés, dont on n'aperçoit pas toujours le rapport avec les formes ordinaires; que tous ces caractères considérés isolément chacun et d'après sa valeur spéciale, et non d'après ses formes diverses, varient en nombre dans les écritures du sanscrit de trente-trois à cinquante-sept; quelques groupes réunissent au moins deux ou trois caractères, et souvent quatre et cinq; que les groupes sont moins nombreux dans le Nord, dans l'Indostan propre, où l'ancien caractère devanâgari, carré ou anguleux, comme suspendu sous une ligne horizontale, s'est le mieux conservé; qu'ailleurs, où l'écriture est généralement arrondie, on a inventé, on emploie des milliers de groupes; enfin que tous les alphabets indous d'origine et servant au sanscrit, quoique plus ou moins différens les uns des autres, ont dans le classement, dans les valeurs des lettres, et même en grande partie dans leurs formes, des similitudes frappantes et nombreuses, qui manifestent leur commune origine.

Ils se divisent commodément en alphabets du nord et en alphabets du midi; les premiers, distingués comme je viens de le dire, par leurs formes rudes, carrées, anguleuses; les seconds, par leurs

traits plus ou moins arrondis. Ces différences peuvent s'expliquer par les différentes manières d'écrire[1].

Dans le Nord, les Indous écrivent généralement sur du papier fabriqué de coton, ou de soie, ou de canne, ou d'écorce d'arbre, avec de l'encre et des plumes de roseau-bambou ou de porc-épic, taillées et fendues à-peu-près comme les nôtres.

Dans le midi on fait moins usage du papier fabriqué; on écrit d'ordinaire en gravant les lettres avec un stylet de fer, sur des feuilles de palmier taillées en forme carrée-oblongue, et d'égale mesure, appelées *ole* ou *olle*, et toujours susceptibles d'être détachées, n'étant qu'enfilées par un cordonnet de coton qui les traverse ordinairement deux fois, et qui sert ensuite à les lier et contenir par un nœud, comme en Europe on lie des registres avec une courroie ou un ruban.

Après avoir gravé l'écriture sur ces feuilles, on les enduit d'un suc colorant qui fait ressortir les caractères dans les traces du stylet, et n'est plus visible sur le reste de la feuille, quand elle a séché.

Dans le Kanara, ce n'est pas l'usage de graver ainsi l'écriture; on préfère la dessiner avec de la craie sur une toile fine enduite, noircie de bitume.

Dans le Malabar et dans le Coromandel (Shora-

[1] *Il Viaggio alle Indie Orientali*: in-f°, Roma, 1672, p. 262.

mandala pays du prince Shora *) où l'on grave, sur des olles, les Indous sont accoutumés à écrire debout et en se promenant, serrant leur olle avec le pouce et l'index de la main gauche; et de la droite, gouvernant le stylet, enfoncé dans une cavité pratiquée dans l'angle du pouce de la main gauche, angle qu'ils laissent croître tout exprès. Dans cet état on les voit écrire ou plutôt graver avec une rapidité qui étonne tous les Européens, et qui est souvent aussi vive que la parole. C'est ainsi que les étudians et les catéchistes des missions écrivent sur leurs *olles* les sermons des missionnaires, en même tems qu'ils les entendent prononcer.

L'usage de graver les caractères sur la feuille de palmier a suggéré à notre confrère, M. de Volney, l'idée de calquer, par le moderne procédé lithographique, les écritures gravées, et de multiplier ainsi d'une manière sûre et fidèle les exemplaires de certains manuscrits précieux qui sont uniques en France, et dont plusieurs n'existent, en Europe, qu'à Paris ou à Londres.

La plupart des écritures indoues, servant au sanscrit, dans le nord de l'Inde, sont comprises sous les noms communs de *devanâgari* et quelquefois de *nâgri*. Les noms de celles du midi varient selon les contrées où elles sont en usage. L'écri-

* Je croirais plutôt que c'est *Tchola* ou *Kola*, tous les deux descendans d'*Yayati*, prince de la dynastie lunaire, par *Tourvasou*, son fils.

ture *grantha* et l'écriture *talenga* sont les plus généralement usitées dans cette dernière partie de l'Indostan.

Parmi les écritures du nord, et proprement dites *devanâgari* ou *nâgri*, les plus célèbres sont l'écriture gravée du Bengale; celles d'Agra, du Nepal, du Kachemire, du Circar de Tirhout, le Bengali ou l'écriture cursive du Bengale; l'écriture du Gouzarate; enfin, celle que les Mahrattes apportèrent avec eux du nord de l'Inde, et qu'ils conservent encore dans leurs grands établissemens actuels au midi de ce même pays.

Toutes ces écritures ont entre elles un air de famille; mais, à quelques égards au moins, elles diffèrent toutes de celles des inscriptions en devanâgari, qu'on a jusqu'à présent reconnues et déchiffrées. On conçoit qu'elles doivent toutes différer davantage de l'écriture analogue d'autres inscriptions indoues qu'on n'a pu encore lire, mais qu'on croit appartenir à de plus anciennes formes du devanâgari.

Il est bien tems de chercher la signification de ce dernier mot, que j'ai déjà si fréquemment employé.

Devanâgara, mot sanscrit, composé de *Deva*, Dieu, et de *nagara*, ville, peut signifier *ville de Dieu* ou *des Dieux inférieurs*, ou *ville divine* ou *ville célèbre*, ou *heureuse comme sont les Dieux*.

On a donc cru dans l'Inde à l'existence d'une ville où l'ancienne écriture rude et anguleuse a eu son origine ou sa conservation ou son perfectionnement.

Peut-être quelque croyance indienne aura placé une ville dans le séjour des Dieux ; peut-être sur le mont Mérou, là où quelques *pourânas* mettent les demeures propres des trois grands Dieux du brahmanisme, comme la mythologie grecque plaçait l'habitation ordinaire des grands dieux dans l'Olympe, et comme la mythologie scandinave a parlé depuis d'une ville des dieux nommée *Asgard*, où les héros du nord doivent habiter avec Odin. Cette idée cadrerait avec une autre fable indoue, qui attribue l'invention de la langue sanscrite au Dieu suprême, à Ishouara, et avec le surnom célèbre de *langue des Dieux*, donné au sanscrit.

S'il fallait trouver sur la terre la ville divine, ce serait dans le nord de l'Inde qu'il faudrait la chercher, puisque ce fut de là que la religion et la civilisation indoues se répandirent dans tout l'Indostan ; puisque d'ailleurs l'écriture devanâgarie a mieux conservé dans le nord ses anciennes formes, et qu'elle a reçu dans le midi ses plus grandes altérations.

Cette ville privilégiée pourrait avoir été ou Nagar d'aujourd'hui, *Nagara*, la ville par excellence, ou la *Shrînagara* du nord (car Srinagara et Devanâgara peuvent être synonymes), ou enfin Bénarès

(*Vârânasî*) autrement *Kashi* ou *Kâszi*. Bénarès est généralement connu comme le plus ancien et le principal siége des doctrines indoues, c'est en même tems, selon le *Shiva pourâna*, un grand *tîrtha*, c'est-à-dire, *un lieu très-révéré de pèlerinage ou de purification*, soit parce que c'est l'heureux séjour du premier des douze Phallus de Shiva ou de Mahadeva[1], soit parce que Vichnou, en forme de sanglier, apporta dans cette ville une partie de la terre de l'île blanche ou de la terre céleste, vraie habitation de Vichnou.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la plus célèbre des écritures dites *devanâgaries*, est l'écriture carrée du Bengale et du Bahar, notamment l'écriture carrée de Bénarès et des environs de Calcutta. On l'emploie principalement pour le sanscrit; elle est bien distincte de l'écriture bengalie, dont nous parlerons dans la suite; elle a cinquante ou cinquante et une lettres, sans compter les groupes ou phalas.

Les premiers modèles de cette écriture *devanâgarie* du Bengale, qui aient été connus en Europe, se trouvent dans la préface de M. Halhed, en tête de la version anglaise et de la version française du Code des Gentoux déjà cité. C'est dans cette même écriture qu'est imprimé l'hitopadesha, publié depuis peu d'années à Serampour, et réimprimé à Londres; elle est aussi employée dans les trois

[1] *Asiat. Res.*, t. XI, p. 88.

grammaires du sanscrit que nous devons à des membres de la société académique de Calcutta, et dans le premier livre du Râmâyana de Valmîki, réimprimé à Londres avec une version anglaise, d'après l'édition originale de Calcutta; c'est elle enfin qu'on voit pricipalement dans les manuscrits de la Bibliothèque Impériale, formant la première classe du Catalogue des livres sanscrits de MM. Hamilton et Langlès.

Cette même écriture, mais simplifiée et plus cursive, est le sujet de l'*Alphabetum Brahmanicum seu Indostanum universitatis Kaszi*, in-8°, 1771. Elle sert sans doute au sanscrit, puisqu'elle a les cinquante lettres de la première, et le P. Paulin les donne absolument pour les lettres devanâgaries, à la deuxième colonne des quatre alphabets indous qu'il a publiés plusieurs fois; mais elle est principalement usitée à Bénarès pour écrire l'indostanique poli, quoique l'indostanique, même poli, s'écrive le plus communément dans l'Inde en caractères persans. Nous avons remarqué ci-devant que le P. Roth, jésuite, et, d'après lui, le P. Kirker, ensuite le voyageur Chardin, et puis l'académicien Bayer, nous ont donné l'alphabet sanscrit du pays d'Agra. Il diffère peu des deux précédens devanâgaris.

L'alphabet sanscrit, imprimé dans le royaume de Tangut et la partie occidentale de l'empire chinois, appartient aussi à l'écriture devanâgarie.

Réduisez l'alphabet devanâgari du P. Paulin à quarante-quatre caractères, en retranchant les six qui ne sont utiles que pour écrire le sanscrit et l'indostanique poli, et vous aurez une des écritures appelées spécialement *nâgri*, et qui sont comme extraites du devanâgari, ayant moins de caractères que celui-ci ; ce mot est abrégé du mot devanâgari. Ce nâgri, comme les autres, sert dans le nord à la correspondance épistolaire et à la tenue des registres du commerce. Il fait la troisième colonne des quatre alphabets indous que le P. Paulin a publiés, et se trouve aussi expliqué dans l'*Alphabetum Brahmanicum*, etc., déjà cité.

Nous croyons devoir observer en passant que le mot *nâgri* se prend encore au sens d'écriture *devanâgarie* ; qu'il s'étend aussi au langage, et qu'il s'applique à plusieurs dialectes de l'indostani ; c'est ainsi que le mot devanâgari, dans l'Indostan propre, est un nom d'un dialecte indostani [1], et que le mot *grantha*, dans la péninsule, désigne, par extension, la langue sanscrite elle-même, quoique ces mots n'aient d'abord été que des noms d'écritures.

Revenant au caractère *nâgri*, je trouve que dans le royaume de Nepal, au nord-est du Bengale ; et au midi du Tibet, pays indou très-lettré, que les Musulmans paraissent avoir négligé de subjuguer et d'asservir, on appelle *nâgri* le caractère

[1] *Adelung's Mithridates*, t. I, p. 191 et 193.

qui sert à écrire l'idiome sanscrit même et le nâgri, c'est-à-dire le dialecte indostanique du lieu. Il y a ou il y avait à la bibliothèque de la Propagande, à Rome, plusieurs manuscrits en caractère *nâgri* du Nepal, sans doute peu différent du caractère *nâgri* du Bengale.

Ce doit être un *nâgri*, c'est vraiment une variété du nâgri que le caractère connu sous le nom de *kashmîra*, qui, dans le beau pays de Cachemire, sert indifféremment à écrire et le sanscrit et le *bhâchâ* cachemirien. Je ne connais en Europe aucun manuscrit de ce caractère. Cependant la littérature du Cachemire passe pour abondante, et, dans les mémoires de la société de Calcutta, on en cite un livre d'histoire de l'Inde.

Dans le Cirkar de Tirhout, entre les montagnes du Nepal et les rivières de Kossi et de Kandak, il y a, pour le sanscrit et pour le *bhâchâ,* une variété d'écriture devanâgarie qui ressemble beaucoup au bengali dont il va être question; c'est le *tirhoutya* ou *mithila*. Cette variété prend son nom de la ville chef-lieu du pays, en sanscrit *Tîrabhoukti,* en *bhâchâ,* Tirhout ou Tourhout : aussi le P. Paulin appelle ce caractère *alphabetum tourutianum*. Je n'en connais pas de modèle en Europe ni imprimé, ni manuscrit.

Nous sommes plus heureux pour le bengali ou écriture cursive du Bengale. Cette dernière écriture est souvent appelée *gauriya* ou *gaudiya,* du

nom de la ville de Gaura, qui fut autrefois la capitale du pays des Gaures, dont le Bengale fait partie, c'est-à-dire du pays des blancs ou des habitans du nord du Bengale, naturellement moins basanés que ceux du midi.

Le bengali vient se ranger parmi les écritures dérivées du devanâgari, mais parmi les plus altérées; soit quant aux formes, soit quant aux valeurs des lettres; il est vrai que ses traits simplifiés légèrement, arrondis et serpentant, le rendent agréable à l'œil, et comme écriture cursive, moins incommode que ne le sont les devanâgaris.

Les premiers modèles qu'en aient eu les Européens sont imprimés dans la grammaire bengalie de Hahled, d'après les matrices gravées en 1777, par le célèbre Wilkins. Il est employé, au lieu du pur devanâgari, dans le tome I des Mémoires de l'Académie de Calcutta, et sans doute dans les publications faites en cette ville de divers ouvrages indous en langue bengalie.

Depuis peu d'années, on a fondu en Angleterre des caractères bengalis d'une élégance très-remarquable, et dont M. Langlès a des modèles. M. de Chézy, que j'ai déjà cité, emploie des caractères bengalis, gravés en planches, à Paris, pour la publication qu'il prépare du texte sanscrit d'un bel épisode du deuxième *khanda* du Râmâyana de Valmîki, avec une analyse grammaticale et une version française.

La Bibliothèque Impériale est riche en manuscrits sanscrits en caractères bengalis, beaucoup plus riche qu'en autres manuscrits indous, comme on peut le voir dans le nouveau catalogue de MM. Hamilton et Langlès.

On sait que les Indous au Bengale emploient habituellement les caractères bengalis pour écrire en langue bengalie et en sanscrit; mais plusieurs des lettres bengalies diffèrent en valeur des purs caractères devanâgaris auxquels elles devraient correspondre, si la valeur ne s'en était pas altérée par le tems et par l'usage. Cependant les brahmanes lisent et écrivent le sanscrit en caractères bengalis, ou même devanâgaris, comme ils liraient le bengali même; il en résulte que leur sanscrit est le plus ordinairement écrit, et lu, et parlé d'une manière très-vicieuse, dont il est assez remarquable qu'on ait su généralement se préserver dans les autres contrées de l'Inde.

L'alphabet bengali a quarante-trois lettres simples au moins et sept cents caractères groupés, puisque tel est le nombre des groupes employés aujourd'hui pour imprimer le bengali à l'imprimerie de Serampour.

L'écriture gouzarate ou gourjara, usitée dans les vastes pays que ce nom comprend, est une dernière variété célèbre de l'écriture devanâgarie; elle n'a que trente-trois caractères, trente selon le père François-Marie-Vincent de Sainte-Catherine de

Sienne [1], et sert néanmoins pour le sanscrit et pour le bhâchâ. M. Anquetil du Perron rapporta de l'Inde quelques manuscrits en gouzarate, indiqués dans l'*Histoire de son Voyage*, page DXXXIX; ils se trouvent maintenant à la Bibliothèque Impériale. Ce caractère, nous dit Colebrooke, est un devanâgari ou un nâgri très-altéré. On en trouve les trente-trois caractères dans la préface de la *Grammaire Malabare* de Drummond, qui parut à Bombay en 1799.

Il y a dans le nord de l'Inde plusieurs autres variétés d'écriture devanâgarie ou nagrie, qu'on trouve citées dans les livres concernant l'Inde; telles sont les écritures de Maquampour, de Parvatti ou des monts Himala, du Lahor, du Moultan, de Kaboul, du Kandahar, d'Assam, etc.

Le véritable devanâgari, celui dans lequel dominent les formes carrées et anguleuses qui décèlent sa primauté, est généralement hors d'usage dans le midi de l'Inde. On le trouve néanmoins, comme nous l'avons déjà indiqué, chez les Mahrattes, peuple belliqueux et encore indépendant qui, étant venu, dans des tems assez modernes, du nord au midi de l'Inde, c'est-à-dire des montagnes du Marvar, dans celles des Balaghattes (hauts passages), ont conservé jusqu'à présent cette variété de l'al-

[1] *Il Viaggio*, etc. Romæ, 1672, in-f°, p. 262. *Vidkarana*, P. Paulin, p. 327 et suiv.

phabet devanâgari qu'ils avaient dans les lieux de leur origine. Il faut observer qu'on trouve quelquefois et cette écriture, et le dialecte même des Mahrattes, désignés sous le nom de *Balabandique*, mot sanscrit composé de *bala-bandha* (forte chaîne de montagnes). Nous avons, de l'imprimerie de la propagande, une grammaire de la langue mahratte en portugais, avec un catéchisme en langue mahratte; mais, dans l'un comme dans l'autre ouvrage, on n'a employé que le caractère romain.

Excepté chez les Mahrattes, on n'emploie dans le midi de l'Indostan, pour le sanscrit et pour les prâcrits polis, que ces écritures arrondies où les lettres ont le même ordre alphabétique, à-peu-près les mêmes valeurs, et en partie les mêmes formes que celles du devanâgari, d'où elles sont provenues, avec des altérations plus ou moins remarquables.

Les principaux alphabets du midi sont au nombre de cinq, savoir : le *talenga*; l'*ouryia*, le *grantha*, autrement le *tamala* ou *tamoul*, le *kanara* et le *singalais*, autrement celui de *singala-douïpa*, c'est-à-dire du pays du Lion, ou de l'île de Ceylan. Ces noms désignent aussi cinq *bhâchâs* ou dialectes indous, pour lesquels on emploie respectivement ces cinq caractères. Il faut ici considérer ces mêmes noms comme indiquant cinq alphabets qui sont provenus du devanâgari, mais qui ont des formes plus arrondies, et des traits qui leur sont propres, et quelques lettres particulières.

Le *talenga* s'appelle aussi *talanga*, *tailanga*,

telanga, *tilanga*, *telinga*, *telingana* et *badaga*. Les Français l'ont appelé *telougou*, les Anglais *telegou*, et les Allemands *telousgique*. Ce sont plusieurs mots ayant le même sens et qui s'appliquent à l'écriture, ainsi qu'à la langue des peuples qui formaient l'ancien royaume des Talangas, nommés aussi Badagas; ils occupaient le pays de Golconde, et beaucoup de régions circonvoisines entre le Krichna et le Godaveri, et au-delà même du Krichna vers le midi, puisqu'en 1323, lorsqu'ils furent asservis par les Mogols, ils possédaient le Maissour ou le Mysore, ayant pour capitale Warankoul, maintenant Seringapatnam (en sanscrit *Shrî-shringa-Pattanam*, la ville du bienheureux Shiva[1], selon Wahl, la ville de bienheureuse enceinte). Alors, poussés par leurs vainqueurs, ils se réfugièrent dans le Karnatique, dans le Madouré et aux environs, portant ainsi au milieu des Tamouls orientaux la langue et l'écriture talenga.

Leur ancienne puissance et leurs catastrophes, et leur dispersion qui suivit, expliquent la grande étendue que cette écriture et cette langue occupent dans la péninsule, soit au midi, soit au nord, et jusque sur une partie de la côte d'Orissa.

Il paraît que les premiers modèles d'écriture talenga connus en Europe sont ceux publiés comme telusgiques dans les mémoires des missions danoises,

[1] C'est un nom de Vichnou, selon Fr. Buchanan, *a Journey from Madras*. *Shringa* signifie proprement *corne* et *domination*.

et qu'a donnés Grégoire Sharpe dans le recueil des Diss. de Thomas Hyde en 1767, pl. XIII. Cette écriture a cinquante-quatre caractères, qu'on trouve aussi à la quatrième colonne des quatre alphabets indous publiés par le père Paulin.

Depuis quelques années on a fondu à Londres des caractères talenga ou telegou d'une grande exactitude; M. Langlès en a des modèles.

La Bibliothèque Impériale possède en écriture talenga des manuscrits précieux.

Si les caractères de cette écriture sont souvent tracés grossièrement, ils sont très-distincts dans toutes leurs parties, conséquemment bien lisibles et faciles à retenir dans la mémoire; voilà donc dans l'écriture talenga une clé assez commode pour étudier le sanscrit, en même tems qu'elle est nécessaire pour lire les ouvrages en bhâchâ talenga, dialecte doux, agréable, très-cultivé dans la presqu'île, et dont la littérature est une des plus riches de l'Inde moderne.

Je passe à l'écriture *ouriya*, et je m'arrête d'abord à expliquer son nom. C'est à-peu-près tout ce que des Européens peuvent en dire maintenant.

Des mots sanscrits *odra-desha*, pays d'*Odra*, prononcé *oudra-desha*, on a fait *oressa*, *orissa*, *oriza*, *oriya* et *ouriya*, noms de l'écriture et de la langue du pays d'*Orissa*, le long du fleuve Kattak ou *Mahânada* (grand fleuve), depuis la ville de Medini jusqu'à Magana patnam, et depuis la mer dans le golfe du Bengale jusqu'à Sammallpour. Le

savant Adelung, dans son *Mithridates*, tome I, a confondu le *talenga* avec l'*ourya*, comme il a distingué mal à propos le *telusgique* du *talenga*. Nous croyons, en nous attachant à ce qu'enseigne Colebrooke, plus en état de connaître sur ce point la vérité, que le *talenga* a pénétré sur la côte d'Orissa, mais qu'il n'en a détruit ni l'écriture, ni l'ancien dialecte, quoique l'auteur anglais ne nous apprenne que l'existence de l'écriture et de la langue *ouriya*. On doit aux soins des professeurs Carey et Marshnion une version du *Nouveau Testament* en langue *ouriya* [1].

Nous sommes plus instruits sur le *grantha* ou le *tamoul*, parce que les Européens ont particulièrement fréquenté les côtes de Malabar et celles de Coromandel. Cependant il y a sur ce sujet des équivoques à éclaircir.

Le *grantha*, ou *tâmala*, ou *tâmla*, ou *tâmra*, en *bhâchâ* le *grandou* ou le *tâmour* ou *tâmouli*, est encore tout à-la-fois nom de langue, nom de pays et nom d'écriture.

Au troisième sens, ces mots désignent l'écriture que le P. Paulin a employée pour le sanscrit dans tous ses livres concernant l'Inde, écriture généralement usitée sur les côtes tant de Malabar que de Coromandel, et pour le sanscrit, et pour le dialecte poli malabar, et pour le dialecte poli de la côte de Coromandel, qui est spécialement l'idiome *tamoul*.

[1] *Quarterly Review*, 1810. Vol. III. London, in-8°, 1810, p. 386.

Comment le caractère *grantha* ou du Malabar est-il aussi le caractère *tamoul* ou de la côte de Coromandel? Cela doit s'expliquer par l'histoire.

Le nom sanscrit d'une portion considérable du Malabar est *Tamâla*, vulgairement *Tamoul*; et les Indous du Coromandel sont en grande partie les descendans d'une colonie de *Tamâlas* ou de *Tamouls*, c'est-à-dire d'un peuple qui habitait les bords de la rivière *Tâmra*, le *Tâmravati* ou *Tâmla*, qui arrose le Malabar au nord du pays de Madouré.

De là vient que *Tamoul* est l'ancien nom ethnique non-seulement des Indous du Malabar, mais aussi de leurs descendans qui habitent la côte de Coromandel.

Mais les auteurs européens, après avoir longtems confondu sous le nom de Malabar le vrai pays malabar avec le pays de Coromandel, différent du premier, ont fini par appeler spécialement *tamoul* le dialecte dominant du Coromandel, quoique celui-ci ne diffère pas plus du dialecte dominant du Malabar, que ne diffèrent entre eux certains idiomes d'Europe qui se ressemblent davantage comme ayant une commune origine la plus prochaine. Le malabar spécial et le tamoul spécial n'étaient qu'un autrefois, et les deux sont vraiment *tamouls* d'origine. L'écriture des livres tamouls est aussi la même sous les noms communs de *grantha* et de *tamâla*. Tamâla est le nom appellatif de toute la presqu'île méridionale de l'Inde, comme synonyme

Les ministres ou pasteurs hollandais de la mission de Colombo, ont imprimé et publié dans cette même ville en langue et en écriture singalaise, outre une grammaire de cette langue, des versions de la Bible, des prières et d'autres ouvrages destinés à ceux qui professent la religion réformée dans l'île de Ceylan. Je terminerai ce que j'avais à dire sur les écritures du sanscrit, par quelques observations générales sur les alphabets de ces écritures.

La lettre *f* manque dans tous ou presque tous, comme elle manqua long-tems aux alphabets de la Grèce et à ceux de l'Italie. Un Indou ne peut guère la prononcer, il la remplace par le *v* ou par le *p*, suivi de l'aspiration. Ainsi dans les bhâchâs on écrit et l'on dit *Viranghistan* ou *Phirangistan*, pour la *France*, dont le nom est, dans l'Inde, comme bien ailleurs, le nom de toute l'Europe.

De même les Indous n'ont point le son ni le caractère *u* des Français. La diphthongue *ou* leur en tient lieu, comme à presque toutes les autres nations connues.

On distingue bien dans l'Inde, par des caractères spéciaux le *da* et le *ta*, mais très-fréquemment on emploie l'un pour l'autre dans la prononciation et dans l'écriture.

Les Indous confondent encore bien aisément les intonations de même organe, comme *ma* et *na*; *sa* et *ta*, *pa* et *ba*, et *oua* et *va* et *ba*, etc.

Ils prononcent la lettre aspirée comme si elle

était précédée du *ga*, écrivant, par exemple, *sinha*, et prononçant *singa*.

Nous avons indiqué leurs voyelles inhérentes aux consonnes, autrement leurs consonnes syllabiques; mais, pour tous les alphabets il y a des signes qui apprennent s'il faut omettre ou prononcer les voyelles inhérentes; et celles-ci ne sont pas les mêmes pour les mêmes consonnes dans tous les alphabets. Des lettres, soit voyelles, soit consonnes qui se correspondent en chaque alphabet pour l'ordre et les formes, n'ont pas dans chaque alphabet la même valeur. La première et la seconde voyelles, par exemple, qui sont généralement *a* long et *a* bref, s'adoucissent en *o* dans le bengali, en *ai*, *ou*, *é* dans d'autres dialectes. Les voyelles de convention *li* et *ri* des alphabets du nord de l'Inde, se prononcent *lou* et *rou*, dans le grantha; enfin le *sha* du devanâgari répond par sa place au *sza* du grantha.

De ces substitutions de certaines lettres à leurs analogues, et de plusieurs autres particularités relatives à la prononciation, naquirent autrefois des différences remarquables dans le sanscrit même, selon les diverses contrées de l'Inde. Ces différences, en se multipliant, en se mêlant à des inflexions particulières et à d'autres variétés du langage ont sans doute produit les prâcrits ou dialectes, et les bhâchâs ou les idiomes vivans dérivés du sanscrit. Mais lorsque ces variétés étaient moins nombreuses et moins remarquables, telles qu'on les trouve au-

jourd'hui dans le sanscrit même, selon les contrées, c'étaient, ce sont encore proprement des diversités de dialecte du sanscrit, et non des fautes contre la grammaire du sanscrit, comme on pourrait d'abord le croire. Ainsi, chez les anciens Grecs, les spécialités des dialectes n'étaient pas des fautes contre la langue grecque.

Au moyen des voyelles inhérentes aux consonnes, au moyen des lettres réduites à leur trait principal, ou même à quelque signe abrégé très-arbitraire, le sanscrit occupe généralement sur le papier, en écriture indoue, moitié moins de place qu'il ne ferait dans nos écritures de l'Europe.

Cet avantage ne dédommage pas des difficultés de la lecture qui sont vraiment rebutantes :

1° Il faut une attention pénible pour s'assurer si les consonnes perdent, ou si elles conservent leurs voyelles inhérentes.

2° Il y a des lettres essentielles, qui, indiquées par des marques peu sensibles ou peu distinctes, échappent facilement à la vue, ou peuvent aisément se confondre avec une autre, ou avec quelque signe orthographique.

3° Les groupes sont difficiles à déchiffrer, non-seulement à cause de leur multiplicité, et celle des caractères susceptibles de se grouper, mais à cause des traits en-haut, en-bas ou de côté, qui peuvent désigner jusqu'à cinq lettres différentes, dont il faut deviner souvent plutôt que reconnaître et la forme et l'ordre de l'assemblage.

4° Lors même qu'il ne s'agit pas de caractères groupés, cet ordre d'assemblage est long-tems une énigme pour les commençans, à cause des transpositions ci-devant indiquées, et de ce qu'en *grantha*, par exemple, la syllabe consiste fréquemment en deux caractères de voyelle ou de diphthongue, au milieu desquels une consonne qui en indique l'articulation se trouve interposée.

Toutes ces difficultés, et d'autres qu'il serait trop long de décrire, ne peuvent que s'accroître par la liaison orthographique et euphonique des mots entre eux, en vers, dans toute une ligne, ou une demi-ligne assez longue; en prose, dans une ou plusieurs pages, sans aucun signe de repos, sans le secours d'une seule majuscule.

Il est donc très-difficile d'apprendre à lire le sanscrit dans les écritures indoues. Pour être assuré qu'on lit passablement dans une seule de ces écritures, il faut déjà savoir les mots de la langue, et pour bien reconnaître ces mots, pour en distinguer le vrai sens, parmi les homonymes très-nombreux, il est bon de les lire en caractères indous.

De tout cela il résulte que, si les savans pouvaient s'accorder sur les additions et les autres changemens nécessaires dans l'alphabet romain pour qu'il corresponde aux alphabets indous, pour qu'il puisse en représenter les valeurs, il y aurait beaucoup d'avantage, beaucoup de tems gagné à écrire et à imprimer le sanscrit avec cet alphabet ainsi modifié et approprié.

D'abord on supprimerait entièrement les groupes, tous plus ou moins arbitraires, énigmatiques et fatigans, dont les modèles nous sont presque inconnus et qui, en quantité énorme, dans les écritures méridionales du sanscrit, sont encore trop multipliées dans celles du nord. En second lieu, un seul alphabet simple et facile dispenserait de consumer la vie qui est si courte, au stérile et fastidieux travail de déchiffrer pour le même langage ou pour ses dialectes, tant d'écritures différentes. Ceci rentre dans les vues que notre confrère M. de Volney a développées dans son livre *De la Simplification des Langues Orientales*, et dans son rapport sur les vocabulaires comparés de Pallas, imprimés à Saint-Pétersbourg, par l'ordre de Catherine II. Le savant Wil. Jones [1] eut les mêmes pensées, et le professeur Gilchrist s'est occupé toute sa vie, non sans succès, dans ses livres nombreux sur l'Hindostani, à rendre l'alphabet européen susceptible de remplacer les caractères devanâgaris ou nâgris, et même les caractères purs arabes et arabes-persans.

En attendant qu'on veuille s'entendre en Europe sur cet objet, comme on a fait si utilement pour la nouvelle nomenclature chimique, celui qui désire apprendre le sanscrit et qui veut se borner à un seul alphabet indou, doit en choisir un parmi les principaux, qui sont incontestablement le *deva-*

[1] Disc. I, p. 13. *Asiat. Res.*, t. I.

nâgari du Bengale, le *bengali*, le *talenga* et le *grantha*.

Chacun d'eux a ses avantages propres et ses inconvéniens. En s'attachant au premier ou au dernier, on ne serait pas borné à des manuscrits fort rares; on aurait le secours précieux de plusieurs livres où le sanscrit et le prâcrit sont imprimés, sont traduits par des Européens. D'ailleurs on acquerrait de grandes facilités pour lire dans les manuscrits du nord ou du midi qui viennent d'être indiqués; on saurait en même tems lire le sanscrit, et lire les manuscrits et les livres imprimés ou à imprimer dans l'un des trois dialectes indous vivans qui sont de l'usage le plus général dans l'Inde.

Si on ne veut qu'abréger le travail, l'écriture *talenga* est sans doute la moins difficile; mais je ne connais pas de livres imprimés en *talenga* *.

Les écritures *bengali* et *grantha* sont d'un très-grand usage. La première est très-cursive, et fort usitée dans le Bengale et pays voisins; la seconde est dominante dans presque tout le midi de l'Indostan : mais celle-ci est la plus difficile de toutes les écritures indoues, et par ses formes trop compliquées, et par ses lettres qui sont les plus nombreuses, et par ses milliers de groupes qui sont désespérans.

Le premier des six *Vedângas*, c'est-à-dire le premier des six traités les plus révérés parmi les

* Il y a en anglais une grammaire de ce dialecte.

Indous, après les *Vedas* même, est entièrement consacré à l'art de lire et d'écrire le sanscrit. Ce premier traité s'appelle *Shikchâ*, c'est-à-dire doctrine, enseignement par excellence et correction, parce que les instituteurs indous, qui par leurs fonctions ont le droit de corriger et de punir leurs jeunes élèves, se servent de ce livre pour enseigner, en leur apprenant tout à-la-fois, et l'une par l'autre, l'écriture et la lecture.

Il y a nécessairement autant de *Shikchâs* que de dialectes principaux, et les *Shikchâs* diffèrent entre eux comme diffèrent les alphabets et les écritures, selon les pays de l'Inde pour lesquels ils sont faits.

Si les grammaires du sanscrit, extraites et publiées par des Européens, ont dit tout ce qu'apprennent les *Shikchâs* sur l'écriture sanscrite, il faut avouer que ces *Shikchâs* laissent à désirer bien des règles qu'un étranger est obligé de deviner, et qu'il devine, mais qui lui coûtent beaucoup de tems et d'application.

Quoi qu'il en soit, de bonnes éditions des principaux *Shikchâs*, avec des versions latine, française ou anglaise, seraient d'un grand secours aux Européens amateurs de l'ancien langage et des modernes idiomes de l'Indostan *.

* Les parties où l'auteur devait parler du matériel et de la structure grammaticale du sanscrit, et des conformités du sanscrit avec plusieurs langues de l'Asie et de l'Europe, ne se sont pas retrouvées.

LE BHAGAVAD-GITA,

OU

LE CHANT DIVIN,

DIALOGUE DE CRICHNA ET D'ARJOUNA SUR LA RELIGION;

ÉPISODE DU GRAND POÈME ÉPIQUE DES INDOUS,

INTITULÉ

MAHABHARATA;

TRADUCTION NOUVELLE, AVEC UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE, DES NOTE ET UN SPÉCIMEN DU TEXTE SANSCRIT EN CARACTÈRES EUROPÉENS, D'APRÈS L'ÉDITION DE M. AUG. G. SCHLEGEL.

Ce titre indique quelles étaient les intentions de M. le comte Lanjuinais, quand il a jugé à propos d'entreprendre cette nouvelle traduction d'un ouvrage important dans la littérature sacrée des Indous. La traduction anglaise qu'en a donnée M. Wilkins, en 1785, avait été reproduite en français par

Parraud, en 1787. Le texte, imprimé d'abord à Calcutta en 1808, a été depuis, en 1823, réimprimé à Bonn par M. A. G. Schlegel, qui a enrichi son édition d'une traduction latine. M. le comte Lanjuinais avait cru que cet ouvrage méritait d'être de nouveau traduit en français, et que le travail nécessairement imparfait de Parraud ne convenait plus à l'état actuel de nos connaissances. Il avait entrepris cette tâche, qu'il a remplie en partie : car le plan qu'il avait conçu pour l'édition qu'il se promettait de donner n'a pas été exécuté complètement. La traduction entière a été retrouvée; mais le discours préliminaire qui devait en former l'introduction n'existe pas. Des notes, servant d'éclaircissement, devaient être placées à la fin du volume : on en a recueilli un certain nombre, les autres n'étaient qu'indiquées. Un dictionnaire devait renfermer les mots sanscrits conservés dans la traduction ou dans les notes, et en donner la signification : il n'a pas été exécuté. Enfin l'ouvrage se serait terminé par une table alphabétique qui n'a pas été rédigée.

Nous nous contentons de donner la traduction telle que l'auteur l'avait préparée. Nous avons conservé tout son style, parce que le style, c'est l'homme lui-même : seulement nous avons modifié quelques passages, où l'erreur, inséparable de tout travail non revu, était pour nous évidente. Nous avons reproduit les notes qui existaient, et nous nous sommes permis d'en ajouter quelques-unes aux en-

droits qui les réclamaient. Elles sont purement historiques ou mythologiques; mais nous nous sommes bien gardés de substituer nos pensées à celles de l'auteur, dans les passages qu'il se promettait d'expliquer par des notes philosophiques. Enfin nous nous sommes fait un devoir de respecter en tout la pensée de M. Lanjuinais.

ARGUMENT GÉNÉRAL.

Le *Mahâbhârata* est un grand poème, où l'on célèbre les exploits des descendans du roi Bharata, dans une guerre désastreuse qui eut lieu pour la succession à la couronne. *Vitchitravîrya* avait laissé deux fils, *Dhritarâchtra* et *Pandou*. Le premier était aveugle, et son jeune frère l'avait remplacé sur le trône. Mais bientôt dégoûté des affaires, il s'était retiré, laissant à *Dhritarâchtra* le soin du royaume et la tutelle de ses enfans, dont la mère était *Countî* ou *Prithâ*. Les fils de *Dhritarâchtra*, dont l'aîné se nommait *Douryodhana*, persécutèrent leurs cousins les *Pândavas*, qui furent à la fin obligés de recourir aux armes. L'aîné était *Youdhichthira*; le plus fameux, c'était *Arjouna*. Ils avaient pour ami et pour allié un prince d'une branche collatérale de la race lunaire, et par conséquent parent à-la-fois des *Pândavas* et de leurs adversaires, que l'on distingue par le nom spécial de *Cauravas*, qui aurait pu être le nom commun des deux partis, puisqu'il est dérivé de *Courou*, un de leurs ancêtres. Ce prince était *Crichna*, fils de *Vasoudeva* et de *Devaki*, *avatare* du dieu *Vichnou*.

Un épisode du *Mahâbhârata* est intitulé *Bhagavad-gîta*, ou *Chant Divin*, parce que le principal interlocuteur y est le dieu *Crichna*. La longue querelle des *Pândavas* et des *Cauravas* est sur le point de se décider par une suite de combats qui doivent durer dix-huit ans. *Arjouna*, alarmé par le pressentiment des malheurs qui vont accabler sa famille, veut se retirer. *Crichna* le retient en lui révélant le grand système du monde.

Le récit est fait par *Sanjaya*, à l'aveugle *Dhritarâchtra*. Il est censé l'avoir entendu du sage *Vyâsa*.

BHAGAVAD-GITA,

OU

LE CHANT DIVIN.

LEÇON PREMIÈRE.

ARGUMENT. Tableau des deux armées des *Pandous* et des *Courous* rangées en bataille. — Arjouna exprime son horreur de la guerre et son dessein de ne pas combattre.

DHRITARACHTRA dit :

Dis, *Sanjaya*, ce qu'ont fait notre armée et celle des *Pandous*, rassemblées pour se combattre dans le champ sacré, dans le champ de *Kourou*[1] ?

SANJAYA dit :

Le roi *Douryodhana* voyant l'armée des *Pandous* rangée en bataille, s'approcha de son maître[2] spirituel, et lui parla ainsi :

« Voyez, ô mon maître, la grande armée des

[1] Champ de Courou, en sanscrit *Couroukchetra*. (*Voyez* dans l'argument général ce que c'était que Courou.)

[2] Le maître spirituel, *Atchârya*, celui qui vous dirige dans la bonne voie. Pour un guerrier, pour qui le métier des armes était un devoir re-

Pandous rassemblée par votre élève, le fils intelligent de *Droupada* [1]. Là sont des héros terribles à la guerre, comme le sont *Bhîma* [2] et *Arjouna*, *Youyoudhâna*, *Virâta*, *Droupada*, monté sur un grand char; *Dhrichtaketou*, *Tchekitâna*, le roi valeureux de *Bénarès*; *Pouroujit*, *Kountibhoja*, le prince *Shaivya*; et le puissant *Youdhâmanyou*, et le brave *Outtamôjas*, le fils de *Soubhadrâ* [3], et ceux de *Draupadî*, tous sur de grands chars. Observez aussi les chefs de notre armée. Parmi eux, mon respectable maître, je vous nomme le premier, ensuite *Bhîchma*[4], *Karna*[5] le victorieux; *Cripa*[6], *Ashouatthâma*, *Vicarna* et le fils de *Somadatta*, et tant d'autres guerriers qui, pour servir ma cause, font le sacrifice de leur vie; tous habiles à lancer

ligieux, le maître spirituel était en même tems le précepteur militaire, et l'*âtchârya* suivait aux combats son royal élève. Cet *âtchârya* ici était *Drona*, qui avait été aussi le précepteur des *Pândavas*. Il commandait l'armée des *Cauravas*.

[1] Ce Droupada était roi de *Pantchâla*, et père de Draupadî, qui passait pour être la femme des cinq *Pândavas*. On croit qu'elle était l'épouse de l'aîné *Youdhichthira*.

[2] *Bhîma* est le second des *Pândavas*.

[3] *Soubhadrâ*, une des femmes d'*Arjouna*, qui en avait eu *Abhimanyou*.

[4] Grand oncle des *Cauravas* et des *Pandavas*, frère de *Vitchitravîrya*, leur aïeul paternel commun. Il avait pris parti pour les *Cauravas*.

[5] *Carna* était fils de *Countî*, qui l'avait eu avant son mariage avec *Pandou*. Il était par conséquent frère utérin des *Pândavas*; et cependant il se déclara contre eux, et commanda l'armée ennemie après la mort de *Drona*. On croyait que son père était le soleil.

[6] *Cripa* était le beau-père de *Drona*, qui donna le jour à *Ashouatthâma*.

différentes espèces de traits, et tous éprouvés dans les combats. Nos forces, commandées par *Bhíchma*, sont trop faibles, et celles de nos ennemis, sous les ordres de *Bhíma*, sont suffisantes; mais il est tems que tous nos guerriers soient à leurs postes, et que tous se préparent à seconder *Bhíchma*.

» Celui-ci, frère de l'aïeul paternel commun de tous ces guerriers, jetant des cris comme un lion rugissant, a sonné sa conque, pour exciter *Douryodhana*, le chef des *Cauravas*; et tout-à-coup une infinité de conques, de tambours, de cymbales, de cors et de trompettes retentissent de toutes parts, et causent un grand vacarme.

» D'autre part, *Arjouna* et *Crichna*, le vainqueur de *Madhou* [1], debout sur un char superbe attelé de chevaux blancs, ont embouché aussi leurs conques célestes; celle de *Crichna*, de ce dieu qui gagne les cœurs, faite des os d'un démon infernal qu'il avait tué, s'appelait *Pântchajânya*, et celle d'*Arjouna*, contempteur des richesses, était *la Dieu-donnée*. *Bhíma*, aux terribles exploits, fit résonner sa conque énorme appelée le *Lotus*, et *Youdhichthira*, le royal fils de *Countí*, sonna de la sienne, dont le nom était *Victoire sans fin*. Ses frères, *Nacoula* et *Sahadeva*, firent aussi entendre *la Mélodieuse*, et l'autre *la Fleur de Diamant*. Le prince de *Bénarès*, à l'arc redoutable, et *Shi-*

[1] *Madhou* est le nom d'un mauvais génie, tué par *Vichnou*, incarné dans *Crichna*.

khandi, sur un grand char; *Dhrichtadyoumna*, *Virâta*, le vainqueur; *Satyaki*, *Droupada*, et tous les enfans de *Draupadî*, et celui de *Soubhadrâ*; et les autres braves chefs firent partout retentir leurs conques; leurs sons aigus perçaient les cœurs des *Cauravas*, et furent répétés avec un bruit horrible sur la terre et dans les cieux. *Arjouna* portait un étendard sur lequel un singe était représenté. Aussitôt qu'il vit les guerriers de *Dhritarâchtra* lançant des traits pour engager la bataille, il prépara son arc, et dit à *Crichna*: Ô Dieu, faites avancer mon char entre les deux armées, afin que je découvre ceux qui sont prêts, ceux qui désirent d'entrer en lutte, ceux que je dois repousser, et qui sont venus dans cette plaine pour servir le tyran, fils de *Dhritarâchtra*. »

SANJAYA dit :

Aussitôt *Crichna* pousse le char magnifique; il l'arrête au milieu des deux armées, ô fils de *Bharata*; et se tournant vers *Arjouna*, il jette les yeux sur les rangs des *Cauravas*: « Voyez, dit-il, le vieux *Bhîchma* et *Drona*, et les autres chefs de leur parti. »

Arjouna regarde les deux armées, et de tous côtés il aperçoit les pères, aïeuls, maîtres, oncles, cousins, frères, fils, petits-fils, compagnons, beaux-pères et amis prêts à s'arracher la vie; le fils de *Countî* en est ému de pitié; il s'abandonne à sa douleur profonde, et parle ainsi :

« Ah! *Crichna*, quel spectacle! Mes parens rassemblés pour se combattre! Mes genoux fléchissent, mon visage se flétrit. Je sens mes poils se dresser sur mon corps tremblant; je frissonne d'horreur; ma peau me brûle; mon arc *Gândîva* [1] m'échappe des mains; je ne me soutiens plus, je suis troublé dans mon esprit, ô Dieu à la belle chevelure [2]; je n'aperçois que du mal, que d'affreux présages, lorsque les proches parens se seront massacrés.

» Je ne désire ni la victoire, ô *Crichna!* ni l'empire, ni le plaisir. Qu'est-ce que l'empire, ô *Govinda* [3]! et les richesses et la vie, quand ceux pour lesquels on voudrait l'empire, le plaisir et le bonheur ont eux-mêmes, en se combattant, renoncé aux soins de la vie et de la prospérité; quand les instituteurs, les fils, frères, aïeuls, pères, oncles, neveux, parens, amis sont là sur le champ de bataille, prêts à se déchirer les uns les autres? Je ne voudrais pas leur ôter la vie, fût-ce pour conquérir les trois mondes [4]: bien moins encore pour jouir de cette terre. Quand j'aurai détruit la famille de *Dhritarâchtra*, qui est la mienne, qu'est-ce qui pourra me consoler? Ils sont aveuglés par la pas-

[1] Les arcs des héros, comme leurs conques, ont un nom. L'arc d'*Arjouna* s'appelle *Gândîva*; ce mot est dérivé de *ganda*, qui veut dire *joue*.

[2] *Keshava* est un nom de *Crichna*, *pulchricomus*.

[3] Épithète de *Crichna*, qui avait vécu avec les pasteurs.

[4] La terre, le ciel et les enfers.

sion; ils ne voient pas les crimes qu'ils vont commettre; mais je sais, moi, qu'il ne nous est pas permis de massacrer nos parens, nos amis. Comment donc ne pas m'arrêter, prêt à me souiller de forfaits dont je ressens toute l'horreur? Qui éteint une famille, en interrompt pour toujours les sacrifices et le culte domestique. A l'extinction du culte succède l'impiété, qui perd tout. Par l'impiété, les femmes de condition élevée se corrompent, et de ces femmes corrompues naissent les vils sang-mêlés [1], et leur naissance produit les parricides, condamnés, eux et leur race, à l'enfer. Les ancêtres, privés de l'avantage qu'ils recevaient des offrandes faites à leurs mânes, tombent dans les régions infernales, par le crime de ceux qui tuent de cette manière leurs propres parens, et causent le mélange des castes [2]. Le culte perpétuel dans les familles cesse pour toujours, nous en avons été instruits; ô *Crichna*, désiré des mortels, la demeure de ces hommes dont le culte a fini sera l'enfer. Malheureux que je suis! Quels crimes nous allions

[1] Mot forgé pour rendre le mot *varnasankara*, mélange de caste, de couleur.

[2] Le bonheur des ancêtres dépend de la continuité des sacrifices domestiques; les mérites religieux des enfans profitent aux pères, qui s'élèvent ou s'abaissent dans l'échelle de la félicité, suivant que le culte est observé plus ou moins fidélement. Quand une famille s'éteint, ou n'a plus d'héritiers légitimes, il n'y a plus de sacrifices, et tous les ancêtres se ressentent de ce malheur, qui est pour eux une espèce de mort. Celui donc qui interrompt cette vie spirituelle de ses pères, est traité de parricide.

commettre! La soif de régner va donc nous faire verser le sang des nôtres! Ah! plutôt souffrir sans défense que les enfans de *Dhritarâchtra* me frappent de leurs traits, me tuent sur le champ de bataille! »

SANJAYA dit :

Arjouna cessa de parler, s'assit dans son char entre les deux armées; il déposa son arc et ses flèches, et son ame demeurait en proie à la douleur.

LEÇON DEUXIÈME.

ARGUMENT. Nature de l'ame; devoir du militaire de naissance; conduite et sort des hommes fixés dans la sagesse.

SANJAYA dit.

Le vainqueur de *Madhou*, voyant *Arjouna* si ému de compassion, découragé, baigné de larmes, lui parla ainsi :

« Quoi! sur le champ de bataille, d'où te vient, *Arjouna*, cette faiblesse indigne des hommes justes? Elle est honteuse et te ferme la voie des cieux; il te siérait mal de céder à cette passion dégradante : allons, héros, relève-toi! »

ARJOUNA.

« Comment, ô vainqueur de *Madhou*, pourrai-je combattre et percer de mes flèches *Bhîchma* et *Drona?* Si je ne tue pas ces maîtres si respectables, pour moi si vénérables, ô vainqueur de tes enne-

mis ! je dois mendier mes alimens toute ma vie ; et si je donne la mort à mes maîtres égarés par l'amour des richesses, toute ma vie je me nourrirai d'alimens couverts de sang. Je ne sais lequel est meilleur pour moi de vaincre ou d'être vaincu par de tels ennemis. Ah ! si je suis volontairement cause de leur mort, pour moi la vie n'a plus d'attraits ; la commisération et la crainte de mal faire déchirent mon cœur ; le sentiment religieux me frappe d'épouvante. Dis-le-moi, je t'en supplie, quel est le parti salutaire ? instruis-moi ; je suis ton disciple ; j'ai recours à toi. Je ne trouve rien qui puisse apaiser la douleur qui me dévore, quand même j'obtiendrais sur la terre un vaste et paisible royaume, ou l'empire sur les dieux [1] mêmes. »

SANJAYA.

Il ajouta : « Je ne combattrai point, ô vainqueur de tes ennemis ! » et il garda le silence. *Crichna* parut sourire, et adressa ce discours au prince désespéré, reposant sur son char entre les deux armées.

LE DIEU.

« Tu prends du chagrin pour des hommes dont le sort ne doit pas te chagriner ; mais parles-tu selon la science ? Les savans [2] ne s'affligent ni pour les

[1] Il était possible de devenir roi des dieux, ou *Indra* : il fallait pour cela faire cent *ashouamedhas*, ou sacrifices de cheval.

[2] Il a dans le texte : *pandita*, les doctes. Il s'agit de ces doctes qui ont la science de Dieu par excellence. *Gnânam*, proprement la *gnose* in-

morts, ni pour les vivans; car j'ai toujours existé, toi de même, et ces illustres guerriers; jamais aucun de nous ne cessera d'être. Comme l'ame incorporée éprouve les trois tems de la vie, jeunesse, âge mûr et vieillesse, de même elle est destinée à reprendre un autre corps. Le brave ne tremble point ici-bas; c'est la sensibilité des organes, ô fils de *Countí!* qui donne le froid et le chaud, le plaisir et la douleur, sentimens passagers et alternatifs; supporte-les, ô fils de *Bharata!* ô excellent homme! Celui qui demeure ferme et inébranlable avec une constante égalité d'ame dans le plaisir, comme dans la douleur, celui-là se forme pour l'immortalité. Ce qui vraiment n'est pas ne deviendra pas réel, et ce qui est réel ne cessera pas d'exister; la différence des deux ne peut échapper à celui qui discerne l'illusion de la vérité; celui-là est impérissable qui a fait émaner de lui-même tout cet univers : rien ne saurait détruire l'être infini. Ces corps caducs ne sont que les enveloppes de l'esprit immuable, immense, impérissable qui les anime. Résous-toi donc à combattre, ô fils de *Bharata!* Celui qui croit avoir tué l'esprit et celui qui se croit tué sont également dans l'erreur. L'esprit n'est pas destructeur et il n'est pas détruit; il ne naît point et il ne meurt jamais; ce n'est pas un être dont on

doue, qui fut peut-être l'origine de toutes les *gnôses* du tems passé. Elle produit cette froide apathie qui fut en Europe le grand caractère des stoïciens, et qui éclate partout dans *le chant divin*.

puisse dire : « Il est, ou il a été, ou bien il sera. » Il n'est point né, il est l'ancien, il est immuable, éternel; il n'est point tué avec le corps que l'on tue. L'esprit ne naît point; il est indestructible, éternel, infini. Qui sait cela, comment serait-il inquiet de savoir s'il tuera ou s'il sera tué? L'homme dépouille ses vieux habits et il en revêt de nouveaux; c'est ainsi que l'esprit quitte sa vieille forme mortelle et prend une nouvelle enveloppe. Le fer de la flèche n'entre point dans l'ame, le feu ne peut la brûler, ni l'eau la dissoudre [1], ni le vent la dissiper, car elle est impénétrable, incombustible, indissoluble, non susceptible d'évaporation; elle est perpétuelle; elle pénètre partout; elle est permanente, inaltérable, éternelle, indivisible, ineffable et immuable. Si tu sais tout cela, pourquoi t'affliger? Mais si tu penses que l'ame naît et qu'elle meurt, tu n'as pas encore sujet de te lamenter. De tout ce qui est né la mort est certaine, et de ceux qui sont morts la régénération est assurée; c'est un destin inévitable; il ne convient pas de s'en affliger. Le commencement et la fin des êtres animés échappent à nos sens; nous ne voyons bien que leur durée intermédiaire. Duquel de ces états faudrait-il pleurer le changement? L'un considère l'ame comme une merveille; l'autre en parle comme d'une merveille : ce qu'il en a entendu dire, un autre le répète comme s'il s'agissait d'une merveille; mais, de

[1] C'est peut-être plutôt *mouiller.... dessécher* au lieu de *dissiper*.

tous ces discoureurs, aucun ne l'a connue. L'ame, ô fils de *Bharata!* l'ame dans un corps quelconque est invulnérable ; ce qui lui arrive n'est donc pour personne un juste sujet de larmes. Pense au devoir qui t'est propre, à ton devoir de militaire, et tu cesseras de trembler. Rien de plus désirable pour un guerrier que de combattre dans une guerre légitime, puisqu'elle lui ouvre les portes du ciel. Heureux celui qui prend part à une guerre de cette nature ! Si tu refuses de combattre dans une guerre légitime, tu manques au devoir et à l'honneur ; ce sera une tache dans ta vie, et devant les hommes un reproche qui durera toujours : l'infamie pour un brave est pire que le trépas. Les *râjas*, sur leurs grands chars, attribueront ta retraite à la peur, et tu auras leur mépris au lieu de la haute estime qu'ils ont pour toi. Dans leurs discours injurieux, tes ennemis t'accuseront de lâcheté ; rien de plus chagrinant. Si tu restes vainqueur, tu posséderas la terre ; et si tu meurs, tu vas monter au ciel. Relève-toi donc, fils de *Countî!* et combats avec fermeté, éprouve avec égalité d'ame le plaisir et la douleur, le gain et le dommage, la victoire et la défaite, et dans l'instant prépare-toi au combat. C'est ainsi que tu seras exempt de blâme.

« Je viens de te parler le langage de la raison[1] ;

[1] Le texte porte : « Telle est l'opinion énoncée dans le *Sânkhya* ; je

rappelle-toi maintenant que c'est aussi le langage de la religion : mets-le donc en pratique ; et tu seras libre du lien des œuvres. Tes efforts ne seront pas vains, et tu n'en ressentiras aucune perte. Il ne te faut qu'un peu de sentiment religieux pour t'affranchir d'une grande terreur. Si tu as de la constance, enfant de *Courou*, il n'est ici pour toi qu'un seul parti à prendre. Entre des partis nombreux à l'infini, les mécontens ont à se décider. N'écoute pas les discours fleuris des insensés qui abusent de textes divins où ils se complaisent, s'abandonnent à leurs passions, ne prêchent pour fin dernière qu'un bonheur passager parmi les êtres célestes, et osent affirmer qu'il ne faut rien espérer au-delà ; prescrivent un grand appareil de culte extérieur, pour récompense duquel ils promettent des renaissances en haut rang avec des richesses et de la domination. Ceux qui goûtent ce faux système ambitionnent les biens et la puissance d'ici-bas, renoncent à leurs résolutions vertueuses, et rejettent les pensées qu'inspire une pieuse méditation ; ceux-là manquent de constance. Il est vrai que les *Vedas* parlent de trois qualités [1] ; mais sois libre des trois qualités, ô *Arjouna!* sois libre de

vais te dire celle de l'*yoga*. Le *sânkhya* était un système de philosophie établi par *Capila*. Le mot *yoga* signifie *jonction*, *union*. C'est la doctrine enseignée dans cet ouvrage.

[1] Les commentateurs ne s'accordent pas sur le sens de ce passage. Ils supposent que l'auteur fait allusion aux trois *gounas* dont il parlera plus tard.

dualité[1], appliqué à l'être suprême[2], exempt de sollicitude et maître de toi-même. Le théologien qui a du discernement fait de tous les *Vedas* un usage aussi varié que l'homme peut faire des eaux d'un réservoir qui s'alimente de toutes parts. Fais l'œuvre pour elle-même et jamais pour son fruit; n'y cherche point la récompense, pas même le repos.

« Ferme dans l'union avec Dieu, fais tes œuvres sans désirs, ô toi qui méprises les richesses, sans t'inquiéter de l'événement prospère ou malheureux! L'égalité d'ame est ce qu'on appelle union avec Dieu. Les œuvres doivent être prisées bien moins que cette union. Cherche en toi-même ton appui. Malheureux qui est poussé à l'action par l'appât de la récompense! L'*yogî* ne songe dans cette vie ni au bien ni au mal qu'il peut faire. Dévoue-toi donc à l'union avec Dieu; elle facilite les œuvres. Les *yogî*[3], les sages ayant renoncé au fruit des œuvres, sont délivrés des maux de la *renaissance,* ils entrent dans la voie suprême du salut. Quand ta raison aura dissipé les prestiges qui te font illusion, tu parviendras à l'oubli de toutes les controverses agitées et possibles en matière de religion;

[1] Ce mot *dualité* exprime les deux sentimens opposés contre lesquels il faut également se tenir en garde : *plaisir et douleur, froid et chaud, gain et perte, victoire et defaite.*

[2] Il y a dans le texte : *âtmavan*, plein de l'*âtma*, l'ame, par excellence, Dieu suprême.

[3] Cette union qu'il recommande se nomme *yoga*. Celui qui est uni à Dieu est de là appelé *yogî*.

lorsque ton esprit, insouciant de toutes ces subtilités, sera fixé immuablement dans la contemplation, c'est alors que tu obtiendras vraiment l'union avec Dieu. »

ARJOUNA.

« A quels discours peut-on reconnaître l'homme sage fixé dans la contemplation? comment sont dirigées son inaction et ses œuvres? »

LE DIEU.

« Quand il a renoncé à tous les désirs qui peuvent agiter l'esprit, content de lui-même, il est ferme dans la sagesse, il est calme dans l'infortune, les voluptés n'ont point d'attraits pour lui; exempt d'amour, de haine et de colère, il médite avec constance; il est un vrai *mouni*. Celui qui existe sans aucune passion, quelque chose qui arrive d'heureux ou de malheureux, n'éprouve ni joie ni aversion; c'est là posséder la sagesse. Quand il peut, comme la tortue qui retire à elle tous ses membres, cacher ses organes de toutes les choses sensibles, c'est alors qu'il possède la sagesse. Les choses sensibles semblent s'éloigner du mortel qui se réprime, qui se retient lui-même; le goût même, en le voyant aussi réservé, le quitte et se retire; mais quelquefois, ô fils de *Countî!* les désirs tumultueux entraînent violemment le cœur du sage qui s'efforce de leur résister. Après les avoir domptés, il faut que l'*yogî* se repose, appliquant son esprit à moi seul. Qui peut dompter ses sens révoltés, possède

la sagesse. Celui qui laisse son esprit s'occuper de choses sensibles, a bientôt du penchant pour elles; de ce penchant naît le désir; du désir (contrarié) vient la colère; la colère produit la confusion (des idées); celle-ci cause la perte de la mémoire; la perte de la mémoire cause la perte de la raison; et de la perte de la raison vient la perte du salut.

« Mais l'homme qui n'a pour les objets sensibles ni affection ni haine, commande à ses sens, à son esprit, et jouit de la quiétude. Celle-ci le préserve de tout chagrin, et il est uniquement occupé de son ame; celui qui n'est pas ami de Dieu, a son esprit hors de lui-même; il a perdu la conscience de soi et il n'a point de quiétude. Sans quiétude comment peut-on être heureux? Si l'ame s'occupe de choses sensibles, bientôt elle cède à l'impulsion des sens qui emportent sa raison, comme les vagues entraînent le navire au milieu de la mer en fureur. Celui-là donc qui réprime les mouvemens qui le portent vers des objets sensibles, possède la sagesse. Le vrai *mouni*[1] veille quand le commun des êtres vivans dort (s'abandonnant aux passions), et il dort quand ceux-ci veillent (pour satisfaire leurs désirs sensuels). Comme l'Océan reçoit les eaux qui lui arrivent de toutes parts, et demeure néanmoins dans ses limites, de même celui qui, au lieu de céder mollement à des passions qui l'assiégent,

[1] C'est le nom donné au sage, au solitaire, qui a dompté ses sens par la piété et la pénitence.

les combat et les contient en lui-même, acquiert la tranquillité. Celui qui résiste avec constance aux séductions de tous les désirs, à celles de l'amour propre et à celles de l'orgueil, obtiendra la quiétude. C'est là la station divine, ô fils de *Prithâ*; qui l'a obtenue est toute sa vie exempt de crainte, et quand il dépouille son enveloppe mortelle, il est sauvé de la renaissance, il est absorbé en Dieu même. »

LEÇON TROISIÈME.

ARGUMENT. Nécessité de l'action, mais de l'action dépouillée d'intérêt. L'œuvre n'est que le résultat des facultés naturelles. Cause du mal.

ARJOUNA.

« O *Crichna*, désiré des mortels, vous déclarez que l'exercice de l'esprit est supérieur aux œuvres; pourquoi donc m'excitez-vous à une œuvre si horrible? Ce mélange de sentimens trouble mon ame. Veuillez décider cette question : comment puis-je me procurer ce qu'il y a de meilleur? »

CRIÇHNA.

« Lorsque j'étais autrefois dans le monde revêtu d'un corps en apparence, j'annonçai deux genres de vie, l'union (*à l'âtma*), par la science [1], pour les hommes méditatifs, et cette même union, par les œuvres, pour les *yogîs* (de profession).

[1] Le texte désigne encore le *sânkhya*. *Capila*, qui l'a professé, avait passé pour un *avatare* de *Vichnou*.

« S'abstenir des œuvres ne donne pas la quiétude, et y renoncer ne mène pas absolument à la perfection. Nul homme ne cesse un seul moment toute espèce d'action, et ses facultés naturelles toujours le forcent d'agir. Celui qui s'abstient des actes corporels, et occupe son esprit à méditer sur les objets sensibles, est un insensé, un hypocrite; mais celui-là est bien estimable, qui, par son ame ayant subjugué ses organes corporels, sans désirs, est néanmoins disposé aux actes extérieurs. Accomplis ceux qui te sont assignés. L'action vaut mieux que l'inaction; t'abstiendras-tu de l'action même de te nourrir? Notre état dans le monde nous impose bien d'autres actions que celles qui se rapportent au culte. Agis donc, ô fils de *Countî!* mais sans intérêt d'amour personnel. Lorsqu'autrefois le créateur eut formé l'homme, et lui eut commandé le sacrifice, il lui dit : « Par le sacrifice tu propageras ta race; je veux qu'il soit pour toi ta vache d'abondance[1]. Honore les Dieux par le sacrifice, et que les Dieux t'honorent de leurs secours. Ces soins réciproques vous procureront le bonheur suprême (aux Dieux et à toi). Les Dieux honorés par vos sacrifices, vous accorderont votre nourriture désirée; celui qui la consomme sans leur en offrir une partie, est un voleur. Les bons, en se nourrissant

[1] Le texte porte : *ichtacâmadhouk, d'où l'on tirait toute chose désirée.* Ce mot fait allusion à la vache divine, qui donne aux hommes ce qu'ils peuvent souhaiter.

des restes du sacrifice, sont affranchis des peines dues à leurs péchés; et les méchans, en prenant les alimens préparés pour eux-mêmes, consomment ce qui aurait pu servir à expier leurs offenses.» Les animaux se nourrissent des fruits que la pluie fait naître, et la pluie s'obtient par les sacrifices; le sacrifice est le résultat de l'œuvre, l'œuvre vient des Dieux, et les Dieux proviennent de l'être simple et indivisible; aussi, le créateur, qui pénètre par-tout est présent à tout sacrifice; quiconque ici-bas ne concourt point à cet ordre de choses, mène une vie impure; abandonné à ses sens, c'est en vain qu'il respire, ô fils de *Prithâ*. Mais celui qui est calme et satisfait en lui-même, ne s'inquiète point des œuvres; il ne prend pas d'intérêt à ce qu'elles soient faites ou omises; il n'attend des créatures aucun avantage. Accomplis donc toujours sans passion l'œuvre dont tu es chargé. Celui qui, sans passion, fait ce qu'il doit faire, obtient le bien suprême. *Janaka*[1] et d'autres pareils ont cherché la perfection par les œuvres; quand il est question d'agir, il faut aussi avoir égard à l'approbation des hommes. Tout ce que fait un supérieur est imité par la multitude; l'exemple qu'il donne est suivi par le peuple. Moi-même, ô fils de *Prithâ*, je n'ai rien à faire dans le triple monde, rien à y rechercher qui ne m'appartienne; cependant

[1] Ancien roi de *Mithila*, père de *Sitâ*, qui fut l'épouse du héros *Râma*.

je vis dans les œuvres; si je n'avais pas d'activité, les hommes périraient, puisqu'en tout ils sont mes imitateurs. Si je n'agissais pas, je serais cause de la dissolution, et je livrerais toutes les créatures à la mort. Comme les insensés, dans l'accomplissement des œuvres, s'abandonnent à la passion, de même, ô fils de *Bharata*, le sage doit agir sans passion; il doit songer à obtenir l'assentiment des hommes, à ne pas diviser, par des controverses, les ignorans qui sont dans le lien de l'action. Que le sage fasse toutes ses œuvres dans un esprit de dévoûment (à Dieu); tout ce qui arrive est le résultat des qualités de la nature. On s'égare par confiance en soi-même, quand on s'imagine être en soi-même la cause de l'action. Mais celui qui a connu la vérité, qui est instruit de la distinction des qualités, et de celle des actions, sait qu'en agissant nous cédons aux qualités de notre nature, et il ne s'inquiète point de tout cela. Ce sont les hommes trompés par les qualités de leur nature qui s'inquiètent de l'action des qualités. Ceux qui connaissent la totalité des choses, se garderont d'affaiblir le courage de ceux qui l'ignorent et qui (pour cela même) répugnent aux actions. Te reposant sur moi des événemens, docile à ta conscience intime, libre d'espérance et d'amour propre et d'angoisses, résous-toi à combattre. Ceux qui, avec une ferme foi et sans répugnance, observent constamment cette doctrine, seront délivrés par leurs œuvres mêmes. Ceux qui la repoussent et la rejettent,

apprends qu'ils périssent privés de science et de raison. Le sage tend à ce qui est conforme à sa nature; les êtres animés suivent aussi leur nature; qu'y faire? Tout objet soumis à nos sens excite chez nous le penchant ou l'aversion. On doit résister à l'un et à l'autre, car l'un et l'autre nous sont contraires. Il vaut mieux, à regret et malgré sa faiblesse, obéir à ses devoirs, que de remplir ceux des autres avec force et alacrité. Il vaut mieux perdre la vie en travaillant à s'acquitter de son propre devoir : ce n'est point sans frémir qu'on entreprend celui des autres. »

ARJOUNA.

« Veuillez me dire, ô descendant de *Vrichni*[1], ce que c'est qui pousse l'homme, malgré lui et comme par force, au péché? »

LE DIEU répondit :

« C'est le désir aveugle et furieux, dévorant et coupable, naissant de la passion; voilà l'ennemi de l'homme dans cette vie terrestre; le monde y est enveloppé comme la flamme dans la fumée, comme le fer dans la rouille[2], comme le fétus dans ses membranes. Cet ennemi implacable du sage

[1] *Vrichni* était un prince de la branche collatérale de la race lunaire, à laquelle appartenait *Çrichna*.

[2] Le texte porte comme le fait bien entendre la traduction de M. Schlégel, que le *miroir* (fait de métal) *est couvert de rouille, œrugine*.

prend toutes les formes; ce feu insatiable enveloppe la science du sage, ô fils de *Countî!* il établit son règne sur les sens, sur la volonté, sur l'intelligence. Ayant enveloppé la science, il nous ôte la raison. Tu dois donc avant tout subjuguer les appétits sensuels, afin d'expulser ce criminel adversaire de la science et du jugement.

« On admire les sens; l'ame leur est supérieure; l'intelligence est supérieure à l'ame. Au-dessus de l'intelligence est l'être suprême. Quand tu auras compris qu'il est au-dessus de l'intelligence et que tu seras fixé en lui, poursuis alors sous toutes ses formes le cruel ennemi que je t'ai fait connaître. »

LEÇON QUATRIÈME.

ARGUMENT. 1° Renoncer aux biens des œuvres; 2° les faire quand il faut, sans désirer leur fruit; 3° et ne pas s'en abstenir par répugnance quand c'est le devoir qui commande; 4° nature et diverses espèces de sacrifices; 5° le meilleur est de s'unir à Dieu par la science.

LE DIEU.

« J'enseignai cet immuable système de dévotion à *Vivasouân*[1]; *Vivasouân* le transmit à *Manou*, et celui-ci à *Ikchouâkou*. C'est ainsi que les rois saints (Richi[2]) l'ont connu par tradition de l'un à l'autre.

[1] *Vivasouân* est un nom de soleil, à qui l'on donne pour fils *Manou*, appelé pour cette raison *Vaivasouata*. Ce Manou, qui a été le septième de ce nom, a eu pour fils *Ikchouâkou*, premier auteur de la race solaire.

[2] Les *Richis* étaient de saints personnages qui, dans toutes les classes, s'étaient distingués par leur piété. On les distinguait par des noms par-

C'est celle que je t'ai fait connaître en ce jour, à toi, mon adorateur et mon ami; c'est un mystère sublime. »

ARJOUNA.

« Votre naissance est de beaucoup postérieure à celle de *Vivasouân*, comment pourrai-je comprendre que vous la lui avez transmise? »

LE DIEU répondit :

« Nous avons eu plusieurs naissances, ô *Arjouna*; je les connais toutes; mais tu ne les connais pas, redoutable guerrier. Quoique de ma nature je sois exempt de naissance et d'altération, et maître de tout ce qui respire, je nais quelquefois par l'illusion que je produis. Quand la vertu languit, ô fils de *Bharata*, et que l'impiété prend le dessus; alors je me rends visible d'âge en âge, pour détruire les méchans, et maintenir la piété. Celui qui connaît ainsi exactement ma naissance et mon œuvre divine, ne renaît point après avoir quitté sa dépouille mortelle, il vient en moi, ô *Arjouna*, libre de désirs, de crainte, de colère, semblable à moi, plein de confiance en moi; déjà plusieurs, après avoir été purifiés par la sainteté de la science, ont passé dans moi. Comme ils viennent à moi, de même je les honore. Les hommes viennent à moi,

ticuliers, suivant la classe dont ils étaient sortis : *devarchis*, ou *richis* célestes; *brahmarchis*, ou *richis* de l'ordre des brahmanes; *râjarchis*, ou *richis* de l'ordre des princes ou *kchatriyas*, etc.

ô fils de *Prithâ*, de bien des manières. Ceux qui désirent les fruits de leurs œuvres, rendent leur culte aux *devas*, et ils recueillent ces fruits dans la vie mortelle.

» J'ai créé les quatre castes distinguées par leurs qualités et par les occupations qui leur sont assignées. J'ai produit les castes, moi qui n'ai pas été produit, et qui ne suis point susceptible d'altération.

» Les œuvres que je fais ne peuvent me souiller, et je n'attends rien d'elles. Celui qui me connaît sous ces rapports est libre des liens des œuvres. C'est ainsi que les anciens soupirant après l'affranchissement de la renaissance, ont fait leurs œuvres. Fais donc des œuvres comme les anciens en faisaient autrefois.

» On demande ce qui est œuvre, ce qui est inaction; les doctes ont erré là-dessus. Je te dirai ce que c'est que l'œuvre (faite comme les œuvres des anciens étaient faites), afin que tu ne sois pas trompé sur ce point.

» Il faut distinguer *l'œuvre, l'abstention de l'œuvre et l'inaction*. La notion de l'œuvre est embrouillée.

» Celui qui peut voir l'inaction dans l'œuvre et l'œuvre dans l'inaction, est un sage parmi les hommes; il est capable de ce qu'il a à faire. En agissant, il n'a aucun désir du fruit des œuvres; le feu de la science les a consumées; voilà celui que les sages appellent un savant. Libre de tous ses désirs, il est toujours content; il n'a pas besoin

qu'on l'aide, qu'on le protège : voyez-le au milieu de l'action, il est tranquille et comme n'agissant pas. Nul espoir ne l'agite, nulle pensée ne l'inquiète ; il a renoncé au fruit de l'œuvre ; il n'agit que de son corps, il ne pèche donc pas. L'homme qui est content de ce qui lui arrive, qui a surmonté la double affection (de l'amour et de la haine), qui ne porte envie à personne, qui supporte également la prospérité et l'adversité, n'est point impliqué dans les liens de l'action, alors même qu'il agit ; libre, exempt de désirs, l'esprit fixé dans la science, n'ayant en vue que de tout sacrifier à Dieu, son œuvre propre est comme réduite à rien ; Dieu est dans le sacrifice ; il est dans l'offrande ; c'est par Dieu même qu'elle est faite ; Dieu est dans le feu qui la consume. Agissez en méditant sur Dieu, vous irez à Dieu.

»Quelques dévots s'adonnent à faire des sacrifices, d'autres sacrifient dans le feu de la science de Dieu le sacrifice même ; d'autres sacrifient les organes de l'ouie, et des autres sens dans les feux de la privation ; d'autres sacrifient de même le son et les autres choses sensibles ; d'autres aussi sacrifient les actes de tous leurs organes et de toutes leurs facultés vitales dans le feu mystique de la continence allumé par la science de Dieu ; il y en a d'autres qui offrent en sacrifice leur richesse, leur chasteté, d'autres leur dévotion, d'autres leur lecture silencieuse et leur silence, comprimant leur sens et fermes dans leur bon propos ; d'autres sacrifient

l'air qu'ils respirent, et d'autres sacrifient leur respiration, en lui fermant toute entrée et toute sortie; d'autres en s'abstenant de nourriture, sacrifient leur vitalité en se privant des choses qui soutiennent la vie. Tous savent ce qu'on doit sacrifier, et par leurs sacrifices, ils effacent leurs fautes; ceux qui se nourrissent de ce qui reste des sacrifices, parviennent à *Brahma* l'éternel. Ce monde-ci n'est pas pour celui qui s'abstient de sacrifier, ô fils de *Counti!* Et l'autre (pour qui est-il), ô le plus excellent des *Courous?* Ces divers sacrifices ont été prescrits par la bouche de ce *Brahmâ*. Connais que tous ils naissent de l'œuvre; l'ayant ainsi connu tu seras sauvé.

» Le sacrifice de la science est supérieur au sacrifice des richesses, ô vainqueur de tes ennemis! Toutes les œuvres sans exception sont comprises dans la science, et y sont consommées. Cherche la science avec application, avec prosternement et vénération. Les savans qui voient la vérité des choses, te communiqueront la science; l'ayant apprise, tu ne retomberas plus dans l'erreur; par la science tu verras tout l'univers dans toi, et puis dans moi. Fusses-tu souillé de tous les péchés, à l'abri de la science tu échapperais à l'enfer. Ainsi que le feu terrestre consume le bois, de même le feu de la science consume toutes les œuvres. Il n'y a dans ce monde aucune purification semblable à celle que produit la science. Celui qui se perfectionne dans la piété, trouve avec le tems la science dans

lui-même; qui possède la foi, acquiert la science. Qui s'est efforcé d'y parvenir en réprimant ses sens, l'ayant obtenue, parvient à une parfaite quiétude. Mais l'ignorant, l'homme privé de foi, celui qui s'abandonne au doute est perdu; il n'y a point de bonheur en cette vie, ni dans l'autre pour l'homme qui se plaît dans le doute. Celui qui, dans l'union avec Dieu, a déposé ses œuvres, qui par la science a brisé ses doutes, est affranchi des liens des œuvres, ô généreux *Arjouna;* brise donc tes doutes, ô fils de *Bharata,* avec le glaive de ta science, en t'unissant à Dieu. Ils ne proviennent, ces doutes, que de l'ignorance fixée dans ton esprit. Allons, relève-toi, fils de *Bharata.* »

LEÇON CINQUIÈME.

ARGUMENT. Du renoncement aux œuvres et des œuvres faites en esprit de renoncement à leurs fruits.

ARJOUNA.

« Vous louez le renoncement aux œuvres, et vous conseillez leur accomplissement, ô *Crichna;* veuillez bien me dire précisément lequel est le meilleur. »

LE DIEU répondit :

« Le renoncement aux œuvres et la pratique des œuvres conduisent l'un et l'autre au bonheur; cependant la pratique des œuvres est au-dessus du renoncement. Celui qui renonce aux œuvres est savant, lorsqu'il n'a pour elles ni amour, ni aver-

sion. Libre de ces deux affections, brave guerrier, on est heureusement libre du lien des œuvres; les enfans et non les savans distinguent la théorie[1] d'avec la pratique de l'union à Dieu. Celui qui s'applique à l'une ou à l'autre obtient la récompense qui est préparée à l'une comme à l'autre. La place qu'on gagne par la science, on la gagne aussi par l'exercice de l'union à Dieu. La science de cette union et l'exercice qu'on en fait, ne sont qu'une seule et même chose; qui voit ainsi, voit la vérité. Sans l'union à Dieu, il est difficile d'acquérir l'état de renoncement aux œuvres, et le *mouni* qui s'applique à cette union va bientôt être uni à Dieu. Celui qui est uni à Dieu, qui a le cœur pur, qui a dompté son ame et ses sens, n'est souillé ni par ses rapports avec tous les êtres animés, ni par aucun de ses actes. Uni à Dieu, il se dit à lui-même: « Je ne fais rien ni en esprit ni en réalité; lorsque je vois, j'entends, je touche, je sens l'odeur, je marche, je dors, je respire, je parle, je laisse, je prends une chose, j'ouvre ou je ferme les yeux; ce sont mes sens qui sont affectés par leurs objets. » Il est convaincu de cette vérité, celui qui, demeurant uni à Dieu et libre de passion, fait les actes (de cette vie); il n'est point souillé de péché, il reste pur comme la fleur du lotus au milieu des eaux. Les personnes unies à Dieu font ces actes en y appliquant leurs corps, leurs esprits, leurs intel-

[1] Le texte nomme encore ici les deux doctrines *sânkhya* et *yoga*.

ligences, et même tous leurs sens, mais détachées d'intérêt, et dans la vue de purifier leurs ames. Ainsi, ayant renoncé au fruit des œuvres, ils jouissent de la quiétude au-dedans d'eux-mêmes, tandis que l'homme qui n'est point uni à Dieu, attaché au fruit des œuvres par la cupidité, reste dans les liens de l'action. Par le renoncement en esprit à toutes les œuvres, on vit heureux dans la ville aux neuf portes[1] sans agir véritablement et sans faire agir.

» Le seigneur suprême ne crée ici-bas ni les pouvoirs d'action, ni les œuvres, ni l'application aux fruits des œuvres. Le caractère de chacun est prédestiné[2]. Le grand être n'est l'auteur ni du péché, ni de la bonne œuvre de qui que ce soit. L'homme pèche parce que l'ignorance obscurcit la science; mais lorsque la science a dissipé les ténèbres, cette science lumineuse comme le soleil met en évidence l'être suprême. On se ressouvient de lui, on se transporte vers lui, on entre en société avec lui; on s'applique à lui; et, purifié des péchés par la science, on entre dans la voie d'où l'on ne revient point.

» Le savant ne voit que Dieu en tout; il le voit également dans le *brahmane* instruit et modeste, dans le bœuf et dans l'éléphant, dans le chien même et dans l'homme qui mange la chair du chien[3].

[1] C'est le corps qui a neuf issues pour l'exercice de ses fonctions.

[2] Dépend de la nature propre de chacun. *V*. ch. XVI.

[3] Le mot sanscrit est *shouapâka*; c'était un homme de la classe la plus

Dès cette vie même en persistant dans l'égalité d'ame, il a dompté la nature, se reposant en Dieu qui est exempt de faute, et toujours inaltérable. Il ne se réjouira point dans la prospérité; il ne sera point affligé dans l'adversité; il sera ferme, exempt de trouble; et connaissant Dieu, il restera fixé en Dieu. N'étant point assujéti aux impressions extérieures, il trouve en lui-même ce qui lui plaît; dévoué à l'union divine, il jouit d'un bonheur infini. Mais les plaisirs des sens viennent tous d'une source de douleur[1]. Ils commencent, ils finissent, ô fils de *Counti*, le sage ne peut s'y complaire. Celui qui dès cette vie, avant d'être délivré de son enveloppe mortelle, peut résister à la violence du désir et à celle de l'aversion, est uni à Dieu, est un homme heureux. Celui qui se complaît dans son intérieur, est heureux au-dedans de lui-même, et celui qui est éclairé intérieurement, parvient à s'unir à Dieu, à être absorbé en Dieu, à être participant de la divinité. Les saints qui sont purifiés de leurs péchés, exempts d'aversion, maîtres d'eux-mêmes et qui s'intéressent au bien-être de tout ce qui est animé, parviennent à être absorbés en Dieu; ce bonheur est prochain pour ceux qui sont libres de passion, qui sont modérés dans leurs actes

ville: il vivait hors des villes, employé aux exécutions et aux enterremens de ceux qui mouraient sans parens. Il n'avait d'autre bien que des ânes et des chiens: on disait qu'il mangeait la chair de ces derniers.

[1] J'ai préféré ici, comme plus conforme au texte, la version de Schlegel à celle de Vilkins.

et dans leurs sentimens, qui se connaissent eux-mêmes[1].

» L'homme qui a renoncé à toute impression des objets extérieurs, qui tient au moment de la contemplation ses yeux fixés entre ses sourcils[2], et fait doucement passer l'air dans ses narines, dans l'inspiration et dans l'expiration, qui retient ses sens, son esprit, son intelligence, l'ermite dont le cœur ne soupire qu'après son exemption de la renaissance, qui n'a jamais ni désir, ni crainte, est dans cette vie même déjà libre du retour en ce monde. Celui qui me connaît comme l'être qui agrée les sacrifices et les mortifications, comme le grand maître de l'univers, comme l'ami de toutes les créatures animées, jouira de l'entière quiétude. »

LEÇON SIXIÈME.

Argument. De l'exercice de l'ame, ou de l'application à s'unir à Dieu. Comment on devient *yogî;* excellence de l'état d'*yogî*, et lesquels sont les plus excellens? Ce que deviennent après leur mort les *yogîs* infidèles à leur résolution de s'unir à Dieu, et qui à la foi réunissaient des œuvres.

LE DIEU dit:

« Est *yogî* et *sânnyasî* non pas celui qui vit sans allumer le feu du sacrifice ou dans une entière in-

[1] C'est-à-dire qui connaissent Dieu, qui savent que leur ame est une émanation de Dieu.

[2] Ce passage exprime la position des yeux dans l'acte religieux de la contemplatation. Ils sont ramenés vers le coin interne, et comme dirigés vers la partie du front qui se trouve entre les deux sourcils. Ce qui suit

action, mais celui qui fait ce qu'il doit faire, sans s'inquiéter du fruit de ses œuvres. Apprends, fils de *Pandou*, que l'état du *sânnyasî* est le même que celui de l'*yogî*. Nul ne devient uni à Dieu, s'il n'a renoncé à toutes vues personnelles. Ses œuvres sont les moyens de l'anachorète qui commence à s'efforcer d'être uni à Dieu, et la quiétude est un moyen pour celui qui est arrivé à cette union. L'anachorète arrive à cette union, quand il n'est plus attaché aux objets des sens, ni aux œuvres.

» Il doit s'élever à cet état par ses propres forces, et ne jamais se laissser abattre. L'esprit de l'homme est tantôt son propre ami, et tantôt son propre ennemi; ami, si l'homme s'est vaincu lui-même par les forces de cet esprit; ennemi, au contraire, si l'homme s'attache à ce qui n'est pas spirituel. L'esprit élevé de l'homme calme qui s'est vaincu lui-même, se recueille dans son intérieur; indifférent pour le chaud et le froid, la douleur et le plaisir, les honneurs et l'ignominie; possesseur de la science et de la sagesse, ayant l'esprit élevé, maître de ses sens, l'*yogî* s'appelle *youkta* (uni). L'or n'est pas pour lui plus que la pierre ou la terre. Avec ses amis, ses intimes, comme avec ses ennemis et les

est un acte de piété moins naturel : on l'appelle *prânâyana*. Il consiste à faire passer son souffle d'une manière toute particulière à travers les narines, tandis que l'on récite mentalement les noms de la divinité. On se bouche avec le pouce la narine droite, et l'on aspire l'air par la gauche; puis on les ferme toutes les deux, et l'on expire ensuite l'air par la droite.

étrangers, avec les personnes neutres ou malveillantes et les mal-voulans, comme avec ses compagnons, au milieu des bons et des méchans; il conserve l'égalité d'ame, et il obtient l'estime universelle.

» Il faut que l'*yogí* s'exerce continuellement lui-même, cherchant la retraite, solitaire et sans suite, réprimant ses pensées, libre d'espérance; il choisira dans un lieu pur sa place fixe; elle sera ni trop élevée, ni trop basse, garnie d'une peau étendue sur un lit d'herbe, *cousha*[1]. Là ne songeant qu'à un seul objet, repoussant toute autre pensée, réprimant ses sens, et ne se permettant aucune action, reposant sur ce siége, il se livre à sa dévotion pour purifier son ame, tenant tranquillement et fermement sa tête et son cou immobiles, ses yeux fixés sur le bout de son nez[2], sans regarder ailleurs. Ainsi, tenant son ame paisible et délivrée de toute crainte, il continue à tâcher de s'unir à moi, retenant son haleine, et méditant sur moi, s'appliquant à moi seul. L'*yogí* qui exerce ainsi continuellement son ame, ne pensant qu'à moi,

[1] Le *cynosuroides*, le *paturin*.

[2] Certains dévots, après avoir fixé leurs yeux en haut (*V*. n. 2, p. 168), les ramènent doucement en bas et les dirigent vers le bout de leur nez, restant ainsi des heures entières en extase. Quelques-uns croient voir Dieu sous la forme d'une lumière blanche très-vive. Il en est qui, se plaçant de manière à ce que l'extrémité de leur nez et leur ombilic soient à-la-fois aperçus de leurs yeux attachés invariablement sur ces deux objets, s'imaginent voir sortir de leur ventre l'esprit de Dieu.

parvient à la quiétude, au suprême bonheur [1].

» Ce bonheur ne saurait être acquis par celui qui mange trop, ni par celui qui s'abstiendrait de tout aliment, ni par celui qui dort trop, ni par celui qui veillerait toujours. Celui qui reste uni à Dieu en mangeant, en se récréant, en agissant, en dormant, en veillant, demeure exempt de tout chagrin; il dompte, il concentre dans lui-même ses pensées; il est exempt de toute passion. C'est alors qu'il est un véritable *yogi*. Dans cet exercice, en réprimant ses pensées, il est paisible comme la lumière posée à l'abri du vent. Interrompant ses méditations dévotes, s'il vient à se regarder lui-même des yeux de l'âme, il se voit dans cet état avec complaisance, et, considérant sans cesse l'être véritable, il ressent une volupté infinie, bien au-dessus de tous les plaisirs des sens. Possesseur de ce bien (suprême), il n'est aucun autre bien qu'il trouve désirable, et de graves douleurs ne pourraient le distraire. C'est l'insensibilité aux douleurs corporelles qui désignent vraiment l'union à Dieu.

» Il faut la mettre en pratique par une résolution formelle d'oublier toute autre pensée et de renoncer absolument à toutes les cupidités, et arrêtant de toutes parts l'action de tous ses sens. Il faut, par une ferme persévérance, acquérir par degrés cette

[1] Cet état de bonheur porte le nom de *Nirvâna*, qui marque là *cessation du souffle*. Délivré de la matière et réuni à Dieu, l'esprit a cessé de respirer.

quiétude; accoutumer si bien l'esprit à se recueillir en lui-même que l'on ne pense à rien. Toutes les fois que l'esprit volage, faible, commence à se répandre dehors, il faut le rappeler en soi, et le réduire à l'obéissance. Dans cet exercice paisible de l'ame, l'*yogí* délivré de la violence de ses passions, rendu à l'innocence, changé en l'essence même de Dieu, ressent une volupté suprême. C'est ainsi que libre de péchés, s'appliquant sans cesse à l'union sainte, l'*yogí* jouit du bonheur par le contact[1] avec la divinité même. Il contemple l'esprit uni à tous les êtres animés, il les voit tous dans cet esprit; par sa dévotion il voit cet esprit le même en tout. Il me voit partout, et il voit dans moi l'univers. Je ne cesse pas d'être avec lui, il ne cesse pas d'être avec moi. Le contemplateur de mon unité, celui qui m'adore présent dans tous les êtres animés, de quelque objet qu'il occupe sa pensée, il s'occupe de moi-même. L'homme, ô *Arjouna*, qui d'après ce qu'il éprouve en lui, plaisir ou peine, voit le même être en tout, est le premier des *yogís*. »

ARJOUNA dit :

« O vainqueur de *Madhou*, considérant l'instabilité de l'esprit humain, je ne peux concevoir dans l'homme cette perpétuelle égalité d'ame que vous exigez de l'*yogí*. L'esprit (de l'homme), ô *Crichna*, est inconstant, turbulent, emporté, obstiné; je

[1] *Contact* avec Dieu, est la version littérale du texte *brahma sansparchana*.

crois aussi difficile de le contenir que d'arrêter le vent.»

LE DIEU dit :

«Vaillant héros, l'esprit est sans doute inconstant, et difficile à dompter ; cependant il peut être contenu, ô fils de *Countî*, par l'exercice et la répression. Celui qui n'a pas subjugué son ame, parvient, à mon avis, difficilement à l'union ; mais l'homme docile et qui s'efforce d'y arriver, a des moyens qui peuvent l'y conduire.»

ARJOUNA dit :

«Celui qui n'y est pas arrivé, qui cependant avait la foi et le culte des sacrifices, mais qui cédant à son mauvais penchant, n'a pas atteint ici bas la perfection de la dévotion, où va-t-il (après sa mort), ô *Crichna?* cet être vaillant, qui s'est écarté de la voie divine, sera-t-il, ô noble héros, privé des biens de l'une et l'autre vie[1] ? périra-t-il, comme le nuage dispersé par la foudre ? Vous pouvez, ô *Crichna*, éclaircir mon doute, et vous seul pouvez le résoudre.»

LE DIEU dit :

«Fils de *Prithâ*, cet homme ne périt ni pour cette vie, ni pour l'autre. Qui a fait du bien, mon ami, n'aura point un sort malheureux. Celui qui est surpris par la mort, ayant quitté la voie de l'*union* qu'il avait prise, jouira de sa récompense dans les

[1] Présente et future.

régions supérieures, pendant une infinité d'années, et renaîtra dans une famille pure et vertueuse; quelquefois même dans celle d'un *yogí*. Mais le bonheur de cette renaissance est difficile à mériter dans ce monde.

» L'homme, ainsi revenu sur la terre, s'y trouve avec le même degré d'application et d'avancement qu'il avait dans son dernier corps, et il s'efforce avec plus d'ardeur qu'auparavant à se perfectionner dans l'union à Dieu; il lui arrive encore de céder à son ancienne faiblesse, ou trop avide de science, il étouffe sa dévotion par une théologie qui n'est que dispute de mots. Mais faisant tous ses efforts pour arriver au but, libre de péchés, perfectionné dans le cours successif de plusieurs vies terrestres, l'*yogí* arrive enfin à la suprême demeure. Il est plus grand que les *tapasouís*[1], il est supérieur aux simples savans dans la science de Dieu, et à ceux qui se confinent dans les œuvres morales. Sois donc uni (à Dieu), ô Arjouna. De tous les *yogís*, celui qui m'est le plus uni, c'est celui qui s'est converti à moi du fond de son ame, et qui me sert plein d'une vive foi. »

[1] Tel est le nom que l'on donne à ceux qui se livrent aux exercices de la mortification. *Tapas* signifie *pénitence*.

LEÇON SEPTIÈME.

ARGUMENT. De la connaissance de Dieu; de ses deux natures, l'une inférieure qui a huit parties, et l'autre supérieure; ce qu'est Dieu, et dans quelles choses il n'est pas, quoiqu'elles soient en lui. Quatre espèces d'adorateurs de Dieu, leur divers sort final. Dieu connaît tout, et il n'est pas connu de tous. Six objets à connaître.

LE DIEU.

« Apprends, *Arjouna,* comment, après avoir fixé ton esprit en moi, t'occupant de l'exercice de l'ame, et plein de confiance en moi, tu peux me connaître intégralement. Je vais t'instruire pleinement de la science universelle et de la science spéciale. Quand tu les posséderas, tu n'auras plus rien à apprendre dans cette vie.

» Parmi des milliers de mortels, il en est à peine un seul qui tende à la perfection; entre ceux qui la recherchent et même qui l'atteignent, à peine un seul me connaît véritablement. Selon ma nature (inférieure), on distingue en moi huit objets; la terre, l'eau, le feu, l'air, l'éther, l'esprit[1], l'entendement[2] et la conscience de soi-même[3]. Mais il faut, de plus, connaître ma nature supérieure et vitale, qui soutient cet univers. De cette nature supérieure provient tout ce qui existe : je suis la cause productrice de la création et de la destruc-

[1] *Manas.*
[2] *Bouddhi.*
[3] *Ahankara.*

tion du monde. Sage contempteur des richesses, il n'est rien au-dessus de moi. Cet univers est en moi, suspendu comme les perles dans le cordon qui les tient enfilées. Je suis la saveur[1] dans l'eau, fils de *Countî*, la lumière dans le soleil et dans la lune, le triple nom de la divinité (ou l'invocation) dans tous les *Vedas*[2], le son dans l'air, la virilité[3] dans l'homme, le doux parfum qui sort de la terre, la clarté dans la flamme, la vie dans tous; je suis la dévotion dans les *tapasouîs*. Connais-moi, fils de *Prithâ*, je suis la semence éternelle de tout ce qui existe. Je suis l'intelligence de ceux qui comprennent, et la splendeur de ceux qui brillent, et la force des puissans, libre de désir et de passion. Je suis, chez les animaux, la cupidité brutale et sans frein moral, ô chef des enfans de *Bharata*; sache, en un mot, que de moi proviennent tous les êtres qui obéissent à la *vérité*, à la *passion*, ou à l'*ignorance*[4]; je ne suis pas dans eux, mais ils sont en moi; entraîné par l'impulsion de ces trois qualités, le monde ne sait pas que je suis au-dessus d'elle, et immuable. On pénètre difficilement l'illusion[5] divine et magique que j'opère par l'action de

[1] Le mot sanscrit est *rasa* : on le regarde comme la qualité inhérente à l'élément de l'eau, comme le son est celle de l'éther. (V. *les lois de Manou*, l. I, sl. 78.)

[2] C'est le mot *aum*, dont les trois lettres sont le symbole de Dieu.

[3] Semence virile.

[4] Ce sont là les trois *gounas*, qui se nomment en sanscrit *satoua*, *rajas*, *tamas*.

[5] Le mot sanscrit est *mâyâ*, qui semble avoir donné naissance au mot

ces qualités. Cependant ceux qui s'efforcent d'arriver à moi, traversent heureusement cette illusion. Mais les méchans, les insensés, le vulgaire ne cherchent point à arriver à moi; séduits par l'illusion magique des trois qualités, ils abandonnent la science, ils se conforment à la nature des esprits des ténèbres[1].

» *Arjouna*, il y a quatre sortes d'hommes vertueux qui me servent; l'homme affligé, l'homme avide de s'instruire, le pauvre et le savant. Entre eux, je préfère le savant qui, toujours occupé à me servir, ne sert que moi seul. Je suis fort aimé du savant, et il est aimé de moi. Tous ceux des quatre classes que je viens de signaler sont grands devant moi; mais j'estime le savant comme moi-même. Toujours son ame tend vers moi comme à sa voie suprême. Après plusieurs naissances, il vient à moi. *Vâsoudeva*[2] est tout; l'homme convaincu de cette vérité se trompe difficilement.

» Ceux dont la science est étouffée par des passions,

magie, variation de la nature continuellement modifiée par les trois qualités,

[1] Les mauvais esprits portent le nom général d'*asoura*; les bons génies, celui de *soura*. Ils descendent tous du même père, mais par une mère différente. La mythologie leur donne pour premier ancêtre *Cashyapa*, qui de sa femme *Diti* eut les *Daityas*, appelés autrement *asouras*.

[2] C'est-à-dire *Crichna*, dont le nom est aussi *Vâsoudeva*, en tant que ce nom est dérivé de son père terrestre : *Crichna*, en tant qu'il est Dieu même incarné, est l'univers visible; car selon sa nature inférieure, Dieu est l'univers, ou l'univers n'est que Dieu lui-même, se manifestant par émanation ou par une création qui a son commencement et sa fin. A sa fin il ne reste plus que la nature supérieure de Dieu, dans laquelle sont absorbés les hommes vertueux.

se tournent vers les dieux inférieurs; poussés par leur nature, ils embrassent tel ou tel système de conduite. Quelque culte que[1] chacun ait pratiqué avec foi, je donne à chacun (sa récompense) pour ce culte; chacun reçoit de moi ce qu'il a désiré obtenir par ce culte. Mais cette récompense est bornée selon la nature du culte. Ceux qui sacrifient aux dieux (inférieurs), vont à ces mêmes dieux; mes adorateurs vont en moi. L'insensé ne connaissant pas ma nature qui est immuable, croit me voir moi-même (dans la forme visible du monde), moi qui suis invisible; je ne suis pas manifesté à tous, à cause de l'illusion magique et secrète qui me dérobe à leurs yeux; c'est pourquoi l'insensé ne découvre pas que je ne suis point sujet à la naissance ni au changement. Je connais tous les êtres passés, présens et futurs, ô *Arjouna*, et nul ne me connaît (véritablement); tous les êtres animés cédant à la double illusion de l'amour ou de la haine, tombent dans une vraie folie, ô fils de *Bharata*, mais ceux dont les péchés sont effacés, dont les œuvres sont pures, libres de cette double erreur, me servent, très-fidèles à leurs pieux devoirs. Ceux qui recourent à moi pour être délivrés (à jamais) de la vieillesse et de la mort, ceux-là connaissent ce *Brahma* universel et l'ame supérieure et l'œuvre entière;

[1] Ici les traducteurs parlent de culte d'idole ou d'image. Cette paraphrase a été faite pour un culte d'images, qui est postérieur au texte. Cela résulte des paroles qui suivent. (Au reste, le mot du texte est *tanou* qui signifie *corps*.)

ils me connaissent, moi ; ils connaissent celui qui est supérieur aux êtres vivans (créés), aux dieux (inférieurs) et aux sacrifices ; unis à moi par leurs pensées, ils me connaissent aussi à leur décès. »

LEÇON HUITIÈME.

ARGUMENT. De l'Être Suprême, de ses attributs, comment on va à lui à l'heure de la mort. Qu'est-ce que son jour ? sa nuit ? En quel tems de l'année faut-il mourir pour aller à lui, pour rentrer dans la vie suprême ?

ARJOUNA.

« Qu'entendez-vous par ce Brahma[1], par l'ame suprême[2] et par l'œuvre, ô le plus excellent des dieux ? Qu'est-ce que le supérieur à tout ce qui existe[3] et même aux dieux[4] ? Comment peut-on, ici, dans ce corps, être supérieur aux sacrifices[5], ô vainqueur de Madhou ! et comment êtes-vous connu à l'heure de la mort par ceux qui ont su se vaincre eux-mêmes ? »

LE DIEU.

« (Ce) Brahma, c'est l'être simple et indivisible : il est en même tems l'ame supérieure ; l'œuvre[6], c'est cette substance émanée qui propage les êtres

[1] *Brahma* est ici au neutre, et doit être distingué de *Brahmá* au masculin. Celui-ci est le dieu qui est la première personne de la *trimourtí*, ou triade indienne : c'est un dieu créé et périssable ; c'est quelquefois la nature visible. *Brahma* est l'essence du monde, la cause première d'où émanent tous les êtres, et où ils retournent.

[2] *Adhyátma*.

[3] *Adhibhoúta*.

[4] *Adhidaivam*.

[5] *Adhiyajna*.

[6] L'œuvre, *carma*.

organisés; au-dessus de ces êtres, c'est la nature divisible; au-dessus des dieux, c'est *Pouroucha*[1], ou l'*incorporé;* au-dessus du culte, c'est moi, ô le meilleur des hommes, c'est moi-même, ici revêtu d'un corps. Et, au tems de la mort, celui qui se ressouvient de moi, vient certainement en ma substance. Toujours, après sa mort, l'homme entre dans l'être quelconque qui était l'objet de ses pensées au tems de la mort, ô fils de *Countî;* c'est pourquoi, en tout tems, songe à moi, et (maintenant) combats les *Courous;* fixe en moi ton cœur et ton intelligence, et tu viendras en moi. Celui qui s'applique à l'union avec Dieu, qui repousse toute autre pensée, qui médite uniquement (ici) sur le grand être, *Pouroucha,* vient se joindre à lui. L'homme qui, dans sa dernière heure, pense à l'*ancien des poètes*[2], au régulateur plus subtil qu'un atome, au conservateur de l'univers, dont la forme est incompréhensible, qui brille au milieu des ténèbres comme la lumière solaire, cet homme, s'il meurt ferme dans l'exercice de l'union, ayant l'esprit vital recueilli, et comme fixé dans la partie qui sépare les deux sourcils[3], certainement il ira dans cet être divin et suprême.

[1] *Pouroucha* est dérivé de *poura*, qui signifie *ville* et *corps*, et désigne par conséquent l'esprit incorporé. Considéré dans chaque être, c'est *Pouroucha ;* considéré d'une manière générale, c'est *Pourouchottama, le premier des incorporés.*

[2] *Brahma* est surnommé *Adicavi*, parce que sans doute on lui suppose la science qui distingue le poète, et qu'il paraît comme le précepteur du genre humain.

[3] *V*. note 4 du ch. V, p. 17.

» Je vais sommairement te faire connaître comment on arrive à celui que les savans dans le *Veda* appellent simple et indivisible, à celui que vont rejoindre les sages qui ont dompté leurs passions, à celui auquel on aspire quand on pratique les observances du *brahmatchârî*[1]. Celui qui abandonne sa dépouille mortelle après qu'il a fermé, pendant sa vie, toutes les portes des sens, contenu ses passions dans son cœur, recueilli dans sa tête son esprit vital, constant dans l'exercice de l'*union*, prononçant l'invocation mystique *aum*, invoquant l'inaltérable divinité, méditant sur moi, celui-là entre dans la voie suprême; j'admets volontiers celui qui a l'esprit toujours fixé en moi, qui ne détourne ses pensées vers aucun autre objet, qui toujours s'efforce d'être uni à moi. Les ames élevées qui sont parvenues à moi, ayant ainsi atteint la suprême perfection, ne renaissent plus; elles sont exemptes des douleurs de cette vie et des misères de la caducité. Apprends, ô *Arjouna!* que de tous les mondes qui sont au-dessous du ciel du Dieu suprême, on revient ici-bas s'incorporer de nouveau; mais celui qui vient en moi ne retourne plus habiter un corps mortel.

[1] On donne le nom de *Brahmatchârî* à celui qui se livre à l'étude de la science sacrée, appelée *brahma*. Il est assujéti à des règles d'obéissance et de mortification : ce mot peut être un titre donné à ceux qui sont instruits dans les *Vedas* : mais régulièrement, c'est la condition du jeune Brahmane, depuis le moment où il a pris le cordon de son ordre, jusqu'à l'instant où il devient chef de maison, *grihastha*. (V. *Lois de Manou*, l. II.)

» Ceux qui connaissent ce que c'est que le jour et la nuit, savent qu'un seul jour de *Brahmâ*[1] est égal à mille grandes révolutions (youga), et que sa nuit qui survient ensuite est de la même étendue. A l'arrivée de ce jour, toutes les choses passent de l'état invisible à l'état visible; et la nuit arrivant, elles rentrent dissoutes dans cet être (suprême) appelé invisible. Alors cet assemblage des élémens est dissous après avoir long-tems existé; il reparaît de nouveau quand revient le jour de *Brahmâ*. Bien différente de cette nature visible (de l'être suprême) est son autre nature (supérieure), toujours invisible, éternelle et qui ne périt point quand ces êtres créés périssent; c'est là cette nature qu'on appelle indivisible; c'est là cette voie *suprême* dont les savans parlent et d'où l'on ne revient jamais; c'est là ma demeure suréminente. On peut obtenir le Dieu suprême, ô fils de *Prithâ!* par un culte qui ne s'adresse qu'à lui seul, lui en qui tout existe et par qui l'univers est créé.

» Je vais te déclarer, ô chef des fils de *Bharata!* le tems pendant lequel, si les *yogîs* viennent à mourir, ils ne reviennent plus (sur la terre), et le tems pendant lequel, s'ils meurent, ils renaissent encore.

» Ceux qui connaissent *Brahmâ*, s'ils quittent cette vie pendant le croissant de la lune, durant

[1] Un âge des dieux (*devânâm youga*) est composé de douze mille ans. Mille de ces âges forment un jour de Brahmâ, mille autres forment une de ses nuits. (V. *Lois de Manou*, l. I, sl. 72 et suiv.)

la chaleur [1], la lumière et le jour, dans les six mois où le soleil parcourt les régions du nord, vont se réunir à l'être suprême; mais s'ils meurent pendant le décours de la lune, durant l'obscurité de la nuit et dans les six mois où le soleil parcourt les régions du midi, ils ne s'élèvent que dans les régions éclairées par la lune, d'où ils reviennent (ici-bas). On parle toujours dans ce monde de cette voie lumineuse d'où l'on ne revient pas, et de cette voie obscure d'où l'on revient; ayant marché dans la première, on ne revient plus (ici); mais ceux qui ne parviennent qu'à la seconde, renaissent encore. L'*yógi* pensant à l'une et à l'autre, évite l'erreur; ô *Arjouna,* sois donc en tout tems un parfait *yógi.* La récompense que l'*yógi* obtient est au-dessus de ce qu'on pense obtenir par la lecture des *Vedas,* par les sacrifices, par les austérités, par les libéralités prescrites. Ainsi instruit, il surmonte toutes les difficultés, et parvient à la voie suprême. »

[1] Au lieu de ce mot *chaleur,* le texte porte *agni, feu;* comme plus bas, au lieu d'*obscurité,* il y a *dhoûma, fumée.*

LEÇON NEUVIÈME.

Argument. La grande science ; tout émane de l'Être Suprême ; tout est dans lui ; tout rentre en lui et est créé plusieurs fois. Le servir lui seul, unique moyen de bonheur éternel. Ceux qui adorent les *Devatâs*[1] n'ont qu'un bonheur passager ; ils renaissent après un tems fixé. L'être suprême récompense les moindres sacrifices. Lui rapporter toutes ses actions. Tous les hommes admissibles au bonheur éternel, même les femmes et les pécheurs qui changent de vie, et ceux de la troisième et de la quatrième castes.

LE DIEU.

« Je veux maintenant t'apprendre, à toi qui es docile, la science très-secrète qui est accompagnée de la science particulière ; cette connaissance te délivrera du malheur. C'est la grande science, c'est le secret supérieur, c'est la plus excellente purification, c'est une science évidente, sainte, commode à pratiquer et infinie. Ceux qui n'ont pas la foi à cette religion, ô vainqueur de tes ennemis, ne parviennent point à moi, ils retournent dans la voie de la mortalité.

» Invisible de ma nature, j'ai fait que tout cet univers a paru ; tous les êtres sont en moi, et je ne suis pas confiné dans eux, ils ne sont pas en moi[2], tel est mon auguste mystère. Je les soutiens, et je ne suis pas en eux, et c'est mon esprit qui les fait exister ; apprends que tous les êtres sont dans moi comme le grand amas d'air (inférieur), qui

[1] Ce mot est synonyme de *Déva*, Dieu ; ce sont surtout les divinités inférieures à celles qui forment la *Trimourti*.

[2] Cette idée s'explique par la comparaison qui vient dans la phrase suivante.

pénètre partout, est toujours compris dans l'éther. A la fin de chaque période [1] toutes choses, fils de *Countí*, viennent en moi; je les émets de nouveau pour chaque période suivante; embrassant ma propre nature (visible, la matière première), je crée et je fais émaner de moi-même, à des reprises diverses, cet assemblage d'êtres selon le désir de cette nature. Dans ces œuvres, ô contempteur des richesses, je ne souffre point d'assujétissement: j'en suis séparé, j'y demeure étranger. Sous mon inspection, la nature produit les êtres qui se meuvent, et les êtres immobiles. O *Arjouna*, ainsi va le monde.

» Les insensés qui ne connaissent pas ma nature suprême et divine, souveraine maîtresse des créatures, me méprisent sous mon enveloppe humaine (comme étant *Crichna*). Privés de jugement, ils s'appuient sur un vain espoir, sur des œuvres vaines, sur une vaine science, conformément à la nature insensée des *Râkchasas* [2] et des *Asouras*. Mais les hommes courageux qui s'appliquent à ma nature divine, bien instruits que je suis le principe incorruptible de tout ce qui existe, me révèrent et ont leur esprit fixé en moi seul. Sans cesse ils m'adressent leurs louanges, ils tendent vers moi

[1] On appelle *calpa* une période de tems déterminée. Celle dont il est ici question est le *calpa* de *Brahmâ*, contenant un de ses jours et une de ses nuits; ce qui formerait quatre cent trente-deux millions d'années de mortels.

[2] Mauvais génies qui tourmentent les hommes sous toute espèce de formes: chevaux, lions, tigres, oiseaux de proie.

avec une ferme résolution, ils m'adorent avec un parfait et perpétuel dévoûment.

» Il en est aussi qui me rendent le culte de la (vraie) science, me servant comme être unique et comme être spécial sous mes diverses formes qui sont partout. Je suis (en effet) le sacrifice; je suis l'oblation, l'invocation, la libation, l'herbe sacrée, la prière secrète, l'huile, le feu et l'holocauste; je suis le père et la mère de ce monde; j'en suis l'aïeul et le soutien; je suis le mystère qu'il faut connaître; je suis la syllabe *aum* qui purifie (les ames); je suis le *Rik*, le *Sâma* et l'*Yajourveda* [1]; je suis la voie; je suis le nourricier, le maître, le témoin, le domicile, l'asyle, l'ami, le producteur, le destructeur, la résidence, le trésor et la semence inépuisable. C'est moi qui donne au monde la chaleur, la pluie et la sécheresse, je suis l'ambroisie et la mort, l'être et le néant, ô *Arjouna*.

» Les sectateurs des trois *Vedas*, qui boivent le *Soma* [2], qui, par leurs sacrifices sont purifiés de leurs péchés, entrent dans la voie du ciel; ils obtiennent la douce région d'*Indra* [3], et y goûtent la joie des dieux (secondaires). Mais après avoir un tems habité cette demeure céleste, ayant

[1] Ce sont là les noms des trois *Vedas*, qui sont les livres les plus anciens des Indous, et le fondement de toute leur religion.

[2] Jus de l'herbe *somalatâ*, asclépiade. On l'offre et on le boit à la suite des sacrifices. C'est là une partie essentielle du cérémonial prescrit par les *Vedas*.

[3] *Indra* est le roi des dieux secondaires. Son séjour est le ciel, appelé *souarga*. Son règne dure cent années divines.

reçu toute leur récompense, ils reviennent dans ce mortel séjour. Ainsi, les sectateurs des trois *Vedas* reçoivent une récompense passagère et conforme aux désirs qu'ils avaient formés. Mais ceux qui me servent, ne pensant qu'à moi seul, qui sont toujours appliqués à moi, je ferai qu'ils me seront unis pour toujours.

» Servir avec foi d'autres dieux (que moi), les dieux inférieurs (*Devatâs*), c'est encore me servir, ô fils de *Countî*, mais irrégulièrement. Sans doute je suis l'objet et le maître de tous les sacrifices; mais ceux qui (adorent les *Devatâs*), ne m'ayant point connu selon ma vraie nature, retombent (du ciel d'*Indra*). Ceux qui adorent les *Devatâs*, vont aux *Devatâs*; ceux qui adorent les ancêtres, vont avec les ancêtres; ceux qui adorent les esprits, vont avec les esprits, et ceux qui m'adorent, reviennent à moi.

» Une feuille, une fleur, un fruit, de l'eau seulement, s'ils me sont offerts pour ce culte dans de pieux sentimens, je les agrée.—Quoi que tu fasses, quoi que tu entreprennes, quelle que soit ton ablution, quoi que tu sacrifies, quoi que tu donnes, quelles que soient tes austérités, ô fils de *Countî*, offre-moi ces actes. (Ainsi), tu seras libre des liens de l'action faite pour obtenir la récompense : animé par la dévotion du renoncement au monde et uni à moi par tes pensées, tu seras délivré (de la renaissance), tu viendras à moi.

» Je suis le même envers tous, je n'aime, je ne

hais aucun des hommes; ceux qui m'adressent leur culte seront dans moi, et (je serai) dans eux. Si même, un grand pécheur me rend son culte à moi seul, il est réputé vertueux; bientôt il devient vraiment pieux, et il obtiendra la quiétude éternelle. Aie confiance, ô fils de *Countî*, aucun de mes serviteurs ne périra; tous ceux qui ont recours à moi, fussent-ils sortis d'une matrice de péché, (comme) les femmes, les *Vaishyas*, les *Shoûdras*[1], ils peuvent tous parvenir à la voie suprême; à plus forte raison y parviennent les saints *brahmanes* et les saints *râjas*. Jeté dans ce monde périssable et malheureux, sers-moi, fixe-toi en moi, rends-moi tes adorations, adresse-moi ton culte, dévoue-toi à moi, recherche-moi uniquement, et tu viendras demeurer en moi. »

LEÇON DIXIÈME.

Argument. Encore sur l'excellence et les attributs de l'Être éternel et suprême; il est tout ce qu'il y a de meilleur, il est tout; c'est lui qui s'est incarné en *Crichna*.

LE DIEU.

« Écoute encore, illustre guerrier, les excellentes paroles que moi, qui veux ton bonheur, je t'adresse, à toi qui m'aimes. Ni les nombreux *souras*, ni les *maharchis*[2] ne connaissent le commencement

[1] Noms donnés à la troisième et à la quatrième classes, c'est-à-dire aux marchands et cultivateurs, et aux esclaves. Les Brahmanes et les *kchatriyas* ou *râjas*, guerriers ou princes, forment la première et la deuxième.

[2] *V.* ch. IV la note sur le mot *Richi*.

de mon être, car je suis le principe de tous les *Dévas* et de tous les *maharchis*[1]. Qui me connaît comme n'ayant point eu de commencement et comme le grand maître de l'Univers, exempt d'illusion, obtiendra, dès cette vie, la libération de tous ses péchés. L'intelligence, la science, la résistance aux illusions de ce monde, la patience, la vérité, la victoire sur les penchans et les passions, la quiétude, le plaisir, la douleur, la crainte et la sécurité, la douceur, l'égalité d'ame, la gaîté, la mortification, la gloire et l'obscurité, toutes ces qualités des êtres vivans, ils les tiennent de moi-même. Les sept *maharchis* et les quatre *manous*[2] proviennent de mon esprit, et c'est d'eux que provient la race humaine. Celui qui connaît bien quelle est ma puissance merveilleuse, comment je suis uni aux mondes, me sera uni pour toujours; n'en fais aucun doute. Je suis la cause universelle; de moi provient l'univers; les sages contemplateurs des choses le croient et m'adorent. Méditant sur moi, aspirant à moi, s'instruisant mutuellement de mes qualités, s'entretenant toujours de moi, ils sont joyeux et satisfaits. A ces

[1] *Maharchi* signifie *grand Richi*.

[2] *Brahmâ* au commencement créa sept Richis, qui concoururent à la propagation des êtres: de là on les appelle *Pradjâpatis*. Ils président aux sept étoiles de la grande ourse, *saptarshis*. On compte quatorze *manous* qui président chacun à une période de tems appelée *manouantara*. Le père des deux races de princes dans l'Inde, était le septième *manou*, surnommé *Vaivasouata*, fils du soleil. Les quatre premiers étaient surnommés *Mânasas*, par la raison expliquée en cette phrase, *mente orti*.

vrais dévots qui me servent par un amour constant, je donne cet esprit d'union avec moi par lequel ils viennent en moi. Par bienveillance pour eux, sans quitter ma nature, je détruis en eux les ténèbres de l'ignorance par les lumières de la science.»

ARJOUNA dit :

« Vous êtes le suprême *Brahma*, la suprême demeure, le purificateur suprême; tous les *richis* et le *devarchi Nârada*[1] aussi, *Asita*, *Devala*, *Vyâsa* vous nomment le *Pouroucha* (le premier incorporé), l'Éternel, le premier Dieu, celui qui n'est point né, et le souverain maître. Vous m'assurez vous-même de ces vérités; je crois tout ce que vous me dites, ô *Crichna*, Seigneur adorable; ni les dieux, ni les *dânavas*[2] ne connaissent votre présence visible. C'est vous, ô le plus excellent des êtres, qui vous connaissez vous-même, vous qui êtes la cause productive de toute la nature, le maître de l'univers, le dieu des dieux, le régulateur des mondes. Vous pouvez

[1] *Nârada* est un *richi* célèbre dans la mythologie : on le regarde comme l'inventeur du luth. Les autres noms sont ceux de sages renommés; entre autres *Vyâsa*, qui passe pour l'auteur du *Mahâbhârata*. Dans le poème, il est frère, par sa mère, du roi *Vitchitravîrya*. On prétend que ce prince étant mort sans enfans, sa veuve épousa *Vyâsa*, qui en eut deux fils, *Dhritarâchtra* et *Pandou*. Il aurait donc été l'aïeul des *Pândavas* et des *Cauravas*. D'autres croient qu'il n'a été que le tuteur et le père spirituel des deux fils de *Vitchitravîrya*.

[2] Nous avons vu ailleurs que les mauvais génies, nommés *asouras*, étaient aussi appelés *Daityas*, comme fils de *Diti*; d'autres sont regardés comme fils de *Danou*, et appelés *Dânavas*.

me faire connaître les attributs adorables et divins par lesquels vous pénétrez et habitez les mondes. Comment, en méditant sans cesse vos voies, pourrais-je bien connaître votre connexion avec eux? apprenez-moi, Seigneur, quelle idée je dois avoir de votre essence et de votre grandeur mystérieuse; veuillez m'en instruire en détail, ô vous que les hommes invoquent; je ne me rassasie point de vous entendre, votre parole est pour moi la liqueur d'immortalité. »

LE DIEU.

« O toi, le meilleur des descendans de *Courou*, je vais te dire les merveilles de mon être, mais je ne m'arrêterai qu'aux principales, car elles sont infinies. Prince, dont les cheveux sont bouclés comme des feuilles d'euphorbe [1], je suis l'esprit qui réside en chaque être créé, je suis leur commencement, leur milieu et leur fin. Je suis *Vichnou* parmi les *âdityas*[2], je suis, parmi les astres, le soleil radieux; parmi les vents, je suis *Marîtchi*; et la lune (lunus) [3] parmi les constellations lunaires. Entre les *Vedas*, je suis le *Sama Veda*, et parmi

[1] C'est la traduction littérale de l'épithète *goudâkesa*.

[2] *Aditya* est le nom qu'on donne au soleil, considéré comme fils d'*Aditi*. On compte douze *âdityas*, qui sont comme les formes du soleil pendant les douze mois de l'année. *Vichnou* est le nom de l'un de ces *âdityas*.

[3] La lune, en sanscrit, est un dieu du genre masculin, qu'on appelle *Soma*. Il est le Roi des étoiles et des constellations lunaires, qui sont au nombre de vingt-sept. On en fait autant des nymphes avec lesquelles on le marie.

les *Dévas*, je suis *Indra* lui-même, surnommé *Vâsava* [1]; parmi les moyens de perception, je suis l'ame; et, dans les êtres animés, je suis la pensée. Parmi les *Roudras* [2], je suis *Shiva*, appelé *Shankara*. Parmi les *Yakchas* et les *Râkchasas*, je suis *Couvéra* [3], le dieu des richesses [4]. Parmi les *Vasous*, je suis *Pâvaka*. Parmi les hautes montagnes, je suis le mont *Mérou* [5]. Parmi les maîtres et les instituteurs sacrés, connais mon excellence, ô fils de *Prithâ*, je suis *Vrihaspati* [6]; parmi les guerriers, je suis *Skanda* [7], et parmi les mers, je suis l'Océan.

[1] *Vâsava* est un nom d'*Indra*, qui, dans une de ses naissances, eut pour père *Vasou*.

[2] Les *Roudras* sont des demi-dieux, manifestations inférieures de *Shiva*. On en compte onze; *Shiva* est un des dieux de la Triade indienne : c'est le dieu terrible et destructeur. Un de ses surnoms est *Shankara* : c'est peut-être par euphémisme; car ce mot signifie *prospère*, *qui donne le bonheur*.

[3] Les *Yakchas* sont des demi-dieux attachés au service de *Couvéra*, dieu des richesses, et gardiens de ses jardins et de ses trésors. *Couvéra* habite sur le mont *Kailâsa*; il est, comme le Plutus des Grecs, laid et difforme. Nous avons parlé plus haut des *Râkchasas*.

[4] Les *Vasous* sont des demi-dieux au nombre de huit; parmi eux on compte l'air, appelé *Pavana*, et le feu, appelé *Pâvaka*; ces deux mots signifient *purificateur*. M. Lanjuinais croit que les huit *Vasous* sont les huit gardiens des huit aspects ou côtés du monde.

[5] *Mérou* est le nom d'une montagne qu'on suppose au centre des continens, montagne merveilleuse et divine, dont les poètes font des descriptions exagérées. Les géographes supposent que c'est le plateau de la Tartarie : les Indiens la considèrent comme le pôle du nord.

[6] *Vrihaspati* est le régent de la planète que nous appelons Jupiter : il est le fils de l'un des sept premiers *Richis*, *Angiras*, et son emploi est celui de précepteur des dieux. On sait que le nom donné à un maître est en général *gourou* (*gravis*).

[7] *Scanda* est le dieu de la guerre, autrement nommé *Cârtikeya*, fils de *Shiva*.

Entre les *maharchis*, je suis *Bhrigou*[1]; entre les mots, je suis le monosyllabe *aum*; parmi les prières, je suis l'oraison silencieuse; et parmi les chaînes de montagnes, le mont *Himâlaya*[2]; parmi les arbres, je suis le figuier sacré *Ashouatha*[3], et *Nârada*[4] parmi les *Devarchis*. Je suis *Tchitraratha*[5] parmi les *Gandharvas*, et, parmi les saints, le *mouni Capila*[6]. Apprends que je suis le cheval *Outchaisravas*[7] (né de la mer), avec l'*amrita*, (l'ambroisie.) Parmi les éléphans, je suis *Airâvata*[8], et, parmi les hommes, je suis le roi. Parmi les armes, je suis la foudre, et parmi les vaches à lait, je suis la vache *Câmadhouk*[9]; je suis le générateur *Candarpa*[10]; et, parmi les serpens, je suis

[1] *Bhrigou* est un des sept *Richis*, surnommés *Pradjâpatis*, ou père des êtres. Il donne son nom à l'une des étoiles de la grande ourse.

[2] L'*Himâlaya* est la chaîne de montagnes qui borne l'Inde vers le nord, l'Imaüs et Émodus des anciens. Ce mot signifie *séjour de l'hiver*.

[3] *Ashouattha*, *ficus religiosa*.

[4] *V.* plus haut pour *Nârada*; et pour le mot *Devarchi*, ch. IV, note 4.

[5] *Tchitraratha* est un chef de musiciens célestes, dont le nom est *Gandharvas*.

[6] *V.* pour *Capila*, la note du ch. II.

[7] Dans un tems où la terre était couverte d'eau, les dieux battirent la mer, et il en sortit plusieurs choses précieuses, entre autres l'eau d'immortalité appelée *amrita*, et un cheval nommé *outchaisravas*. Cet événement forme un épisode du *Mahâbhârata*, que M. Vilkins a traduit et inséré dans les notes de sa traduction anglaise du *Bhagavad-gîta*.

[8] *Airâvata* est l'éléphant céleste, monture du dieu *Indra*.

[9] *V.* p. 11, l. 3, n. 1. Cette vache était sortie de la mer en même tems que l'*amrita*. Elle se nomme aussi *Sourabhî*.

[10] *Candarpa*, autrement *Câma*, est le dieu de l'amour dans la mythologie indienne. Fils de *Brahmâ*, il fut consumé par un regard de Shiva, et revint au monde comme fils de *Crichna*.

Vâsouki [1]; je suis *Ananta* parmi les *Nâgas*, et *Varouna* [2], parmi les habitans des eaux. Parmi les *Pitris* [3], je suis *Aryaman*; parmi les juges, *Yama* [4]; *Prahlâda* [5], parmi les *Daityas*; entre les mesures du tems, je suis le tems [6] même; parmi les quadrupèdes, je suis le lion, et le fils de *Vinatâ* [7], parmi les oiseaux. Parmi les choses qui purifient, je suis le vent, *Pavana*; et parmi les hommes d'armes, je suis *Râma* [8]; parmi les poissons, je suis le

[1] Les serpens étaient quelquefois considérés comme des demi-dieux, issus de Cashyapa et de Cadrou, pour peupler le *Pâtala* ou les régions infernales. Leur roi était *Vâsouki*. On les confond quelquefois avec les *Nâgas*, qui semblent ici cependant d'une nature supérieure. Car leur chef est *Ananta*, c'est-à-dire le serpent sur lequel est couché le dieu *Vichnou*. Il a mille têtes, sur l'une desquelles est portée la terre.

[2] *Varouna* est le dieu des eaux : il a une cour composée de *Samoudra*, qui est l'Océan, et des dieux des lacs et rivières.

[3] On appelle *pitri* les ames des ancêtres, dont la lune, suivant quelques auteurs, est le séjour. On leur offre régulièrement des sacrifices. Un de ces *Pitris* porte le nom d'*Aryaman*.

[4] *Yama* est le dieu du *Naraka* ou enfer, qui juge les morts, et qui fait infliger les supplices à ceux qui se sont mal conduits sur la terre. On l'appelle aussi *Dharmarâja* ou roi de la justice.

[5] *Prahlâda* était un prince pieux, fils d'*Hiranyacasipou*, de la race des *Daityas*. Il bravait la puissance de *Vichnou*, qui, pour le vaincre, se changea en *homme-lion*, et le déchira. Son fils, au contraire, fut récompensé de sa foi en *Vichnou*.

[6] Le tems porte le nom de *Câla*. Nous le verrons plus tard personnifié et représenté dans tout son terrible appareil. On le confond avec *Shiva*, *Yama*, ou *Mrityou*, la mort.

[7] Le fils de *Vinatâ* et de *Cashyapa*, est l'oiseau *Garouda*, compagnon et monture du dieu *Vichnou*.

[8] *Râma*, héros dont les aventures forment le sujet du *Râmâyana*. Il est considéré comme un avatare de *Vichnou*. Il conquit l'île de Ceylan où régnait Râvana, qui avait enlevé *Sîtâ*, son épouse.

Macara[1]; et parmi les fleuves, je suis *Jahnavî* (autrement le Gange, fille de *Jahnou*[2]); je suis le commencement, le milieu, la fin des choses qui passent; et, parmi les sciences, je suis celle du premier être; parmi les orateurs, je suis leurs discours même; entre les lettres, je suis *A*; et, dans les différens genres de mots composés, je suis le *Douandoua*[3].

» Je suis le tems éternel et le conservateur de toutes choses. Je suis la mort qui saisit tout, et le producteur des choses futures. Je suis, parmi les êtres féminins, la gloire et la fortune, l'éloquence, la mémoire, la prudence, la constance, la patience. Je suis, parmi les hymnes, l'excellente *Gâyatrî*[4]; parmi les mois, je suis le *mârgashîrcha*[5]; parmi

[1] Le *macara* est un animal fabuleux; c'est une espèce de crocodile unicorne. Il est l'emblème du dieu de l'amour. C'est aussi un des signes du zodiaque, où on le représente avec la tête et les pieds de devant d'une antilope, et le corps et la queue d'un poisson. Il répond au capricorne.

[2] *Jahnou* était un saint qui, occupé d'un sacrifice, avait été troublé par le Gange qui passait à côté de lui. Dans sa colere, il avait avalé toutes ses eaux qu'il laissa ensuite échapper. De là on appela la rivière du Gange, *Jahnavî*, fille de *Jahnou*. En sanscrit les noms de fleuves, à l'exception de deux ou trois, sont du genre féminin.

[3] *Douandoua* est un terme de grammaire qui indique la jonction de deux ou plusieurs noms combinés ensemble, de manière à ce que le dernier porte la marque du cas.

[4] La *Gâyatrî* est un verset des *Vedas*, qui doit être récité mentalement. On personnifie la *Gâyatrî*, et l'on en fait une déesse, que l'on regarde, d'une manière allégorique, comme la mère des trois premières castes, que, dans ce sens, on désigne par le nom de *douija*, ou *régénéré*.

[5] Le mois *mârgashîrcha*, ou *mârgashira*, autrement appelé *agrahâya*-

les six saisons de l'année, je suis le printems[1]; je suis la chance des joueurs; je suis la splendeur des hommes illustres; je suis la victoire; je suis l'industrie; je suis la vigueur des hommes vigoureux. Dans la famille de *Vrichni*, je suis *Vâsoudeva*[2]; et, parmi les *Pândavas*, je suis *Dhananjaya*[3]. Entre les *mounis* ou solitaires, je suis *Vyâsa*[4], et, parmi les poètes, je suis *Oushanas*[5].

» Je suis le bâton[6] de ceux qui châtient, l'adresse des combattans, je suis le silence des solitaires, et la science des savans. Je suis de même la semence de toutes choses dans la nature, ô *Arjouna*, et rien de ce qui se meut ou demeure immobile, n'existe sans moi; heureux guerrier, mes divins attributs sont infinis. Ce que j'en ai dit n'est que

na, est celui qui va de la mi-novembre à la mi-décembre, et pendant lequel la lune est pleine dans l'astérisme *Mrigashiras* ou *mrigashîrcha*, représenté par une tête d'antilope. C'est le huitième de l'année lunaire des Hindous.

[1] Le printems, appelé *vasanta*, est ici désigné par une épithète, *cousoumâcara*, orné de fleurs. Les Indiens comptent six saisons : celle-ci est de la mi-mars à la mi-mai.

[2] L'*â* long dans *Vâsoudeva* indique la descendance, fils de *Vasoudeva*. C'est *Crichna*, né dans une famille collatérale de la race lunaire.

[3] Ce mot est une épithète d'*Arjouna* lui-même, signifiant *vainqueur des richesses*.

[4] *Vyâsa* est un poète et un philosophe, auteur supposé du *Mahâbhârata*, célèbre pour sa science et sa sainteté.

[5] *Oushanas* est un nom de *Shoucra*, régent de la planète que nous appelons Vénus. Il fut le précepteur et le prêtre des Daityas. On le distingue par l'épithète de *cavi*, poète.

[6] *Danda*, ainsi se nomme l'instrument avec lequel se donnait la bastonnade. Cet instrument a été de tout tems chez les Orientaux un grand moyen de gouvernement.

pour exemple. Tout ce qu'il y a d'heureux, d'excellent, d'admirable, provient de ma splendeur. Mais à quoi bon t'exposer tant de science? (Un mot suffit); tout cet univers n'existe que composé de parties de moi-même. »

LEÇON ONZIÈME.

Argument. Transfiguration de *Crichna*.

ARJOUNA dit :

« Cette science [1] mystérieuse et suprême, dont vous m'avez favorisé, a dissipé mon erreur. J'ai entendu de vous-même, dont les yeux brillent comme les feuilles de lotus, ce qui regarde l'origine et la destruction de toutes choses, et votre puissance qui est illimitée. J'ai un vif désir de voir cette forme divine que vous m'avez décrite, ô souverain seigneur, ô le plus excellent des *incorporés* [2]. Si donc vous daignez le permettre, sublime auteur des choses, régulateur de la dévotion qui nous unit à vous, consentez à vous montrer à moi comme esprit infini. »

LE DIEU dit :

« Regarde, fils de *Prithâ*, mes centaines, mes milliers de formes divines si variées en espèces et en couleurs. Vois les *Adityas* et les *Vasous*, les *Roudras* [3]. Vois tant de choses qu'on n'a jamais vues,

[1] Le texte porte : la science de l'*adhyâtma*.

[2] Dans le texte, *pourouchottama*.

[3] *V.* ces mots dans les notes de la leçon précédente.

ô fils de *Bharata*. Vois ici tout le monde animé et inanimé, compris dans mon unité; vois tout ce que tu as désiré de voir. Mais cela ne peut se voir avec tes yeux naturels. Je te donne un œil céleste; ainsi contemple ma connexion (avec l'univers). »

SANJAYA dit :

Hari[1], ce grand maître du culte, qui consiste dans l'union avec Dieu, ayant ainsi parlé, ô roi, se fit voir au fils de *Prithâ* dans sa forme suprême et divine.

Elle avait des visages, des yeux innombrables, elle éclatait en merveilles; elle était chargée d'armes divines et menaçantes; elle portait de nombreuses couronnes, des parures, des vêtemens inondés de parfums divins; elle montrait le Dieu infini dont la face est tournée de tous côtés. La splendeur magnifique de ce grand être était comme celle de mille soleils qui paraîtraient tout-à-coup dans le ciel, s'il était possible. *Arjouna* voyait dans le corps du Dieu suprême l'univers entier divisé en ses parties, et ne formant qu'un tout. Il fut frappé d'étonnement, ses cheveux se hérissèrent, en présence de Dieu; étendant ses mains jointes, il se prosterna et dit :

ARJOUNA dit :

« O Dieu, je vois dans votre corps, tous les *Dévas* rassemblés, et toutes les classes d'êtres animés; le

[1] Nom de *Vichnou*. Ce mot veut dire *vert* ou *jaune*.

seigneur *Brahmâ* assis sur le calice d'un lotus (nymphæa); tous les *Richis* et tous les serpens célestes. Je vous vois vous-même, vos visages, vos bras multipliés, vos nombreuses poitrines [1], je vois vos formes infinies de toutes parts; je ne vois en vous ni commencement, ni milieu, ni fin, ô seigneur universel, qui avez toutes formes. Je vous vois avec la tiare, la massue et le disque [2], avec une masse de gloire qui brille de tous côtés, comme un immense brasier ardent, comme les feux du soleil. Vous êtes l'être simple et inaltérable, le plus sublime objet de science, le grand trésor de l'univers; vous êtes indivisible; vous êtes le gardien de la loi éternelle; vous êtes éternel; vous êtes pour moi le premier esprit *incorporé* [3]. Je vous vois sans commencement, sans milieu, sans fin; votre force est infinie, vos bras sont innombrables; vos yeux sont comme le soleil et la lune; votre visage est éclatant; votre splendeur échauffe l'univers. Vous avez seul étendu entre le ciel et la terre l'espace et les régions de l'air. Les trois mondes sont effrayés, ô grande ame, en voyant votre forme terrible. Les *Souras* en troupes viennent devant vous : il en est qui vous tendent leurs mains suppliantes, et qui vous prient à voix basse. Les

[1] Le texte dit *ventres*.

[2] C'était une espèce d'arme appelée *tchacra* ; le bord de ce disque était aiguisé et tranchant. Il avait en outre un trou par lequel on le lançait au milieu des rangs ennemis, et il était ramené par le moyen d'une courroie.

[3] C'est-à-dire *Pouroucha*.

ôter la vie à tous (ceux qui sont devant nous). Hormis toi seul, il ne survivra aucun de ces guerriers. Courage donc, sois vainqueur de tes ennemis, et seul possède tout l'empire. Je les ai détruits à l'avance, tu n'es que mon instrument, toi qui sais te battre même de la main gauche; attaque *Bhîchma*, *Jayadratha*, *Carna* et les autres guerriers; sois vainqueur de ceux que j'ai déjà frappés; demeure ferme; combats, et tu vaincras tes ennemis. »

SANJAYA dit.

Après ce discours du dieu à la belle chevelure, *Arjouna*, tout tremblant, l'adora, se prosternant; et tenant les mains jointes [1], reprit très-humblement la parole :

ARJOUNA dit :

« O vous qui êtes maître des impressions qui se font sur nos sens, le monde habite en vous, et s'empresse de vous obéir, tous les *Râkchasas* épouvantés s'enfuient devant vous, tandis que les *Siddhas* vous adorent prosternés. Pourquoi ne seraient-ils pas en adoration devant vous, ô grande ame, vous qui êtes plus puissant que *Brahmâ* [2], (le créateur immédiat); vous êtes l'infini, le roi des *Dévas*, l'habitation des mondes. Vous êtes

[1] Cette posture est celle du *critânjali*, qui consiste à élever les mains rapprochées, et la paume en-dessus, comme si l'on présentait son offrande à celui que l'on supplie. Sous ce rapport la traduction aurait besoin d'être modifiée.

[2] *Brahmâ* même périt.

inaltérable, et vous êtes ce qui est, et ce qui n'est pas [1]. Vous êtes le Dieu primitif; le premier *incorporé*, le suprême trésor de cet univers; vous possédez la science, et vous êtes la science qu'il faut acquérir; vous êtes la suprême habitation, et de vous, forme infinie, l'univers est émané. Vous êtes *Vâyou* [2], *Yama*, *Varouna*, la lune, le créateur et le père et l'aïeul des êtres; je me prosterne en vous adorant mille fois, et je vous réitère mes adorations. Je vous adore en avant, en arrière et de tous les côtés, ô Dieu qui êtes tout : vous êtes d'une force, d'une puissance infinie, vous faites tout; vous êtes donc tout. Vous croyant mon compagnon, sans respect je vous ai dit : hé! *Crichna*, ou *Yâdava* [3], hé! mon ami... J'ignorais votre grandeur, je l'ai fait par erreur, par négligence et aussi par affection. Tous mes badinages avec vous, quand vous étiez debout ou couché, ou assis, ou prenant votre repas, en secret ou en public, ô être immense, j'en implore de vous le pardon, vous êtes le père de tous les êtres qui se meuvent ou sont immobiles, vous êtes le *gourou* [4]

[1] *Sadasat*, c'est-à dire existant indépendamment des formes matérielles, qui ne sont pas la vérité, et néanmoins visible par le moyen de ces formes extérieures.

[2] *Vâyou* est le nom du dieu de l'air ou du vent. *V*. plus haut, ainsi que pour *Yama* et *Varouna*, leçon précéd.

[3] Le cinquième roi de la race solaire, *Yayati*, eut plusieurs fils, entre autres *Yadou*, qui fut le père d'une branche collatérale, d'où sortit par la suite le dieu *Crichna*. De son nom ses descendans se nommèrent *Yâdavas*.

[4] Le *gourou* est le maître spirituel.

le plus respectable, vous n'avez point d'égal dans les trois mondes, comment y auriez-vous un supérieur, ô vous qui êtes le seul au-dessus de tout? Ainsi je me prosterne en vous adorant, et j'implore votre faveur, ô Dieu si digne de louanges : pardonnez-moi, ô Dieu, comme le père à son fils, l'ami à son ami, l'amant à sa bien-aimée; j'ai vu des merveilles qui n'avaient pas encore été vues; j'en suis ému de terreur et de joie; veuillez donc, ô Dieu, ô habitation de l'univers, me laisser voir votre forme. Je désire vous voir la tiare sur la tête, et vos mains armées du disque et de la massue [1] ; montrez-vous à moi sous cette forme à quatre bras, vous qui avez mille bras, et qui avez toutes les formes. »

LE DIEU dit :

« Propice à tes vœux, ô *Arjouna,* je t'ai montré, par ma puissance mystérieuse, ma forme suprême, splendide et universelle, infinie et primitive, que toi seul as jamais pu considérer; nul mortel avant toi, vaillant fils de *Courou,* n'avait obtenu la vue de ces merveilles, ni par la lecture des *Vedas*, ni par les sacrifices, ni par les études, ni par les libéralités, ni par les actes du culte, ni par les austères pénitences; après avoir vu cette forme si redoutable, cesse de trembler, et redevenu calme et joyeux, contemple cette forme que maintenant tu demandes à voir. »

[1] Cette représentation de *Crichna* est celle qui lui est ordinaire.

SANJAYA dit :

En même tems le fils de *Vasoudeva* se montra de nouveau sous sa forme ordinaire, et la grande ame reprenant cette forme rassurante, calma les frayeurs d'*Arjouna*.

ARJOUNA dit :

« Je renais en voyant votre figure humaine et paisible, ô désiré des mortels; je ne suis plus troublé, me voilà revenu à mon état naturel. »

LE DIEU ADORABLE dit :

« Cette forme terrible, que je t'ai montrée, les *Dévas* même désirent de la contempler toujours. On ne parvient à me voir tel que tu m'as vu, ni par la lecture des *Vedas*, ni par les austérités, les aumônes ou les sacrifices. Mais on peut me connaître, me voir dans cette forme, on peut être uni à moi, par le moyen du culte rendu à moi seul, fils de *Pandou*. Il vient à moi, ô vainqueur de tes ennemis, celui dont les œuvres se rapportent à moi, qui me sert uniquement, qui renonce à tout désir personnel, et qui vit sans haine à l'égard de tous les êtres animés. »

LEÇON DOUZIÈME.

ARGUMENT. Moyens de plaire au Dieu suprême et de lui être réuni, ou quels sont les plus parfaits adorateurs de Dieu.

ARJOUNA dit :

« Parmi ceux qui vous servent toujours ainsi uni-

quement, il en est qui, de plus, vous adorent comme être inaltérable, et hors de la portée de nos sens; cette dernière circonstance rend-elle plus parfait le culte rendu à vous seul? »

LE DIEU dit :

« Ceux qui me servent toujours ainsi avec une ferme foi sont ceux dont le culte est le plus parfait; mais ceux qui, vainqueurs de leurs inclinations sensuelles, ont pour toutes choses (hormis moi) une entière égalité d'ame, se réjouissent du bonheur de tous les êtres, et m'adorent toujours d'ailleurs comme être inaltérable, hors de la portée des sens, pénétrant tout, incompréhensible, au-dessus de tout, fixe et immuable; ceux-là, certainement, viendront à moi; ces derniers, ceux qui ont leur esprit toujours appliqué à ma nature, non perceptible pour les sens, ont plus à travailler que les autres. La route qu'ils préfèrent est à peine accessible aux êtres corporels. Mais les premiers, ceux qui appliqués à moi, faisant de moi l'objet de leurs pensées, de leurs méditations, n'adressent qu'à moi leur culte, et rapportent à moi toutes leurs œuvres, ô fils de *Prithâ*, bientôt je les délivre de cet océan de vicissitudes qu'on éprouve en cette région de mortalité; donne moi donc ton ame, place-la dans moi, tu habiteras certainement en moi, tu obtiendras ainsi le rang suprême. Si tu te sens incapable d'avoir toujours l'esprit fixé en moi, efforce-toi de m'obtenir, ô contempteur des

richesses, en demeurant constamment uni à moi. Si tu ne peux encore suffire à cette constante union, applique-toi aux œuvres, les rapportant à moi; accomplis les œuvres à cause de moi. Ainsi tu atteindras la perfection, et si cela est encore au-dessus de tes forces, au moins sois-moi dévoué : renonce avec courage au fruit de toutes tes œuvres; la science est meilleure que la pratique; la méditation continue est meilleure que la science; la renonciation au fruit des œuvres est meilleure que la méditation (continue). Cette renonciation fait bientôt arriver au suprême état. J'aime celui qui, exempt d'orgueil et d'égoïsme, bienveillant, compatissant envers tous les êtres animés, indifférent aux peines et aux plaisirs, patient et content, courageux, ferme dans ses résolutions, a l'esprit fixé en moi, et dévoue son culte à moi seul; celui qui ne trouble point les hommes, et qui ne laisse point troubler par eux son esprit; qui ne se livre pas aux mouvemens de la joie ni à ceux de la colère ou de la crainte; celui qui rend son culte à moi seul, demeurant au-dessus des événemens, pur, droit, impartial, libre de sollicitudes, et résigné sur le succès de toutes ses entreprises; celui qui rend son culte à moi seul et demeure sans joie, sans haine, sans tristesse et sans désirs, indifférent au malheur et à la prospérité. J'aime enfin celui qui, persévérant dans le culte rendu à moi seul, est le même pour l'ami et l'ennemi, souffre également le chaud et le froid, la douleur et le plaisir, l'honneur et

l'ignominie, est satisfait de tout ce qui arrive, garde le silence, n'a point d'habitation, et demeure ferme dans ce genre de vie. Ceux qui, animés par la foi, me servent constamment, se nourrissent de cette ambroisie de la religion que je viens de te faire connaître, j'ai pour eux le plus tendre amour. »

LEÇON TREIZIÈME.

Argument. Qu'est-ce que le corps et quel est celui qui le connaît? Qu'est-ce que la matière (ou la nature), et l'esprit (ou l'incorporé)? Qu'est-ce que la vraie science, et l'objet de cette science? Autrement, que signifient les mots : *kchetram, kchetrajna, prakriti, pouroucha, jnânam, jneyam?*

CRICHNA dit :

Apprends, fils de *Countî*, que ce qui peut être blessé, dissous dans les êtres vivans et organisés [1], c'est ce qu'on nomme le corps (*Kchetram*), et que ce qui, dans ces mêmes êtres, est supérieur ou va le premier, ce qui connaît, juge et aperçoit, c'est ce que les sages appellent celui qui connaît le corps. Apprends que dans tout corps animé, c'est moi qui connais le corps (qui suis *Kchetrajna*). Il y a une science qui fait distinguer le corps, et celui qui le connaît; c'est la vraie science. Écoute ce que je vais te dire en abrégé relativement au corps, ce qu'il est, les parties qui le composent, comment il se dissout, et d'où il provient, de quoi il est capable; c'est ce que les *Richis* ont chanté, ensei-

[1] Ce commencement est une paraphrase que le traducteur a jugé nécessaire.

gné, prouvé clairement dans leurs poésies théologiques [1] sur les principes des choses.

» Le corps est sujet à dissolution; on peut dire en abrégé qu'il se compose des cinq élémens : du sentiment de soi-même, de l'intelligence (*bouddhi*), de l'esprit (*avyaktam*) invisible, des onze organes corporels [2] et des cinq sens [3], avec l'amour, l'aversion, le plaisir et la peine, la réflexion et la fermeté.

» La science [4] consiste à être exempt d'orgueil, de fourberie, d'injustice, à avoir de la patience et de la droiture, le respect dû à ceux qui nous instruisent; à être pur, constant, modéré; à réprimer les inclinations sensuelles et l'égoïsme; à méditer sur la naissance, la mort, la vieillesse, la maladie, la douleur et le péché; à être détaché de ses enfans, de sa femme, de sa famille et des autres objets; à conserver une entière égalité d'ame en toutes circonstances favorables ou contraires; à me rendre le culte à moi seul et avec fidélité; à aimer la re-

[1] L'expression est *brahma soûtrapada*, vers qui contiennent les règles de la science divine.

[2] Le texte porte : *les onze sens*, et cependant les Indiens n'en reconnaissent que cinq, comme nous; plus, un sixième, qui est le *manas* ou *instinct passionné*. Il faut donc supposer que l'auteur désigne ici les organes des sens et d'action. Ici on en compte onze; Wilson, dans son Dictionnaire, en désigne et en nomme dix, *dasendrya*, savoir : la peau, l'œil, la langue, le nez, l'oreille, l'organe de la parole, la main, le pied, l'anus et le *pudendum*.

[3] Ce que le traducteur appelle ici *sens*, est dans le texte *objet des sens*, *indriyagotchara*. Ce sont le son, la forme, la couleur, etc.

[4] Vraie science confondue avec l'usage qu'on en fait, avec les effets qu'elle produit sur les vrais savans.

traite, se privant des plaisirs de la société des hommes; à s'appliquer continuellement à la science de l'ame suprême; à la science de ce qui est vous-même [1]; voilà ce que c'est que la science (*jnânam*), et ce qui en diffère, c'est l'ignorance.

» Je vais vous expliquer l'objet de la science, et ce qu'il faut connaître (*jneyam*) pour obtenir l'immortalité.

» Le suprême *Brahma* est sans commencement; on ne peut l'appeler être (*sat*), on ne peut l'appeler non être (*asat*) [2]; il a de toutes parts des mains, des pieds, des têtes, des bouches et des oreilles. Il est dans le monde, et contient en lui tout l'univers; séparé de tous les organes des sens, il en a toutes les perceptions; il est sans désirs, et il pourvoit aux besoins de tout l'univers; il est sans qualités, et il reçoit les impressions de toutes les qualités; il est dans tous les êtres le dedans et le dehors, ce qui se meut et ce qui reste immuable; il est tellement subtil qu'on ne l'aperçoit point; il est loin de nous et il en est près; il est indivisible et il existe en toutes choses; il conserve, détruit et produit tout; il est au-dessus des

[1] Le mot sanscrit est *tattwam*, que Wilson explique par *tat*, *hoc*, (nom de l'Être divin), et *twam*, *tu*. *Tattwam* est l'essence de l'ame, considérée comme la même que l'esprit divin qui anime l'univers. C'est aussi la *vérité*.

[2] Nous avons déjà expliqué le sens de ces mots : la divinité dans ses œuvres est une substance matérielle, et dans son essence un être immatériel; mais comme il n'est qu'un, il ne peut pas être positivement dénommé par l'un ou l'autre mot.

ténèbres et la lumière des lumières; il est la science et l'objet de la science, et ce qu'on obtient par la science; il demeure dans nos ames.

» Voilà en abrégé ce que c'est que le corps (*kchétram*), ce que c'est que la science (*jnânam*), et ce que c'est que l'objet de la science (*jneyam*); ceux qui possèdent cette connaissance et qui rendent le culte à moi seul, s'assimilent à moi.

» Sache maintenant que la matière (*prakriti*) et l'esprit (*pouroucha*, c'est-à-dire l'incorporé) n'ont point eu de commencement, et que les qualités (*gounas*) et les changemens de forme proviennent de la matière. Dans les mouvemens du corps la matière est le principe de l'acte; dans le sentiment du plaisir ou de la peine, c'est l'esprit qui est le principe (actif et passif). L'esprit, comme étant incorporé dans la matière, participe aux qualités qui viennent de la matière; et le penchant qui résulte de ces qualités produit la génération (ou incorporation), et détermine si elle se fera dans une matrice bonne ou mauvaise. L'esprit incorporé est le grand Dieu lui-même, l'esprit suprême; c'est lui qui, dans le corps animé, observe, dirige, protège et reçoit les perceptions.

» Celui qui connaît ainsi l'esprit incorporé, la matière et les qualités, est sauvé de la renaissance mortelle.

» Il y a des hommes qui, par la contemplation et l'opération même de l'esprit, aperçoivent cet esprit

en eux-mêmes [1] : il y en a qui le connaissent par la méthode contemplative du *Sânkhya* [2] ; d'autres par la pratique des œuvres ; d'autres le servent sans l'avoir vu, dociles à l'enseignement qu'ils ont reçu d'autrui. Ces derniers même, à cause de leur docilité, seront exempts de renaissance mortelle.

» Toute génération de substance animée ou inanimée, se fait, ô chef des enfans de *Bharata*, par l'union (l'incorporation) de l'esprit dans la matière. Celui qui voit l'être suprême dans tous les êtres animés, celui qui l'y voit toujours vivant quoiqu'ils périssent, voit ce qui est vrai ; et celui qui, voyant l'être suprême présent, ne pèche point par sa faute, entrera dans la voie suprême. Celui qui voit que ses œuvres sont faites entièrement par l'influence de la matière, et qu'il n'y est pas actif, voit ce qui est vrai ; quand il voit tous les êtres compris dans l'être unique, et cet être unique distribué dans chacun d'eux, il connaît le créateur, et il y sera réuni. Cet esprit suprême et inaltérable étant sans commencement et sans qualités, ô fils de *Countî*, n'agit point dans nos corps et n'y est point souillé par nos actions. Comme l'éther, à cause de sa subtilité, s'insinue partout sans être altéré, de même l'esprit suprême demeure dans nos corps et reste inaltérable. Comme un seul soleil éclaire le monde entier, de même celui qui connaît le corps

[1] Sorte d'illuminisme.

[2] Nous avons déjà vu plusieurs fois que c'est le nom de la méthode du sage *Capila*.

(*kchetrajna*) vivifie tous les corps. Ainsi, celui qui connaît par la lumière de la science, comment le corps et l'esprit sont distincts l'un de l'autre, celui qui sait que l'homme est finalement délivré de sa nature corporelle, parvient à l'être suprême. »

LEÇON QUATORZIÈME.

ARGUMENT. Explication des trois *gounas*, autrement des trois qualités.

LE DIEU dit :

« Je veux maintenant t'apprendre la première, la plus excellente des sciences, celle qui a fait parvenir à la perfection tous les pieux solitaires (*les mounis*). Dirigés par cette science, ils participent à ma nature divine, ils sont exempts de mort, lors même de la dissolution du monde; ils sont exempts de renaissance au tems même d'une création nouvelle.

» J'ai pour matrice *Brahmâ* le grand créateur; c'est en lui, ô fils de *Bharata*, que je dépose mes embryons, d'où proviennent tous les êtres animés, il est la matrice (universelle) où je produis ce nombre infini de formes qui sortent des matrices naturelles, et je suis le père qui répand la semence.

» Il y a trois qualités qui viennent de la matière (*prakriti*), et qui tiennent dans leurs liens l'esprit incorporé, savoir : la bonté (ou vérité), la passion et l'aveuglement (*satwa, rajas* et *tamas*).

» La bonté, à cause de sa pureté, est saine et lumi-

neuse ; elle force l'ame par un doux attrait, et par le goût pour la science. La passion est un désir vif et dominant ; c'est comme une soif qui tourmente, qui maîtrise l'ame, qui la pousse à l'action. L'aveuglement naît de l'ignorance et charme tous les mortels par l'erreur, l'indolence et l'énivrement. La bonté prévaut par la douceur ; la passion éclate et se fortifie par l'action, et l'aveuglement domine en couvrant la science par le voile de l'erreur ; quand on a vaincu la passion et l'aveuglement, la bonté paraît ; quand on a soumis l'aveuglement et la bonté, la passion domine ; et quand on est sans bonté, mais libre de passion, c'est l'aveuglement qui se montre. Lorsque dans le corps, étant purifié à toutes ses portes, naît la science, la bonté a pris de l'accroissement. Lorsqu'on se livre à la cupidité, à la vivacité, à l'empressement, à un désir inquiet d'action, ce sont les effets de la passion qui a pris de la force ; lorsque paraissent l'incertitude, la paresse, l'erreur, la stupidité, ce sont les indices de l'aveuglement. Si le corps se dissout quand la bonté y domine, l'ame s'élève aux régions pures destinées à ceux qui ont connu l'être suprême ; si l'ame est séparée lorsqu'on est dominé par la passion, l'on renaît pour habiter avec ceux que la passion fait agir ; et si l'on meurt dans l'état d'aveuglement, on renaît dans l'état de bête brute.

» Le fruit des bonnes actions est bon et pur ; celui de la passion est le repentir, et celui de l'aveugle-

ment est l'ignorance. De la bonté provient la (vraie) science; de la passion, la cupidité; de l'aveuglement, l'ignorance, l'erreur et la stupidité. Persévérant dans la bonté, l'on s'élève en-haut; persévérant dans la passion, l'on arrive aux régions du milieu; et persévérant dans l'aveuglement, on demeure en-bas. L'esprit spectateur qui ne considère comme agens dans le corps que les trois qualités, et qui connaît l'être supérieur aux trois qualités, parvient à ma nature; l'esprit incorporé, lorsqu'il a surmonté ces trois qualités, est affranchi de la renaissance, de la mort, de la vieillesse et de toute peine; il reçoit la nourriture de l'immortalité. »

ARJOUNA dit :

« Seigneur, à quel signe reconnaît-on celui qui a surmonté les trois qualités? Quel est son genre de vie? Comment peut-on obtenir cette victoire? »

LE DIEU ADORABLE dit :

« On a surmonté les trois qualités, lorsqu'on ne rejette ni la clarté, ni l'activité, ni la stupeur d'esprit [1], quand elles se présentent; lorsqu'on ne les regrette point, quand elles disparaissent; lorsque l'on réside en ce corps, comme dans une hôtellerie; lorsqu'en apercevant en soi l'une ou l'autre des trois qualités, on reste ferme et sans vaciller, demeurant le même dans la douleur et dans le plaisir, maître de soi, considérant du même œil,

[1] Ces trois qualités sont le résultat des trois *gounas*.

la terre, la pierre et l'or, la bonne et la mauvaise fortune, la louange et le blâme, l'estime des autres et leur mépris, ne penchant d'aucun côté, le même envers l'ami et envers l'ennemi, ayant renoncé à toute entreprise; celui qui rend le culte à moi seul, et qui surmonte les trois qualités, participe à ma nature divine. Je suis le siége de *Brahmâ*, de la nourriture incorruptible et immortelle, de la loi éternelle et du bonheur infini »

LEÇON QUINZIÈME.

ARGUMENT. De Dieu considéré comme créateur par émanation de lui-même, et du monde considéré comme émané de Dieu; de Dieu même sous le nom de suprême incorporé (*pourouchottama.*)

LE DIEU dit :

« On célèbre le figuier sacré[1], incorruptible, dont les racines vont en-haut, dont les branches vont en-bas, et dont les feuilles sont des *chants versifiés*[2]. Ceux qui le connaissent, savent le *Veda*. Comme les rameaux de cet arbre naissent des trois qualités, ils s'avancent en-haut et en-bas; et les racines se propagent en-bas, où elles sont retenues

[1] Le lecteur connaît sans doute la propriété de ce figuier indien, dont les branches, en retombant à terre, y prennent racine, et forment bientôt des rejetons autour du premier arbre. Ici l'auteur compare le *Veda* au figuier : ses racines sont au ciel, mais quelques-unes de ses branches, en s'étendant par le moyen des œuvres, vont prendre racine sur la terre.

[2] En sanscrit *tchhandas*: c'est le nom particulier que l'on donne aux mètres des *Vedas*.

pendant cette vie mortelle par les liens de l'action; on ne saurait ici-bas apercevoir ni la nature ni la forme de cet arbre, ni son objet; mais on peut couper toutes ses racines avec le glaive tranchant de l'égalité d'ame; après quoi il faut rechercher cette voie d'où l'on ne revient plus; c'est moi qui suis cette voie, je mène à ce premier incorporé, d'où est émané ce fleuve antique (l'univers). Ceux qui sont exempts d'orgueil, de folie, de péché, de désirs, constamment occupés de l'esprit suprême, sans amour du plaisir et sans haine de la douleur, ceux-là marchent sans s'égarer dans cette voie impérissable, qui n'est éclairée ni par le soleil, ni par la lune, ni par le feu, cette voie d'où l'on ne revient point et qui est ma suprême demeure.

» Il y a de moi-même, en ce monde des mortels, une portion vitale, éternelle, qui, par son action, attire du sein de la matière (ou nature) l'ame et les cinq organes des sens, soit que l'ame sorte d'un corps ou qu'elle y entre; cette portion de l'esprit suprême s'empare de l'ame et des cinq sens, et les entraîne ensuite, comme le vent emmène les odeurs qu'il a enlevées. Cette même portion gouverne l'ame, et les organes de l'ouie, de la vue, du tact et de l'odeur, et c'est elle qui reçoit les impressions des choses sensibles. L'insensé n'aperçoit pas en lui cette portion de moi-même, qui, dans lui, s'unit aux qualités; il ne l'aperçoit pas, soit qu'elle entre, soit qu'elle sorte du corps, soit qu'elle y

réside et qu'elle en recoive les sensations. Mais ceux-là la voient qui ont les yeux de la science. Les *yogîs* s'appliquant à la méditation, peuvent la voir fixée dans eux-mêmes, et, quoiqu'ils s'y exercent, s'ils n'y ont pas fait de certains progrès, ils ne l'aperçoivent pas, faute d'y penser assez.

» Je suis la lumière accumulée dans le soleil et qui éclaire le monde, et celle qui se trouve dans la lune et dans le feu; je pénètre tout ce qui existe dans la nature, et je le conserve par mon influence; je nourris, je conserve toutes les plantes, et me changeant en sève, je les rend savoureuses. Je deviens la chaleur disséminée dans le corps des animaux, en m'unissant à l'air qu'ils respirent et qu'ils exhalent [1]; c'est moi qui digère leurs alimens des quatre espèces [2]. Je réside au cœur de chaque animal; c'est de moi que vient la mémoire, la science, et le raisonnement; et dans tous les livres qui enseignent la religion et les devoirs, je suis la science et l'objet de la science; je suis encore l'interprète de ces livres.

» Il y a deux esprits *incorporés*, l'un altérable et l'autre inaltérable. Le premier se trouve dans tous les êtres qui ont vie, et l'inaltérable est placé en-haut [3]. Outre ces deux esprits, il y en a un troi-

[1] Le texte porte *prâna* et *apâna*; l'un est l'haleine, et l'autre le vent inférieur. Tel est au moins le sens que lui donne Wilson.

[2] La nourriture est ou mâchée avec les dents, ou léchée avec la langue, ou sucée avec les lèvres, ou ruminée dans l'estomac.

[3] C'est-à-dire il est l'essence divine; en sanscrit *cautastha*.

sième, l'esprit suprême, le premier esprit, qui, pénétrant les trois mondes, les conserve, en est l'inaltérable maître; je suis au-dessus de l'esprit altérable, et au-dessus de l'esprit inaltérable qui habite en chaque homme; c'est pourquoi l'on me nomme, dans le monde et dans les livres sacrés, le suprême esprit ou le suprême incorporé (*pourouçhottama*). L'homme exempt d'erreur, qui me connaît dans cet état de suprême esprit, connaît toutes choses, ô fils de *Bharata*, et me sert (uniquement) dans toute sa conduite. Ainsi, *Arjouna*, je t'ai fait connaître cette doctrine secrète; celui qui la comprend sera un homme sage, et il fera tout ce qu'il doit faire.»

LEÇON SEIZIÈME.

ARGUMENT. De la prédestination des hommes, les uns pour être de la nature divine et réunis après leur mort à l'esprit suprême, et les autres pour subir le sort des mauvais esprits, et être astreints de nouveau aux peines de la vie mortelle dans les régions inférieures[1].

Celui qui naît destiné à s'unir à la divinité, est sans crainte; il purifie son ame; il s'applique sans relâche à la science de l'union à l'esprit suprême: il est libéral; il dompte ses passions; il offre (il fait offrir) des sacrifices; il fait des méditations pieuses; sa vie est austère; il a de la droiture et de la véracité; il s'abstient de nuire (aux êtres animés); il a pour

[1] Dans ce chapitre, il n'est pas question de la nature ou destinée intermédiaire, suivant laquelle beaucoup d'hommes vont pour un tems dans le ciel d'*Indra* avant de renaître dans l'état mortel.

eux de la bienveillance; il ne se livre pas à la colère; il s'abstient de la calomnie et de la vengeance; il est doux, modeste, patient, pur, ferme et courageux.

Au contraire, celui qui naît destiné à subir le sort des mauvais esprits (*asoura*), on le reconnaît à son hypocrisie, à son orgueil; il est insolent et colère, il insulte, et il vit dans l'ignorance. Le premier sera délivré, en mourant, de tous les maux attachés à la vie mortelle; mais le second est destiné à renaître pour les souffrir. Console-toi, *Arjouna*, tu fus prédestiné, en naissant, pour être uni à la divinité.

Il y a donc ici-bas deux espèces d'êtres animés; les uns naissent avec la destinée divine, et les autres avec la destinée des mauvais esprits. Je t'ai expliqué les vertus qui distinguent les premiers; voici le détail des principaux vices qui caractérisent les seconds.

Ceux-ci n'ont la science ni de la vie active, ni de la vie contemplative; on ne trouve chez eux ni pureté (de vues), ni vérité, ni règle de conduite. Ils disent que le monde n'a rien de réel, rien de stable; qu'il est sans régulateur, sans commencement et sans fin, et qu'un désir brutal et passionné en est la cause unique : fixés dans cette opinion, ces êtres, d'ailleurs inconstans et peu intelligens, se précipitent dans l'action et agissent pour le malheur du monde; livrés à leurs désirs, ils courent follement après des chimères, et n'attendant rien

après la mort, ils vivent sans but, ils sont pleins de fourberie, d'orgueil, de témérité, et se plongent dans la débauche. Ils ne songent qu'à satisfaire leurs passions qui demeurent toujours insatiables. « Jouissons, se disent-ils à eux-mêmes, autant qu'il nous est possible; » et, ce plan arrêté, ils s'enlacent dans les liens multipliés de l'espérance; ils s'abandonnent à la cupidité, à la colère; afin de jouir davantage, ils s'efforcent d'accumuler des richesses par toutes sortes d'iniquités. Ils se disent : « Aujourd'hui j'ai pris ceci, demain j'aurai cet objet de mes désirs; me voilà devenu le maître de cet avantage, je veux m'en procurer un autre. Voilà un ennemi que j'ai détruit, demain j'en ferai périr d'autres; c'est moi qui suis le maître; je suis plongé dans les délices, j'atteins en tout à la perfection; je suis supérieur aux autres, je suis heureux, opulent, généreux; qui donc est semblable à moi? J'immolerai des victimes; je donnerai des repas splendides; je ferai des présens. » Telles sont les pensées de ces malheureux dans l'excès de leur ignorance. Tourmentés par leurs vains projets, enveloppés dans les réseaux de la folie, esclaves de leurs coupables désirs, ils s'élancent dans les régions inférieures et impures [1]. Présomptueux, riches, orgueilleux et téméraires, s'ils font un acte de culte, il n'est point conforme

[1] Le nom de ces régions est *Naraka*. C'est là que règne *Yama* dieu des enfers.

aux règles, il n'est qu'hypocrisie; n'aimant qu'eux, ils s'abandonnent à la fierté, à la cupidité, à la violence, à la colère, à la diffamation, ils me haïssent en eux-mêmes et dans les autres. Ces furieux, ces hommes atroces, ces abjectes créatures, ces malheureux, je les jette dans les liens d'une mortalité nouvelle (après leur mort); ils continuent à renaître en des matrices de mauvais esprits, et ces insensés ne revenant point à moi dans leurs renaissances multipliées, ils entrent toujours dans la voie des régions inférieures.

» L'enfer a trois portes par lesquelles ils se perdent, et dont il faut se détourner; ce sont : la passion, la colère et l'avarice. En évitant ces trois issues ténébreuses, et recherchant sa (vraie) félicité, l'on entre dans la voie des régions supérieures. Celui qui abandonne les préceptes des *shâstras*[1] pour vivre au gré de sa passion, n'arrive ni à la perfection ni au bonheur, et n'entre point dans la voie des régions supérieures; ainsi donc, *Arjouna*, règle, suivant les préceptes des *shâstras*, tes actions et tes omissions : sachant qu'ils te commandent l'action, mets ce commandement en pratique. »

[1] On entend proprement par *shâstra* tout recueil des écritures sacrées; et comme chez les Indous, tout se rapporte à la religion, toute espèce de livre porte le nom de *shâstra*.

LEÇON DIX-SEPTIÈME.

ARGUMENT. De la foi et de ses trois espèces; trois espèces d'actes religieux : les sacrifices, les libéralités et l'austérité. Instructions sur les monosyllabes divins.

ARJOUNA dit :

« Ceux qui négligent les préceptes des *shâstras* et font des actes de religion avec foi (c'est-à-dire, conformément à leur conscience mal éclairée), quel est leur sort, ô *Crichna!* est-ce la place qu'on obtient par la vérité, ou celle qu'on obtient par la passion, ou enfin celle où conduit l'aveuglement ? »

LE DIEU dit :

« Comme il y a trois qualités, il y a trois sortes de foi : foi de bonté (vérité), foi de passion, et foi de ténèbres. Écoute, la foi de chacun, ô fils de *Bharata,* est de même nature que sa qualité personnelle et que l'objet auquel il a foi ; ceux qui ont la bonté (vérité) rendent leur culte aux *Dévas*[1]; les passionnés, aux *Yakchas* et aux mauvais esprits (*Râkchasas*[2]); les ténébreux, aux esprits des morts (*Pretas*) et aux troupes d'esprits inférieurs (*Bhoûtas*[3]).

» Il y en a qui, par hypocrisie, présomption,

[1] Aux *Devas* et non au suprême esprit.

[2] *V.* ailleurs les notes sur les *Yackchas* et les *Râkchasas*.

[3] On désigne par le mot *Bhoûta* une espèce d'esprits malins habitant les cimetières, et qui trompent ou dévorent les hommes. Ce sont aussi des demi-dieux d'une classe particulière : ainsi se nomment encore les cinq élémens.

passion, emportement et violence de caractère, s'imposent de terribles austérités, non commandées par les *shâstras*, insensés qui tourmentent leur organisation corporelle, et par conséquent moi-même, qui habite en leurs corps. Apprends qu'ils auront le séjour des mauvais esprits (*Asoura*).

» Comme il y a trois espèces de nourriture qui plaisent aux mortels (suivant la qualité qu'ils apportent en naissant), il y a aussi trois espèces de sacrifices, trois espèces d'austérités et trois espèces de libéralités; écoute ces distinctions.

» Ceux qui sont nés avec la qualité de vérité (ou de bonté), aiment la nourriture qui prolonge leur vie, augmente leurs forces, leur santé, leur bien-être et leur gaîté, qui a une bonne saveur, qui est douce, solide et agréable. Les alimens qui plaisent aux passionnés, sont les alimens âcres, aigres, salés, trop chauds, piquans, astringens, trop échauffans, produisant le malaise, les douleurs et les maladies. Les alimens qui plaisent à ceux qui sont nés hommes des ténèbres, sont les alimens trop long-tems gardés, insipides, putrides, rejetés et même impurs.

» Le sacrifice accompli selon les règles des *shâstras*, sans vue de récompense, sans nulle autre intention que d'accomplir ce devoir, est le sacrifice de bonté. Celui qui est fait en vue de la récompense ou par hypocrisie, ô le meilleur des enfans de *Bharata*, c'est le sacrifice de passion; et celui qui est offert sans foi, sans cérémonies, sans distribution

de nourriture, sans prières, sans présens faits aux *Gourous*, c'est le sacrifice des ténèbres.

» Le respect envers les *Devas*, les *Brahmanes*, les *Gourous* et les savans, la pureté, la droiture, la justice, la fidélité aux devoirs de *Brahmatchari*, constituent ce qu'on appelle *austérité corporelle*. Des paroles qui ne produisent aucun trouble, qui sont pleines de douceur et de vérité, et l'habitude de lire en silence les livres sacrés, constituent *l'austérité orale*. Le calme de l'esprit, la bienveillance, le silence, la répression des penchans naturels et la pureté de cœur, caractérisent l'*austérité spirituelle*. Et cette *triple* austérité, pratiquée avec une grande foi et non en vue d'aucune récompense, est l'austérité de *bonté* (autrement *essentielle* et *véritable* [1]). L'austérité pratiquée pour se procurer de la réputation, des honneurs, du respect, est l'austérité de *passion* : elle est faible et inconstante. L'austérité de celui qui, par une imagination insensée, ou dans la vue de nuire à autrui, se fait souffrir et se tourmente lui-même, c'est l'austérité de *ténèbres*. La libéralité vient de

[1] En sanscrit, *douija*, *deux fois né*, *régénéré*. L'investiture du cordon brahmanique est comme une seconde naissance ; une naissance à la vie spirituelle.

[2] Le mot *satoua* vient du particip présent du verbe *être* ; c'est donc *la qualité de ce qui est*. La vérité, disent les philosophes, est ce qui est. C'est ce que M. Schlegel a rendu par le mot latin *essentia*. Ici le traducteur français avait substitué le mot de *bonté* au mot *vérité* ou *essence*. Mais il a voulu cependant reproduire l'idée de ses devanciers, en insérant ces deux épithètes *essentielle* et *véritable*, dont la langue française ne s'accommode point.

la *vérité*, quand elle est faite sans motif d'intérêt pour gagner une protection auprès des grands, mais en vue d'accomplir un devoir, selon le tems et le lieu et suivant les mérites des donataires.

» Elle est *passionnée*, si elle est faite pour obtenir quelque faveur ou quelque autre profit, ou avec un sentiment de répugnance.

» Et c'est une libéralité de *ténèbres*, si elle est faite hors du tems et du lieu convenables, à des gens indignes, d'une manière messéante et dédaigneuse.

» *Aum, tat, sat,* sont trois noms de Dieu. Dieu établit anciennement les *Brahmanes;* il a donné les *Vedas* et institué les sacrifices. Voilà pourquoi ceux qui connaissent *Brahma,* les adorateurs de Dieu, prononcent le mot *aum* avant de commencer un sacrifice, un acte de libéralité ou d'austérité (religieuse). Ceux qui désirent être délivrés pour toujours des liens de la vie mortelle, prononcent le mot *tat* avant de faire aucun acte de sacrifice, de libéralité, ou d'austérité (religieuse), et ils font ces actes sans aucune vue de récompense. *Sat,* ce nom désigne la vérité, la bonté, et toute œuvre digne de louange; il signifie de même et la persévérance à faire des sacrifices, des libéralités, des austérités (religieuses), et tous les actes qui sont faits pour préparer l'accomplissement de l'une ou de l'autre de ces trois bonnes œuvres. Enfin tout acte des sacrifices ou de libéralité ou d'austérité (religieuse) qui n'est point accompagné de la foi,

est appelé *asat*, ou sans vérité (sans bonté), et ne vaut ni pour cette vie ni pour le tems qui suivra la mort. »

LEÇON DIX-HUITIÈME.

ARGUMENT. Du renoncement aux œuvres, et du fruit des œuvres pour être exempté de reprendre la vie mortelle.

ARJOUNA.

« Grand héros, maître de la science qui apprend à dompter les sens, vainqueur du démon *Kési* [1], je désire connaître la nature du *sannyása* et du *tyága* (du renoncement aux œuvres et du renoncement au fruit des œuvres). »

DIEU répondit :

« Les poètes appellent *sannyása* le renoncement aux œuvres licites, et les doctes appellent *tyága* le renoncement à la récompense des œuvres. Quelques sages ont enseigné que c'est une faute de ne pas renoncer à toutes les œuvres sans exception; d'autres ont prétendu qu'il ne faut pas renoncer aux œuvres de religion, c'est-à-dire aux sacrifices, aux austérités. Sur le renoncement, voici quelle est mon immuable doctrine, ô excellent fils de *Bharata*; il y a trois sortes de renoncemens : il ne faut pas renoncer aux œuvres concernant les sacrifices, les libéralités; les austérités, au contraire, il faut les accomplir; ce sont elles qui produisent

[1] *Crichna*, dans son enfance, avait vaincu un mauvais esprit nommé *Kési*.

la purification des sages. De même il faut qu'un guerrier combatte, c'est ma volonté suprême et certaine. Il ne convient pas de renoncer aux œuvres que la morale prescrit, ce serait une folie, un renoncement de *ténèbres*. Si quelqu'un trouvant une œuvre difficile, y renonce pour éviter les fatigues, c'est un renoncement de *passion;* il n'en sera pas récompensé. Il faut agir, ô *Arjouna;* toute œuvre qui est un devoir, et qui est faite sans passion, sans espoir de récompense, est un renoncement de *vérité*. Après un tel renoncement, il ne se refuse pas à l'œuvre, parce qu'elle est affligeante; il ne s'y livre pas avec joie, parce qu'elle est un plaisir; uni à la *vérité,* il est sage, il se détermine sans hésitation (à faire l'œuvre qu'il doit faire, à omettre celle dont il doit s'abstenir). Le renoncement absolu aux œuvres excède les pouvoirs de l'ame incorporée. Le vrai renoncement consiste à renoncer au fruit des œuvres. Ce fruit est désiré ou non désiré, ou bien il n'est ni l'un ni l'autre. On peut obtenir ces trois fruits, si l'on n'a pas absolument renoncé aux œuvres, mais les *sannyâsis,* c'est-à-dire ceux qui ont renoncé à toutes les œuvres, ne peuvent jamais obtenir aucun des trois fruits.

» Le *Sânkhya* enseigne qu'il y a cinq principes qui ont part à l'accomplissement de chaque œuvre juste ou injuste, savoir : la direction [1], l'agent, les

[1] Le mot sanscrit est *adhichthânam*. C'est probablement l'ame.

instrumens divers, les moyens d'exécution et la fatalité. A l'œuvre juste ou injuste qu'un homme exécute avec son corps, sa voix ou son esprit, concourent ces cinq principes. Celui qui s'imagine être seul agent dans son œuvre, en juge ainsi par faiblesse d'esprit; il voit mal, il est insensé. Celui qui n'est pas enflé de présomption, et dont l'ame est pure, s'il combat dans une bataille où des hommes sont tués, ce n'est pas lui qui les tue, il n'est pas lié par ces meurtres [1].

» Quand on examine la nature d'une œuvre, il faut distinguer la chose à connaître, la connaissance de la chose et celui qui a cette connaissance; et dans l'œuvre même il faut distinguer l'instrument, l'œuvre et l'agent. La connaissance, l'œuvre et l'agent, sont de trois sortes, selon que chacune provient de l'une des trois qualités (*gouna*).

» Ainsi la connaissance de *vérité* est celle de l'homme qui, dans tout ce qui existe, ne voit qu'un seul principe d'existence, principe incorruptible, se trouvant indivisible dans des choses divisibles. La connaissance de *passion* est celle de l'homme qui, dans tout ce qui existe, aperçoit autant d'êtres singuliers qu'il voit de modes particuliers d'existence. Enfin, la connaissance de *ténèbres* est celle qui considère chaque objet à part, comme s'il était le tout, comme si l'univers était sans principe; c'est là une connaissance fausse, trop étroite.

[1] Il n'est pas sujet à renaître à cause de ces meurtres.

» De même l'œuvre accomplie par devoir, sans désirs, sans vue (de récompense), sans passion, sans colère, est une œuvre de *vérité;* celle qui a pour but de satisfaire les passions, qui provient d'orgueil et de présomption, qui s'accomplit avec efforts, est une œuvre de *passion;* (et) celle qui se fait sottement, sans considérer la justice, ni les moyens de réussir, ni les pernicieuses conséquences, est une œuvre de *ténèbres.*

» De même l'agent sans désirs, sans présomption, courageux et persévérant, qui demeure inaltérable dans le bon et le mauvais succès, c'est un agent de *vérité;* celui qui est agité par des passions, qui aspire aux fruits de ses œuvres, qui est avide, prompt à commettre l'injustice, impur, qui s'abandonne à la joie ou à la tristesse, est un agent de *passion;* et l'homme téméraire, vil, obstiné, malicieux, oisif, paresseux, qui se décourage et temporise, est un agent de *passion.*

» Il y a aussi, suivant les trois qualités, trois sortes d'esprit et trois sortes de constance; écoutes-en l'explication détaillée et complète, ô fils de *Prithá,* et contempteur des richesses.

» L'esprit de l'homme qui sait à propos attaquer et faire sa retraite, qui connaît quand il convient d'agir ou de ne pas agir, ce qui est à craindre, et ce qui n'est pas redoutable, ce qui met en péril, et ce qui donne la sécurité, (enfin) le nœud (de l'affaire) et son dénoûment, c'est l'esprit de *vérité;* l'esprit qui ne discerne pas ce qui est juste, de ce

qui est injuste, ce qu'il faut faire, de ce qu'il faut éviter, c'est l'esprit de *passion*; (et) l'esprit aveugle qui prend l'injustice pour la justice, et voit dans toutes choses le contraire de la vérité, c'est l'esprit de *ténèbres*.

» De même cette constance, ô fils de *Prithâ*, qui dirige toujours suivant la religion l'ame et l'esprit vital, les sens et la conduite, est la constance de *vérité*; la constance avec laquelle on recherche avec passion et en vue des avantages qui en résultent, ce qui est honorable, utile et agréable, est la constance de *passion*; et l'opiniâtreté avec laquelle un insensé se livre à la paresse, à la peur, aux soucis, à la tristesse, à la lâcheté, ô fils de *Prithâ*, c'est la constance de *ténèbres*.

» Apprends de moi, ô prince de la maison de *Bhârata*, qu'il y a (semblablement) trois sortes de plaisirs; plaisir de *vérité*, celui qui ne s'use point par l'habitude, et qui fait cesser la peine; qui, au commencement, est amer comme un poison, et doux à la fin comme la liqueur d'immortalité. Il naît de la tranquillité de l'ame. Plaisir de *passion*: il provient de l'union des organes avec leurs objets. Au commencement il est doux comme la liqueur d'immortalité; à la fin il est amer comme le poison. (Enfin), plaisir de *ténèbres*, au bord du vase et au fond ce n'est qu'illusion d'esprit; il augmente la torpeur, la paresse et la témérité.

» *Parmi les intelligences* créées, aucun être sur

la terre, ni au ciel parmi les *Devas*, n'est exempt de ces trois qualités naturelles.

» Les devoirs respectifs des *Brahmanes*, des *kchatriyas*, des *vaishyas* et des *shoûdras*, ô vainqueur de tes ennemis, leur ont été imputés d'après les qualités propres naturellement à chacune des castes. Selon le caractère naturel des Brahmanes, leurs devoirs respectifs sont la tranquillité (de l'ame), la répression des sens, l'austérité de vie, la pureté (du cœur et de l'esprit), la patience, la droiture, la science sacrée et la science mondaine [1], et la foi religieuse. La valeur guerrière, la magnificence, la libéralité, la fermeté, l'habileté à combattre, à faire retraite, à gouverner, enfin le commandement, sont les devoirs et les qualités naturelles des *kchatriyas*. L'agriculture, le soin des bestiaux et le trafic, sont les devoirs et les qualités naturelles des *vaishyas*; enfin, le devoir des *shoûdras*, et leur disposition naturelle, c'est le service manuel et domestique.

» Celui qui est content de son état, parvient à la perfection; et voici comment: il offre le sacrifice des œuvres de son état au créateur de l'univers, et de tout ce qui respire; c'est ainsi qu'il atteint la

[1] Qu'est-ce que *vijnâna*? Est-ce la privation, le mépris de la science qui n'est pas celle de Dieu, le mépris de la science qui détourne de l'union avec Dieu? Est-ce la science *particulière* de l'homme, *scientia de mundo*, opposée à *jnânam*, science de Dieu, ou science *universelle*? J'ai exposé mes scrupules sur ce mot difficile. Wilson le rend par instruction mondaine.

perfection. Il vaut mieux s'acquitter malgré sa faiblesse, comme on peut, des devoirs propres de son état, que d'accomplir exactement les devoirs d'un autre état. On ne pèche point, quand on ne fait que remplir un devoir prescrit par le caractère naturel : il ne faut pas, ô fils de *Countí*, abandonner un pareil devoir, quoiqu'on ne puisse l'accomplir sans y commettre des fautes. Il n'est point d'action humaine sans défauts, comme il n'y a point de feu sans fumée. Un homme sans attachement, qui se réprime en toute chose, qui ne cède point à ses penchans, s'avance par ce genre de renoncement vers l'entière perfection; comment, après y être parvenu, il obtient le créateur, je vais te le dire en peu de paroles, ô fils de *Countí*; c'est le suprême degré de la science, l'homme qui a religieusement purifié son ame, qui a renoncé au son et aux autres objets des sens, libre d'amour et de haine, cherchant la solitude, légérement nourri, réprimant sa langue, son corps et son esprit, appliqué à la contemplation, et toujours occupé à dompter ses passions, sans présomption, sans violence ni orgueil, sans cupidité, sans colère et sans avarice, insouciant de ses avantages, et entièrement calme, il devient conforme à la nature de *Brahma*; et dans cet état, participant à la lumière divine, il est exempt de peine et de désir, indifférent envers tous les êtres animés, et parvient à la plus haute dévotion envers moi. Par cette dévotion, il me connaît tel que je suis, et m'ayant

connu ainsi, il entre aussitôt dans moi-même. Celui-là qui fait continuellement toutes ses œuvres en mettant en moi sa confiance, entrera par ma bonté dans la voie éternelle qui ne finira point. Par zèle envers moi, dans ta pensée, abandonne-moi toutes tes œuvres, et te confiant dans cette dévotion de l'esprit, demeure toujours par la méditation uni à moi. Dans cette union spirituelle, tu échapperas par ma faveur à tous les dangers; mais si, par présomption de toi-même, tu ne m'écoutes point, tu périras. Appuyé sur ta présomption, tu as le dessein de ne point combattre; c'est en vain, tu combattras, emporté par ta propre nature. Enchaîné par ce devoir naturel de combattre, que par méprise tu ne veux pas remplir, tu l'accompliras, fils de *Countî*, malgré toi.

» Le seigneur suprême est présent dans le cœur de tous les êtres animés; son pouvoir surnaturel et magique est comme une roue qui les entraîne [1] rapidement; aie recours à lui avec le plus grand respect, ô fils de *Bharata!* Par sa faveur tu obtiendras la suprême quiétude et la demeure éternelle. Ainsi je viens de t'apprendre une science plus secrète que le secret même; médite-la profondément, et puis tu feras ce qui te plaira.

» Écoute encore la meilleure de mes paroles, e
la plus mystérieuse. Tu m'es cher, que ta confian

[1] Ou qui les fait *mouvoir*. Car *yantra* est aussi une *machine* e
néral. Ainsi *jalayantra* est une machine hydraulique.

donc soit inébranlable ; je vais te déclarer ce qui te sera utile. Donne-toi à moi en esprit, sois mon adorateur ; offre-moi tes sacrifices ; adresse-moi tes adorations ; oui, tu viendras en moi ; je t'en donne la promesse, je t'aime ; abandonne toute autre pratique religieuse ; aie recours à moi, comme à ton seul asile ; je te remettrai tous tes péchés. Sois donc consolé. . . . .

» Ne révèle jamais ceci à qui ne pratique pas les austérités religieuses, qui ne mène pas une vie dévote, qui me méprise ou me rejette. Celui qui communiquera cette mystérieuse et suprême doctrine à mes adorateurs, et qui m'adorera lui-même, viendra certainement en moi. Il ne peut pas faire une œuvre qui me soit plus agréable, et personne sur la terre ne me sera plus cher que lui. Celui qui étudiera ce pieux colloque tenu entre nous deux, me cherchera avec le sacrifice de la science. Je le veux ainsi.

» As-tu écouté ce que j'ai dit, ô fils de *Prithâ*, avec attention ? O contempteur des richesses, la science a-t-elle dissipé en toi l'illusion de l'ignorance ? »

ARJOUNA dit :

« L'illusion est dissipée, j'ai recouvré la mémoire par ta faveur : rassuré, délivré de mes doutes, je suivrai tes conseils. »

SANJAYA dit :

Ainsi j'écoutais l'admirable entretien du fils de

Vasoudeva et du magnanime fils de *Prithâ;* j'en éprouvais la plus terrible émotion, et après avoir, par une faveur spéciale de *Vyâsa,* entendu le grand mystère, cette doctrine de l'union avec Dieu, que le maître de *Crichna* lui-même a expliquée devant moi, repassant et repassant encore dans mon esprit le saint dialogue du Dieu et d'*Arjouna,* je ressens une joie continuelle; je me rappelle, ô grand roi, et je me représente de nouveau la miraculeuse figure de *Hari,* j'en demeure stupéfié, et m'en réjouis de nouveau. Du côté où se trouve le maître de l'*union,* du côté où se trouve armé de son arc le fils de *Prithâ;* là, je le pense, est le bonheur, la victoire, l'heureux succès et la puissance perpétuelle.

LE BHAGAVAD-GITA,

OU

LE CHANT DIVIN,

NEUVIÈME LEÇON,

TEXTE ET TRADUCTION LATINE EN REGARD.

LEÇON NEUVIÈME DU BHAGAVAD-GITA.

SHRI BHAGAVAN OUVATCHA.

1. Idam tou te gouhyatamam pravakchyamyanasouyavé
Jnânam vijnânasahitam yajjnâtwâ mokchyasé 'shoubhât.

2. Râjavidyâ râjagouhyam pavitram idam outtamam
Pratyakchâvagamam dharmyam sousoukham cartoum avyayam.

3. Ashraddhadhânâh pourouchâ dharmasyâsya paramtapa
Aprâpya mâm nivartante mrityousamsâravartmani.

4. Mayâ tatam idam sarouam jagad avyoukta moûrtinâ
Matsthân sarouabhoûtâni natchâham techouavasthitah.

5. Natcha matsthâni bhoûtâni pashya me yogam aishoua-ram
Bhoûtabhrinnatcha bhoûtastho mamâtmâ bhoûtabhâ-vanah.

6. Yathâcâshasthito nityam vâyouh sarouatrago mahân
Tathâ sarouâni bhoûtani matsthânîtyoupadhâraya.

7. Sarouabhoûtâni Caunteya prakritim yânti mâmakîm
Calpakchayé pounasthâni calpâdô visrijâmyaham.

8. Prakritim souâm avachtabhya visrijâmi pounah pounah
Bhoûtagrâmam imam kritsnam avasham prakritervashât.

LECTIO NONA ΤΟΥ BHAGAVAD-GITA,

Ex versione Augusti-Gulielmi Schlegel, multis immutatis.

BEATUM NUMEN DIXIT.

1. (Shloka primus). Nunc vero hanc tibi maxime absconditam effabor haud obtrectanti scientiam (universalem) cum peculiari conjunctam, quam edoctus a malo liberaberis.

2. Hæc est regia scientia, hoc regium arcanum idemque lustramen præstantissimum, ipso intuitu perspicuum, pium, actu percommodum, infinitum.

3. Qui fide carent huic religioni habenda, non adepti me revertuntur in viam mortis.

4. Expansus est universus hic mundus a me formæ visibilis experte, in me insunt entia omnia, neque ego illis immoror;

5. Nec tamen in me insunt omnia; vide mei nobilem connexionem! animantium sustentator, animantibus non insidet spiritus meus animans animantia.

6. Perinde ac cælo semper immoratur aer omnivagus, immensus, similiter cuncta animantia mihi insunt; sic tu intellige.

7. Omnia, periodo finiente, in naturam meam redeunt; illa emitto iterum ad (novas) periodos.

8. Naturam meam complexus emitto iterum iterumque hanc entium compagem, cupiente natura quæ non cupit.

9. Natcha mâm tâni carmâni nibaghnanti dhanamjaya
Oudâsînavadâsînam asactam techou carmasou.

10. Mayâdhyakarâhena prakritih soûyate satcharâtcharam
Hetounânena Caunteya djagad viparivartato.

11. Avajânanti mâm moûdhâ mânouchîm tanoum âshritam
Param bhâvam ajânanto mama bhoûtamaheshouaram.

12. Modhâshâ modhacarmano modhajnânâ vitchetasah
Râkchasîm âsourîm tchaiva prakritim mohinîm shritâh.

13. Mahâtmânas tou mâm Partha daivîm prakritim âshritâh
Bhajantyananyamanaso jnâtoum bhoûtâdim aviayam.

14. Satatam kîrtayanto mâm yatantashtcha dridhavratâh
Namasyantashtcha mâm bhaktyâ nityayouktâ oupâsaté.

15. Inânayajnena tchâpyanye yajyanto mâmoupâsaté
Ecatouena prithaktouena vahoudhâ vishouatomoukham.

16. Aham cratour aham yajnah souadhâham aham aucha-
dam.
Mantro' ham aham evâjyam aham agnir aham houtam

17. Pitâham asya jagato mâtâ dhâtâ pitâmahah
Vedyam pavitram omcâram rik sâma yajour evatcha.

18. Gatir bhartâ prabhouh sâkchî nivâsah sharanam souhrit
Prabhavah pralayah sthânam nidhânam vîjam avyayam.

19. Tapâmyaham aham varcham nigrihnâmyoutsrijâmit cha.
Amritam tchaiva mrityoushtcha sadasatchtcâham Ar-
jouna.

Neque ista opera me alligant, o contemptor opum, tanquam exterum in iis versantem, nec servientem in hisce operibus.

Natura, me inspectante, gignit moventia simul et immobilia; ea de caussa, Cuntidis nate, mundus circumvolvitur.

Despiciunt stulti me humana specie indutum, summam naturam meam ignorantes, animantium dominam;

Vana spe innixi, vanis operibus vacantes, vanæ scientiæ studiosi, intellectu privati, naturam infernam atque dæmoniacam sectantes.

Magnanimi vero, Prithæ fili, ad naturam divinam intenti, colunt me animo (*de me*) unice occupato, gnari me animantium esse principium incorruptibile.

Perpetuo me laudibus celebrantes, adnitentesque, propositi tenaces, atque me salutantes, perpetuo devoti religiose venerantur.

Scientiæ et sacrificio alii quoque litantes me venerantur, in unitate ac *specietate* multifariam facie quoquo obversum.

Ego sum sacrificium, ego oblatio, ego invocatio, ego libatio; oratio secreta ego sum, ego itidem oleum sacrum, ego ignis, ego quod est oblatum.

Pater ego sum hujus mundi, mater, tutor et avus; quod est noscendum, lustrans, monosyllabum, atque tria librorum sacrorum volumina;

Via, nutritor, dominus, testis, domicilium, asylum, amicus, origo, dissolutio, statio, thesaurus, semen inexhaustum.

Orbem ego tepefacio, imbrem retineo vel emitto; ambrosia perinde ac letum, ens et non ens ego sum, ô Arjuna.

30. Api tchet soudourâtchâro bhajeta mâm ananyabhâk
Sâdhour eva sa mantavyah samyag vyavasito hi sah.

31. Kchipram bhavati dharmâtmâ shashouat shântim niga-
tchtchhati
Caunteya pratijânîhi na me bhaktah pranashyati.

32. Mâm hi Pârtha vyapâshritya ye' pi syouh pâpayonayah
Striyo vaishyâs tathâ shoûdrâste' pi yânti parâm gatim.

33. Kim pounar Brâhmanâh pounyâ bhaktâ râjarchayas
tathâ
Anityam asoukham lokam imam prâpya bhajaswa mâm

34. Manmanâ bhava madbhakto madyâjî mâm namascourou
Mâm evaichyasi youktaivam âtmânam matparâyynah.

Si vel admodùm facinorosus cultu me colat non aliorsum distracto, ille quoque sincere probus, in me manet.

Brevi pius evadit, perpetuamque felicitatem adipiscitur. Fidem habeas, Cuntidis nate! nemo cultor mei pessumdabitur.

Quicunque ad me confugiunt, ô Prithæ fili, etiam si in utero peccati concepti fuerint, (nempe) mulieres, et qui conditione sua mercaturæ, vel agriculturæ, vel ministerio domestico vacare debent; hi quoque supremam viam obtinent;

Quanto magis igitur sancti Brahmanes et sancti homines ex tribu militari! in hunc mundum caducum infaustumque ablegatus colas me;

In me intentus esto, mei venerator, mihi lita, me adora; sic te ipsum ubi devoveris, mei studiosus in me habitabis.

LA RELIGION DES INDOUS,

SELON LES VEDAS,

OU

ANALYSE DE L'OUPNEK'HAT,

PUBLIÉ PAR M. ANQUETIL DU PERRON EN 1802, 2 VOL. IN-4°;

PAR M. LE COMTE LANJUINAIS,
Pair de France, Membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur.

Narraverunt mihi fabulationes, sed non ut lex tua, domine.
Ps. CXVIII, v. 85.

AVERTISSEMENT.

CETTE analyse de l'*Oupnek'hat*, estimée de tous ceux qui se sont occupés des dogmes de l'Orient, a déjà été publiée deux fois. En 1823, elle venait d'être insérée dans le *Journal Asiatique*[1], quand l'auteur jugea à propos d'en donner

[1] L'ouvrage publié en 1801 et 1802 par le célèbre Anquetil Duperron, sous le titre d'*Oupnek'hat*, ou *Theologia et Philosophia Indica*, est encore le travail le plus important et le plus considérable que nous possédions en Europe sur les opinions et les doctrines, soit théologiques, soit philosophiques, professées chez les Indiens, et qui leur sont, pour

une édition séparée. Son intention était de la revoir, de l'améliorer, de l'enrichir de nouvelles notes; et un exemplaire, trouvé parmi ses papiers, indique différens changemens qu'il se proposait de faire, et plusieurs observations qu'il voulait ajouter. Nous avons profité de ces indications, autant qu'il a été possible, en regrettant que trop souvent elles fussent trop concises, et par conséquent presque énigmatiques. De pareilles idées ne pouvaient être développées que par celui qui les avait conçues. Nous n'avons point voulu interpréter ses abréviations.

la plupart, communes avec plusieurs autres peuples anciens. Tous les renseignemens qu'il contient sont puisés aux sources les plus respectables. C'est par eux seuls que nous pouvons avoir une idée des choses qui sont contenues dans les *Vedas*, ces précieux monumens de la littérature indienne. Il est seulement fâcheux que le système de traduction strictement littérale, adopté par Anquetil Duperron, ait fait de ce bel ouvrage un livre presque inintelligible. Pour comprendre des matières déjà très-difficiles par elles-mêmes, il faudrait l'attention la plus soutenue et une contention d'esprit dont peu de lecteurs sont capables. M. le comte Lanjuinais est peut-être le seul qui ait tenté une aussi pénible entreprise. Il en a consigné les résultats dans une suite d'articles qu'il a insérés dans le *Magasin Encyclopédique* (IXe année, T. III, V et VI). Ils contiennent une analyse fort bien faite de l'*Oupnek'hat*. Elle est claire, méthodique, savante; en un mot, elle est telle qu'elle ne peut que faire infiniment d'honneur à son auteur. Comme cette analyse n'a jamais eu d'autre publication, et qu'elle mérite d'être plus connue, nous pensons faire une chose agréable à nos lecteurs en la reproduisant dans le *Journal Asiatique*.
J. S.-M.

LA RELIGION DES INDOUS,

SELON LES VEDAS.

Les *Vedas*, ces livres fondamentaux de la religion et des sciences chez les Indiens; ces livres que des savans croient aussi anciens, ou plus anciens que Moïse, sont encore si peu connus dans l'Europe, qu'on a douté qu'ils se trouvassent dans l'Inde [1], et qu'on les a traités même de *fabuleux* [2]. Cependant ils existent en entier à la grande bibliothèque de Paris, mais en sanscrit, qui est la langue originale. Or, le sanscrit, langue ancienne de la Perse comme de l'Inde, et contemporaine de l'hébreu, langue sacrée, liturgique et savante des Brahmanes, langue polie et très-perfectionnée, mère des langues européennes et de quarante langues indiennes vivantes; enfin, dans laquelle il existe encore aujourd'hui une quantité innombra-

[1] Sonnerat, *Voyage aux Indes*, in-4°, t. I, p. 214. De Sainte-Croix, Observ. prélim. sur l'*Ezourvédan*, t. I, p. 111. Supplément aux *Recherches sur les Arts de la Grèce*, par d'Hancarville. Londres, 1785, in 4°, p. 38.

[2] Le savant père Paulin de Saint-Barthélemy, dans le *Systema Brahmanicum*, *Romæ*, 1791, p. 281, se moque beaucoup des Anglais et des Français, même des missionnaires qui ont parlé des *Vedas* comme de choses réelles.

ble de livres anciens et modernes de science et de littérature, en vers et en prose; le sanscrit est malheureusement encore trop peu connu en France et dans le reste de l'Europe.

Dans cet état, l'*Oupnek'hat* d'Anquetil Duperron, cette version latine et littérale d'une traduction persane de longs textes des *Vedas*, contenant l'ancienne théologie et la philosophie secrète de l'Inde, doit encore exciter vivement l'intérêt et l'attention des gens de lettres. La nature du sujet, l'antiquité du système, ses rapports frappans avec d'autres systèmes européens, anciens et modernes, le nom célèbre et la profonde érudition du traducteur, son voyage dans l'Inde, le long séjour qu'il y a fait, par un dévoûment admirable à la recherche des anciens monumens et à l'avancement des sciences, sa vie stoïque, sa vieillesse laborieuse, son caractère original et d'une rare franchise, son style vigoureux, ses pensées grandes, hardies, profondes, ses réflexions et les doctes recherches littéraires et historiques, philosophiques et théologiques, commerciales et politiques, dont il a enrichi cette production; tout, dans cet ouvrage, pique la curiosité des lecteurs.

L'*Oupnek'hat* était inconnu en Europe lorsque Anquetil Duperron l'annonça en 1778, et promit la traduction qu'il en a publiée [1]. On le trouve cité une seule fois dans les *Asiatick-Researches* [2]; et

[1] *Législation Orientale*, in-4°. Paris, 1778, p. 21.

[2] Tome I, p. 346.

tour dans cette même substance; avant la création, Dieu est tout; par la création il ne fait que s'étendre, et il est encore toutes choses. Ce système des Brahmanes fut enseigné aussi par quelques docteurs de l'Orient, juifs et chrétiens. C'est le sujet du second article de la dissertation préliminaire.

Nous voyons dans le troisième que, chez les Juifs et chez les Chrétiens, non-seulement on a cru à l'antériorité de ce monde surnaturel ou des esprits, mais qu'elle a été par quelques-uns qualifiée d'*éternité*. L'auteur cite en preuve ce passage célèbre de saint Basile de Césarée : *Ante hunc mundum erat status quidam cœlestibus potestatibus conveniens, transcendens tempus omne, æternus, perpetuus*.... et un passage analogue de saint Jérôme dans son commentaire sur l'épître à Tite : *Sex millia necdum nostri orbis implentur anni; et quantas prius æternitates, quanta tempora, quantas sæculorum origines fuisse arbitrandum est, in quibus angeli, throni, dominationes, cæteræque virtutes servierint Deo, et absque temporum vicibus, absque mensuris substiterint?* Saint Augustin avouait son ignorance sur cette espèce d'éternité du monde intellectuel; c'est assurément ce qu'on peut faire de mieux.

Le soleil et la lune ont sur les corps terrestres une influence reconnue par tous les physiciens, et même par tout le monde. Cette première observation, trop généralisée dans l'Inde, et bien ailleurs, a fait attribuer à tous les corps célestes une influence

spéciale sur les hommes et sur les bêtes, sur les végétaux et sur les minéraux; de là cette vaine science de l'astrologie avec toutes ses branches. Anquetil cite à ce sujet le livre du médecin Goclenius, publié en 1609 : *De magnetica curatione vulneris citra superstitionem et dolorem et remedii applicationem;* celui qui parut à Paris en 1555, intitulé : *Harmonia cœlestium corporum et humanorum, astronomiæ et medicæ, per Ant. Misaldum Monlucianum, elaborata et demonstrata;* et l'abrégé des ouvrages de *Swedenborg*, contenant la correspondance du ciel avec l'homme et avec tous les objets de la nature; enfin les ouvrages pour et contre le mesmérisme. Il conclut que la correspondance physique du ciel avec la terre est une hypothèse qui mérite toute l'attention du sage et la discussion la plus approfondie.

Le résultat général de cette dissertation est que les dogmes de l'Inde, sous le nom de doctrine orientale, ont passé des Indiens aux Perses, des Perses aux Grecs, des Grecs aux Romains ; qu'ils nous sont aussi parvenus par le nord de l'Europe; qu'enfin rien n'est nouveau pour un homme instruit, rien n'est absolument mauvais, et que tout ce qui est mauvais renferme l'indice ou le germe de ce qui est bon.

La citation d'un passage très-curieux d'Origène, dans son livre contre Celse, ne sera peut-être pas déplacée ici; elle offre une idée assez juste et peut faire trouver moins extraordinaire le langage dont

les Indiens et tous les anciens philosophes et théologiens grecs ou orientaux se servaient quand ils voulaient transmettre de grandes vérités philosophiques ou religieuses. Il semble donner lieu de croire que les mêmes doctrines étaient répandues chez tous les peuples civilisés de l'antiquité, fait dont on a d'ailleurs d'autres preuves. « En Égypte, » dit Origène, les philosophes ont une science sublime et cachée sur la nature de Dieu, qu'ils » ne montrent au peuple que sous l'enveloppe de » fables et d'allégories... Toutes les nations orientales, les Perses, les Indiens, les Syriens, cachent des mystères sous des fables religieuses. » Le sage de toutes ces nations en pénètre le sens, » tandis que le vulgaire ne voit que le symbole » extérieur et l'écorce [1]. »

Revenons à l'*Oupnek'hat*. On en doit la traduction persane au prince *Mohammed Dara Sokekouh*, frère aîné de l'empereur Mogol *Aurengzeb*, et qui périt de mort violente en 1657, par ordre de cet usurpateur.

Nous allons donner en abrégé la préface du traducteur persan, d'après l'analyse latine d'Anquetil. Il serait aussi long qu'inutile de traduire ici la version entière de cette préface.

« L'an de l'hégire 1050, et de J.-C. 1640, Mo» hammed Dara Schekouh, voyageant dans le » beau pays de Cachemire, y trouva Molaschah,

[1] Origen. *Contra Cels.*, lib. I, p. 11.

» le plus docte des islamites; alors il fit recueillir » des livres mystiques pour s'instruire sur la doc- » trine de l'union à Dieu qui est obscure dans le » Coran, et qui demeure presque inconnue. Il se » fit apporter les livres divins, la loi de Moïse, les » psaumes de David et l'Évangile. N'y trouvant » rien d'assez clair, il eut recours aux Indiens, » dont une caste fort ancienne parlait beaucoup » de l'union à Dieu.

» Chez cette caste, au-dessus de tous livres di- » vins étaient les quatre *Vedas* envoyés du ciel » aux prophètes, et contenant la vraie doctrine sur » le secret de devenir un avec Dieu.

» L'*Oupnek'hat,* extrait de ces quatre livres, » renferme ce qu'ils ont de plus excellent. Il y en » a des commentaires par les prophètes de ce » tems-là.

» Ce prince, animé de zèle pour la vérité, ayant » cherché à découvrir la doctrine de l'union à » Dieu, par le secours des langues *arabe, syrienne,* » *persane, sanscrite,* résolut de faire traduire » en persan l'*Oupnek'hat,* vrai trésor en ce genre, » afin d'en faire part aux islamites.

» L'an de l'hégire 1067, de l'ère chrétienne » 1656-1657, il fit venir de Bénarès, résidence des » savans de cette caste, en la ville de Dehli, des » *pandits* et des *sannyásis,* versés dans la con- » naissance des *Vedas* et de l'*Oupnek'hat,* et fit » traduire mot à mot en persan cet ancien et » excellent recueil, qui est la source du Coran.

convenir qu'on y trouve en même tems un fond de principes les plus sublimes de religion et de morale, et qui peuvent subsister indépendamment des hypothèses auxquelles ils sont liés dans cet ouvrage. Ces principes ne sont-ils pas des traditions primitives du genre humain transmises jusqu'à nous, avec des additions et des altérations qui les déguisent et les défigurent ?

Après cette idée générale de l'ouvrage, voici quelques détails qui paraissent à divers égards les plus intéressans : 1° Dieu ; 2° la création ; 3° les bons et les mauvais génies ; 4° le monde ; 5° les hommes. Nous rangerons nos extraits sous ces divers titres, et nous désignerons par des chiffres les *brahmen*, où l'on pourra trouver les textes de la version latine, dont nous allons essayer la traduction ou l'analyse. Nous ne prétendons pas concilier les contradictions ou les incohérences réelles ou apparentes qui s'y trouvent. On apercevra, sans que nous le disions, combien sont pernicieux certains dogmes indiens ; combien ils sont loin de la vérité.

DIEU.

« C'est le créateur ; son nom mystérieux est » *aum ;* il faut le prononcer en trois tems (45). » Ayant appris ce mot, méditez-le aussitôt, car » c'est le mot par excellence. C'est pourquoi dans » le *Sâma-Veda* (nom du troisième *Veda*) on » le prononce d'une voix haute et avec mélodie,

» ce qui s'appelle (*en persan*) *adkhiteh* (*ad-*
» *hydyà*) ou *kerat*.

» L'*adkhiteh* est tout ce qu'il y a de plus ex-
» cellent. Qui le sait et en fait le sujet de sa
» méditation, obtiendra toutes sortes de biens
» pour lui et pour les autres.

» Le mot *aum* suppose qu'on fait une inclina-
» tion du corps; car si l'on veut approuver quel-
» qu'un, on dit *aum*; s'incliner ainsi est un grand
» bonheur.

» Ce mot comprend les trois *Vedas*. On ne
» parle pas du quatrième, car il a sa source dans
» les trois autres; il est venu après eux, il en est
» provenu (12). »

(Il paraît assez prouvé par le texte qu'il n'y eut originairement que trois *Vedas*, et que l'*Oupnek'hat* n'est pas toujours un pur extrait des *Vedas*; qu'il s'y est mêlé quelques additions, sans parler des altérations, explications et dénominations musulmanes, qui se trouvent dans la traduction en persan.)

« On appelle aussi Dieu *âtmâ*, c'est-à-dire l'*ame*
» *par excellence*; on l'appelle encore l'*esprit*,
» *l'ame* universelle, l'ame des ames, l'ame de toutes
» choses (p. 21); *pram âtmâ*, (*parama âtmâ*)
» (c'est-à-dire, *la première ame*), *kartara* (*kartri*
» *et kartâ*), *créateur*, c'est-à-dire, l'*agent par*
» *excellence* (*car c'est lui qui agit dans toutes*
» *nos actions et perceptions*); *antradjami* (peut-
» être *antaryami*), c'est-à-dire, l'*être au-dedans*

» *de toutes choses; anandroup* [1], c'est-à-dire *joie*
» *sans fin; maïa* (*mâjâ*), c'est-à-dire, *illusion*
» (à cause du monde matériel qui est la figure de
» Dieu, de ce monde qui paraît exister et qui
» n'existe pas). Il est la forme de la lumière, la
» forme de la vérité, la forme de la science, la
» forme de la joie (65, 82, 83, 84 et 86).

» Il remplit tout; il est dans tout, et au-delà de
» tout; il est l'ancien; il est le mâle et la femelle;
» il a tout fait; il n'a pas été fait; il est immortel;
» il n'a point de sens intérieurs, ni de sens exté-
» rieurs; il est pur; il est subtil, le plus subtil de
» tous les êtres; il est l'être universel et unique,
» sans dualité (82) [2].

» On sait tout, on possède tout, on mange tout,
» quand on sait que ce qui se nourrit et ce qui est
» mangé, c'est le créateur lui-même, qui est par-
» tout sous des formes différentes (10).

» Il y a quatre parties ou quatre quarts de la
» science de Dieu. Connaître l'Orient, l'Occident,
» le Nord et le Midi, c'est connaître un quart de
» cette science. Qui sait ce quart, a remporté sur les
» mondes une grande victoire [3]. Connaître la terre,
» l'atmosphère, le ciel et la mer, c'est en connaître
» le second quart. Qui le connaît est infini, et rem-
» porte la victoire sur les mondes. Connaître le

[1] C'est *ananta roûpa*, qui veut dire *forme éternelle*.

[2] *V.* traduction du *Bhâgavad-gîta*, p. 151, une explication de ce mot.

[3] C'est-à-dire : *ne sera point obligé de passer par les mondes d'expiation ou de purification*.

» feu, le soleil, la lune et la foudre, c'est connaître » le troisième quart de cette science. Qui le con- » naît devient lumineux et remporte une grande » victoire sur les mondes. Connaître la respiration, » la vue, l'ouïe et le cœur, c'est connaître le qua- » trième quart. Qui le connaît est dans le repos ; » il a remporté la victoire sur les mondes (11).

» Le *richi* (le pénitent ou le saint) *Apkesal*, » faisait depuis douze années, auprès de son maître » *Djabal* *, les exercices de la mortification et le » service du culte du feu.

» *Djabal* donna à ses autres disciples la permis- » sion de se marier [1]; il ne la donna pas à *Ap-* » *kesal*.

» L'épouse de *Djabal* remontra à son mari que » le feu se plaindrait à lui de cette dureté. *Djabal* » ne répondit pas et se retira.

» Cependant *Apkesal*, affligé profondément, » cessa de manger. Je suis malade d'un grand dé- » sir de mon ame, disait-il, je ne mangerai pas.

» Les trois sortes de feu [2] eurent pitié de lui,

* Je ne sais quels sont en sanscrit les noms de ces deux personnages.

[1] Le Brahmane qui solennellement, après sept ans d'épreuves, a reçu la bande humérale, *pounnour*, et à qui les cheveux ont été arrangés en *coudoumi*, ou toupet retombant sur le front, a reçu par là le droit d'enseigner et de sacrifier. Après douze ans de service, pendant lesquels il doit, sous un maître, vivre dans la mortification et garder la chasteté, il lui est permis de se marier en continuant le service de l'autel. Il quitte alors son titre de *Brahmatchari*, ou *qui va à Brahma*, pour prendre celui de *Grihastha* ou *Kerhest*, marié.

[2] Apparemment le feu commun, le feu du soleil et celui de la respiration; triple lumière, triple emblême ou substance de l'être-lumière (75, p. 358). (C'est le feu du sacrifice, qui est le troisième.)

» et voulurent lui communiquer la connaissance » de Dieu. Ils lui apparurent, et lui dirent : Votre » respiration est Dieu ; l'infini bonheur de l'ame » est Dieu ; l'éther est Dieu.

» Je conçois, dit-il, que la respiration est Dieu, » car elle est la vie de tout ce qui respire ; mais je » n'entends pas le reste.

» Les Feux dirent : L'infini bonheur et l'éther » ne sont qu'un ; l'éther et le *mahâtmâ* ou grande » ame ne sont qu'un. C'est l'infini bonheur, non » pas du monde, mais de Dieu.

» Le premier Feu dit : La terre, le feu, les ali- » mens, le soleil, ces quatre sont mon corps ; et » ce visage qui est dans le soleil, tout le soleil qui » est l'être-lumière, c'est moi. Qui médite ainsi » sur le soleil, ses péchés lui sont remis ; il sera » dans le monde ce que *nous sommes ;* il sera heu- » reux et honoré dans cette vie. Sa postérité sera » nombreuse ; elle subsistera aussi long-tems que » le ciel et la terre ; *nous l'aiderons* dans ce monde » et dans l'autre.

» Le second Feu dit : La terre, l'air, les astres, » la lune, sont mon corps. Ce visage qui est dans » la lune, c'est moi. Qui médite ainsi, etc. (*comme* » *ci-dessus*).

» Le troisième Feu dit : La respiration, l'éther, » l'atmosphère et la foudre, sont mon corps. Ce » visage qui est dans la foudre, c'est moi. Qui mé- » dite ainsi, etc.

» Tous les Feux dirent ensemble : O toi, dont

» le désir est pur! nous t'avons donné la connais-
» sance de Dieu. Ton maître te le dira.

» Le maître survint, et dit à son disciple : Votre » visage brille comme celui d'un homme qui con- » naît Dieu. Qui vous l'a fait connaître? Ce sont » les Feux. *Apkesal* en convint; *Djabal* ajouta : » Voilà ce que c'est que le monde. Je vais vous » dire une chose qui fera qu'aucun péché ne lais- » sera de vestiges sur vous, de même que l'eau qui » passant sur le *Nymphæa,* n'y laisse pas de ves- » tiges. C'est Dieu qui voit dans votre œil. Celui » qui médite cela devient lumière, et sa lumière » est dans tout le monde; il acquiert le suprême » bonheur. Il ne subira pas la métempsychose; » il connaît, il devient celui qui est le plus » grand, le plus digne d'honneur (page. 36, tome. I).

» Des pénitens conversaient ensemble. On se » demanda ce que c'est que l'ame universelle, le » créateur. On convint d'aller s'en instruire avec » le *richi Adhalat,* parce qu'il connaissait le feu » qui est la semence du monde, qui contient tout » le monde... Ce *richi* les renvoya au *Raja Kiki* » (*Kekeya*). Celui-ci les remit au lendemain. Ce » jour venu, il leur demanda sous quelle forme ils » adoraient l'ame universelle. L'un répondit, sous la » forme des deux mondes, présent et futur; un au- » tre, sous celle du soleil; un autre, sous la forme » de l'air; un autre, sous la forme de l'éther; un » autre, sous la forme de l'eau; un autre, sous la

» *croyons apercevoir par nos sens, n'est qu'appa-*
» *rence.*

» Le créateur est le tems. Il a deux formes;
» l'une le tems; et l'autre sans tems. Avant le
» soleil, il n'y avait point de tems; depuis le soleil
» le tems existe.

» Il y a diverses parties du tems : le clin-d'œil,
» le *gheri* (24 min.), l'heure (60 min.), le *pher*
» (qui est le huitième d'un jour); puis le jour, la
» nuit, le mois, l'année qui est de 12 mois [1].

» Les douze mois se divisent en deux parties.
» La première comprend les six mois pendant les-
» quels le soleil va au nord, depuis le signe du ca-
» pricorne jusqu'à celui des gémaux : c'est le tems
» de la chaleur; et la seconde, les six mois pen-
» dant lesquels il va au midi, depuis le signe du
» cancer jusqu'à celui du sagittaire : c'est le tems
» du froid.

» Tous les alimens sont dans le tems ; et le tems
» mange ou consomme tout. Comme on ne peut,
» à la nage, arriver à la fin de la mer, on ne peut
» de même arriver à la fin du tems.

» Le créateur est le tems et le soleil; de lui pro-
» viennent la lune et les planètes, et les étoiles
» fixes, et toutes les autres productions (71).

» Comme le pépin annonce l'arbre, comme l'é-
» tincelle fait connaître la présence du feu, comme

[1] La division des fractions du jour n'est pas celle qu'indiquent les livres sanscrits. Voy. *les Lois de Manou*, l. I, sl. 64.

» le rayon de lumière fait connaître la présence du
» soleil ; de même le monde et la vie dans l'homme,
» les sens, le cœur et l'intelligence annoncent l'ame
» universelle qui les a faits. De lui viennent toutes
» les vies, tous les mondes, tous les livres divins,
» tous les génies, tous les élémens ; il est l'être véritable : et l'*Oupnek'hat* enseigne la véritable
» voie à suivre pour le connaître (74).

» Il a fait les sept étages (*tabulata*) du paradis,
» et les sept mers qui environnent l'Océan (82,
» p. 384). Il y a sept étages de la terre (*ibidem*
» et 64, p. 307).

» Le feu, l'air, le soleil, le tems, l'eau, la respiration, l'aliment, *Brahmâ, Vichnou* et *Mahâdeva;* tout cela, c'est le créateur; il est immense; il n'aura point de fin; il n'a point de
» corps (66). »

LA CRÉATION.

« Tout ce monde est le créateur, vient du créateur, y subsiste et y retourne (6).

» Avant la création, le créateur était en silence,
» méditant sur lui-même. Il prononça le mot *aum,*
» nom de Dieu, dans lequel existent les trois mondes (70).

» Avant tout était l'être parfait, sans nom, unique et sans pareil, sans vice et sans défaut.

» Il y a des ignorans qui disent que le monde,
» au commencement, n'existait que dans son auteur; que le monde a été fait de rien. O vous,
» dont le désir est pur, comment se pourrait-il que

» du néant il vînt quelque chose ? Ce premier être » unique et sans pareil fut tout au commence- » ment.

» Il voulut se multiplier sous diverses formes.

» Alors il fit sortir le feu de son être, qui est » lumière.

» Ce feu voulut se multiplier sous diverses for- » mes.

» Et il fit sortir l'eau de lui-même, d'où vient » que, dans l'homme, la sueur naît de la chaleur ; » et il multiplia l'eau sous diverses formes.

» La terre parut ensuite, et tout ce qui croît sur » la terre, tout ce qui a vie, ainsi que les œufs et » les semences.

» Cet être sans pareil, lumière des lumières, a » produit de sa substance le feu, l'eau et la terre, » et voulut que tout corps fût composé de ces trois » élémens. Il mit dans les corps les ames qui sont » antérieures aux corps, et qui sont une portion » de l'ame universelle, *djiou* (*jîva*) *âtma*.

» Les corps prennent leurs noms de l'un des trois » élémens qui y dominent. Ces trois élémens ne » font qu'un.

» Dans la flamme, le rouge, c'est le feu ; le blanc, » c'est l'eau ; le noir, c'est la terre. De même dans » le soleil, dans la lune, dans la foudre (16).

» Avant l'*Haranguerbehah* [1] (la collection des » élémens subtils) et l'eau subtile, il n'existait rien.

[1] En sanscrit *hiranya garbha*, le ventre d'or.

» De ces élémens subtils est faite la vie (ou la vé-
» rité, la rectitude) *sati* (*satwa*).

» *Sati*, c'est le Créateur.

» Il a créé le *prajápati*, qui est le *vrathsroup* » (peut-être *prathama roúpa*, *prima forma*), la » figure ou l'apparence du monde.

» Les génies bons et mauvais, et les hommes ont » été faits du *prajápati* (49 et 46 *initio*).

» D'abord, il n'y avait qu'une seule ame (*ma-* » *hâtmâ*). C'est d'elle que sont provenues toutes » choses.

» Lorsqu'elle eut produit les divers corps, ils » étaient comme des pierres sans mouvement, » sans respiration, comme des arbres secs, sans » vie.

» Il les pénétra de sa substance, et ils eurent vie.

» Tout eut mouvement par un juste mélange » des trois qualités, créatrice, conservatrice et » destructrice (62).

» Dieu Créateur et destructeur, est comme l'a- » raignée qui tire d'elle-même les fils de sa toile, » et, selon les savans, les retire dans elle-même[1] (67).

» Il n'y avait rien que l'être absolu, existant » par lui-même, universel. Il voulut se manifester. » De lui vint à paraître l'œuf (*du monde*).

» Après un an, cet œuf fut fendu en deux par- » ties; l'une était d'or, l'autre d'argent.

[1] *Voyez* art. Asiatiques (*Philosophie des Asiatiques*), dans l'Encyclopédie méth.

» La moitié qui était d'argent, fut la terre; » l'autre moitié fut le ciel.

» De la moitié contenant le poulet, furent faites » les montagnes; et de la peau très-fine de la moi- » tié contenant le poulet et l'humidité, furent » faits les nuages et la foudre; de ses veines furent » faites les mers; et de l'eau qui était dans la moi- » tié contenant le poulet, fut fait l'océan; le pou- » let, c'était le soleil. Le soleil, four immense, » tomba dans l'orbe, et tout ce qui existe fut » fait (8).

» Le monde, que nous voyons, n'existait pas » au commencement. *Haranguerbehah*, le ventre » d'or où était Dieu, ou la collection des élémens » subtils, tenait toutes choses dissoutes en soi- » même. Il n'avait aucune qualité que le désir de » manger ou de détruire.

» Il voulut produire l'ame, et pensant qu'il était » le maître de l'ame, il s'adora lui-même, et l'eau » nécessaire à son culte fut produite..... Il durcit » l'écume de l'eau, et en fit la terre; après quoi il » se trouva fatigué, il eut chaud; ainsi il produisit » le feu. Ce fut sa volupté; et le premier corps » produit fut le feu.

» Le *Haranguerbehah* se divisa en trois parties » également respectables, le feu, le soleil et l'air...; » puis il voulut avoir un second corps sensible et » grossier.

» Par cette pensée fut créée la parole, qui est la » forme des trois *Vedas*.

» Le *Haranguerbehah* parla, et la semence fut » produite, et le soleil fut produit de cette se» mence, et avant le soleil, il n'y avait point d'an» née. Dans cette semence, le soleil parvint à sa » perfection dans une année, et alors il parut.

» Le *Haranguerbehah* pressé par la faim, fit la » démonstration de vouloir avaler le soleil. Celui-ci » cria d'effroi *bhan*[1], et la parole se manifesta.

» Le *Haranguerbehah* pensa que, s'il mangeait » le soleil, ce serait peu pour son appétit; du so» leil encore nouveau, il produisit toutes les es» pèces de créatures, et augmenta ainsi son ali» ment.

» Du mot *bhan*, il fit les noms qu'il donna à » chaque créature, ensuite il acheva la création » dont nous allons parler. D'abord parut le *Rak-» veda* (*rik-veda*), dont le nom signifie discours » mesuré, en stance de quatre vers ou demi-vers » égaux par le nombre de lettres...

» Ensuite fut produit le *Djedjr-veda* (*Yajour-» veda*), dont le nom désigne les stances composées » de vers inégaux par le nombre des lettres; puis » le *Sam* (*sâma-veda*), dont les vers sont composés » de lettres égales en nombre, et harmonieuse» ment disposées....; puis les poèmes dont les vers » sont mesurés comme ceux des *Vedas*; puis le sa» crifice, puis l'homme et les animaux. Tout ce

[1] De la racine *bhâ*, briller, vient *bhânou*, soleil. De *bhâch*, vient *bhâchâ*, parole. Il y a ici quelque allusion étymologique.

» qu'il créait, il le mangeait; il mangera tout. De
» là il s'appelle *adat*, mange (tout).

» Fatigué encore, il éprouva de la chaleur, et
» créa la respiration. Alors le *Haranguerbehah*
» devint cheval (*ce cheval mystérieux qui est l'emblême du monde et de l'homme* (22) *offerts en victime à l'ame universelle dans le sacrifice* aschomideh)[1].

» Le *Haranguerbehah* ne fut pas content d'être
» seul. Il voulut une épouse, et il se trouva uni
» avec elle, son corps étant divisé en deux moitiés. Son nom était *Manou*, et celui de la femme
» *Sataroûpa*. De leur union est venue l'espèce humaine.

» *Sataroûpa*, réfléchissant qu'elle avait elle-même été produite du corps de *Manou*, fut affligée de s'unir avec lui, et pour l'éviter elle se
» changea en vache. Par amour pour elle, *Manou* se
» changea en taureau, et d'eux vint la race des taureaux et des vaches. Par suite d'autres métamorphoses que *Sataroûpa* voulut subir par le même
» motif, tous les autres animaux furent produits.
» Quiconque médite là-dessus, et sur ce que je suis
» la forme des créatures, et que j'ai tout créé,
» pourra créer aussi.

[1] On peut prendre une idée du sacrifice *Asouamédha* dans le morceau de l'*Oupnek'hat*, traduit p. XV et XVI du *Code des Gentous*. C'est le sacrifice d'un cheval; c'est une pratique extérieure; mais par le moyen de l'allégorie la plus suivie et la plus raffinée, c'est l'image de la nature entière, immolée en sacrifice à Dieu.

» Alors le *prajâpati* (ou le maître de la première » création), joignant les deux mains, les mit dans » sa bouche, et il en sortit le feu qui est *brahman* » *mokelha*[1] (c'est-à-dire, le plus grand des pré» posés, comme les Brahmanes la première classe » des hommes).

» De la semence du *prajâpati* fut faite l'eau de » la vie, *kiasoum*[2]. Ainsi le *prajâpati* fit plus que » lui. Ainsi, en méditant, on peut faire ce qui est » plus grand que soi (1).

LES DEVAS ET LES DAITYAS.

» Au commencement, il n'y avait que le plus » grand des préposés; il parut en figure de feu. Il » vit que la création n'était point parfaite.

» Il créa (parmi les génies célestes, *devas*) » l'espèce des rois ou des gardiens, les *rajas*.

» Parmi eux, *Indra* est le roi ou gardien des *de-* » *vas mokelha* (*feresctkhea*); *Bran* (*Varouna*) est » le gardien des animaux qui vivent dans l'eau. *Mah*[3] » (ou la lune, lunus) est le gardien des Brahmanes; » *Roudra* celui des animaux, des nuages, de la » foudre, etc.; *Yama* celui des ames des morts; » *Moût*[4], celui qui augmente les maladies; et *Ma-*

[1] *Mokelha* est un mot persan.

[2] La deuxième partie de ce mot rappelle le mot *soma*, qui est une boisson du sacrifice.

[3] Mot persan; en sanscrit c'est *soma* ou *tchandra*.

[4] Peut-être *mrityou*, la mort.

» Outre ce monde-ci, il y a le monde des an-
» cêtres, et le monde des bons génies (*devas*) (25, p. 147).

» Outre le monde terrestre, il y a le monde de » l'atmosphère et le monde du paradis (70).

» Dans le paradis il y a deux fleuves et un arbre » de vie (19).

» Le monde est ce qui est environné par une » circonférence égale à trente-deux révolutions » solaires.

» Au-delà est la mer environnée d'un cercle égal » à cent quatre-vingt-huit révolutions solaires, et » là finit le monde (34).

» D'où vient ce monde? De l'éther (*âkâsha*); » tout vient de l'éther; tout est dans l'éther; tout » s'en retourne dans l'éther; l'éther est plus » grand que tout; il est infini; il est votre ame (6).

» Le lieu, le tems, le corps périssent; l'être qui » n'a pas été fait ne périt point (86).

» Quand le monde est sorti du maître du monde, » il retourne s'y absorber.

» Le monde est le ventre d'*âtmâ* (de l'ame uni- » verselle). Tout est dans l'*âtmâ*; la terre est son » escabeau; il ne cesse pas d'exister; l'air est ses » oreilles; le paradis est sa bouche; cet être est » plein de bien et de mal, et tout le monde est » dans lui (6).

» Le monde n'est qu'une apparence, un men- » songe; il n'y a de réel que l'ame universelle qui » se manifeste par l'apparence du monde (84).

LES HOMMES.

L'homme est composé de corps et d'ame; cette doctrine règne dans tout l'*Oupnek'hat*.

Nous verrons successivement ce qu'il nous enseigne sur le corps et l'ame, sur la destination de l'homme et sur ses devoirs qui comprennent la doctrine de l'*unification*, dont tout ce livre n'est que l'exposition et le développement.

I. *Du corps et de l'ame.*

« L'air, les nuages, la foudre *ne sont point des* » *corps*. Ils sont sortis de l'éther; et se joignant » à la lumière du soleil, ils reprennent ainsi leur » forme originale; de même l'ame séparée du » corps et délivrée de la nécessité d'en prendre un » autre, devient un avec l'être lumière, et re- » prend ainsi son état originel (20, p. 94).

» Le corps meurt, l'ame ne meurt pas; elle ne » dépend point du corps; le corps n'est que la » maison de l'ame. Lorsque l'ame s'unit au corps, » elle devient sujette au plaisir et à la douleur. » Lorsqu'elle en est séparée, elle n'a ni douleur, » ni plaisir.

» L'ame, à cause de sa *liaison* avec le corps, » s'appelle *djiou âtmâ* (ame vitale). Lorsqu'elle » est absorbée dans l'être-lumière, elle est l'ame » de toute chose; tous les plaisirs lui sont faciles : » c'est elle qui jouit dans toutes les jouissances des

» êtres heureux ; elle ne se souvient plus qu'elle a » eu un corps : alors c'est elle qui anime tous les » corps ; elle voit de tous les yeux, elle sent par » tous les organes des êtres sensibles.

» Quiconque connaît ainsi l'ame universelle, » tous ses vœux seront accomplis (20, p. 93 et 94).

» L'homme tient de sa mère le sang, la chair et » la peau ; il tient de son père les os, la moelle et » la semence (85).

» *La vie consiste dans la respiration*. Dites » cela devant un arbre sec, et il reverdira ; ses » feuilles et ses rameaux croîtront (13 et 28). » (*Manière hyperbolique d'affirmer une chose.*) » La respiration maintient tous les sens de l'homme, » comme le moyeu maintient tous les rayons de la » roue. La respiration est Dieu, adorez-le, etc. (18).

» Nous avons trois corps : le corps grossier » (*asthoul, âsthoûla*), le corps vivant et agissant » (*karn, karana*), et le corps subtil ou presque » spirituel (*soutchem, soûkchma*) (6).

» Les sens sont formés de l'ame universelle, et » leur mouvement est le sien ; c'est elle qui les » comprime devant nous : elle est aussi les objets » des sens ; c'est elle qui, avec ses cinq rayons, qui » sont nos cinq sens, attire tout à elle (74, p. 354).

» Les alimens étant consommés, la partie gros- » sière devient excrément, la partie moyenne chair, » et la partie subtile ame. Comme la partie supé- » rieure du lait battu est la crême et le beurre, de » même la partie subtile des alimens devient ame,

» respiration et parole. Si on s'abstient de manger, » on perd la mémoire et la parole (16).

» L'ame s'en va en respiration; la respiration » s'en va en chaleur, la chaleur va dans le grand » génie, et ce grand génie est toutes choses, il est » l'ame universelle, et vous êtes vous-même cette » ame. Voilà le GRAND MOT (le *mahâvâkya, magna* » *vox*) (17, 18, 28, 35).

» Les sens sont comparés aux *devas* et aux *asou-* » *ras*, selon qu'ils tendent à connaître Dieu et à » observer sa loi, ou qu'ils sont livrés aux désirs, » à la volonté de l'homme, à la volupté. Un de nos » sens étant soumis à Dieu, peut amener la soumis- » sion des autres (23 *initio*).

» L'ame est dans le cœur, elle est excessivement » petite, plus petite qu'un grain de riz, plus petite » qu'un grain de *schanakaha*; mais l'ame uni- » verselle est plus grande que la terre, que l'at- » mosphère, que le paradis, que tous les mondes. » Elle fait tout; elle a tous les désirs, elle sent tous » les goûts, toutes les odeurs, elle embrasse tout : » voilà votre ame; c'est le créateur même (6).

» L'ame végétative (*bhoûtâtmâ*) fait les actions » des sens; mais c'est l'ame universelle qui les lui » fait faire. Celle-ci donne sa qualité au corps, et ne » prend point la qualité des corps; les corps sont » multipliés sans qu'elle le soit. L'ame végétative » paraît multiple, à cause du mélange des trois » qualités (*créatrice, conservatrice et destructrice,* » *dont le juste mélange entretient la vie*).

» Avant que l'ame entre dans le corps, le corps
» ne connaît point ; il est dans les ténèbres (64).

» Dans cette ville de Dieu, qui est le corps de
» l'homme, il y a un petit cabinet semblable à la
» fleur du *nymphæa;* dans ce petit cabinet est une
» portion d'*éther*, une portion de l'ame univer-
» selle (19).

» La vie de l'homme est de cent ans (84). »

II. *Destination de l'homme.*

« Chaque homme doit se dire : J'étais le Créa-
» teur, puissé-je le redevenir !

» Il doit se dire : Je vais dans la compagnie du
» Créateur ; je vais habiter sa maison ; je suis l'ame
» du roi, l'ame de tout l'univers, l'ame des ames ;
» puisé-je obtenir ma délivrance, et n'être plus lié
» à un corps (20) !

» Celui qui connaît le Créateur, le vrai savant,
» quand il meurt, retourne à l'ame universelle
» dont il est émané. L'ignorant, celui qui ne con-
» naît pas l'ame universelle, reprend un nouveau
» corps. Celui-là seul qui connaît bien le Créateur
» y est de suite absorbé (33).

» Qui ne connaît pas l'ame universelle, quel-
» que savant qu'il soit d'ailleurs, est dans les plus
» épaisses ténèbres.

» A la mort de l'homme, le *djiou* (*jîva*) *âtmâ*
» devient triste à cause de l'affection qu'il a pour
» le corps. La personne devient sans connaissance,
» et le *djiou* (*jîva*) *âtmâ* prenant avec lui ce qu'il

» y a de plus pur dans les sens, se retire au cœur, » qui est le siégé de l'ame. La vue se réunit au » corps subtil du mourant, et la faculté de voir re- » tourne au soleil; l'odorat se réunit au corps » subtil, et la faculté de sentir les odeurs retourne » à la terre; le sens du goût se réunit au corps » subtil, et la faculté de goûter retourne à l'eau; » la parole se réunit, etc., et retourne au feu; le » tact se réunit, etc., et retourne à l'air; l'ouïe » se, etc., et retourne à l'atmosphère; la pensée » se, etc., et retourne à la lune; l'intelligence, » se, etc., et retourne à l'éther. L'ame, le *djiou* » (*jîvâ*) *âtmâ* qui, entré par l'ouverture existant » au milieu du cœur, y demeurait, se retire en » forme de lumière (*par la fontanelle*). Si l'homme » a fait des œuvres qui conduisent au monde du » soleil, l'âme se rend au monde du soleil; si elle » a fait des œuvres qui conduisent au monde du » Créateur, elle va dans le monde du Créateur. » Ainsi l'ame va dans le monde auquel appartien- » nent ses œuvres : ensuite la respiration et l'ac- » tion des sens cessent, et le *djiou* (*jîvâ*) *âtmâ* (*le* » *plus communément*) prend un autre corps sem- » blable au précédent, le premier qu'il trouve (44).

» Celui qui a connu le Créateur, lorsqu'il vient » à mourir, va se réunir à l'être universel dans les » régions célestes, conduit par les anges de la lu- » mière et du jour, par celui de la lune en croissant, » et par ceux des mois, pendant lesquels, le soleil » allant au nord, la lumière croît le jour et la nuit.

» est plus aimable que toutes choses. Qui sait cela » et en fait le sujet de sa méditation, sa prière ne » sera jamais vaine. Tout est facile à qui connaît » Dieu.

» L'ame de l'homme était autrefois l'ame univer- » selle. Quand elle s'en ressouvient et qu'elle y » médite, elle redevient Dieu; mais cela ne peut » se faire que dans une caste élevée (24), c'est-à- » dire dans les *trois* premières ou même seulement » dans la première et la deuxième des quatre castes » pures, savoir : dans les *Brahmanes*, les *Kcha-* » *triyas* et les *Vaishyas* ou *Banians*. »

Cependant nous lisons sous le n° 65 : « Qui est » né dans une caste et n'en remplit pas les devoirs, » n'est pas de cette caste; si vous faites des œuvres » pures, vous êtes d'une caste pure [1]. Si vous avez » l'habit de pénitent, sans mener une vie de péni- » tence et de contemplation, vous ne cessez pas » d'être du monde; et si étant du monde, vous » menez une telle vie, vous êtes un vrai pénitent.

» Pendant que le cœur est pur, il est vérité et » lumière. Quand il est lumière, il connaît l'ame

[1] On voit au N° 11 de l'*Oupnek'hat*, p. 33 le pénitent *Gautama* introduire *Djabal* dans la caste des Brahmanes, en lui faisant le *coudoumi*, quoique *Djabal* fût de naissance incertaine, et conséquemment n'appartînt à aucune caste. Voilà le germe du bouddhisme, religion sortie du brahmanisme, comme une sorte d'hérésie, qui a pour base l'anéantissement de la distinction des quatre principales castes, ou castes pures, et la suppression des sacrifices sanglans; en un mot, le rejet des *Vedas* et de leurs *Oupnek'hats*.

» universelle; quand il la connaît, il devient elle-» même; devenu elle-même, il n'en sera jamais sé-» paré (65).

» Qui sait que l'*adkiteh* (*une leçon du Veda*, » *voyez* ci-dessus l'art. DIEU) est l'éther, doit y » méditer. Comme l'éther est grand, celui qui sait » l'*adkiteh* est grand; il obtient la victoire sur tout » le monde; il devient roi des rois; il est ici-bas » toujours content et heureux : après sa mort, il » devient le roi des rois. Qui sait que le monde » vient du Créateur, est le Créateur, subsiste dans » le Créateur et y retourne; qui sait cela et le mé-» dite, y prend le repos de son esprit; ses œuvres » sont pures, ses volontés sont droites; il est l'é-» ther; il fait tout; il désire tout; il sent toutes les » odeurs, tous les goûts; il a tout le monde avec » lui; il est dans la *quiétude*.

» Lorsque le cœur a renoncé aux désirs et aux » actions, par là même il va à son principe, qui » est l'ame universelle; lorsqu'il va à son principe, » il n'a aucune volonté que celle de l'être véritable. » L'homme doit purifier son cœur avec un grand » soin; lorsqu'il a purifié son cœur (*de tout désir*), » il a vaincu le monde. La nature du cœur est » d'être transformé dans la chose qu'il désire; » ainsi l'ame devient Dieu ou le monde, selon » qu'elle tourne ses désirs vers Dieu ou vers le » monde.

» Le cœur impur est celui qui a des volontés; le » cœur pur est celui qui n'en a conservé aucune.

» Le cœur absorbé dans l'être parfait, en médi-
» tant que l'ame universelle est, devient elle-même,
» et alors son bonheur est ineffable; il sait que
» cette ame est dans lui.

» Ce qui fait renoncer à toute volonté, c'est de
» méditer sur le Créateur, qui est la lumière pure
» et sans fin (75, p. 356-358).

» Qui connaît l'être universel, qui sait que son
» *djiou* (*jîva*) *âtmâ* est l'ame universelle, devient
» lumière, est délivré de tout mal; il est la science,
» sans faire de fatigantes lectures; il est heureux,
» il est immortel, il est Dieu; il produit les mondes
» et les conserve; il nourrit tout ce qui respire; il
» est tout l'univers, et l'univers c'est lui..... Les
» bonnes œuvres ne lui servent pas, et les mau-
» vaises ne lui font pas de tort. (C'est là partout
la conséquence inévitable de la doctrine du quié-
tisme.)

» (*Dans cet état*), on ne désire rien, parce que
» tous les désirs sont accomplis, parce qu'on est
» plein de l'être qui est tout, parce que, dans la
» vérité, on possède tout.

» (*C'est là la vraie vie*); ainsi, désirer, c'est
» mourir; ne rien désirer, c'est vivre (44, p. 255
» et 256).

» L'homme est le *petit monde*; il devient le grand
» monde par l'*unification* (*yoga*) (75, p. 358). »

Méthodes et moyens d'unification.

« La voie pour être un avec l'ame universelle,

» est de la connaître, de renoncer aux plaisirs des » sens, à tous désirs.

» Ceux qui la connaissent, qui se sont purifiés » de leurs passions et de leurs vices voient, ici-bas » même, cette ame qui est la lumière pure (83, » p. 90).

» L'ame, dans les jouissances de la vie, oublie » l'ame universelle, sa noble source à laquelle elle » doit se réunir : elle s'y réunit par la lecture, l'in- » telligence et la pratique du *Veda*. Tous les autres » moyens sont comme une paille que saisit vaine- » ment l'homme qui se noie.

» Qui fait les œuvres du *Veda*, va dans le monde » supérieur, qui est le paradis (65).

» Qui ne les fait point, va dans le monde infé- » rieur (l'*enfer*).

» L'homme a son libre arbitre (27, p. 159).

» (*Mais*) il est établi dans le *Veda* que les œu- » vres de miséricorde se font toujours par le se- » cours de la grâce de Dieu (40, p. 214).

» Qui a lu les *Vedas*, sait que le Créateur existe; » qui a purifié son cœur du péché par la mortifi- » cation, sait que la mortification est la voie pour » parvenir au Créateur; qui a médité sur le Créa- » teur, sait que l'univers est sa figure, et que toutes » voies conduisent à lui (66). »

Toutes voies conduisent à lui[1] : cette dernière maxime est expliquée par ce qui suit.

[1] *Bhag.-Gita*, lect. 9

» en toute chose, en tout tems et en tout lieu; ne » tuer, n'affliger personne que suivant ce qui est » prescrit par la loi : qui se comporte ainsi pen» dant sa vie est sauvé, et son ame ne passera plus » dans aucun corps (20, p. 96—97).

» Le grand sacrifice est l'accomplissement des » œuvres prescrites par le *Veda*. La perfection du » grand sacrifice est de savoir que votre ame est » l'ame universelle dans un corps humain; que la » parole est l'épouse de l'ame; que la respiration » est le fils de l'ame; que la vue et l'ouie ont con» naissance de ce qui est donné, et que le corps » fait les œuvres.

» Cinq parties dans le sacrifice : 1re, lire la *se*» *crète* (ou prière secrète) du *Veda;* 2e, jeter au » feu quelque chose en l'honneur des *Deïoutah* » (*Devatâs*); 3e, en conserver quelque partie pour » la donner à des êtres vivans; 4e, faire cuire des » alimens à l'intention des ames des ancêtres, et » les distribuer à des hommes; 5e, séparer sur les » alimens qu'on prend une part pour les *Faquirs* » (*selon le texte persan; sans doute les Brahma*» *nes* (*Sannyâsis*) *dans le texte sanscrit*).

» On distingue aussi cinq agens dans le sacrifice: » l'ame, la parole, la respiration, ce qui est offert, » et le corps qui agit (24).

» Ce qui est offert en sacrifice, ce sont la mor» tification, les œuvres de bienveillance; c'est de » faire le bien; de ne rien tuer de ce qui a vie; » d'avoir le cœur droit et le cœur brisé (6).

» Dans les repas, il faut manger la première » bouchée, avec l'intention de faire manger l'être » universel considéré sous la forme de respiration; » et les quatre suivantes, avec l'intention de faire » manger les quatre vents cardinaux. De toutes les » œuvres, il n'y en a pas de plus importante, » puisque ainsi, toutes les fois qu'on mange, on » fait manger tout ce qui existe (15).

» Avant le repas, on fait cette prière : *Si après* » *être rassasié, je mange encore; si je mange la* » *chose d'autrui; si je mange une chose conten-* » *tieuse; si dans les jours sinistres je reçois* » *quelque don; par la bénédiction du* Deïouta » (Devata), *qui est l'ange des alimens; par la* » *bénédiction du feu qui les purifie, par la bé-* » *nédiction d'un rayon solaire, purifiez cet ali-* » *ment que j'ai mangé sans le savoir; purifiez* » *celui que je mange; purifiez tout, et éloignez* » *tous mes péchés.*

» On boit ensuite un peu d'eau, puis on mange » les cinq bouchées en l'honneur des cinq vents; » ensuite on mange à son appétit et en silence.

» Après le repas on boit un peu d'eau; on lave » sa bouche et ses mains, et l'on fait ces deux » prières : *Cette respiration est le feu naturel qui* » *opère la digestion; cette respiration est l'être* » *universelle qui est dans le corps et y forme les* » *cinq vents; que celui qui ressent le plaisir de* » *toute chose, étant satisfait par cet aliment,* » *donne la paix au monde!—O ame universelle!*

» *tu es le feu qui détruit tout, et qui conserve les* » *mondes créés; que cet aliment que j'ai mangé* » *te parvienne; que tous les êtres vivans te par-* » *viennent; car tu es la forme du monde, et tu* » *existes toujours*. Ensuite, on fait une méditation » sur l'ame universelle (70).

» Six moyens de parvenir à l'être unique, et » d'être un avec lui : 1° retenir son haleine; 2° at- » tirer fortement ses sens au-dedans; 3° méditer » sur quelque grand objet; 4° y attacher fortement » son esprit; 5° acquérir la vraie science; 6° s'y » absorber. Réunir ces moyens, c'est l'état du » *Djog* (*yoga*) ou de l'*unification*. Dans cet état » on ne peut pas pécher : c'est ainsi qu'aucun ani- » mal ne peut entrer dans un volcan, pendant qu'il » est en flamme.

» Il est dit dans le *Veda*, que, faisant entrer » dans le gosier la pointe de la langue, tous les » sens sont suspendus, l'ame est absorbée, on voit » le Créateur, on n'est plus rien pour le monde, » on ne pense plus, on est heureux et délivré.

» Il faut tenir cet état fort caché [1] (72).

» Il ne faut découvrir cette doctrine qu'à ceux » qui ont foi aux *Vedas*, qui les comprennent, qui » en font les œuvres, qui cherchent Dieu (83, » p. 393).

» Si vous avez du loisir, lisez l'*Oupnek'hat;* si

[1] Fénélon, dans l'avertissement de son livre des *Maximes des Saints*, recommande aussi le secret sur la doctrine de l'amour pur, et le motive.

» vous conversez, parlez de l'*unification*. Si vous » méditez, que ce soit sur Dieu; si vous adorez, » que ce soit lui; ainsi, vous deviendrez la forme » de Dieu, qui est miséricordieux, qui aime ceux » qui le cherchent. Être concentré en Dieu comme » un trésor qu'on a trouvé; ne rien affirmer, ne » rien se proposer, ne point dire *je* ou *moi*; être » sans crainte et sans volonté, voilà le signe du » salut et du bonheur suprême (74).

» L'ame impure est celle qui a une volonté; » l'ame pure, celle qui n'en a point (75).

» Ce qui empêche de connaître Dieu et d'arriver » à lui; c'est 1° faire société avec les impies qui ne » s'embarrassent point de la parole divine; 2° re- » chercher les plaisirs du monde et sa propre vo- » lonté; 3° rechercher les biens de ce monde; » 4° exercer une profession qui nous occupe trop; » 5° mendier aux portes; 6° refuser d'enseigner » la parole de Dieu à celui qui le demande; 7° en- » seigner une science vile, ou être enseigné par » un homme vil ou qui se vante de son savoir; » 8° exercer une profession trop bruyante; 9° mé- » dire et mentir toujours; 10° être magnifique » pour en tirer de la louange ou du profit; 11° vo- » ler, brigander sur la voie publique; 12° prendre » l'habit de pénitent pour mendier; 13° se moquer » des hommes; 14° ruiner les peuples et les tenir » sans religion; 15° faire les grands péchés défen- » dus par le *Veda*, par exemple, accuser calom-

» nieusement; 16° exercer la magie; 17° porter
» l'habit de pénitent sans en faire les œuvres;
» 18° avoir toujours la tasse à la main pour men-
» dier; 19° préférer le raisonnement humain à la
» parole de Dieu; 20° détourner cette parole ou
» même celle d'un homme à un faux sens conforme
» à nos désirs; 21° faire des tours de charlatan et
» les donner pour des miracles.

» Il ne faut pas fréquenter ceux qui ne croient
» pas en Dieu ni dans une autre vie; qui ne savent
» pas distinguer les œuvres inutiles d'avec les œu-
» vres conformes à la parole divine; il ne faut pas
» faire le mal; il empêche d'acquérir la vraie
» science.

» Il y a une fausse science qui fait prendre le
» faux pour le vrai, qui est réellement ignorance
» et folie : à quoi sert de lire les livres de la fausse
» science? La femme stérile peut donner du plaisir,
» mais elle n'enfante pas; ainsi, la fausse science
» peut donner du plaisir dans ce monde, mais elle
» nous prive du bonheur dans l'autre : toute science
» opposée à la parole divine est une fausse science
» (76).

» L'égoïsme est comme un portier qui nous in-
» terdit l'accès du Créateur : il a sur la tête le bon-
» net de l'ignorance; l'envie et la cupidité pendent
» à ses oreilles; il s'appuie sur le bâton de la mol-
» lesse, du sommeil et des péchés; il parle avec
» arrogance, parce qu'il est le plus ancien; et,

» lorsqu'il a fait de l'avarice son arc, de la colère » sa corde, et du désir sa flèche, il frappe sans » pitié tous les êtres vivans. »

Nous ne pouvons mieux terminer les extraits du premier volume de l'*Oupnek'hat* que par ces deux derniers morceaux : on conviendra qu'ils sont inspirés par une imagination heureuse.

Le deuxième volume de l'*Oupnek'hat* contient, en 451 pages, les quarante-quatre derniers *Oupnek'hats*, et tous les *Brâhmanams* [1] qui en dépendent, avec des notes et dissertations corrélatives, et une table analytique du texte et des notes.

Après les quatre [2] livres du *Veda*, et les *Oup-*

[1] *Brâhmana*, un Brahmane; *Brâhmanam*, une portion, une section théologique du *Veda*, qui est censé écrit, donné, créé dès le commencement par *Brahmâ*, le Créateur.

[2] Dans l'Inde on n'a jamais connu plus de quatre livres du *Veda*, et long-tems il n'y en eut que trois. Le *Bahar-danusch* (Jardin de la Science), roman persan, traduit en anglais par M. Scott (Londres, 1799, in-8°, 3 vol.), nous offre, tome II, p. 44, l'histoire de l'épouse d'un Brahmane, qui, voulant se débarrasser de la présence de son mari, l'envoyait dans la retraite étudier les *Vedas* les uns après les autres; quand il sut le quatrième, elle l'envoya étudier le cinquième; cependant, avec tous les docteurs, il n'en connaissait pas plus de quatre. Après de longues recherches loin de sa maison, il apprit enfin que se laisser envoyer par sa femme chercher le cinquième *Veda*, c'était se laisser tromper par elle.

D'où venait donc la méprise de ceux qui nous ont parlé autrefois des cinq livres du *Veda*, qui même ont voulu en dériver, et les cinq *King* de la Chine, et les cinq livres du Pentateuque? Elle paraît venir uniquement de ce qu'on a trouvé dans les *Observations*, en tête du premier volume de *l'Ézourvedam*, page 121, que *Vyassen* ou *Vyâsa* avait composé pour les *Shoûdras* (ceux de la quatrième caste), un cin-

nek'hats qui en sont des extraits, on ne connaît en langue sanscrite aucun monument plus ancien que les instituts de *Manou*, publiés en anglais par William Jones, et dont il existe une traduction en allemand.

Ces instituts, chap. 6 et 12, citent avec éloge les *Oupnek'hats*, les nomment par emphase les *Oupnek'hats de l'Écriture*, *les textes qui donnent la vraie connaissance de Dieu*, *qui traitent de l'essence de Dieu et de ses attributs*.

Anquetil Duperron rapporte ces deux passages en tête de son second volume, qu'il a dédié aux Brahmanes de l'Inde, par une épître datée de janvier 1801, et dans laquelle il s'excuse de faire, comme il l'avait annoncé, un second voyage en Asie pour s'instruire de plus en plus avec les *Panditas*[1], les *Sannyâsis*[2], les *Yogîs*[3], les *Piris*[4] de

quième *Veda*, nommé *Bhârata*. L'auteur de ces observations cite en preuve le *Bhâgavata*, liv. I. Mais dans ce *Pourâna*, liv. I, il est seulement dit que *Vyâsa* composa pour les *Shoûdras* le *Bhârata*, qui est *comme un cinquième Veda*. On peut se convaincre par le livre douze du *Bhâgavata*, où l'écrivain indien parle *ex professo* des *Vedas*, qu'il n'en reconnaît pas plus de quatre, et l'éditeur du *Bhâgavata* l'a entendu ainsi, puisque dans son discours préliminaire il ne compte que quatre *Vedas*, et qu'il entend avec raison par le *Bhârata*, un des trois grands poèmes épiques et sacrés, le *Mahâbhârata*, qui n'est ni un *Veda*, ni un *Oupaveda*, ni un *Shastra*, ni même un des dix-huit *Pourânas*.

[1] *Brahmanes*, savans dans les langues et les doctrines de l'Inde.

[2] On appelle *Sannyâsis* ceux qui, pour s'unir à Dieu, ont tout abandonné.

[3] Ce sont des *Sannyâsis* d'un degré de dévotion plus relevé; mot à mot des *Sannyâsis*, unis à Dieu, des *yogîs*.

[4] Les Brahmanes instituteurs ou maîtres des autres, littéralement les

toutes les doctrines indiennes; mais il les exhorte à bien accueillir quiconque entreprendrait cette pénible tâche. Il fait des vœux pour le succès de l'académie de Calcutta : c'est elle qui doit répandre de l'Inde en Europe et de l'Europe dans l'Inde les connaissances naturelles et religieuses, pourvu qu'elle s'applique aux langues indiennes, qu'elle fasse composer des dictionnaires de ces langues, et qu'elle cultive surtout le persan. Elle s'est bien acquittée de cette tâche, mais il lui reste encore beaucoup à faire.

Les *Oupnek'hats* et leurs *Brahmens*, ou instructions qui tiennent lieu de sections, sont, dans ce second volume, entièrement analogues à ceux du premier. La doctrine y paraît moins obscure, plus développée; mais elle offre toujours ce système étonnant de *panthéisme*, d'*illuminisme*, de *quiétisme*, enfin de *spiritualisme* absolu, c'est-à-dire négatif de l'existence réelle de la matière, système que nous avons commencé à faire connaître dans nos premiers extraits : ce sont entre Dieu et l'homme, entre le ciel et la terre, des correspondances infinies, vraies ou chimériques, ingénieuses et piquantes, ou puériles et fades, souvent inintelligibles; c'est une exposition sublime des attributs de Dieu, et de l'immortalité des ames, de leurs transmigrations, et de leur absorption en Dieu; ce sont de belles pensées morales, des idées les plus ascétiques,

anciens, les *pères* (*piri* en persan, c'est le corrélatif du mot sanscrit *gourou*, qui veut dire *vénérable*).

des pratiques de mortification les plus austères; c'est, à beaucoup d'égards, la philosophie de Pythagore, de Platon, des stoïciens; c'est, en quelque sens, la charité purement désintéressée de Fénélon; c'est la vision de tout en Dieu du père Mallebranche; ce sont des recherches cabalistiques inépuisables sur les mots, sur les lettres mystiques du nom de Dieu; c'est la mythologie indienne allégorisée; ce sont de pures abstractions réalisées et personnifiées; ce sont des vestiges remarquables de certaines traditions ou doctrines importantes, communes aux juifs et aux chrétiens; tout cela parsemé de quelques traits d'une morale erronée, ou même corruptrice et perverse. L'ouvrage entier fourmille de redites inutiles et de longueurs fatigantes; on y aperçoit souvent des contradictions, des inconséquences, et partout des défauts choquans d'ordre, de justesse et de précision, comme dans la plupart des livres orientaux.

Dans ces sortes d'ouvrages, c'est le texte qu'on veut connaître; c'est aussi le texte surtout que nous présenterons, autant qu'il est possible de le faire, d'après la version qui nous est seule connue. Voici quelques-uns des morceaux les plus saillans de ce second volume, d'après l'ordre que nous avons suivi en analysant le premier : nous tâcherons d'éviter les répétitions à moins qu'elles ne soient courtes.

Les *Oupnek'hats* 7[e], 8[e], 9[e] et 19[e], ont paru en entier, traduits en français par Anquetil Duperron

lui-même, dans le premier volume des *Recherches Historiques sur l'Inde*, in-4°, Berlin, 1786. Nous puiserons préférablement dans les autres, sans négliger entièrement ceux-ci, parmi lesquels il faut distinguer les cent noms de *Roudra*, ou la doctrine de *l'unicité*, en forme de litanies [1] très-longues, mais dont la seule récitation efface tous les péchés. C'est la prière la plus remarquable qui se trouve dans les *Vedas* : elle contient vingt-six pages in-4°, et les Anglais qui ont cru la donner en trois pages [2] n'en ont fait connaître qu'un mince abrégé.

DIEU.

Les Indiens ont cru, comme les juifs, les chrétiens et les mahométans, et comme le plus profond des philosophes de la Grèce [3], que le théisme a précédé le polythéisme.

« La voie pour obtenir l'*âtmâ*, c'est de le con-
» naître; ce qu'il faut faire pour le connaître, est
» aussi cette voie, et cette voie, c'est lui même :
» c'est la vraie voie.

[1] Non-seulement il y a des litanies dans les *Oupnek'hats*, mais il y est question de chapelet, *corona precaria*, t. II, p. 303. Cet instrument de prière, dont on avait cru trouver la plus ancienne trace dans le *Coran*, est donc aussi *mentionné dans le Veda*. Il l'est dans le *Râmâyana*, où il est appelé *djapian*, du radical *djapa* (réciter des prières). Sans doute l'usage du chapelet est accidentel, et très-moderne chez les chrétiens. Le doivent-ils aux croisades? Une bulle de Pie V, de 1595, approuve cet usage, et en attribue l'invention à saint Dominique

[2] Dans le *specimen*, à la fin de la traduction anglaise des *Institutes Politiques et Militaires*, attribués à Tamerlan; Oxford, 1783, in-4°.

[3] *Voyez* Aristote, *Métaph.*, liv. XII, chap. 8.

» Il ne faut pas s'en écarter par négligence ; il » ne faut pas l'abandonner pour en prendre une » autre.

» Les patriarches (mot à mot, *les grands pré-* » *cédens*) n'ont pas abandonné cette voie, et tous » ceux qui l'ont abandonnée n'eurent, pour s'ex- » cuser, que des prétextes.

Ici reviennent ces paroles du *Veda* : « Il y a » trois classes de ceux qui l'ont abandonnée cette » voie de connaissance et d'action.

» Ils ont adoré le feu commun, ou le soleil qui » éclaire le monde, ou l'air qui remplit tous les » espaces ; ou des animaux, des oiseaux, des bêtes, » des troupeaux, ou des hommes, leurs sembla- » bles ; ou des végétaux, des graines, des plantes » ou des arbres, et d'autres objets terrestres. Ceux » qui ont adoré le feu, sont parvenus au monde » du feu : ceux qui ont adoré le soleil, sont parve- » nus au monde du soleil ; ceux qui ont adoré l'air, » sont parvenus au monde de l'air [1].

» (*Mais*) il faut connaître l'*akt* [2], c'est-à-dire, » celui qui fait paraître toutes choses, qui fait paraî- » tre cette terre même, laquelle (*à sa manière* » *aussi*) fait tout paraître. *Oupn.* 11, *Brahm.* 95. »

L'homme connaît Dieu, quoiqu'il ne puisse le comprendre ; il le connaît par là même qu'il le

[1] Dans ce tableau des opinions religieuses chez les hommes, il n'y a rien qui se rapporte ni au mahométisme ni au christianisme : ce texte paraît donc appartenir à une époque bien reculée.

[2] Je ne sais quel est ce mot en sanscrit, peut-être *vyakta*.

conçoit comme un être incompréhensible. L'homme connaît Dieu comme auteur de toutes choses, par voie de tradition plutôt que par voie de raisonnement : telle est la substance du texte qui suit. *Oupn.* 36, n° 147.

« On demandait à *Prajâpati*, par l'ordre et la » volonté de qui se font les battemens du cœur » et les mouvemens de la respiration, ceux de la » parole, ceux de la vue et de l'ouïe.

» *Prajâpati* répondit : L'oreille entend, l'œil » voit, le cœur bat, la bouche parle, la respiration » s'opère par la volonté de celui qui est l'oreille des » oreilles, le cœur des cœurs, la parole des paro- » les, la respiration des respirations, la vue des » vues, la lumière des lumières.....

» Mais cet être que l'œil ne peut voir, que la » parole ne peut exprimer, que l'intelligence ne » peut comprendre, puisque l'intelligence ne le » comprend pas, puisque la science ne l'atteint » pas, comment donc parvenir à le connaître?

» Nous l'avons appris des *grands précédens* : » cet être, que la parole n'exprime pas, et qui » donne la parole, c'est le Créateur : il est infini; » et tout ce que la parole peut exprimer, est fini, » et tout ce qui est fini, n'est pas le Créateur.....

» Si vous savez que je suis le Créateur, vous savez » la vérité, et, cette vérité, c'est Dieu. — Je ne » comprends pas. — Vous comprenez donc deux » choses? Premièrement, vous vous connaissez

» vous-même ; secondement, vous ne comprenez
» pas : comprenez bien ces deux choses, et, ce
» que vous comprenez, c'est le Créateur.

» Vous comprenez le Créateur, quand vous dites
» que vous ne le comprenez pas.....

» Et celui qui dit : Je l'ai compris, ne l'a pas
» compris ; qui ne le comprend pas, le comprend,
» et qui le comprend, ne le comprend pas..... »

Suivant les *Oupnek'hats*, Dieu est tout ce qui est esprit, et tout ce qui paraît matière ; lui seul existe ; il est tout, et l'univers, au sens le plus vaste, est Dieu ; les ames des *Devas*, des hommes, des animaux, sont parties émanées de sa substance, qui n'en reste pas moins une et entière ; et tous les corps ne sont que des fantômes, des illusions qu'il produit. Ces idées reviennent sans cesse quand il s'agit de la nature et des attributs de Dieu : voici des morceaux où on les trouve plus développées.

« (Dieu) est tous les pénitens, tous les saints ; il
» est le tems, il est surface, il est espace, il est en-
» haut, il est en-bas, il est à droite et à gauche, il
» est devant et dehors. Tout ce qui est, fut et sera,
» c'est lui.

» Il est indivisible, ineffable, inaltérable, im-
» muable, indépendant ; il est pur, il est lumière ; il
» n'y a point d'autre être que lui. *Oupn*.7, *Brah*.87.

» Le connaître, c'est savoir que tout ce qu'on
» voit c'est lui : la lumière du soleil, celle de la
» lune, des astres, du tonnerre, n'approche pas

» de la sienne..... C'est de sa lumière antérieure à » eux que brillent tous ces êtres. *Oupn.* 37, » *Brahm.* 153.

» Il n'a point de dessus, ni de milieu, ni de » dessous, ni de gauche, ni de droite.

» On ne le connaît ni par la volonté, ni par le » raisonnement; on ne le connaît que par la science » des *Oupnek'hats*.....

» Il était avant le *Haranguerbehah*, l'œuf pri- » mitif, par cela même qu'il était; il fut le maître » du monde, conservant le ciel et la terre, étant » au milieu d'eux.....

» Il se donne lui-même; il a donné à celui qui le » connaît la force de le connaître; le connaître, » c'est la vie; ne pas le connaître, c'est la mort. » Tout lui est soumis, et les bons génies s'offrent à » lui en sacrifice.....

» Le feu, la lune, le soleil brillent de sa lumière; » C'est lui qui leur donne la vie.....

» Il n'a point eu de commencement; il a paru » sous la figure du monde, et toutes les figures sont » la sienne; il a paru sous la forme de trois lu- » mières, comme Créateur, conservateur et des- » tructeur. *Oupn.* 7, n° 88.

» Les bons génies firent, dans le paradis, hum- » ble hommage à *Roudra* (au *destructeur*), et lui » dirent : Qu'êtes-vous?

» — Si j'avais un pareil, je pourrais dire ce que » je suis... Tout ce qui est (*autrement* tout ce qui » est esprit), je le suis; tout ce qui n'est pas (*au-*

» lumineux et je vois tout sans qu'on puisse me » voir, et je fus toujours la science et le bonheur... » Œuvre méritoire et péché, ces expressions ne » me sont pas applicables. Je ne peux périr... Je » n'ai point de corps, je n'ai point de sens, je n'ai » point d'intellect, je ne suis point air, je ne suis » point eau, je ne suis point feu, je ne suis point » air, ni éther.

» Notre pensée ne peut pas atteindre jusqu'à » Dieu; il est au-dessus de notre pensée; notre » pensée nous le fait connaître, car il est la forme » de toutes nos pensées.

» Nous ne pouvons pas en parler; il est au-des- » sus de nos expressions; nous pouvons en parler, » puisqu'il est la forme de toutes nos paroles.

» Il est le même en toutes choses, dans le mou- » cheron comme dans l'éléphant...; aucune déno- » mination, aucune qualification ne peut lui con- » venir. Tout est négatif en lui; mais ce qu'on peut » affirmer, c'est qu'on devient lui-même en médi- » tant son grand nom (*Aum*)... Il est indivisible, » immuable, il n'a ni qualité, ni figure à part de » lui-même; il subsiste toujours par lui-même; il n'a » point eu de commencement, il n'aura point de fin; » il ne produit pas (*il ne fait que se manifester*), » il n'a point de pareil. *Oupn.* 26, n° 133.

» Il est grand, il n'est pas grand; il environne, » il n'environne pas; il est lumière, il n'est pas » lumière; il a et il n'a pas le visage de tous côtés; » il est, et il n'est pas le lion qui dévore tout; il

» est, et il n'est pas terrible; il est, et il n'est pas
» le bonheur; il rend la mort vaine, et il meurt;
» il est, et il n'est pas vénérable; il dit, et il ne
» dit pas : Je suis dans tout. *Oupn.* 50, nº 178.

» Comme un seul soleil est la lumière de tout
» œil, sans que les maladies soient les maladies du
» soleil; comme le soleil éclaire, sans être souillé,
» les choses les plus impures, de même l'*Atmâ*
» (*l'ame*) unique est dans tous, et n'en contracte
» ni maladie, ni douleur, ni souillure.

» Et cet *Atmâ* unique est indépendant, quoi-
» qu'il soit dans toutes choses; il montre comme
» multiple sa forme qui est une. *Oupn.* 37,
» nº 153.

» Qui est-ce qui peut vraiment me connaître et
» me décrire? qui est-ce qui m'a vu alimenter tous
» les mondes et y déployer ma puissance? c'est moi
» qui étant unique, à cause de *Mâyâ* (*l'illusion,*
» *l'apparence, l'amour éternel qui paraît pro-*
» *duire*), ai pris l'apparence du corps, ai paru
» multiple et diversifié; c'est moi qui suis exempt
» de crainte et opère tout dans toutes choses.
» *Oupn.* 44, nº 164.

» Il n'y a que lui, et, parce qu'il est sans li-
» mites, il n'est dans aucun lieu. Il est toujours;
» il est pur; il est la forme de la science; il n'est
» assujéti à rien. Il est véritable; il est subtil; il
» remplit tout; il n'y a que lui; il est l'être; il est
» la science et le bonheur pur. Voilà l'*Atmâ*.
» *Oupn.* 50, nº 180.

» Il est deux, il est trois, il est cinq. — deux, » 1° esprit; 2° ce qui paraît corps; trois, c'est-» à-dire, conservateur, Créateur et destructeur; » cinq, c'est-à-dire, les cinq élémens. Tout, jus-» qu'à un brin de paille, émane de lui. Les savans, » avec l'œil de la science, voient tout dans l'être » pur, qui est le contenant et l'unique. Tout ce qui » est en action ou en repos est formé dans lui et » détruit dans lui. Comme une bulle d'eau sort de » la mer et s'y perd, tout sort de lui et s'y ab-» sorbe. *Oupn.* 41, n° 161.

» Moi qui suis moi, vous qui êtes vous, je suis » vous et vous êtes moi; comprenez que je suis » toutes choses, n'en doutez pas. Je suis le conser-» vateur et le juge de tout; je conserve tout le » monde et tout le monde est ma figure; je suis le » destructeur universel; je donne le mouvement à » tout; je suis la mort qui atteint tout; je suis le » maître du monde...; vraiment, je suis tout, je » suis toutes choses. *Oupn.* 44, n° 15.

» Pour comprendre Dieu, il faut être Dieu » même. *Oupn.* 30, n° 79, p. 444.

» Dans moi, c'est Dieu qui se comprend lui-» même. *Oupn.* 37, n° 313.

LA CRÉATION.

» Tout le monde fut d'abord caché sous les eaux, » et l'eau dans l'*Atmâ,* l'eau qui par la volonté » éternelle enfanta le monde. Le monde fut d'a-» bord reçu par le feu; c'est-à-dire, *Haranguer-*

» *behah* exista, ainsi que les corps subtils des *De-* » *vatâs*. *Oupn*. 8, *Brahm*. 88, p. 8.

» L'ange *Mokéla* (*le préposé, l'agent*), de la » parole, lequel est le feu, est la parole de Dieu... » La parole de Dieu a produit la terre et les vé- » gétaux qui en sortent, et le feu qui les mûrit. » *Oupn*. 11, *Brahm*. 99.

» La parole du Créateur est elle-même le Créa- » teur et le grand fils du Créateur. *Oupn*. 48, » *Brahm*. 168, p. 386, et *Brahm*. 169, p. 391. » *Voy*. aussi p. 118.

» Le *Pran*, (*Pourâna* ou *Prâna*, *l'ancien* ou » la *respiration*), qui était seul, devint toutes » choses. *Ibid*., *in fine*.

» Avant toute production, l'*âtmâ* existait seul. » Il voulut produire les mondes, et tous les mondes » furent produits; d'abord, il fit l'eau sans rivage, » qui est au-dessus du paradis; puis ce qui est en- » tre le paradis et la terre; puis la terre, où nais- » sent les choses mortelles; puis les eaux qui sont » sous tous les étages de la terre.

» Le Créateur voulut que le monde qu'il avait » fait, eût des gardiens sans lesquels il eût pu tom- » ber en corruption, et il produisit les gardiens » (*mokelas*) du monde. *Oupn*. 11, *Brahm*. 100, » p. 17.

» Dans une assemblée de ceux qui cherchaient » la vérité on disait : Est-ce le Créateur ou un au- » tre être qui a produit le monde? et nous qui » sommes animés, qui nous a faits? qui nous

» fait agir? qui nous fait éprouver la joie ou la
» tristesse? quel est enfin le principe de tout?

» Plusieurs disent que c'est le tems qui a fait le
» monde; que le monde existe dans le tems, et va
» s'y absorber.

» D'autres, que le monde existe et va par lui-
» même.

» D'autres, qu'il est l'effet d'une cause.

» D'autres, qu'il est l'effet nécessaire de la lune.

» D'autres, qu'il provient du mélange des élé-
» mens.

» D'autres, que ce qui a produit tout, c'est le
» juste tempérament des trois qualités produc-
» trice, conservatrice et destructice.

» D'autres, que c'est le *Haranguerbehah* (*les
» éléments purs, la matière première*).

» D'autres, que tout cela est la cause du monde.
» Ceux qui cherchent la vérité, méditant en eux-
» mêmes, ont vu que cet être, qui est lumière
» pure, a produit le monde par sa puissance voilée
» sous les trois qualités...C'est *Mâyâ* (*l'apparence
» illusoire*) qui, mêlée avec le Créateur, a produit
» le monde. *Oupn.* 13, *Brahm.* 110.

» C'est Dieu qui a fait paraître le monde, ce
» fantôme sans réalité. *Oupn.* 23, *Brahm.* 111,
» p. 123.

» Il est une personne (*universelle*) qui a des
» têtes à l'infini, des sens extérieurs et intérieurs
» à l'infini.

» Elle est tout ce qui a été, fut et sera; elle est

» le Seigneur qui sauve. Tout ce qu'il y a de grand » dans le passé, le présent et le futur, c'est sa gran» deur.

» Tout l'univers est portion d'elle-même...

» Elle a trois pieds, et dans ces trois pieds sont » la production, la conservation et la destruction. » Pour elle, respirer, c'est produire; retenir son » haleine, c'est conserver; la retirer, c'est opérer » la grande résurrection (*l'absorption en Dieu*).

» Quand elle veut créer de nouveau, sa première » production est le *Haranguerbehah* (*Dieu sous* » *l'apparence de matière première*).

» Du *Haranguerbehah* sortit la figure de tout » le monde (*Prajâpati*) ou *Vrath* [1]. (Ce dernier » mot veut dire *personne universelle*.)

» *Vrath* produisit un homme qui fut appelée » *Man* (*Manou*), qui est composé de cinq élémens » (*l'eau, le feu, l'air, la terre et l'éther*).

» Et cet homme unique se multiplia dans ses en» fans... *Oupn.* 46, *Brahm.* 160.

» Au tems que le Créateur, l'être unique voulut » paraître multiple, en se méditant lui-même, » lorsqu'il eut rendu le monde apparent, entré » dans l'intérieur de tout, il fut lui-même avec » figure et sans figure, universel et particularisé, » et tout ce qui lui est attribué, fut et ne fut pas; » il fut deux (*en apparence*).

[1] Mais *Vrath* n'est pas *sanscrit*. Si ce mot est de la famille du mot sanscrit *Prathama*, il signifie le *premier*, ce qui rentrerait assez dans le sens du texte persan.

d'où les bons anges ont pu tomber par leur dérèglement, dans les mondes inférieurs, et d'où retombent jusque sur la terre, sous diverses formes, les ames des hommes qui n'avaient mérité qu'un bonheur céleste passager, et qui, à leur mort, n'étaient pas dignes de l'absorption dans le Créateur.

Les mondes inférieurs, l'enfer, c'est d'abord la terre; c'est aussi la lune, autrement *le monde des ames;* c'est l'atmosphère de la terre; ce sont les mondes de l'air et du feu; les mondes de la lune, de l'air et du feu sont des lieux de repos, mais d'un repos qui n'est que passager.

Les mauvais anges, les anges tombés, sont relégués dans ces mondes inférieurs, sous forme d'hommes ou de bêtes; ils y sont en état d'expiation, y subissent diverses métamorphoses, et ils y retombent même après s'être élevés dans quelques degrés du *paradis*, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au *monde de l'être;* c'est-à-dire à l'union substantielle ou l'absorption en Dieu, dernier degré du bonheur céleste que les Indiens appellent *Mokcha*[1], et qui est le salut éternel, ou *le grand, le plus grand degré de l'être;* dans cet état, on est exempt de tout le mal que peuvent éprouver les choses créées, quoique toutes les choses créées ne soient que des manifestations, des modifications, des émanations de Dieu; on est heureux et pour

[1] *Mokcha* signifie en sanscrit *liberatio*, la délivrance absolue; *Moukta*, délivré de la renaissance en un monde inférieur.

toujours d'un bonheur infini; on est Dieu lui-même. . . . . .

Les bons anges (*Adityas, Dèvas*) ont vaincu autrefois les mauvais (*Asouras*); ils ont vaincu en reconnaissant Dieu, en l'appelant à leurs secours, et invoquant le nom mystique de Dieu. *V*. p. 48, 93, 391.

Le chef des bons anges est *Indra;* celui des mauvais est *Satan* [1], ou l'adversaire, *le grand ennemi*, qui est *péché, erreur et mort;* mais qui ne peut rien contre ceux qui connaissent Dieu. *Voyez* p. 18 et 331.

Il est dit de Dieu, p. 85, 368 et 386, qu'il a tué une grande tribu de *Djénian* à trois têtes (*d'Asouras* ou *Daitjas*), parce qu'ils ne reconnaissent pas Dieu; qu'il a de sa foudre tué *Bratr*, appelé *Satan*, qui est sur les montagnes en forme de serpent, qui est appelé *Serpent*.

Les mondes matériels n'étant qu'une apparence trompeuse, il ne faut pas s'étonner si le soleil et les astres, qui sont les mondes, si les élémens même sont des génies (*Devatâs*) qui obéissent à Dieu. *Oupn*. 37, n° 154.

Les planètes sont les génies (*Devatâs*) du premier ordre, puisque la planète Vénus (*Soucra*, instituteur des *Asouras*) est un des grands *Fereschetehha*, p. 257.

[1] Le mot *Satan* est étranger au sanscrit; c'est un terme arabe introduit par les auteurs de la version persane. *Bratr* est le sanscrit *Vritra*, démon tué par *Vichnou*.

Parmi les éloges donnés au soleil, en voici un qui nous a frappé : *le Soleil est Adam ; il est père du genre humain. Oupn.* 30, *Brahm.* 139. *Adam* est une faute de la version persane pour *Aditya.*

« Pour trouver (*Dieu*) la vérité des vérités, le » soleil retient ses sens et son esprit; il pratique la » religion; et de là sa grandeur, de là sa brillante » lumière, qui éclaire, échauffe l'univers.

» Quiconque s'est dévoué à la pratique de la re- » ligion doit invoquer d'abord le secours du soleil; » il doit dire : Avec le secours du soleil, qui est » lumière, puissé-je acquérir la dévotion, parvenir » au monde du Créateur, obtenir le salut, garder » mon cœur affermi dans la foi! Que le soleil m'ac- » corde sa lumière! que sa voie m'éclaire et me » fasse arriver au paradis, devant les bons anges! » car le soleil est la porte du paradis..... La voie » de sa lumière fait parvenir au monde du Créa- » teur. Sous ce rapport, il mérite nos respects et » nos louanges. Sa lumière fait croître et décroître » la lune; et nos ames arrivent de la lumière de la » lune. *Oupn.* 13, p. 103 et 104. »

LES HOMMES.

La nature de l'homme, sa destination et ses devoirs, ses moyens d'arriver au bonheur : nous rangerons sous ces trois principaux chefs ce qui concerne l'homme dans le système indien, et les fragmens corrélatifs tirés des *Oupnek'hats.*

Nature de l'homme.

D'après ces anciens textes, les corps n'ont qu'une existence relative et réellement illusoire; mais l'illusion même a ses phénomènes. Les sages de l'Inde avaient étudié avec beaucoup d'application les phénomènes du corps humain, et leur physiologie, qui est assez détaillée, n'est pas sans intérêt pour ceux qui aiment à connaître les premiers pas, et à épier les progrès de l'esprit humain dans toutes les sciences.

La question qui a fait quelque bruit de nos jours, sur le moyen de procréer les sexes à volonté, est traitée et résolue de deux manières différentes dans les *Oupn.* 14, *Brahm.* 112, et 28, *Brahm.* 136; mais les deux solutions ne sont que des hypothèses comme celles de nos Européens, qui ont examiné le même problême avec un grand appareil d'érudition et de raisonnement.

Les caractères qui distinguent les hommes des animaux et des végétaux, sont tracés dans le fragment qui suit : « Le signe de la présence de l'*Atmâ* » (ou *de Dieu*) dans les végétaux, c'est la sève; » dans les animaux, c'est le sentiment. Dans les » animaux, il y a mouvement des liqueurs, et de » plus il y a sentiment : c'est que l'*Atmâ* s'y mon- » tre plus apparent, plus lumineux. Les végétaux » ont des liqueurs; mais ils n'ont point de senti- » ment comme les animaux.

» Dans les animaux, dans l'homme, l'*Atmâ* se

De la destination de l'homme et de ses devoirs.

« Tous les animaux, selon le degré de science » et d'intelligence qu'ils ont eu dans ce monde, » vont en d'autres mondes [1].

» L'homme est un océan; il est plus que tous les » mondes.

» Quand il désire les délices du monde de la » terre, ne lui dites pas qu'il n'en est pas digne : » il en est digne, et d'autres délices plus grandes.

» S'il désire le monde de l'atmosphère, ne lui » dites pas qu'il n'en est pas digne : il est digne » d'un monde plus élevé (*le suprême paradis*).

» S'il désire les délices du paradis, ne dites pas » qu'il n'en est pas digne : il est digne d'un monde » plus élevé. *Oupn.* 11, *Brahm.* 99.

» La science du Créateur est la grande science; » qui la possède et s'abstient du péché [2], parvient » au Créateur qui est le grand par excellence. *Oupn.* 18, *Brahm.* 121.

» L'homme qui avait pour but la récompense de » ses bonnes œuvres, étant mort, va au monde de » la lune. Là, il est au service des préposés de la » moitié de la lune dans son croissant. Ceux-ci » l'accueillent avec joie; pour lui il n'est pas tran- » quille, il n'est pas heureux : toute sa récompense

[1] Le célèbre Bonnet, qui a soutenu le système de l'immortalité des ames, n'eût pas désavoué cette doctrine du *Veda*.

[2] Dans les *Oupnek'hats*, les péchés sont souvent appelés les *ennemis intérieurs* de l'homme, ainsi que dans nos mystiques.

» est d'être parvenu pour un tems au monde de la » lune. Ce tems écoulé, le serviteur des préposés » de la lune en son croissant redescend dans l'en- » fer; il y renaît[1] ver, papillon, lion, poisson, » chien, ou sous une autre forme (*même sous une* » *forme humaine*). *Oupn.* 28, *Brahm.* 136.

» Aux derniers degrés de sa descente, si on lui » demande: qui êtes-vous? Il répond: je viens du » monde de la lune, prix des œuvres faites en vue » de la récompense. Me voilà de nouveau revêtu » d'un corps; j'ai souffert dans le ventre de ma » mère, et lorsque j'en sortais; j'espère enfin ac- » quérir la connaissance de celui qui est tout, » entrer dans la voie droite du culte et de la médi- » tation sans vue de la récompense. *Oupn.* 12, *Brahm.* 106.

» Le monde de la lune est celui où l'on reçoit la » récompense des bonnes œuvres faites sans avoir » renoncé à leur fruit, à leurs mérites; mais cette » récompense n'a qu'un tems fixé, après lequel on » renaît dans un monde inférieur, un monde mau- » vais, un monde la récompense du mal. *Oupn.* 14, *Brahm.* 112.

» Au contraire, par la mortification, la renon- » ciation à tout plaisir et à la récompense des » œuvres, cherchant Dieu avec une foi ferme, on

[1] Il est dit dans le *Bhagavad-Gita*, sect. XVI, que les hommes mé-chans renaissent dans des matrices d'anges de ténèbres et de bêtes im-pures. Même doctrine dans le *Shastah-bhada* (espèce d'extrait du *Veda*), publié par Hollwel, et dans le *Code de Manou.*

Différens degrés de bonheur après la mort.

« Imaginez un jeune homme doué d'une belle » figure, d'une santé parfaite, d'une complexion » vigoureuse, qui a lu les *Vedas*, qui peut les » faire lire à d'autres, qui abonde en richesses, » qui est roi de toute la terre; cent fois aussi heu- » reux est celui qui, par les œuvres pures, est de- » venu après sa mort un des bons anges de l'ordre » des musiciens célestes; et telle est la félicité de » celui qui sait les *Vedas* et qui a recours au mé- » rite des œuvres.

» Cent fois aussi heureux que celui qui, par les » œuvres pures, est devenu musicien céleste, oui, » cent fois aussi heureux est le bon génie musicien » céleste par nature; et telle est, etc.

» Cent fois aussi heureux que le musicien céleste » par nature, est la personne qui a sa demeure » pour long-tems dans le monde des âmes; et telle » est, etc.

» Cent fois aussi heureux que celui qui, pour » long-tems, demeure dans le monde des ames, » est celui qui, par ses œuvres pures, est parvenu » au monde des bons anges, et est appelé *ame di-* » *vine;* et telle est, etc.

» Cent fois aussi heureux que l'*ame divine*, est » celui qui, par les œuvres du culte conformes au » *Veda*, devient bon génie de l'ordre des *Carma-* » *Devas*, *Devas* par les œuvres; et telle est, etc. » (*Carma* en sanscrit, *œuvre*).

» Cent fois aussi heureux que le *Carma-Devas*, » est le *Deva* par nature; et telle est, etc.

» Cent fois aussi heureux que les *Devâs* par na» ture, est *Indra* leur roi; et telle est, etc.

» Cent fois aussi heureux qu'*Indra*, est *Mousch*» *tary* [1], le maître ou l'instituteur des bons anges; » et telle est, etc.

» Cent fois aussi heureux que *Mouschtary*, maî» tre de la création, est *Prajâpati*; et telle est, etc.

» Cent fois aussi heureux que *Prajâpati*, est » *Haranguerbehah*, le ventre d'or; et telle » est, etc.

» Et le bonheur du Créateur.... Toutes les félici» tés dont on vient de parler, jusqu'à celle de *Ha*» *ranguerbehah*, toutes ensemble ne sont qu'une » parcelle de ce bonheur. » *Oupn.* 38, *Brahm.* 158.

Allégorie sur le monde du Créateur ou le paradis suprême.

« Lorsque meurt celui qui est dans la voie du » culte (selon les *Vedas, et sans vue de la récom*» *pense*), le Créateur le fait parvenir successive» ment aux génies du feu, de l'eau, du soleil, puis » dans le monde d'*Indra*, puis dans le monde de » *Prajâpati*, puis dans le monde du Créateur.

» A l'entrée du monde du Créateur est une fosse

[1] Ce mot arabe signifie la planète *Jupiter*, et répond au mot sanscrit *Vrihaspati*, ou *Brahaspati* dans quelque dialecte de l'Inde; *Brahaspadi* dans celui du Malabar; *Braspatr* en plusieurs endroits des volumes dont nous donnons l'analyse. Il est l'instituteur, le *gourou*, des *Devas* ou *Devatâs*.

» futur. Je suis émané de celui qui est la lumière
» par lui-même. Tout ce qui fut, qui est, qui sera,
» émane de moi. Vous êtes l'ame de toutes choses;
» et tout ce que vous êtes, je le suis. » *Oupn.* 12, *Brahm.* 106.

Devoirs de l'homme et ses moyens de salut.

« Faites pénitence, retenez vos sens, et faites de
» bonnes œuvres avec un cœur pur, comme en-
» seigne le *Veda;* professez la droiture qui est le
» principe de tout bien, voilà l'*Oupnek'hat* et la
» véritable voie. *Oupn.* 26, p. 298.

» Il y a trois genres d'œuvres pures : les œuvres
» de miséricorde; les sacrifices, et la lecture des *Ve-*
» *das. Oupn.* 37, p. 303.

» La mortification ou la pénitence compre[illegible]
» douceur, la véracité, l'étude, la répressi[illegible]
» sens extérieurs et intérieurs, la libéralit[illegible]
» crifice. » *Oupn.* 30, p. 256.

Le plus grand sacrifice est le *Sarbm*[illegible]
sanscrit *Sarva-medha,* sacrifice universel [illegible]
siste à jeter en imagination tous les mon[illegible]
qu'ils contiennent dans le feu de la puiss[illegible]
Créateur. » Regardez comme feu la puiss[illegible]
» Créateur, et dans votre pensée, lance[illegible]
» feu tous les mondes. » *Oupn.* 8, p. 1[illegible]
Code des Gentoux.)

« Pour arriver à Dieu, le corps est [illegible]
» sens sont les chevaux qui [illegible]
» sont les rênes qui gui[illegible]

[illegible] à lui que
[illegible] , devient

» sont la voie à parcourir.

» Le postillon, habile à manier les rênes, ...
» duire le char, trouve les chevaux dociles ...
» parvenir le maître à un degré de grandeur ...
» ne finira point, à celui du grand conserv...
» est le suprême degré.

» Mais s'il est inhabile, les chevaux ...
» ils ne font point parvenir leur ...
» degré ; au contraire, ils le versent ...
» endroits, ils le précipitent dans ...
» rieurs. *Oupn.* 37, *Brahm.* ...

» La voie qui conduit au ...
» et spacieuse. » *Ibidem*, ...

Dans un autre sens, il e...
151) : « La voie qui mène ...
» étroite que le tranch...

« Il n'est donné de ...
» sans volonté, qui ...
» œuvres, qui est ...
» cœur (*Brahm.* ...
» sans hypocrisie ...
Brahm. 141.

» Lorsque ...
» propres, ...

¹ Même ...
cette in...

...que l'*Atmâ*
...tendre au
...il fait tout

...Dieu que le sa-
...dans pour se sau-
...gnorans et les pe-
...dre par les choses
...ent dans les filets de
...loppe de toutes parts,
...r. *Brahm*. 152.
...n choix : l'ame humaine
...10, p. 100.
...par nos sens : il fait la vo-
...lé ; il ressent la volupté ; il
...ahm. 104.
...voient Dieu dans eux-mêmes,
...utre, auront ce repos éternel.
...320.
...uve de ces savans dans toutes les
...ues ; car il est dit (*Brahm*. 161) que
...et les Rajas (*ceux des deux pre-*
...), ET LES AUTRES, qui ont la science
...deviendront lui-même : et (*Brahm*.

...ie du système indien. *V.* section XVI du *Bhaga-*
Du Bon et du Mauvais Destin.

» subi la mort; en quelque tems de la vie qu'il » rompe les nœuds de la folie et de l'ignorance (de » Dieu), il est sauvé de la mort pour toujours. » Voilà le premier principe de la doctrine. *Brahm.* 155.

» Les hommes d'une vue pénétrante, d'un esprit » plein de sagacité, ayant retiré leurs sens en eux-» mêmes, les anéantissent; ils anéantissent le cœur » en le soumettant au domaine de l'intelligence; ils » anéantissent l'intelligence en l'assujétissant à leur » ame; ils anéantissent leur ame dans la collection » des ames, et la collection des ames dans la grande » ame. *Brahm.* 151.

» Celui qui, par son intelligence, a retranché de » son cœur les mauvaises qualités qui causent le » doute, et qui, par le raisonnement, possède la » science certaine, celui-là connaît Dieu et sera » sauvé.

» Lorsque de cœur et d'esprit il a soustrait ses » sens aux choses sensibles, et qu'il les retient sans » mouvement vers elles, c'est là le grand degré de » l'union (*à Dieu*). Dans cet état, l'homme atten-» tif ne tombe point dans l'erreur par méprise ou » négligence; il veille sans cesse pour s'en pré-» server.

» Par la lecture, sans cette science et cette at-» tention, l'on ne parvient point à Dieu, et sans » son secours [1], on ne peut ni le nommer ni le

[1] La doctrine de la prédestination et de la nécessité de la grâce, ou

» connaître. Il n'y a de voie pour arriver à lui que » lui-même..... Quiconque parvient à lui, devient » lui-même. *Oupn.* 37, *Brahm.* 155.

» Si tous ne voient pas l'*Atmâ*, c'est que l'*Atmâ* » détourne de lui leurs sens et les fait tendre au » dehors..... car il est le vrai maître ; il fait tout » ce qu'il veut.

» Ce n'est que par la volonté de Dieu que le sa- » vant, ayant retiré ses sens au-dedans pour se sau- » ver, voit l'*Atmâ*, et que les ignorans et les pe- » tits esprits se laissent prendre par les choses » extérieures ; de là ils tombent dans les filets de » la grande mort qui les enveloppe de toutes parts, » et ils ne peuvent se relever. *Brahm.* 152.

» Dieu est maître de son choix : l'ame humaine » ne l'est pas. *Brahm.* 110, p. 100.

» C'est Dieu qui agit par nos sens : il fait la vo- » lonté ; il fait le péché ; il ressent la volupté ; il » cause le désir. *Brahm.* 104.

» Les savans qui voient Dieu dans eux-mêmes, » eux seuls et nul autre, auront ce repos éternel. *Brahm.* 153, p. 320.

Mais il se trouve de ces savans dans toutes les classes d'hommes ; car il est dit (*Brahm.* 161) que les Brahmanes et les Rajas (*ceux des deux premières castes*), ET LES AUTRES, qui ont la science du Créateur, deviendront lui-même : et (*Brahm.*

du *secours*, fait partie du système indien. *V.* section XVI du *Bhagavad-Gîta*, intitulé : *Du Bon et du Mauvais Destin.*

165, p. 370) on voit que *tous arrivent à Dieu par toutes les voies*, ce qui pourrait signifier qu'il y a dans toutes les religions des hommes qui se sauvent en s'unissant à Dieu; et qu'en définitive, et après les expiations convenables, les méchans comme les bons sont absorbés dans la Divinité. Cela paraît inévitable dans le système indien, qui admet plusieurs créations et plusieurs destructions successives et complètes de tout l'univers.

THÉORIE DE LA VISION DE DIEU, OU DE L'UNIFICATION A DIEU.

« Qui sait que tout est le Créateur, celui-là est » absorbé en lui, devient lui-même, et il est di- » gne de tout culte. *Brahm.* 88, p. 10.

» Celui qui sait par qui il existe, qui se rend un » avec lui, n'est plus esclave de *Mâyâ*, ou de l'ap- » parence illusoire; et parce qu'il comprend l'être- » lumière, il est affranchi des liens de l'ignorance, » du moi, de la volonté, de la haine, de la crainte. » Ainsi il est exempt de renaître et de mourir en » d'autres mondes; il est sauvé; et parce qu'il a » connu cet être-lumière, il est exempt du monde » du paradis, ainsi que du monde inférieur; il ob- » tient le pouvoir suprême; il sera dans le troisième » monde, qui est celui de l'être par excellence (*le* » *suprême paradis au-delà des mondes supé-* » *rieurs*). *Oupn.* 13, *Brahm.* 110, p. 101.

» En connaissant le Créateur, vous devenez lui-

» même : cette science dure toujours. *Brahm.* 131.

» Renoncer à ses volontés propres, c'est le moyen » d'être le Créateur même ; tout ce qui n'est pas » cela n'est que vanité. . . En prononçant son nom, » l'on devient lui-même. » *Brahm.* 132 et 166.

*Méthodes-pratiques d'*UNIFICATION*, avec leurs efforts merveilleux ; divers signes et degrés d'*UNION.

C'est ici le côté le plus faible du système indien. Il offre tant de rêveries et de puérilités, qu'il serait trop long et trop inutile de les exposer toutes ; et ces ridicules assertions, premier abus sans doute d'une théorie souvent sublime et pure, ont dû finir par amener des maximes perverses, une dissolution déplorable. Le spiritualisme, le matérialisme absolu et le quiétisme, comme tous les extrêmes, ont conduit partout aux mêmes résultats. Les passions indomptées ne sont que trop ingénieuses à faire abus des doctrines même les plus répressives, en les corrompant.

On trouve dans le *Bhagavad-Gîta*, les *Institutes de Menou*, l'*Ezourvedam*, les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, et surtout dans le *Systema Brahmanicum* et le *Viaggio alle Indie Orientali* du père Paulin de saint Barthélemy, des recherches et des notions très-intéressantes sur les quatre instituts ou régimes de vie successifs, de *Brahmatchâri*, de *Grihastha*, de *Vana-prastha*[1]

[1] *Brahmatchâri*, initié qui *marche à Brahma* (*Tchar*, aller, marcher).

et de *Sannyâsi*; mais après tous ces ouvrages, on lira encore avec intérêt et avec fruit ce qu'en disent les *Oupnek'hats*, qui étant des extraits des *Vedas* même, paraissent plus près de l'institution primitive que tous les ouvrages qu'on vient de citer.

Entrer dans ces détails, ce serait dépasser les bornes d'un extrait. Nous nous arrêterons à ce qui concerne les méthodes même prescrites aux *Sannyâsis* et aux autres qui, par la contemplation, prétendent s'unir à Dieu; autrement, qui se procurent des extases par l'enthousiasme et le délire; en un mot, qui prétendent à être *Yogîs*, c'est-à-dire *unis* ou plutôt *unifiés* avec Dieu.

« Savoir qu'on est le Créateur, et que tout est » le Créateur, voilà le secret et la substance du » *Veda*. Quand on en est à ce degré, plus de lec- » tures, plus d'œuvres; les lectures et les œuvres » sont l'écorce, la paille, l'enveloppe : il ne faut » plus y songer quand on a le grain et la substance, » le Créateur. *Oupn.* 26, *Brahm.* 134.

» Quand, par la science, on connaît le grand » Créateur, il faut abandonner la science comme » un flambeau qui a servi à nous conduire au but.

» Il faut faire d'*Aum* son char, de *Vichnou*[1] le

— *Griha*, maison; *grihastha*, qui reste à sa maison, étant marié, observant le *Veda*. — *Vanaprastha*, habitant des forêts, *qui stat in sylvis*. — *Sannyâsi*, qui a tout abandonné.

[1] *Aum* est le nom mystique de Dieu vu triple. *Vichnou* est la seconde personne de la Trinité indienne, Dieu, considéré comme *pénétrant*, conservant l'univers.

» conducteur du char; avoir un brûlant désir d'ar-
» river au monde du Créateur, se représenter vi-
» vement le Créateur, anéantir ses sens intérieurs
» et extérieurs; et par-là étant devenu le Créateur,
» abandonner toutes ces pratiques.

» Il faut retenir son haleine, lier sa pensée à un
» objet particulier, raisonner en soi selon les *Ve-*
» *das*, penser que l'ame n'est qu'une avec Dieu;
» voilà comme on est absorbé en lui.

» Retenir son haleine, au sens mystique, c'est
» ou l'attirer, ou la garder, ou l'expirer.

» Quand on l'attire, il faut s'en gonfler pleine-
» ment.

» Quand on la garde, il faut rester sans mouve-
» ment, et en même tems dire, autant de fois qu'on
» le peut, le nom de Dieu (*Aum*).

» Quand on l'expire, il faut penser que le vent
» est sorti de l'éther, et va s'y absorber.

» Dans cet exercice, il faut se rendre comme
» aveugle et sourd, et immobile comme un mor-
» ceau de bois.

» Il faut se tenir dans une place unie et propre;
» bâtir autour de soi, en esprit, un mur de sépa-
» ration, pensant que Dieu nous garde de tous cô-
» tés, et méditant sur lui.

» Il faut se reposer sur les quatre genoux * ou
» sur deux, si on le peut sans gêne, et le visage
» tourné vers le nord.

* Qu'est-ce que les quatre genoux?

» Au premier, les poils de tout son corps se
» dressent;

» Au second, ses membres sont engourdis;

» Au troisième, il ressent dans tous ses membres
» la fatigue qui suit les jouissances de l'amour;

» Au quatrième, la tête lui tourne, il est comme
» ivre;

» Au cinquième, l'eau de la vie arrive dans son
» cerveau;

» Au sixième, cette eau descend en lui, et il s'en
» nourrit;

» Au septième, il devient maître de la vision,
» il voit au-dedans des cœurs, il entend les voix les
» plus éloignées;.....

» Au neuvième, il devient si subtil qu'il peut se
» transporter où il veut, et, comme les anges, tout
» voir sans être vu;

» Au dixième, il devient la voix universelle et
» indivisible; il est le grand Créateur..... l'être
» éternel, exempt de tout, et, devenu le repos par-
» fait, il distribue le repos au monde. » *Oupn.* 10, *Brahm.* 94.

Autre méthode. S'asseoir sur les genoux et les talons, se tenir la poitrine, le cou et la tête élevés, rester immobile en dirigeant vers le Créateur toutes les pensées, toutes les forces de l'esprit.

Autre. Observer certaines règles sur le boire, le manger et le dormir; ne respirer que par nécessité, par le nez et très-lentement; se tenir sur un terrain écarté, uni, bien exposé au jour et à l'abri du

vent; s'imaginer ensuite que le Créateur entre dans notre ame, en forme de perle, ou d'un nuage obscur de fumée, ou comme la lumière du soleil, ou comme un feu, un ver luisant, un éclair, un brillant cristal, ou enfin comme la lumière de la lune.

Par ces pratiques, on est exempt de la vieillesse, de la maladie et de la mort; on devient léger, subtil; on a le repos du cœur; on a le visage lumineux, la voix douce; on exhale une odeur suave; on rend peu d'excrémens.

C'est là le commencement de l'unification. *Brah.* 110, p. 104 et 107.

Autre. Regarder attentivement le bout de son nez; contempler dans soi, dans son cœur, la lumière divine. *Oupn.* 20 et 21.

Jusqu'à présent le quiétisme et l'unification indienne ne paraissent que des illusions dignes de pitié; telles furent celles des *hésychastes* ou quiétistes grecs qui, dans l'onzième et le quatorzième siècles, retenant aussi leur haleine et les yeux fixés attentivement sur leur nombril, croyaient y contempler la lumière du *Thabor*, la lumière incréée; tel était le quiétisme des juifs cabalistes, de madame *Guyon*, etc. Tel est celui des *soufis*, dans la religion musulmane [1].

Mais voici dans les *Oupnek'hats* même, ou peut-être dans les additions qui seraient passées dans le

[1] V. *Ssufismus*, *Theologia Persarum Pantheistica*, *illustravit* Tholuck. Berolini, in-8°, 1821.

texte, des excès plus pernicieux. C'est la morale commode et burlesque foudroyée dans les Provinciales; c'est le *molinosisme* dans ses derniers excès; c'est une dévotion compatible avec tous les vices et tous les crimes.

D'abord le mensonge est permis en certains cas, par exemple, pour faciliter les mariages, pour exalter les mérites d'un *Brahmane* ou les bonnes qualités d'une vache, l'un étant le ministre, et l'autre l'emblême vivant de la Divinité (*Brahm.* 112, p. 136). C'est apparemment de ces mensonges permis qu'il faut entendre ce qui suit : « *Sat* (qui si» gnifie *vérité*) est le nom de Dieu, et Dieu est » *trabrat* *, c'est-à-dire *trois ne font qu'un*. Qui » sait cela, ne ment jamais; et s'il ment quelque» fois, son mensonge est légitime. » *Brahm.* 99, pag. 43.

La seule lecture d'un *Oupnek'hat*, ou la récitation de certaine prière, suffit pour effacer les plus grands péchés. Il ne faut pas s'en étonner, puisque, par d'autres lectures, les mauvaises actions deviennent bonnes, et soi-même on devient Dieu. *Brahm.* 87, p. 3; *Brahm.* 162, p. 356; *Brahm.* 92, p. 26.

Mais si l'on était encore assez endurci pour négliger ces lectures si faciles, il y a des *mesures*, c'est à-dire de très courtes formules, dont quelques-unes consistent en un seul mot, en une seule syl-

* Je ne me rends pas compte de ce mot.

labe, et qui expriment ces grands principes, que Dieu seul existe, que Dieu est tout. Ces *mesures* si commodes, pourvu qu'on en considère attentivement la vérité, *quelque péché qu'on fasse*, couvrent les péchés et préservent de malheur. *Brahm.* 99, p. 44.

On sent que cela peut encore gêner. Eh bien! prononcez seulement *Pra-Brahma* (*para Brahma*), qui veut dire *premier Créateur*, et vous serez purifié, vous serez le Créateur même. *Brahm.* 92, p. 21.

Voici des traits plus étonnans :

« Quelque péché que vous commettiez, quelque » mauvaise œuvre que vous fassiez, si vous con- » naissez Dieu, vous ne péchez pas; et quand même » vous tueriez père et mère, quand vous voleriez » et même tueriez un *Brahmane* instruit dans le » *Veda*, quelque chose que vous fassiez, votre » lumière n'en sera pas diminuée... Qui me con- » naît, quelque péché qu'il fasse, n'est pas pé- » cheur, parce que je suis l'âme universelle (*qui* » *dans l'homme opère le bien et le mal*). » *Brahm.* 108, p. 85 et 92.

En effet, si Dieu seul existe, s'il agit lui seul, si les actions que l'on croit appartenir à l'homme ne sont que les actes de Dieu, se modifiant lui-même, il est clair qu'il n'y a et ne peut y avoir ni justes ni pécheurs. Or voici ce qu'on lit mot-à-mot (*Brahm.* 132, p. 223) : « La vérité est qu'il n'y

une tendance à l'infini vers l'unification, par la méditation; en domptant les sens, les passions; en diminuant les besoins et les actes; en faisant abnégation de soi-même et de sa propre existence individuelle, par une sorte de mort philosophique et religieuse, qui consiste à ne vouloir plus se sentir et se voir que dans l'immense océan de l'être unique et spirituel.

En deux mots, ne *penser* qu'à un être *unique*, *agir* ici-bas comme s'il y en avait effectivement plusieurs, le *produisant* et ceux qui seraient vraiment produits, celui dont tout *émane* et ceux qui sont *émanés;* se mettre bien dans l'esprit qu'il y a comme *deux raisons*, celle qui règle tout dans ce bas monde, et celle du monde supérieur.

L'une souvent paraît, mais n'est pas vraiment opposée à l'autre.

Ce qui regarde la vérité en *elle-même*, l'essence des choses, les attributs du premier principe, la vraie nature de l'ame, se règle par la seconde raison, ne peut être connu que par elle.

Ce que c'est *pour nous* que l'espace, le mouvement, le tems, la production ou l'émanation, la conservation ou la destruction, les qualités ou *modalités*, l'esprit, la matière, la liberté, le volontaire, la vérité par rapport à l'homme, les axiomes, les lois, le bien et le mal, le mérite et le démérite, les récompenses et les punitions, les esprits tels qu'on les conçoit, les corps tels qu'on les voit, leur action réciproque, enfin tout ce qui appartient aux

êtres sublunaires dans leur existence sensible, tout cela est soumis à la première raison.

Ainsi, tout paraît multiple et n'est réellement qu'un. L'ordre moral, religieux et politique *ressortit* à la première raison ; l'union ineffable avec Dieu appartient à la seconde. C'est en cette union que consiste le perfectionnement de l'universalité des êtres : par-là tout est réduit à l'unité ; tout, excepté Dieu, se réduit au néant.

C'est à-peu-près de cette manière que le traducteur, dans ses notes, explique et justifie le système indien ; il en développe toutes les parties, il les éclaircit par les rapprochemens les plus curieux, mais toujours professant le plus ferme attachement à la religion chrétienne et au catholicisme, toujours les défendant, les soutenant par ses réflexions et ses recherches savantes.

Il faut bien distinguer l'ancienne religion brahmanique ou indoue selon les *Vedas*, ou selon les *Oupnek'hats* réputés la portion des *Vedas* la plus importante, d'avec la religion brahmanique et indoue selon les *Pourânas*[1], les *Itihâsas*[2] et les *Tantras*[3], c'est-à-dire selon les doctrines idolâtres les plus commodes et les plus grossières, selon les pratiques populaires les plus lucratives pour les

[1] Les *anciennes* (histoires).

[2] *Itihâsas*, récits *amusans* et fabuleux. Apparemment c'est le *mahâbhârata*.

[3] Les fils (conducteurs). Ce sont des dialogues entre *Shiva* et sa femme *Dourgâ*, autrement *Parvatî*, *Câlî*, *Oumâ*, etc., approuvés par *Vichnou*. On les appelle aussi *Agama*. V. *Asiat. Res.*, t. V, p. 54.

trace de culte divin, direct ou symbolique, décerné à aucune partie quelconque, intérieure ou extérieure d'aucun corps humain; toutes ces corruptions étaient inconnues aux *grands précédens*, comme on dit dans l'Inde.

Je regrette de n'avoir pas expliqué les mots *Veda* et *Oupnek'hat*; il faut donc finir par où je devais commencer. Le mot *Veda*, auquel tiennent le mot *videre* des latins et ses nombreux dérivés, auquel tiennent aussi tant de familles de mots dans beaucoup de langues de l'Asie et de l'Europe, est une forme sanscrite du mot sanscrit *vidyâ*, science, loi. Le mot *Oupnek'hat*, est une forme persane du mot sanscrit *oupanichad*, qui désigne les textes du *Veda* concernant la nature de Dieu, la science du Créateur, et les moyens de se réunir à lui; littéralement, c'est *ce qui va à* ou *dans Brahma*, le Créateur, contenant l'univers, qui s'y plonge, s'y absorbe; ce qui est l'essentiel de la religion. Si, dans le mot *oupanichad*, l'on prend la syllabe *ni* au sens négatif qu'elle a parfois dans les mots composés, alors ce mot signifierait littéralement, *ce qui ne va pas à* ou *dans*, et au sens logique, ce qu'il *ne* faut *pas* faire *aller*, sans discernement, ou ce qu'il faut tenir secret. Tel est le sens qu'ont adopté, au dix-septième siècle de notre ère, les *Brahmanes*, auteurs de la version persane. La première interprétation est de *Sankara Atchârya*, le plus estimé des commentateurs des *Oupanichad*; et la seconde interprétation, en supposant un secret

à cacher, ne s'accorde point avec la doctrine antique de l'Inde; ce qu'il y a de plus secret est enseigné dans le *Mahábhárata* à *Arjouna*. Je ne trouve point le précepte du secret de la *doctrine* des *Vedas*, inculquée dans les *Oupnek'hats* mêmes. Selon le code de Menou, ch. VIII, § 28, et ch. X, § 1, il n'y a de dogme secret dans les *Vedas* que pour la caste des *shoûdras* ou serviteurs, et pour les hors-castes. J'ai déjà cité le tome I, p. 33, de l'*Oupnek'hat*, où l'on voit un hors-caste fait Brahmane par le *Richi Gautama*, et recevoir de lui la doctrine du *Veda*. J'ai cité la page 392 du même volume, où l'on voit qu'il est permis de faire connaître cette doctrine, généralement *à ceux qui ont foi aux Vedas, qui les comprennent, qui en font les œuvres, qui cherchent Dieu*. (Voy. le *Bhagavad-Gíta* en français.) D'après cela, il faut préférer la première explication du mot *oupanichad*, laquelle rentre dans l'étymologie donnée par Wilson, en son vocabulaire sanscrit. Dans sa lettre déjà citée, M. de Volney a traduit *oupanichadas* ce qui est *à côté, au-dessous des secrets*. Mais s'il y avait ici des secrets, il est bien certain qu'ils seraient dans les *Oupanichadas*, qui, d'ailleurs, ne peuvent être *au-dessous du Veda*, puisqu'ils en sont la partie la plus excellente et la plus relevée.

[1] *R. A.*, VIII, 473 et 772.

NOTICE

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ :

An inquiry into the ancient greek game, supposed to have been invented by Palamedes antecedent to the siege of Troy; with reasons for believing the same to have been known from remote antiquity in China and progressively improved into the Chinese, Indian, Persian and European Chess. Also two dissertations : 1° on the Athenian Skirophoria; 2° on the mystical meaning of the bough and umbrella, in the skirian rites. London, 1801, 4°.

C'EST-A-DIRE, Recherches sur l'ancien jeu grec, dont on suppose que Palamède fut l'inventeur avant le siége de Troie; raisons de croire que ce jeu fut connu en Chine, dans l'antiquité, et qu'il est devenu, par des améliorations progressives, le jeu des échecs de la Chine, celui de l'Inde, de la Perse et de l'Europe; avec deux dissertations, la première, sur les Scirophories des Athéniens, et la seconde, sur la signification mystique de la branche d'arbre et du parasol, dans les Scirophories. Londres, 1801, 1 vol. in-4° de XVI et 169 pages, avec 7 planches et plusieurs vignettes représentant des antiquités.

L'AUTEUR de cet ouvrage est M. CHRISTIES, savant antiquaire anglais, qui va bientôt publier une autre dissertation du même genre, sur des vases étrusques, dans laquelle il entreprend de prouver qu'il y a un rapport, une liaison très-probable en-

tre la fête des lanternes, chez les Chinois, et une illumination qui se faisait à Éleusis, ville de l'Attique.

Le titre du livre dont nous allons rendre compte annonce les trois sujets grecs que l'auteur y a traités, savoir : 1° le jeu des Grecs nommé Πεττεία ; ou *jeu des cailloux*, vu dans son origine, ses progrès et son dernier état de perfection; 2° les fêtes Athéniennes, appelées *Scirophories;* 3° la branche d'arbre et le parasol portés dans ces fêtes. Sur les Scirophories et sur le parasol, l'auteur présente des recherches, des explications, des conjectures aussi curieuses que nouvelles et intéressantes. Nous entrerons dans quelques détails sur le *Petteïa* qui est le sujet principal du livre.

On a beaucoup écrit sur les anciens jeux de combinaison; cependant, leur nature précise, leurs méthodes, leurs règles principales restent encore indéterminées, et faute de les connaître, on ne peut expliquer bien des passages des livres classiques.

L'auteur paraît avoir jeté beaucoup de lumières sur ce sujet qui devient plus important, considéré sous le point de vue des rapports qu'on peut découvrir entre les différens peuples, et comme tableau frappant de l'origine et des progrès de la civilisation.

Il trouve dans le simple jeu de Mérelle, le Τριόδιον des Grecs ou jeu de la *triple voie*, l'ébauche du *Petteïa*, et dans le *Petteïa*, l'origine 1° du jeu la-

tin appelé *Ludus latrunculorum*, le jeu des petits soldats, d'où est venu le jeu des Dames, 2° du jeu dit Πόλις ou Πλινθίον des Grecs, qui se jouait avec des dés, quoique ce fût aussi un jeu de combinaison, et qui a produit l'*Alveus* des latins, et notre jeu de tric-trac. Enfin, il fait voir que le jeu des échecs n'est que le *Petteïa* perfectionné [1].

Un ancien scholiaste de Théocrite [2], et le savant Meursius confondirent le *Petteïa* avec le Ζατρίκιον, ou les échecs dont parle Anne Comnène dans la *Vie d'Alexis Comnène* son père. Thomas Hyde a relevé cette erreur [3]; mais il n'a point expliqué la nature du *Petteïa*. Ce que nous dit sur ce sujet M. Christies, est entièrement neuf, et sa filiation savante du jeu des échecs, les recherches qu'il a fallu faire pour l'établir, pour comparer ensemble le *Petteïa*, les échecs et les autres jeux analogues, appartiennent exclusivement à cet auteur.

Il se trouvait contrarié dans sa marche par une autorité imposante.

Le célèbre William Jones, trop hardi quelquefois dans ses conjectures, et très-prévenu en faveur de l'Inde, dont il a si heureusement fait connaître au reste du monde les livres et l'ancienne langue, a prétendu que le jeu des échecs ne s'est pas formé

[1] Pitiscus, dans son *Lexicon Antiquitatum Rom.*, au mot *latrunculi*, dit, en passant, que les échecs ne sont que les *latrunculi* perfectionnés; mais il n'a point donné de preuves de cette assertion.

[2] Sur *Idyl.* I, v. 18.

[3] Dans son traité *de Ludis Orientalibus*.

peu-à-peu, ne s'est pas complété par des changemens graduels, par des améliorations successives, mais qu'il fut inventé d'un seul jet, par un effort de quelque grand génie [1].

Cette idée peu philosophique méritait bien d'être examinée. L'invention subite d'un jeu si ingénieux et si profond, serait aussi inconcevable qu'un beau poème, composé uniquement des premières pensées de l'auteur, ou un magnifique tableau exécuté sans esquisse. Les fruits de la pensée veulent être mûris par le travail et la méditation. *Toutes les vérités sont enchaînées; nous passons successivement de l'une à l'autre; et si le génie paraît s'élancer, c'est pour les vues ordinaires qui n'aperçoivent pas les liaisons* [2]. Les plus célèbres inventeurs n'ont fait qu'ajouter, et le plus souvent fort peu, aux travaux de leurs devanciers; c'est une vérité dont vous trouvez la preuve à chaque pas dans l'histoire des arts et des sciences.

La dissertation de M. Christies contre le paradoxe de M. Jones est partagée en dix chapitres; voici l'analyse des plus intéressans.

CHAPITRE I. — *Du* Petteïa *et de la Mérelle; si Palamède a inventé le* Petteïa.

A la tête de ce chapitre est une gravure qui représente un berger faisant paître son troupeau. Près

[1] Dissertation sur le jeu indien des échecs, dans les *Asiatik Researches*, vol. II, n° XV.

[2] Bailly, *Lettres sur les Sciences*, p. 192.

p. 185.) A la fin de ce premier chapitre, l'auteur examine les passages de Sophocle, d'Euripide et de Philostrate, sur lesquels on s'est fondé pour attribuer à Palamède l'invention du *Petteïa ;* le résultat est que ces textes ne prouvent point ce qu'on a voulu leur faire prouver.

II. — *Du jeu des petits soldats*, latrunculorum [1].

Nous en avons des notions assez claires à quelques égards dans des vers connus attribués à Ovide ou à Lucain, et que l'on croit du moins appartenir au siècle de ces deux poètes. M. Christies explique d'une manière neuve et satisfaisante, les plus difficiles de ces vers, et d'anciens passages analogues d'auteurs classiques.

Il n'y est pas question de l'usage des dés. Ces vers ne peuvent donc s'appliquer qu'au *Petteïa,* ou au jeu des petits soldats. Mais ils appartiennent plutôt à celui-ci, puisqu'il n'y est point parlé de la place centrale ou sacrée. Il paraît qu'elle ne parvint pas aux Romains, ou qu'ils la supprimèrent, et la

[1] On reconnaît, d'après plusieurs textes de Plaute, de Varron, etc., et d'après les mots grecs λάτρον, *salaire*, et λατρέυειν, *servir,* que le sens primitif du mot latin *latro*, est salarié, qui sert, qui est soldat; que *latrocinium* et *latrocinari* ont originairement signifié *milice* et *militer,* faire le service des armes. C'est ainsi que *brigand* ne désignait autrefois que celui qui fait partie d'une troupe, *briga*, d'une troupe armée, d'une brigade. De même *cosaque* a le double sens de *latro* et de *brigand.* (Note du savant Huet, rapportée p. 159 du *Mémoire de Camus*, *sur les grands et les petits voyages.*) Il n'est pas difficile de comprendre d'où viennent ces liaisons d'idées, ces extensions singulières du sens primitif des trois mots *latro*, *brigand* et *cosaque*.

changèrent en une espèce de muraille ou de rempart qui séparait le territoire de chaque parti des combattans. Il y est fait allusion dans ce vers, comme si elle était figurée sur la table de jeu, de manière qu'il fallût la renverser pour faire irruption sur le sol ennemi : *Clausaque dejecto populetur mœnia vallo*.

Comme les soldats grecs jouaient le *Petteïa*, les soldats romains dans leur tems de loisir s'amusèrent au jeu *latrunculorum* également militaire, et dérivé du premier. Le second passa des Romains à toutes les parties de l'empire, et toute l'Europe le possède encore. Sauf quelques altérations, c'est notre jeu des dames, c'est-à-dire, selon M. Christies, du rempart ; car il dérive le mot *dame* au jeu des dames, de l'allemand Damm, qui veut dire seulement *levée* ou *rempart*, ou *dame* au jeu des dames, tandis que dans cette même langue on appelle une femme de quelque rang que ce soit, Frau.

III. — *De l'*Alveus *des Romains.*

C'était un jeu mêlé de hasard et de combinaison ; il avait beaucoup d'analogie avec notre jeu de trictrac, comme on peut s'en convaincre par le dessin d'une ancienne table de ce jeu, trouvée à Rome, dans le quartier appelé *Piscina Publica*, et que donne l'auteur, planche 2, d'après le recueil de Gruter, p. 1049, fig. 1, des *Monumenta christianorum*. On y voit au milieu et représentant la place

parts, levées ou murailles, sont bientôt devenues en Asie, et puis sur tout le globe, non-seulement un signe de propriété, mais un principal moyen de défense, particulièrement contre les invasions des tribus scythiques [1].

Il est donc bien naturel que le nom de rempart ou de muraille ou de ville, ait été employé dans le jeu *latrunculorum*, et dans celui des *dames*, si analogue au *Petteïa*.

Mais l'art de la guerre se perfectionnant avait amené des usages différens. On avait voulu :

..... *Nec fossâ et vallis patriam, sed Marte tueri.*

ainsi, un général, un roi et des troupes de différentes armes, remplacèrent la ligne, les limites sacrées.

VI. — *Du* Petteïa *chez les Chinois.*

Les échecs chinois s'appellent *Siang-ki*, ou le jeu des éléphans; mais on n'y voit que deux éléphans, et il y a de plus nobles pièces qui eussent plutôt donné leur nom au jeu. De là M. Christies (ch. 8), conjecture que *Siang-ki*, veut dire seulement, jeu des pièces élevées, parce que le mot indien *fil*, qui signifie *éléphant*, signifie aussi *ce qui est élevé*.

Le *Petteïa* avait été porté en Chine, comme en Grèce, par quelques tribus errantes venues du Nord. Il forme encore aujourd'hui le fond des échecs chi-

[1] De Paw, *Recherches sur les Ég. et les Chinois*, t. II, sect. 6.

nois, dont *T. Hyde* a donné la description et l'échiquier.

1° On y trouve au premier rang, pour chacun des deux joueurs, cinq jetons appelés en chinois, *ço* ou *pings*, c'est-à-dire soldats.

2° Ces pions marchent sur les lignes même, et leurs stations sont, non pas les carrés ou cases, mais les points d'intersection.

3° Les deux troupes sont séparées par une limite, et cette limite est un fleuve, apparemment le Kiang, ou le fleuve par excellence, qui sépara si long-tems les anciens Chinois d'avec ceux qu'ils appelaient les barbares du Midi. Le jeu est devenu en Chine une vive image des anciennes guerres entre les deux peuples.

4° L'art du jeu consiste à prendre les pièces du partenaire en les circonvenant partiellement, ou les bloquant toutes à-la-fois.

Quatre caractères qui constituent le *Petteïa,* sont encore très-visibles dans le jeu des échecs chinois.

Il reste à rendre compte des autres pièces de ce dernier jeu. Chacun des deux joueurs a, au second rang, en arrière, et sur d'autres lignes, deux canons, pièces probablement assez modernes, et qui manquent dans les échecs de l'Inde, d'où les anciens Chinois, colonie indienne [1], avouent qu'ils ont reçu les leurs [2].

[1] *Discours sur les Chinois*, par William Jones, dans les *Asiatick Researches*, vol. II, n° xxv.

[2] Les Persans conviennent aussi qu'ils tiennent des Indiens leur jeu des échecs.

Au troisième rang et stationnés sur neuf lignes sont, un général (*çiang*), et à ses côtés, deux conseillers, ou ministres, deux mandarins (*sû*); ils sont enfermés dans un carré, dessiné comme un carré de Mérelle; et ils sont inviolables comme le carré central du *Petteïa*.

Plus loin, de chaque côté, deux éléphans (*siang*); ensuite deux chevaux ou cavaliers (*mà*); enfin, deux chariots (*cou*), un à chaque extrémité de ce troisième rang.

Si les Chinois jouent leurs échecs avec cinq pions au lieu de huit, c'est que très-attachés aux anciens usages, ils auront voulu conserver ainsi la substance du *Petteïa;* et par la même raison, s'ils ont neuf pièces au troisième rang, deux ministres au lieu d'un; c'est que, voulant placer les pièces sur les lignes, et non sur les carrés de l'échiquier, il leur fallait neuf grandes pièces au lieu de huit.

Le P. Trigaud, missionnaire, a décrit un jeu d'échecs chinois, où le *Petteïa* et l'ordre successif des additions qu'il a reçues, sont encore plus remarquables. Dans le troisième rang, les pièces ne sont pas doubles, et ne sont ainsi qu'au nombre de cinq, comme les pions ou cailloux du *Petteïa*.

VII. — *Origine des grandes pièces du jeu des échecs.*

Les cailloux du *Petteïa* sont devenus partout des soldats; le carré inviolable ne serait-il point devenu général et ministre, roi, reine? n'est-ce pas le résultat des progrès du jeu original?

Le carré inviolable servait, avec une pièce, à circonvenir et à prendre une pièce de l'adversaire. En rendant ce carré mobile, il pouvait rendre service sur toutes les stations de l'échiquier. Ensuite, puisque immobile il faisait l'office d'une pièce, il n'y avait pas grand effort d'esprit à en faire une pièce.

Mais dans son immobilité il servait de pièce à l'un et à l'autre partenaires; devenant pièce à part, il a dû être doublé, pour que chaque joueur eût la sienne.

Cette pièce, devenue mobile, ne put être prise, parce que le carré qu'elle remplace était sacré, inviolable. Ainsi, aux échecs, on ne prend point le général ou le roi.

Cette pièce était sacrée, inviolable; il convenait donc de la mettre d'abord à l'abri du danger, et de la placer en arrière au milieu d'un rang additionnel.

Mais le carré inviolable avait un autre avantage que celui de l'inviolabilité, il faisait retirer la pièce qui s'en approchait, il servait à la prendre; or, en arrière et au milieu d'un rang additionnel, il ne pouvait pas d'abord faire ce service : on lui donna des compagnons de son rang, qui reçurent des pouvoirs offensifs, et concoururent avec les pions à prendre partiellement les adversaires, et à les bloquer complétement, ce qu'on appelle dans le jeu perfectionné *faire échec et mat*.

Il n'y avait que cinq pièces primitives; aussi les

pièces additionnelles et en dignité ne furent d'abord qu'au nombre de cinq dans l'Inde, comme à la Chine : elles ne sont encore véritablement que cinq différentes dans les échecs de Perse, et d'Europe ; savoir : dans les échecs persans, le roi, son ministre, l'éléphant, le cheval et le *rock ;* en France, le roi, la reine, le fol, le chevalier et la tour ; en Angleterre le roi, la reine, l'évêque, le chevalier et le *rock*. Les quatre dernières pièces ne sont que doublure additionnelle.

Si l'on doute encore que le général ou le roi soit le carré inviolable personnifié, nous citerons le jeu des échecs chinois décrit par Th. Hyde, où l'on voit, comme il est dit au chapitre précédent, le général et ses ministres sur leurs points d'intersection, mais dans un grand carré qui leur est propre, et traversé par deux diagonales, ainsi que le carré de la Mérelle, comme si l'on avait voulu par là conserver des monumens irréfragables de la métamorphose qui vient d'être expliquée.

VIII. — *Existence probable d'un jeu des cailloux ou pions élevés ; intermédiaire entre le* Petteïa *et le jeu des échecs.*

IX. — *Du jeu des échecs indiens* [1].

Il faut en distinguer deux, l'ancien et le moderne ; autrement, le premier et le second.

Le premier est celui que *Ferdousi,* l'Homère

[1] Le premier et le deuxième jeux des échecs s'appellent en sanscrit *tchatouranga, quatuor corpora*, les quatre corps, ou espèces de troupes,

persan, a décrit dans la vie de *Nouschirvan* ou *Chosroès II ;* l'autre est expliqué d'après un des *Pourânas*, par sir William Jones, dans les *Asiatick Researches ;* vol. 2, n° IX [1].

Le premier est tout de combinaison, le second est joué avec les dés ; le second a dix pièces au premier rang, ou cinq pions doublés, et dix pièces derrière ; deux rois au milieu, et leurs quatre assistans à chacun, c'est-à-dire, les cinq grandes pièces doublées. Toujours on y reconnaît l'ancien *Petteïa* doublé, d'abord par l'addition d'un rang de cinq pièces élevées, qui remplaçaient avec avantage l'ἱερὰ γραμμὴ, et puis redoublé encore par le doublement des cinq petites pièces et des cinq grandes.

Le premier compte parmi les grandes pièces dans chaque parti, au lieu de deux rois et de quatre assistans pour chaque roi, un roi et une reine, trois assistans près du roi, et trois près de la reine.

Le second admet, parmi les grandes pièces, quatre rois et quatre assistans pour chacun, outre les pions, ce qui donne clairement quatre armées,

les quatre armes qui sont dans l'Inde, les éléphans, les chevaux, les chars armés et l'infanterie. De ces mots sanscrits les Persans ont fait *Chatrang* ou *Chatring*, les Arabes leur *Chatranj*, les Grecs modernes leur Ζατρίκιον, les Espagnols leur *Axedrez*. Mais notre mot *Échecs*, *Scacchi*, de la basse latinité, *Chess* en anglais, pourraient bien tenir au vieux allemand *Schach*, *latrocinium*, pour *bellum*. Th. Hyde, Will. Jones, Gebelin, le dérivent du mot persan *schah*, roi.

[1] On trouve encore dans les *Asiat. Res.*, 7 vol., des éclaircissemens sur le jeu des échecs. L'auteur, M. Hiram Cox, y contredit Will. Jones, et se livre à de longs développemens, comparant le jeu indien avec celui des autres nations.

dont deux sont réunies, et agissent de concert contre les deux autres; en un mot, deux doublemens successifs des cinq pièces du *Petteïa*. Il s'ensuit que la pièce nommée *reine* aux échecs a subi plusieurs métamorphoses. Premièrement, elle fut une des deux pièces inviolables du *Petteïa* doublé; ensuite, elle fut un roi, elle fut aussi le ministre du roi, enfin on l'a nommée *reine*.

Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur la proposition de M. Christies, que les échecs ne sont que le *Petteïa* perfectionné. L'auteur lui-même ne prétend pas l'avoir démontrée; mais on ne saurait disconvenir qu'il l'a rendue très-probable : du moins il a complétement prouvé que le jeu des échecs a reçu des améliorations successives, comme toutes les inventions humaines.

En voici un nouvel exemple que nous devons à l'amitié de M. Silvestre de Sacy, et qui est tiré du jeu des échecs, tel que le jouait le fameux tartare Tamerlan ou Timour, et que son historien Ebn-Arabschah appelle *le grand jeu des échecs*, parce que le nombre des pièces y surpasse beaucoup celui du jeu ordinaire des Orientaux, et qu'il était, sans doute, plus difficile et plus intéressant pour les esprits capables de combinaisons profondes.

Hyde, en son traité *de Ludis Orientalibus*, a profité des passages de l'historien de Tamerlan, relatifs au grand jeu des échecs; il n'en a cependant rapporté qu'un seul qui se trouve dans l'édition purement arabe de Golius, p. 402, et dans

l'édition arabe et latine de Manger, tom. II, p. 798 : encore la traduction qu'il en donne, n'est-elle pas parfaitement exacte, non plus que celle de Vattier. Manger l'a bien rendu en ces termes : *Assiduus erat (Timur) in lusu latrunculorum, eo quod ingenium acueret : fuit autem animus ejus sublimior, quam ut luderet ludo latrunculorum parvo, ideoque non ludebat nisi lusu latrunculorum magno, cujus Scaccarium est decem areolarum in undecim, auctum videlicet duobus Camelis, duobus Camelopardis, duobus Excubitoribus, duobus Musculis, Veziro, aliisque rebus, ejusque descriptio* (ou plutôt *imago*) *dein subjicietur. Ludus autem latrunculorum parvus cum magno comparatus, ut nihil est.* Il faut voir dans Hyde l'explication des noms donnés à ces différentes des pièces.

Le second passage d'Ebn-Arabschah, annoncé dans celui-ci, se trouve dans l'édition de Golius, p. 423, et dans celle de M. Manger, t. II, p. 376. L'historien, après avoir parlé des plus habiles joueurs d'échecs avec lesquels Tamerlan avait coutume de jouer, et entre lesquels aucun n'était comparable à Ala-Eddin de Tauriz, ajoute au sujet d'Ala-Eddin, suivant la traduction de Manger : *Ludere solebat cum imperatore ludo schacchico magno, vidique apud eum ludum schacchicum rotundum, et longum. Ludus schacchicus magnus auctus est de quo supra* (ou plutôt *additamenta ea habet quæ supra nobis dicta sunt*), *ejusque ratio ipsâ praxi optime addiscitur, nec ejus expo-*

sitio sermonis ope multum haberet utilitatis. Hyde observe qu'Ebn-Arabschah n'a point donné la figure de l'*échiquier rond*, ni du *long*, *Scaccarii rotundi et oblongi;* mais les mots *rond* et *long* doivent peut-être s'entendre de la forme des pièces et non de la figure de l'échiquier. Le même savant a publié, d'après un manuscrit, la figure du jeu d'échecs de Tamerlan, que son historien appelle le *grand jeu d'échecs;* mais je ne sais pourquoi il s'est permis d'en agrandir l'échiquier qu'il a fait, comme il le dit lui-même, de cent trente cases, au lieu que, suivant la description d'Ebn-Arabschah, il ne doit avoir que dix cases sur onze, c'est-à-dire cent dix cases en tout. Hyde a cru, comme il le dit expressément (10), que l'échiquier de cent dix cases ne présentait pas un champ assez vaste pour les opérations de deux armées aussi considérables qu'elles le sont dans ce jeu. Ce n'était pas un motif assez fort pour l'autoriser à altérer la représentation qu'il trouvait dans le manuscrit d'Ebn-Arab-

[1] *Scaccarium magnum secundum Arabshahidis descriptionem vides constare areolis* 110, *quæ quidem forma nimis angusta videtur. Cum enim in scaccario parvo (ubi sunt tantum utrimque duplicati militum ordines) quatuor areolarum series interponantur, in scaccario magno, ubi utrimque triplicati sunt militum ordines, ex eadem analogia sextupla areolarum series, inter utrumque exercitum interponenda est; cum numerosiores exercitus magis amplum et spatiosum campum, in quo committatur prælium, deposcant. Ideoque tale scaccarium magnum majori forma* 130, *areolis distinctum hic repræsentandum curavi.*

Tamerlanis scaccarium 110 *areolarum omisimus, cum alterum forma majore* 130 *areolarum illud minus comprehendat : nam omne majus continet suum minus,* etc. Hyde, *Syntag. dissert.*, t. II, p. 75.

schah. C'est ce qui nous engage à donner ici très-exactement la figure du grand jeu d'échecs d'Ebn-Arabschah, telle qu'elle se trouve dans l'excellent manuscrit de cet historien, qui, de la bibliothèque de Colbert, a passé dans la bibliothèque nationale, où il porte le n° 709 parmi les manuscrits arabes. Nous le faisons d'autant plus volontiers, que cette figure ne se trouve dans aucune des éditions de cet historien. La seconde ligne de chaque jeu a un appendice, en sorte que tout l'échiquier contient cent douze cases.

GRAND JEU D'ÉCHECS D'EBN-ARABSCHAH.

Élé-phant.	Rokh.	Pion du pion.					Pion du rokh.	Rokh.	Élé-phant.
	Cheval.	Pion de la reine.					Pion du cheval.	Cheval.	
Cha-meau.	Tour.	Pion du visir.					Pion de la tour.	Tour.	Cha-meau.
	Garde avan-cée.	Pion du cha-meau.					Pion de la garde avancée.	Garde avan-cée.	
Reine.	Girafe.	Pion de l'élé-phant.					Pion de la girafe.	Girafe.	Visir.
Roi.	Pion du roi.							Pion du roi.	Roi.
Visir.	Girafe.	Pion de la girafe.					Pion de l'élé-phant.	Girafe.	Reine.
	Garde avan-cée.	Pion de la garde avancée.					Pion du cha-meau.	Garde avan-cée.	
Cha-meau.	Tour.	Pion de la tour.					Pion du visir.	Tour.	Cha-meau.
	Cheval.	Pion du cheval.					Pion de la reine.	Cheval.	
Élé-phant.	Rokh.	Pion du rokh.					Pion du pion.	Rokh.	Élé-phant.

NOTICE

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ :

A Dissertation on the newly discovered Babylonian Inscriptions; by JOSEPH HAGER, *D. D.*

Litteras semper arbitror assyrias fuisse.
PLINE, *Hist. Nat.*, lib. VII, c. 57.

London, printed for a Tilloch, and sold by Messrs. Richardsons, Cornhill, Wilks et Taylor, Printers, Chancery Lane, 1801.

Dissertation sur les Inscriptions Babyloniennes nouvellement découvertes; par le D. JOSEPH HAGER, *avec cette épigraphe tirée de l'*Histoire Naturelle de PLINE, *liv. VII, ch.* 57 :

Je crois que toute écriture est d'origine assyrienne.

A Londres, chez Richardsons, Cornhill, Wilks et Taylor, imprimeurs, rue de la Chancellerie. 4 vol. de XXIII et de 62 pages, avec cinq planches, outre celle du frontispice, représentant des inscriptions de Babylone, et d'autres monumens orientaux, dont plusieurs inédits.

CET ouvrage, quoique daté de 1801, n'a paru qu'en 1802; l'extrait suivant ne paraîtra donc pas trop tardif.

L'auteur est cet habile orientaliste, chargé par le gouvernement français de publier le Dictionnaire de la langue chinoise; il va, sous peu, faire imprimer à Paris, une Grammaire de cette même

langue, ainsi qu'un Mémoire sur les anciennes monnaies chinoises.

Le sujet de la dissertation dont il s'agit, déjà très-piquant par lui-même, reçoit un nouvel intérêt et des efforts actuels de plusieurs savans pour déchiffrer les écritures cunéiformes, et des premiers succès de M. Grotefend en ce genre; enfin, du compte satisfaisant qu'en a rendu M. Silvestre de Sacy, dans sa *Lettre à M. Millin, sur les Inscriptions des monumens persépolitains*[1]. L'ouvrage est dédié aux vingt-quatre directeurs de la Compagnie anglaise des Indes Orientales.

Si leur conduite politique dans l'Inde a souvent blessé la justice et l'humanité, M. Hager les loue sur des points qui ne méritent que des éloges; sur le riche *Jardin des Plantes* qu'ils ont dans le chef-lieu des possessions anglaises dans l'Inde; sur leur *Collége de langues orientales* à Calcutta; sur le *Muséum oriental* qui existe à Londres dans les bâtimens de la Compagnie; sur les publications qu'elle a procurées, à ses frais, en langue anglaise, de la *Description des plantes choisies de la côte de Coromandel*, par le D. William Roxburg, de la *Description des poissons de cette même côte*, par le D. Russel, et de la *Description des serpens de l'Inde*, par le même.

Parmi les ruines de *Babylone*, à deux heures de chemin au nord de *Hellé*, dans l'*Irak Araby*, on

[1] *Magasin Encycl.*, année VIII, t. V, p. 438 et suiv.

trouve des briques unies par un ciment bitumineux ; et qui portent des inscriptions en caractères cunéiformes, semblables à ceux des monumens dits *persépolitains*. Ce sont presque les mêmes élémens, sinon que les briques de Babylone offrent plus de complication dans les traits, et un mélange de lignes plus longues, formant des carrés, des demi-carrés, des étoiles, des triangles, etc.

Long-tems les voyageurs ont négligé ces inscriptions, ou même ne les ont pas aperçues.

Le premier qui en ait parlé est un religieux français, le père Emmanuel, carme, dans une relation manuscrite citée par Danville, en son *Mémoire sur la position de Babylone.*

Nieburh avait dit qu'elles sont du même genre que celles qu'on voit sur d'anciennes briques à Bagdad, et dans la Perse.

L'astronome évêque François Beauchamps en donna des notions plus précises dans le *Journal des Savans* du mois de décembre 1790. Il en envoya même en France. On a su, par M. Millin [1], que la Bibliothèque nationale de France possède les briques de Babylone, envoyées par M. Beauchamps, et qu'il en a été adressé des plâtres et des dessins à M. Herder, à Weimar, à M. Munster, à Copenhague.

En 1797, la Compagnie *anglaise* des Indes voulut avoir dans son Muséum quelques-unes de ces

[1] *Magasin Encycl.*, année IX, n° 3.

briques de *Babylone*. Alors elle chargea le gouverneur de Bombay de lui en procurer le plus promptement dix à douze par la voie du résident anglais à *Bassora*. Cette demande eut son effet; et l'on reçut à Londres des briques *babyloniennes*, dans le courant de l'an 1801. Dès le mois d'août de cette même année, M. Hager en publia une dans le *Monthly Magasine*; et il entreprit la dissertation dont il s'agit.

Il ne prétend pas y expliquer les inscriptions des briques anglaises de Babylone; mais il nous donne en cinq chapitres : 1° sur l'antiquité des Babyloniens; 2° sur la vaste étendue de l'empire d'Assyrie; 3° sur les sciences et les arts qu'on y cultivait; 4° sur l'écriture assyrienne en général; 5° sur l'écriture même des briques babyloniennes, de savantes recherches qui méritent l'accueil de tous les gens de lettres, et doivent être utiles particulièrement à ceux qui s'occupeut avec tant de zèle, d'érudition et de talent, à déchiffrer les écritures cunéiformes.

1. La haute antiquité des *Babyloniens*, déjà constatée par la Genèse, est d'ailleurs ce qu'il y a de mieux attesté par les auteurs grecs et latins

La fameuse tour de *Babel*, ou le temple de *Bel*, très-probablement orienté comme les pyramides d'*Égypte*, était de forme carrée, et avait huit étages décroissans de bas en haut, ce qui lui donnait une forme pyramidale. Il semble avoir servi de modèle aux plus célèbres pagodes *indiennes*,

aux pyramides d'*Égypte*, et aux tours de la *Chine*, surtout à la grande tour de *Nankin*.

C'est tout à-la-fois un Pyrée ou Prytanée, une place, un temple du feu, prototype de ceux qui furent élevés dans la suite sur l'ancien continent, un observatoire auquel le genre humain doit ses plus anciennes connaissances astronomiques. L'Égyptien *Ptolémée* ne put rien faire de mieux que de nous transmettre ces connaissances dans son *Almageste;* et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que dans les calculs de cet ouvrage, il n'emploie que l'ère *chaldéenne* de *Nabonassar*. L'astronomie des Indiens n'est que l'ancienne astronomie *chaldéenne;* on ne peut y remarquer aucune découverte faite par les *Indiens* mêmes. A l'arrivée des missionnaires européens, les *Chinois* étaient encore inférieurs aux *Indiens* dans l'astronomie. Leur histoire parle d'une éclipse 2159 ans avant notre ère; mais les observations des *Chaldéens* remontent à une époque encore plus reculée. De même les Persans, quoique M. Bailly ait cru leur astronomie plus ancienne que celle des Chaldéens, n'ont pu les devancer, puisqu'au témoignage d'Hérodote, les Persans n'étaient encore que des barbares au tems de la conquête de Babylone par Cyrus; puisqu'ils tirèrent leurs caractères d'Assyrie, comme l'atteste le pseudonyme Thémistocle (*Ep.* 21); puisque, dans la langue persane, les mots qui signifient science et savant, *danousch* et *dana*, sont d'origine chaldaïque.

Enfin l'auteur entreprend de faire voir, par les étymologies, que *Zoroastre, Butta, Schaca, Samanocodom* et *Godama,* ces noms qui retentissent dans toute l'Asie, sont primitivement chaldéens.

2. Il soutient que l'empire d'Assyrie comprenait, outre la Chaldée, la Syrie, la Phénicie, l'Arabie, l'Arménie et la Perse. Entre les preuves et les probabilités qu'il rassemble, on remarque une multitude de recherches sur les plus anciens alphabets, et sur les plus anciennes langues de l'Asie, d'où il semble résulter que plusieurs de ces alphabets ont des analogies avec les caractères *persépolitains,* et que tous ces alphabets et toutes ces langues sont d'origine chaldaïque.

3. Un ancien lexicographe, Hesychius, nous apprend que *chaldéen* était synonyme de *savant.*

Les sciences vinrent de Chaldée en Perse, et non de Perse en Chaldée.

On a déjà vu que le nom persan de la science fut emprunté de la langue chaldaïque.

Les noms arabes et les plus anciens noms européens relatifs à la broderie sont aussi chaldéens.

Rien de plus célèbre, dans l'antiquité, que les broderies, et surtout la belle architecture de Babylone. Les formes carrées de cette ville et de son temple de Bel, leur correspondance aux quatre points cardinaux, et la forme pyramidale de ce temple à sept ou huit étages, furent imitées en des édifices semblables ou analogues dans une grande partie de l'ancien continent, en Syrie, en Égypte,

dans l'Inde, à la Chine, en Grèce et en Italie.

Les pyramides ne furent pas inventées en Égypte. Ce pays en reçut d'Assyrie, de la Chaldée même, le modèle ainsi que le nom.

Le tombeau, le temple orienté et pyramidal de Bel, cet édifice que Strabon appelle une *pyramide carrée*, existait à Babylone bien avant que des rois d'Égypte fissent élever pour leur sépulture des pyramides à bases carrées et dirigées vers les points cardinaux.

Les racines du mot *pyramide*, *pur-amud*, signifient en chaldaïque *feu élevé*, ou *colonne du feu*, autrement *du soleil*. Il faut avouer qu'on peut encore aimer à choisir entre ces deux étymologies, même après celle que nous a donnée l'illustre Silvestre de Sacy, dans ces *Observations sur le nom des Pyramides* (*Magasin Encyclopédique*).

Les pyramides de Saccara, plus anciennes que celles de Ghisé, sont construites en briques, comme l'était l'ancien temple, ou Pyrée, ou tombeau de Bel à Babylone.

Celles de Ghisé sont situées précisément aux environs de la Babylone d'Égypte, de la nouvelle Babylone, bâtie par les Chaldéens, comme l'enseignent Diodore de Sicile et Strabon.

Le premier de ces auteurs nous apprend que Sémiramis avait fait élever, dans une des principales rues de Babylone sur l'Euphrate, un obélisque haut de cent trois pieds, et construit en pierres tirées, non pas d'Égypte, mais des montagnes d'Arménie.

Aussi le mot *o-bel-isque* veut dire le *petit soleil;* et ce n'est pas un mot égyptien, c'est un mot grec. Le premier qui fit élever un obélisque en Égypte fut Sésostris, qui vivait long-tems après l'époque de Sémiramis.

Tel est le précis du troisième chapitre de notre dissertation relatif aux arts et aux sciences.

4. Si les Chaldéens devancèrent en astronomie tous les autres peuples, ils durent avoir aussi les premiers des caractères, ne fût-ce que pour écrire leurs observations sidérales, dont l'importante série renfermant plusieurs siècles consécutifs, fut trouvée à Babylone lorsqu'Alexandre conquit cette ville, et fut envoyée à Aristote par Callisthènes, un des officiers de ce monarque.

Diodore de Sicile nous parle aussi d'une inscription en caractères syriaques, gravée par ordre de Sémiramis sur un rocher de la Médie.

Hérodote mentionne l'inscription que la même reine avait ordonné de placer sur son tombeau, et qui subsistait encore au tems du roi Darius.

Outre l'écriture vulgaire, il y avait chez les Chaldéens, comme en Égypte, et aujourd'hui encore dans l'Inde, une écriture sacrée. Démocrite composa un livre sur l'écriture sacrée en usage à Babylone, et qu'on a soupçonné, peut-être avec raison, avoir été l'écriture cunéiforme.

Des écritures assyriennes il nous est resté, 1° le carré chaldaïque employé encore par les juifs modernes, et trouvé aussi à Palmyre; 2° le cuthéen

ou samaritain; 3° le sabéen, autrement appelé mendéen, ou nabatho-chaldéen, alphabet syllabique, d'après lequel Bayer imagina que les Assyriens eurent peut-être un alphabet syllabique, unissant dans les mêmes caractères les voyelles aux consonnes; 4° les caractères des monumens persépolitains qui prouvent l'antiquité de l'écriture à clous.

Enfin, nous avons sur les tuiles de Babylone, une écriture à clous qui ne ressemble bien qu'à celle des monumens persépolitains, et qui n'en diffère qu'autant qu'une même écriture varie selon les siècles et les pays.

L'écriture à clous est moins étrange sans doute que l'écriture à feuille de saule, que celle à griffe de dragon et autres, inventées en Chine pour communiquer plus secrétement entre les six royaumes qui divisaient autrefois ce vaste pays. Des clous fichés dans une muraille ont servi d'annales, du moins à Rome et en Étrurie. Il n'est donc pas étonnant que l'écriture ait pris la forme de clous. Les caractères même arrondis des Romains furent d'abord anguleux ou pointus; on peut s'en convaincre en examinant les anciens alphabets grecs ou étrusques, syriaques d'origine, et d'où est venu l'alphabet latin.

Les anciens caractères persépolitains étaient entièrement cunéiformes. Ils venaient probablement des caractères de Babylone, qui étaient aussi cunéiformes. L'antériorité de ceux-ci ne doit pas être contestée, puisque les Chaldéens furent les maîtres

qui ont enseigné les autres peuples ; puisque Thémistocle nous atteste l'origine assyrienne des caractères persans, puisqu'Hérodote la suppose ou la fait présumer.

Voici des rapprochemens encore plus curieux.

Les caractères sanscrits que les Indiens appellent *dèva-nâgaris,* pour exprimer qu'ils les tiennent immédiatement de là divinité, sont composés de clous; ce qui paraît confirmer que les Indiens tirèrent leurs lettres et leurs sciences d'Assyrie, par le moyen de la Perse, où les modernes ont d'abord découvert l'écriture à clous.

La forme des clous est particulièrement remarquable dans les plus anciennes inscriptions en devanâgari. Dans celles qu'on a découvertes à Mahabalipuram, à Kener, à Élora, Ekvira, dans l'île de Salsette, et à Bouddal. Cette écriture indienne paraît dériver de l'écriture à clous de Babylone.

On trouve aussi des écritures de ce genre sur des enveloppes de momies d'Égypte.

L'alphabet tibetain, qui est venu de l'Inde, surtout le plus ancien tibetain, appelé *ouchem,* est cunéiforme.

L'écriture à clous paraît exister dans les lettres dites *perlées* des monnaies samaritaines, et de divers monumens grecs.

Elle éclate dans l'estranghelo ou syriaque. Un des caractères des briques de Babylone est exactement semblable au *teth* de l'estranghelo.

Elle se remarque enfin dans l'alphabet éthiopi-

que ancien ou axumitique, et dans le moderne ou amharique; dans le couzouri, ancien caractère de la Géorgie, et dans les caractères runiques du nord de l'Europe.

Ainsi les anciennes écritures se rapprochent d'une source commune; et les caractères à clous sont probablement les premières esquisses de tous les caractères alphabétiques.

5. Dans le dernier chapitre, l'auteur examine à quel genre d'écriture appartient celle des briques de Babylone, comment on pourrait les déchiffrer, et quel est vraisemblablement leur contenu.

On écrivit d'abord sur les pierres, les rochers, les piliers, les murailles; et la plume était apparemment un clou ou un autre instrument analogue. Selon le témoignage de Pline, les observations astronomiques de Babylone étaient inscrites sur des briques. Mais on ne sait pas si ces briques étaient séparées ou en colonne, ou en corps de muraille.

Les Babyloniens écrivirent des ouvrages sur des colonnes de briques. Nous apprenons de Clément d'Alexandrie, que Démocrite avait tiré des traités de morale d'une pareille colonne babylonienne.

Des rochers, des colonnes, des briques, des murailles chargées d'écritures, furent les premiers livres du monde. De là, probablement, l'écriture perpendiculaire à laquelle ces sortes de pages étaient plus propres. Nous la retrouvons sur les briques de Babylone, où les clous qui la composent sont rangés la tête en haut et la pointe en bas,

de Babylone, sur lesquels Démocrite avait composé un livre;

5° Que ce sont les plus anciens caractères chaldaïques;

6° Que tous les alphabets semblent en dériver primitivement;

7° Que l'ancienne écriture de Babylone était, comme celle des Chinois, perpendiculaire et monogrammatique; que c'est la plus ancienne manière d'écrire, sans dessiner, en tout ou partie, les objets de la pensée;

8° Que les caractères persépolitains ne doivent pas être lus perpendiculairement comme ceux des briques babyloniennes, mais horizontalement et de droite à gauche.

Quand on a répandu des lumières comme notre auteur, sur des points d'antiquité aussi curieux et aussi obscurs, on est bien modeste de s'appliquer, comme il fait, ce vers d'Horace :

Est quoddam prodire tenus, si non datur ultra.

NOTICE

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ :

Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde, mit dem Vater unser als-Sprach probe, in bey nahe fünf hundert Sprachen und Mundarten, von Johann. Christoph. ADELUNG.

Mithridates, ou Science générale des Langues, avec l'Oraison Dom. pour exemple, dans près de cinq cents langues ou dialectes, par Jean Christophe ADELUNG, Conseiller aulique et Bibliothécaire en chef de l'Électeur de Saxe. Avec cette épigraphe :

Alius alio plus invenire potest, nemo omnia.
AUSON.

Première partie, 1 vol. Berlin, 1806, 686 pag., sans la Table synoptique, la préface, l'Introduction, et la Table alphabétique.

CET ouvrage, très-important par son objet, aussi remarquable par les grandes difficultés, que par le succès de son exécution, a déjà été annoncé dans ce journal (en 1806, tom. VI, pag. 133), avec l'intérêt qu'il mérite; mais il convient de le faire connaître davantage.

Nous dirons d'abord, au sujet de son auteur, enlevé depuis quelques mois à ses amis et aux lettres, à l'âge de soixante-quinze ans, qu'il fut un des savans les plus infatigables et les plus féconds de toute l'Allemagne, si riche dans cette classe

d'hommes; il a excellé dans la partie grammaticale, et s'est distingué dans plusieurs genres différens. Outre son excellent Dictionnaire de la Langue Allemande, aussi utile pour cette langue, que l'est celui de Johnson, pour l'idiome anglais; outre ses doctes et judicieux ouvrages particuliers sur la philologie allemande, Adelung a publié des écrits nombreux et recherchés, tant sur l'histoire civile et sur l'histoire littéraire, que sur la philosophie rationnelle, sur la physique et la chimie, enfin, sur la diplomatique. (V. *Teutschland Gelehrte* d'Hamberger et de Meusel, article *Adelung*.)

Le *Mithridate*, ouvrage posthume, fruit de quinze années d'un travail assidu, devait donner des notions générales sur toutes les langues, et des textes de chacune soigneusement expliqués; l'auteur n'a pu achever que ce qui concerne les langues de l'Asie et celles de l'Europe. Cette première partie, publiée depuis peu de mois, comprend les langues de l'Asie, au nombre de cent-cinquante neuf.

La seconde partie ne tardera pas à paraître; elle embrassera toutes les langues de l'Europe. C'est en supposant que l'ouvrage soit continué et complété, que l'on pourra se flatter de posséder en ce livre tout ce que promet le titre, des notions générales sur tous les idiomes connus, et le *Pater* en cinq cents langues ou dialectes.

Ainsi l'on aurait, en peu de volumes, des matériaux nécessaires pour résoudre le magnifique pro-

blème que l'auteur avait en vue : connaître les caractères et les différences de chaque langue pour se rendre compte de la marche qu'ont suivie la raison et l'esprit chez les différentes familles humaines, pour déterminer avec plus de certitude, ou conjecturer avec plus de probabilité, l'origine des idiomes, et en partie, l'histoire des nations qui les parlent, ou qui les ont parlés.

Il paraît cependant qu'outre des vocabulaires ou des essais de vocabulaires en chaque langue ou dialecte, trois secours encore seraient désirables pour créer ou rendre complète la science comparative des idiomes de toute la terre.

Le premier consisterait en tableaux fidèles de toutes les intonations et articulations des langues connues.

Le second, dans les différens alphabets de ces mêmes langues, exactement dessinés, avec des explications qui énonceraient, qui détermineraient la valeur de chaque caractère.

Le troisième, pour servir comme de contrôle, serait la connaissance de toutes les intonations et articulations dont l'instrument vocal est susceptible. C'est ainsi qu'aux différentes méthodes artificielles, employées dans la botanique, on aimerait à réunir les avantages de l'ordre *naturel.*

Mais ces secours, dans leur intégrité, nous manquent, et nous manqueront toujours.

Le premier et le deuxième, par rapport aux langues mortes, parce qu'en général, ces langues

ont plusieurs caractères et de voyelles et de consonnes, sur la valeur desquels, jusqu'ici, les plus savans n'ont pu s'accorder, et par rapport à certaines langues de l'orient de l'Asie, parce que les caractères de ces langues sont les signes des idées, et nullement des sons, ni des articulations, et que, prononcés, ils donnent, en chacun de ces idiomes, des mots tout-à-fait dissemblables pour des idées et des signes écrits parfaitement identiques; enfin, par rapport même aux langues vivantes et dont les caractères peignent les intonations et les articulations, parce que, de l'aveu continuellement répété par les éditeurs et par les interprètes d'alphabets étrangers, sans en excepter le docte William Jones, il est *impossible* de peindre avec des paroles, la juste valeur de certains caractères, l'intonation exacte ou l'articulation qu'ils expriment.

Ajoutons sur la simple peinture non expliquée des alphabets existans, que cette seule tâche, physiquement possible à remplir, est encore si longue, si coûteuse et si difficile, qu'à vrai dire, nous n'avons, jusqu'à présent, dans ce genre, que des monographies. Le travail est fait avec soin, avec succès, pour quelques idiomes; quant à la généralité des langues connues, il n'existe guère qu'un seul ouvrage où l'on ait prétendu en recueillir les écritures, et ce n'est qu'un essai fort défectueux, dont néanmoins les exemplaires sont excessivement rares : nous le devons à un Anglais. On nous per-

mettra d'en mettre ici le titre ambitieux, mais trompeur. *Pantographia containing accurate copies of all the known alphabets in the world; together with an english explanation of the peculiar force or power of each letter; to wich are added specimens of all well authenticated oral languages, forming a comprehensive digest of phonology*. By *Edm.* FRY. — *London*, 1799, 1 vol. grand in-8°. Un Allemand, beaucoup trop livré à son imagination, avait, en 1741, publié aussi une sorte de pantographie, mais bien plus pauvrement exécutée, dans un livre néanmoins curieux, intitulé : *Synopsis universæ philologiæ, in quâ miranda unitas et harmonia linguarum totius orbis occulta... eruitur, adornata à* Gothofredo HENSELIO. *Norimhergæ*, in-8°, 1 vol.

Voilà pour les deux premières indications auxquelles on voudrait satisfaire.

La troisième tâche, qui serait autant du ressort de la physiologie que de la grammaire, est aussi difficile que les deux autres, sous un double point de vue. D'un côté, il semble convenu qu'on ne peut faire connaître par des paroles, c'est-à-dire, par une description claire et suffisante, orale ou écrite, des mouvemens de l'instrument vocal, certains effets très-connus et très-usités de cet instrument si occulte, en grande partie, et tout à-la-fois si compliqué. De l'autre, à ne considérer même les portions concaves et convexes, droites et spirales de cet instrument, que comme autant de li-

gnes droites, quel audacieux ou quel insensé prétendrait tracer l'échelle de toutes leurs divisions possibles, classer et calculer tous les effets du concours général ou partiel, et des influences réciproques de toutes ces parties? quel alphabet à inventer pour peindre par des signes simples, tant d'idées nouvelles et si délicates! quelle inépuisable source de contradictions et de disputes interminables! déjà l'on ne s'entend pas sur la langue même des anciennes idées.

Demandez, par exemple, entre deux articulations analogues, D et T, laquelle est la *forte* ou la *ténue*, la rude ou la faible; on vous affirmera, sans nul doute, que T est la forte; on citera le président de Brosses, Beauzée, Johne, etc. : maintenant, ouvrez l'excellente grammaire grecque de Port-Royal, et ses nombrex abréviateurs, vous verrez que T est la *ténue*, c'est-à-dire, l'atténuée, la douce; car cette grammaire ajoute que la consonne qui n'est pas *ténue*, le devient quand on la prononce *trop doucement*. Le Roy, dans sa grammaire grecque, décide nettement aussi que T est la *douce*; et pour achever le tableau, une docte grammaire grecque tout récemment imprimée, vous apprendra que *ténue* est synonyme de *forte*. Sur ce point donc, et sur beaucoup d'autres, les idées et la langue sont encore à faire ou à fixer.

Nouvelle preuve, bien superflue, de cette vérité fréquemment oubliée, et sans cesse confirmée par l'expérience, que l'esprit humain partout est forcé

de reconnaître ou son impuissance, ou sa faiblesse, ou son incertitude. Nous trouvons, en matière d'alphabet, qu'il est réduit, surtout quand il veut embrasser diverses langues, à se contenter souvent d'approximations, de probabilités, d'hypothèses; heureux s'il pouvait toujours éviter la contradiction et l'erreur.

On verra donc sans étonnement que le savant auteur du *Mithridate* ne s'est point mis en peine d'employer des caractères exotiques, ni même d'approprier à son but, par des additions nécessaires, l'alphabet romain, le seul qu'il emploie. Il a cru que cet alphabet, prononcé à l'allemande, comme il le dit, suffit à rendre passablement, pour son objet, *ziemlig*, comme il dit encore, la valeur de tous les alphabets étrangers. On trouvera peut-être que c'est là se contenter d'une approximation trop éloignée : l'alphabet romain, quand on renonce aux lettres exotiques, convient mieux, sans doute, pour faciliter quelque comparaison des langues entre elles, que l'alphabet russe, par exemple; car le premier domine sur les peuples de la terre les plus éclairés; mais il ne procurera que des notions incomplètes ou inexactes des langues étrangères, nombreuses, importantes, et qui, la plupart, ont des sons et des articulations propres, telles que l'alphabet romain ne peut servir à les exprimer. Il faut, pour peindre fidèlement ces langues avec les lettres de l'alphabet romain, ajouter à cet alphabet quelques nouveaux caractères,

comme les savans de l'Inde pour écrire le sanscrda, quand ils négligent d'employer les caractères *devanâgaris*, ajoutent certaines lettres aux alphabets de leurs *bhâchâs* ou langues vulgaires, parce que le sanscrda est généralement plus riche en sons, en intonations que les *bhâchâs*.

M. de Volney a proposé l'alphabet romain enrichi, amélioré, pour écrire les langues de l'Asie. *Voyez* sa *Méthode Nouvelle et Facile d'apprendre les langues arabe, persane et turque*. Paris, 1795, in-8°. Cette idée heureuse peut réussir par le concert des savans; elle épargnerait aux Européens bien du tems et des peines. On est convenu pour la chimie d'une langue toute nouvelle; est-il plus difficile de convenir, pour certaines langues, d'un alphabet déjà tout connu en très-grande partie, et qui, avec le tems, pourrait devenir l'alphabet universel de la terre?

Quoi qu'il en soit de cette imperfection, qui résulte, dans le nouveau *Mithridates*, de l'emploi exclusif de l'alphabet romain, dépourvu des additions nécessaires à la comparaison des langues, nous convenons avec plaisir que ce livre est singulièrement riche de faits relatifs à cette comparaison, et qu'il sera très-utile, même à ceux qui possèdent les ouvrages de ce genre les plus nouveaux. Il le sera surtout aux voyageurs habiles, qui voudront se procurer un bon guide dans leurs recherches sur les idiomes des pays qu'ils auront visités.

Les auteurs qui se sont occupés de l'étude com-

parative des idiomes, se partagent en deux classes, sous le point de vue de la méthode qu'ils ont employée dans le choix de leurs exemples.

Les uns ont publié des vocabulaires polyglottes de certains mots choisis; les autres ont mieux aimé recueillir et présenter des textes suivis en chaque langue.

Parmi les vocabulaires, on citera long-tems, comme d'utiles et brillans phénomènes, comme de magnifiques monumens littéraires, le *Vocabulario Poliglotto*, et l'*Aritmetica delle nazioni* du savant ex-jésuite espagnol Laurent Hervas, publiés en Italie, vers la fin du dernier siècle. On citera non moins honorablement le *Vocabulaire Polyglotte de cent trente mots choisis, représentés en deux cents langues d'Asie et d'Europe*, ouvrage ordonné, dessiné par la fameuse Catherine II, composé par le professeur Pallas, malheureusement en langue et en caractères russes, publié à Pétersbourg, in-4°, 2 vol., et sur lequel nous avons de M. de Volney un si intéressant *Rapport fait à l'académie celtique*, imprimé à Paris l'an dernier.

Il est regrettable que cet excellent rapport ne soit relatif qu'à la première édition du livre, à celle de 1787, et que dans tout Paris on n'ait pu rencontrer, ni même citer alors, la seconde édition de ce lexique polyglotte, publié pour la seconde fois à Pétersbourg, en langue et caractères russes, en 1790, in-4°, 4 vol., par l'Autrichien Jankiewitch de Miriewo. Elle est dans une forme plus

commode que la première, et contient l'addition précieuse de cent trente mots dans les langues connues d'Afrique et d'Amérique.

La plupart des écrivains comparateurs des langues ont préféré de publier, au lieu de mots indépendans, un ou plusieurs textes, et particulièrement des versions de l'oraison dominicale. M. Adelung, qui, après avoir discuté dans sa préface les avantages et les inconvéniens des deux méthodes, a préféré la seconde, a rédigé à part une bibliothèque raisonnée de ces derniers auteurs, qui forme un utile appendice de ce premier volume du *Mithridate*. Ce morceau curieux finit par la notice de la magnifique polyglotte du *Pater* en cent cinquante langues, publiée en 1805, avec les caractères exotiques, à l'Imprimerie Impériale, sous la direction de M. Marcel, pour être offerte au Pape Pie VII, pendant son séjour à Paris.

Notre auteur fait connaître dans son appendice l'autre polyglotte semblable, qui est la plus riche, mais toute en lettres romaines : on la doit encore à Hervas. Ce livre est intitulé ; *Saggio prattico delle lingue, con prolegomeni, e una raccolta di orazioni dominicali, in più di trecento lingue e dialetti*, Cœsena, 1782, in-4°. Adelung a saisi l'occasion pour rendre compte de plusieurs autres ouvrages d'Hervas, en particulier de son *Vocabolario poliglotto*, en cent cinquante-quatre langues ; et de son *Catalogo delle lingue conosciute, e notizia della loro affinità e diversità*. Il ne cite du *Cata-*

logo, que l'édition italienne, tandis que cet ouvrage a été refondu et augmenté par le savant auteur, en espagnol, et publié à Madrid, 1800—1805, in-4°. 6 vol. Les quatrième, cinquième et sixième contiennent, sur la langue ibérique, qui a occupé une partie de l'Italie, la Gaule Méridionale, l'Espagne et le Portugal, et sur la langue celtique, des recherches fort étendues.

Il est bien à désirer que le docte Hervas achève ce livre important, sans doute le plus digne de rivaliser avec le nouveau *Mithridate*, et où l'on trouve déjà ce qui regarde les langues mortes et vivantes de l'Asie, de l'Amérique et de l'Europe, à l'exception du grec, du latin et de leurs dérivés.

On voudra bien nous permettre encore d'exprimer un vœu analogue : puisse le savant Christ. Théoph. de Murr parvenir à mettre au jour la *Bibliotheca glottica universalis*, dont il s'occupe depuis cinquante ans, et dont il a publié l'intéressant *Conspectus*, en 1804, à Nuremberg, in-8°, 32 pages.

Adelung, dans son *Mithridate*, ne se borne pas à recueillir des versions du *Pater*; il a le mérite difficile et unique d'en donner aussi des analyses grammaticales, et quand les *Paters* lui manquent, des versions d'autres morceaux, tout au moins, de légers essais de Glossaires.

Il rassemble des notions géographiques et historiques sur les peuples dont il fait connaître les langues; il expose les caractères les plus remarquables

distinctifs de chaque idiome principal ; il discute avec autant de brièveté que d'érudition, les points d'histoire ou d'antiquité les plus remarquables concernant les langues, ou même leurs écritures propres ; il donne sur les idiomes de l'Asie, et de ses îles si nombreuses, une bibliothèque d'alphabets, de grammaires et de dictionnaires, beaucoup plus étendue que celle de Marsden, toujours savante[1] et utile, et cependant quelquefois, si nous osons le dire, un peu défectueuse, ou par manque de choix, ou par des omissions remarquables.

On voit avec satisfaction que les ouvrages de nos savans français, qu'il a dû trouver sur sa route, ceux des Silvestre de Sacy, des Langlès, des Volney, des Bougainville, etc., lui sont bien connus, et qu'il sait leur rendre justice.

Il faut lire, dans l'ouvrage même, une introduction intéressante sur la formation et le perfectionnement des langues.

L'auteur fait profession de ne suivre aucune opinion particulière sur leur origine. Il recueille, il classe des faits ; il laisse à ses successeurs le soin périlleux de les systématiser.

[1] Vill Marsden *Catalogue of Dictionaries, Vocabularies, Grammars and Alphabets*. London, 1796, in-4°, 1 vol. Il nous a été permis d'examiner cet ouvrage et beaucoup d'autres, qui ne se trouvent pas ailleurs, dans le plus riche muséum de France, en livres modernes ou nouveaux, de littérature étrangère, de toute langue et de tout genre, dans le cabinet de M. Langlès, de ce savant généreux, si empressé à communiquer aux gens de lettres et ses rares connaissances et son magnifique dépôt littéraire. Le Catalogue de Marsden est remarquable par des indications étendues sur la langue celtique.

Cependant il compte fort légèrement, p. 22, des *milliers d'années innombrables* depuis la création de l'homme; p. 3—24, il renouvelle et s'efforce de justifier l'hypothèse, qui place dans le beau pays de Cachemire la première station de cette famille qui survécut au déluge; et il s'occupe d'abord des langues monosyllabiques, comme devant être présumées les plus anciennes. Ce sont les langues de la Chine et du Tibet, d'Ava ou du nouvel empire des Birmans, du Pégu, du Tonquin, de la Cochinchine, de Camboye, de Laos et du royaume de Siam.

De là il passe aux langues polysyllabiques; d'abord à la langue malaie, qui domine dans les îles innombrables de la mer du Sud, puis à l'antique Samscrda et à ses nombreux dialectes vivans, aux idiomes mède et persan, aux langues appelées *sémitiques* par beaucoup de savans de nos jours, et qu'on désigne communément, dans un sens spécial, sous le nom de *langues orientales*.

Viennent ensuite les langues de l'Arménie, de la Géorgie, du Caucase, de l'immense Tatarie, de tout le nord de l'Asie, enfin des îles à l'orient et à l'occident de l'Asie, des îles méridionales des Indes et de celles de la mer du Sud.

C'est dans cet espace qu'il trouve et qu'il décrit ou indique cent cinquante-neuf langues ou dialectes.

Les bornes de cet extrait, déjà bien long, ne

nous permettent pas de suivre l'auteur dans ses détails sur chaque idiome. Nous pourrons y revenir dans quelques extraits particuliers.

Encore deux observations.

L'auteur s'étend, avec une complaisance dont les savans lui sauront gré, sur le samscrda et ses dérivés, qui couvrent les deux vastes presqu'îles des Indes Orientales, etc., et qui ont des analogies si curieuses et si frappantes avec le chaldaïque, avec l'ancien et le nouveau persan, avec le celtique, le grec et le latin, en général avec la plupart des langues de l'Europe.

Il donne en vingt-six pages un petit glossaire du samscrda, où se trouvent pourtant certains mots qui semblent n'appartenir qu'à quelque *bhâchâ*; et ce glossaire est d'autant plus intéressant, que tous les mots y sont comparés avec les mots analogues d'autres langues de l'Asie et de l'Europe.

Enfin, pour terminer par où il aurait fallu peut-être commencer, nous remarquerons, sur le premier mot du titre, que l'énigme n'en est pas difficile à deviner, quand on se rappelle ce qui est dit du fameux Mithridate, qu'il parlait en vingt-deux idiomes différens; quand on sait que le célèbre Conrad Gessner donna autrefois le titre de *Mithridate* à un petit livre bien remarquable, lorsqu'il parut, à un essai comparatif des langues, qu'on aurait dû jadis réimprimer souvent, et dont voici l'indication exacte : *Mithridates, de differentiis*

linguarum, tum veterum, tum quæ hodie apud diversas nationes in toto orbe terrarum in usu sunt, observationes. Tiguri, 1555, in-8°.

NOTICE

DE LA NUMISMATIQUE CHINOISE[1]

DE J. HAGER.

Cet ouvrage, dont S. M. l'empereur et roi a bien voulu agréer la dédicace, ne sera point trouvé au-dessous d'une distinction aussi honorable, soit que l'on considère la nouveauté et la difficulté du sujet, soit qu'on examine l'utilité et la profondeur des recherches, soit qu'enfin l'on s'arrête à la beauté, disons mieux, à la magnificence de l'exécution typographique.

Le savant auteur, M. Hager, bien connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages d'une vaste érudition, et par la belle entreprise que sa majesté lui a confiée de publier à Paris un Dictionnaire de la langue chinoise, avec les caractères chinois gravés par les soins de Fourmont,

[1] Un vol. grand in-4° de plus de 200 pages, avec plusieurs gravures, écritures et inscriptions chinoises, et une carte de M. Barbier du Bocage, représentant la route d'une caravane grecque à la Chine.
A Paris, de l'imprimerie impériale, an XIII (1805).

s'est occupé d'abord à faire mettre en ordre les cent dix-sept mille caractères chinois existant à l'Imprimerie Impériale. Cet immense travail est achevé, et rien n'arrête plus l'impression du Dictionnaire. Ainsi, par la volonté et la bienfaisance d'un gouvernement éclairé, la France aura de plus en plus justifié l'éloge que lui attribuent les Anglais même, ses éternels rivaux, d'avoir fait connaître à l'Europe savante la littérature de la Chine.

Les momens libres que lui a laissés le triage de ces caractères, M. Hager les a employés à cette numismatique, dont une partie est puisée dans les auteurs chinois soigneusement cités. Un tel livre manquait à l'Europe; car il faut convenir que Duhalde et Bayer ont à peine effleuré ce qui regarde les monnaies chinoises, et que sur un sujet aussi difficile, ils sont tombés dans des erreurs graves, redressées par M. Hager avec modestie et avec justesse, autant qu'il nous est permis d'en juger. La plupart de ceux qui, après Duhalde et Bayer, ont écrit en Europe sur la numismatique, ne parlent point des monnaies ni des médailles de la Chine. Le plus récent, Pinkerton, ose contester qu'il en existe; et si M. d'Hancarville en a publié quelques-unes, il les a présentées comme des monnaies tatares et indéchiffrables; enfin, celles que M. Scherer[1] a données comme chinoises, ne sont que le fruit de l'imposture, une seule exceptée.

[1] Dans ses *Recherches sur le Nouveau-Monde*. Paris, 1777.

M. Hager explique toutes celles qu'il a pu connaître, et particulièrement les soixante-quatre pièces dissemblables de monnaies anciennes ou modernes, chinoises ou japonaises, qui se trouvent à Paris au Cabinet des Médailles.

Ce travail est précédé de la *Numismatique*, en dix-huit chapitres, contenant l'origine et les progrès de la monnaie en Chine, et de profondes recherchercbes sur l'ancienne *Sérique* et sur les vases *murrhins*. Toute cette partie est également intéressante pour l'historien et l'antiquaire, pour le géographe et le naturaliste, enfin, pour le bibliographe et l'amateur de palæographie.

Nous analyserons d'abord ce que l'auteur a recueilli sur les objets et les matières anciennement ou présentement encore employées dans la Chine, comme valeurs représentatives et moyens d'échange; et là, il sera question de la *Sérique*. Nous parlerons ensuite des monnaies et des médailles proprement dites, et du papier-monnaie. Ce qui concerne la digression sur les vases *murrhins*, terminera cet extrait.

Il paraît que le chien fut anciennement, chez les Chinois, comme il l'est encore chez les Tatares *Yu-pi-ta-tsé*, sur les bords de l'*Ousouri*, et plus encore chez les habitans du Kamtschatka, un des principaux moyens d'échange. C'est que chez les uns comme chez les autres, cet animal, qui se transporte et se conserve aisément, rend beaucoup plus de services qu'en Europe, et que parmi ces peu-

tropolis en était la capitale. Les Grecs et les Latins, ignorant ou négligeant le nom de la Chine, usité dans le pays même, la désignèrent par le nom de sa principale richesse. Ils l'appelèrent donc *Sérique*, à-peu-près comme ils nommaient pays des *Essedons* celui de quelques Tatares voisins qui vivaient sur des *esseda*, sur des chariots, ou qui avaient toujours leurs chariots prêts pour se transporter d'un lieu à un autre.

Charles Étienne, en son *Dictionnaire géographique*, au mot *Serica*, Philippe Cluver, Isaac Voss, enseignaient que les *Sères*, ces hommes doux, policés, buveurs d'eau, amis des vertus, étaient les Chinois. Le célèbre de Guignes s'indignait contre l'opinion contraire.

Ces hommes si doux, si hautement civilisés, le plus savant géographe de l'Europe, dans le dernier siècle, d'Anville, entreprit d'en faire des Tatares. Avec tous les secours de sa rare et profonde érudition, il prétendit, qu'excepté un petit coin de terre, à l'extrémité de la province de *Chen-si*, la Chine est étrangère à la *Sérique*. Il voulut que *Sera* fût une ville de *Chen-si*, aujourd'hui *Cant-tcheou*, et capitale d'un royaume imaginaire qu'il appelle *Tangout*. Cette opinion fut adoptée par beaucoup de savans, entre autres par Brotier (*Mémoires de l'Acad. des Inscrip.*, tom. XLVI), et par William Jones, dans son cinquième discours anniversaire (*asiatik Researches*, tom. II).

M. Gosselin, si connu par ses doctes travaux,

sur la géographie ancienne, a pensé (*Géographie des Grecs*, pag. 132) qu'il faut chercher *Sera, encore moins à l'Orient*, c'est-à-dire, plus loin de la Chine; et, dans ses derniers ouvrages, il met la Sérique dans l'Indoustan même, et *Sera* à *Srinagar*, non loin du Gange, au midi d'un autre *Srinagar*, qui est la capitale du Cachemire.

Un point aussi important et aussi controversé dans la géographie de la Chine a excité vivement l'attention de M. Hager. Il consacre cinq chapitres à montrer que la *Sérique* est la Chine, et que *Sera* fut la capitale de l'empire Chinois. Il accorde seulement, p. 137, que la *Sérique* a pu s'étendre jusques dans la Tartarie chinoise, et que vraisemblablement l'*Igour* a fait partie de la Sérique.

Il établit d'abord, contre la plupart des géographes modernes, que la Sérique fut connue des Grecs, et que les Grecs y ont voyagé. Il cherche ensuite où était le pays des *Thinæ*, ou *Tsines* ou *Chinois*; quelle fut leur capitale deux ou trois siècles avant Jésus-Christ; quelles étaient les limites de cet empire, à l'orient et à l'occident.

Long-tems le pays des Chinois, le pays de la soie fut composé seulement de leurs provinces septentrionales d'aujourd'hui, traversées par le *Hoang-Ho*, ou la rivière jaune. Alors il était borné au midi par le *Kiang*, c'est-à-dire le *fleuve par excellence*. Il avait pour capitale *Hien-Yang*, non loin de *Si-gan-Fou*, *Hien-Yang* dont il ne reste plus que l'emplacement, et détruit par un incendie

les autres que les Sères habitaient les côtes de cette mer.

Les Sères étaient donc en effet les Chinois, et *Sera* était leur capitale.

Après avoir ainsi décrit la limite orientale de la *Sérique*, l'auteur en désigne avec autant de clarté les limites occidentales, et réfute les autorités, les objections qu'on lui oppose.

Déjà ses preuves paraissent avoir subjugué le savant élève de Danville, M. Barbié du Boccage, géographe des relations extérieures, qui, sur la carte annoncée dans le titre, a tracé la route d'une caravane grecque, depuis *Hiérapolis* en Syrie jusqu'à *Séra* en Chine. On peut croire que beaucoup d'autres se rangeront de cet avis, et que sur une des questions les plus controversées de géographie ancienne, M. Hager obtiendra l'honneur d'avoir fixé de trop longues incertitudes.

La soie passa de bonne heure de la Chine à l'occident de l'Asie. Le vêtement de soie fut appelé *médique*. Le costume *médique* adopté par Alexandre, était un habit de soie. L'habit que les Grecs appelaient autrefois *médique*, est, dit Procope, celui qu'on appelle aujourd'hui *sérique*. Il paraît donc que les Grecs allèrent d'abord chercher leur soie dans la Médie, où elle se cultive encore, où il s'en fait un grand commerce. Ils y allèrent par le Phase et la Colchide. Jason passa de la Colchide, par terre, jusqu'en Médie, où, selon Ptolémée, une ville et un montagne s'appe-

laient *Jason*. Ainsi, M. Hager insinue, p. 146 et 147, que la conquête de la Toison-d'Or, par les Argonautes, pourrait bien n'être qu'une image poétique de l'importation en Grèce de la soie dorée ou écrue; et, dans ce système, Médée, de qui Jason reçut la Toison-d'Or, serait la Médie personnifiée, ou plutôt la femme qui livra aux Argonautes la soie, la toison *médique*.

Cette conjecture mériterait d'être approfondie par l'auteur; et sans doute il n'oublierait pas dans ce travail d'examiner les idées bien différentes de M. Dupuis et M. de Heeren sur le voyage des Argonautes.

Revenons aux monnaies.

Sous la quatrième dynastie chinoise, qui est celle des Tsin, vers 250 ans avant Jésus-Christ, s'abolit entièrement en Chine l'usage de la monnaie-coquille, et on fit le commerce avec du métal au poids. Les Chinois l'ont fait aussi avec des pierres précieuses et des couteaux.

Il y a apparence que les premières monnaies chinoises proprement dites, furent des couteaux, comme chez les Grecs ce furent des brochettes à rôtir les viandes, des *obeles* ou *oboles*, d'où vint ensuite le nom d'*obole* donné à des pièces de monnaie.

Les Chinois avaient encore des couteaux-monnaie, avec des inscriptions qui prouvent leur qualité de monnaie, au premier siècle de l'ère chrétienne. Ils en avaient de bronze et d'or. M. Hager

se concilier. A ne parler que des vivans, on peut citer, à Paris, MM. Larcher, Mongez et Millin; à Helmstadt, en 1791 et 1797, le comte de Veltheim; à Londres, en 1800, le docteur Vincent, dans son ouvrage sur le *périple de la mer Rouge*; M. Bœttiger, *sur la Toilette des anciennes Romaines*. (*Magasin Encyclop.*, *année* 1805, *janvier*, *p.* 24.)

Le minéralogiste Agricola le premier a dit que ces vases étaient de pierre, de pierre Chalcédoine.

Long-tems ceux qui vinrent après lui crurent que c'était de la porcelaine.

Winkelman avait remis sur la bonne voie, en prouvant au contraire que c'était une production naturelle, une substance siliceuse, telle que l'onyx ou la sardoine.

M. Mongez a cru y reconnaître l'espèce d'agathe que Wallerius, Cronstedt, etc., appellent *cacholong*, et le comte de Veltheim la *pierre de lard* des Chinois. On a plaisanté en Allemagne sur la *pierre de lard*; cependant, M. Bœttiger adopte l'opinion du comte de Veltheim.

Sans prétendre classer la pierre d'*yu* dans son espèce particulière, parmi les substances minéralogiques, M. Hager paraît démontrer que les vases murrhins étaient les célèbres vases connus en Chine sous le nom *d'yu*, autrement *d'yu-che*. Ces mots chinois signifient une sorte de pierre précieuse demi-transparente et bien sonore, connue de tout tems à la Chine, qui se trouve encore dans les mon-

tagnes, les rivières, les vallées et ravins, tant de la Chine occidentale et septentrionale, que du pays de Kaschgar et de la rivière de Kotan, dans la petite Bukarie. (Voy. p. 160 et 165 de la Numism. Chin., Mém. concernant les Chinois, tom. VI. pag. 257 et 258.) Les Chinois, dans les tems les plus reculés, en faisaient, et ont toujours continué d'en faire, des vases, des bijoux, des ornemens de toute espèce, et des instrumens de musique.

Il est prouvé par les témoignages les plus curieux et les plus dignes de foi, que la pierre d'*yu* a toutes les couleurs, et les taches et les nuances, et les autres propriétés indiquées dans les vases *murrhins* par Pline l'ancien, Properce, Pétrone, Martial, Stace, et les jurisconsultes romains dans le Digeste; qu'elle joint à une dureté presque égale à celle du diamant, une fragilité surprenante; qu'elle résiste aux pointes d'acier les plus acérées, et qu'il faut avec sa propre poussière la travailler au touret; qu'elle est d'un poids énorme en comparaison des autres pierres; que plus de 500 ans avant J.-C. les anciens rois de la Chine, comme les empereurs aujourd'hui, avaient des vases d'*yu* pour boire des liqueurs chaudes dans les festins; qu'ils coûtaient et qu'ils coûtent encore, des sommes exorbitantes; qu'on pouvait sans qu'ils fussent contrefaits, les travailler en Égypte; enfin, qu'il y a des blocs de cette matière de plus de deux pieds de long, ce qui permettait d'en faire des vases très-élevés.

Ne pouvant indiquer aux antiquaires et aux naturalistes un dépôt en Europe où ils puissent voir et toucher un vase ou un autre objet de pierre d'*yu*, M. Hager leur indique, dans la Bibliothèque Impériale de France, une douzaine de peintures venues de la Chine, et qui représentent des vases d'*yu* de différentes couleurs; et il en a choisi un, couleur blanc de petit-lait, la plus estimée des Chinois; on en trouvera la gravure à la page 168. C'est une tasse très-élégante, travaillée avec assez d'art pour qu'on y voie figurée tout à l'entour, en plein relief et au naturel, une tige de nénuphar avec ses feuilles et son fruit, symbole de Dieu créateur, selon la cosmogonie de l'Inde et de l'Égypte, répandue en Chine, au Tibet, etc.

Pour faire de plus en plus connaître la pierre d'*yu* ou d'*yu-che*, nous transcrirons ici trois passages d'auteurs qu'on ne lit plus guère, et qui paraissent contenir des particularités intéressantes.

Le premier est tiré de la première décade, liv. V de l'*Histoire de la Chine*, par Martin Martini, imprimée à Munich, 1658. Il prouve l'extrême valeur des pierres d'*yu*, puisqu'un des rois de la Chine offrait à un des rois tributaires quinze villes pour s'en procurer un seul bloc. De là est venu un proverbe chinois : « Précieux comme quinze villes. »

Chaus rex, le roi du petit pays de Tschao, *pretiosum habebat lapidem a Sinis yu dictum, e quo sinici imperatores regium sigillum conficiunt. Refert alabastrum fere vel gagaten, etiamnum*

ad Sinas, a Mauris e regno Cascare afferri solitus. Sed ejus præcipue magnitudo in pretio est, et si quadratum æquet, cujus latus unum non sit dodrante minus, tunc enimvero immensi est valoris ac solo imperatore dignus. Talem ergo quum haberet Chaus, Sin rex (le roi du petit pays de Tsin, dont les souverains ont fondé l'empire de la Chine), *misso legato, quindecim civitates, si eum sibi tradat, promittit...* Il serait inutile de continuer la suite de cette négociation scandaleuse qu'on trouve dans l'*Histoire générale de Chine* du père de Mailla; mais cet auteur a négligé de rapporter le nom chinois de la pierre précieuse pour laquelle on offrait de céder quinze villes.

Les deux autres passages sont tirés du livre du père Trigault *de Christiana Expeditione apud Sinas*, ouvrage publié à Augsbourg en 1615, et rédigé sur les mémoires du célèbre jésuite Ricci, le premier missionnaire européen qui ait pénétré en Chine.

Zonæ senatoriæ Sinarum (les ceintures des mandarins chinois), *e materiæ dignitate indicant majestatem. Aliæ enim e tornatili stipite, e cornu aliæ, nonnullæ ex argento, aurove; sed omnium nobilissimæ, e marmore quodam pellucido, cui jaspis nomen imposuimus; sed omnino jaspis non est, ac forte sapphiro marmori similius, ipsi* yu-ce *vocant: ab Saracenis ab occasu, e regno Cascar, negotiatoribus importatur, et ab Sinis habetur in primis in pretio. Sed de eo erit aliquis*

dicendi locus. Ceci est tiré du liv. 1, ch. 1. Voici ce que l'auteur ajoute, liv. 4, ch. 12 :

Nulla est negotiatio pretiosior, frequentiorve in hoc itinere toto (dans le pays de Kaschgar), *quam fragmentorum marmoris pellucidi cujusdam, quod jaspin nos vocabuli penuria solemus appellare; hæc fragmenta regi ferunt allecti magnitudine pretii quam Cataïensis rex ipse arbitratur, e sua dignitate; quidquid regi minus placet, liberum est in privatos distrahere, lucro tali, cujus spes tantos labores sumptusque bene collocatos putat. Ex eo marmore variam supellectilem concinnant,* Vasa, *vestium et zonarum ornamenta, quæ frondibus ac floribus affabre insculptis, sane non exiguam referunt majestatem; ea marmora quibus plenum est hodie regnum, Sinæ* yu-ce *vocant; et duplex est ejus marmoris species; altera pretiosior, quæ ex flumine Cotan, non procul a regia educitur, eo fere modo quo gemmas urinatores piscantur, et instar silicum crassiorum educi solet; altera species inferior e montibus eruitur, et in saxa majora diffinditur, in laminas duabus fere ulnis latiores, quæ deinde ad iter accommodari solet. Abest mons iste ab hac regia* (Hiarkan, capitale de Kaschgar, et lieu de marché célèbre où la caravane de Caboul termine son voyage, et où la caravane du Cataï commence le sien), *dierum viginti itinere, et cansangui-cascio, id est mons lapideus appellatur.* (Ne serait-ce point ici la montagne d'Onyx de Ctésias?)

Eruuntur inde fragmenta labore incredibili, vel loci solitudine, vel marmoris duritia, ad quod tantisper emolliendum ferunt, extructo desuper igne luculento domari. Hujus quoque eruendi facultatem rex alicui negotiatori vendit, sine cujus facultate, toto contractus tempore cæteris negotiatoribus effossio prohibetur.

L'ouvrage de M. Hager finit par le texte chinois et la traduction d'une inscription chinoise du quinzième siècle, laquelle se trouve sur des vases d'airain accidentel, comme celui de Corinthe. Ces vases existent à Paris, dans les collections de MM. Van-Horn et Denon. L'inscription n'exprime que le tems de la fabrication, qui remonte à environ quatre cents ans, à l'époque précise de l'incendie du palais impérial, où la fusion des meubles d'or, d'argent et de cuivre produisit en Chine l'airain factice dont il s'agit.

Malgré quelques défauts d'ordre et de style qui peuvent être remarqués dans l'ouvrage dont nous venons de rendre compte, on ne sera pas désavoué des savans, quand on dira qu'il est digne de leur attention et de leur estime, et qu'au-delà de tout ce que nous avons recueilli dans cette analyse, il est riche d'une multitude de traits nouveaux d'une critique saine et d'une profonde érudition.

---

justesse. Il est vrai, sans doute, en quelque sens. Il ne faut pourtant pas chercher ici sur l'ancien culte national en Chine (car il ne s'agit pas du culte dominant de ce pays, et qui est celui de *Fo*), des éclaircissemens, des détails analogues à ceux du *Pantheon Ægyptiorum* de Jablonski. C'est une ébauche savante, pleine d'intérêt, et néanmoins une ébauche qui laisse beaucoup à desirer aux littérateurs et aux philosophes. M. Hager est en état, plus qu'un autre, de l'achever, de remplir entièrement, autant qu'elle peut l'être, cette tâche difficile et glorieuse.

S'il l'entreprend, il examinera peut-être si le mot *Panthéon* est assez exact pour un culte qui semble avair été *monothéïste*.

De quelle époque à-peu-près est ce temple à *tous les esprits* dont il publie le frontispice? Le *Thang-ti*, le suprême Esprit, n'était-il pas seul adoré, comme la divinité? les *chin* ou *chen*, et les *cheng* n'étaient-ils pas regardés comme des êtres subordonnés, comme des intercesseurs? N'y avait-il pas pour eux des cérémonies, des places secondaires et bien distinctes? (Voyez *Mémoires concernant les Chinois*, tom. II, p. 12 et suivantes.) Il y avait à Athènes, à Rome, un *Panthéon*, je le conçois; mais siérait-il d'appeler *Panthéon*, un temple à Dieu, aux anges et aux saints?

Dans sa préface, l'auteur expose le sujet, l'occasion de l'ouvrage; ensuite il se justifie de l'inexécution du *Dictionnaire chinois*, qu'il était

chargé de publier à Paris. Ces deux objets doivent aussi fixer notre attention. Parlons d'abord du premier.

Qu'était-ce que la *Sérica?* que *Thina major* ou *Thina?* qu'étaient les Sères et les *Sinæ*, qui fournissaient aux anciens la soie et d'autres marchandises précieuses de l'Orient? Ce sont des points importans à l'histoire des peuples, du commerce et des arts, et pour l'intelligence des auteurs grecs et latins. Ces points furent obscurcis par les savans du siècle dernier. Pour rester fidèle à des énoncés de mesures géographiques, souvent en défaut, on a rejeté les faits historiques qui font de la Sérique la Chine, et de *Thinæ*, une des anciennes capitales des Chinois. Chacun a voulu faire son système; bientôt il y a eu, en Asie, au moins cinq *Sériques* très-différentes, et séparées par d'immenses espaces. Ainsi, on ne s'est plus entendu, on a tout embrouillé, pour vouloir mieux faire que nos devanciers.

Les géographes, les savans qui ont écrit jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, s'accordent presque tous à reconnaître la *Sérique* pour la Chine, tels sont Charles Étienne, Philippe Cluvier, Isaac Vossius, Cellarius, etc.

Thomas Corneille, Sanson, etc., la voyaient dans le *Cathai;* mais ils ne savaient pas que le Cathai était la Chine, fait bien établi dans le *Panthéon Chinois*. Ensuite on a vu Bayer placer la Sérique dans le Tibet; Paw, dans l'Igour.

Danville, à qui l'on doit tant de précieuses découvertes sur la géographie ancienne, voulait bien convenir que les Sères étaient situés au bord intérieur et occidental de la Chine septentrionale d'aujourd'hui; mais il prétendit que ce n'était pas dans la Chine du tems des anciens. Il plaça donc les *Sères,* si doux, si policés, la *Sérique,* le pays de la soie, dans la Tartarie, dans un prétendu royaume de *Tangout.*

Son autorité entraîna William Jones, Brotier, M. Mentelle. On a dit, on a répété : « Les anciens ne connaissaient pas la Chine. » Pénétré de cette idée, M. Gosselin a reculé bien davantage vers l'Occident. Après avoir mis *Thinæ* à Tanasserim dans le royaume de Siam, il a vu la Sérique dans le pays de Srinagar (ou de la ville sainte), au-dessus de l'Indostan septentrional, sur les bords de la rivière Allac-Nandara, qui se jette dans le Gange.

Assez d'hommes habiles du dix-huitième siècle sont restés néanmoins attachés à l'ancienne doctrine, pour qu'on ne puisse reprocher à ses partisans d'avoir innové. Nous citerons Delisle, de Guignes, la Martinière, l'auteur de l'article *Sérique,* dans l'ancienne *Encyclopédie;* Mannert, dans sa *Géographie des Grecs et des Romains;* Guthrie, ou son abréviateur. (Voyez *Abrégé de la Géographie de Guthrie,* cinquième édition, page 492.)

Enfin, le docteur Hager, rencontrant cette ques-

tion dans sa *Numismatique chinoise,* a suivi l'ancienne tradition; et il l'a défendue avec toutes les armes qui lui sont familières, plus savamment, plus vigoureusement que n'avaient fait ses devanciers.

On lui a fait des objections; pour les résoudre, il offre de nouvelles recherches, de nouvelles observations qui viennent à l'appui de ses premières idées. L'usage de la soie sérique chez les anciens Grecs, le culte des esprits chez les Chinois, comparé avec le même culte chez les Grecs; les vases murrhins, et même les autres vases antiques des Grecs, dont il cherche chez les Chinois la première origine, la route des commerçans grecs par le château de pierre, d'où ils comptaient sept mois pour se rendre dans la Sérique, tout cela lui a paru prouver des communications anciennes, et très-anciennes, entre la Grèce et la Chine; telle est la matière variée du livre intitulé : *Panthéon Chinois*.

La seconde partie de la préface renferme des assertions, des observations critiques relatives au dictionnaire de la langue chinoise, tel qu'il convient de le publier en Europe, sur ce qu'on doit à cet égard à Fourmont, à de Guignes, sur l'habileté de M. de Guignes fils dans le chinois.

Disons ce qui est d'un intérêt plus général, et ce qui ne doit pas offenser.

Dix mille caractères ou environ sont très-suffisans pour mettre en état de lire avec fruit les

meilleurs livres chinois anciens et modernes. Les plus habiles lettrés de la Chine n'en connaissent pas davantage.

Les dictionnaires chinois connus en Europe, notamment celui des missionnaires, venu de la Propagande, transporté de Rome à Paris à la Bibliothèque impériale, ceux qu'on trouve en Angleterre, n'ont que dix à quinze mille caractères au plus.

Fourmont fit graver environ cent vingt mille différens caractères chinois, qui sont conservés à l'Imprimerie impériale. Mais lui-même a imprimé que les Chinois se servent pour lire, écrire, composer et interpréter, de dictionnaires qui n'ont que de huit à dix mille caractères.

Le père Foureau, docte missionnaire, dans un ouvrage manuscrit sur la grammaire chinoise de Fourmont, qui est déposé à la Bibliothèque impériale, reproche vivement à Fourmont les vingt-deux ans qu'il mit à faire graver environ cent vingt mille caractères, lorsque moins de dix mille pouvaient suffire; et il ajoute : *pour une phrase juste dans cette grammaire* (de Fourmont) *il s'en trouve dix fausses.*

Fourmont s'occupait, il est vrai, de plusieurs dictionnaires chinois, mais il n'en a pas laissé un seul en état d'être publié pour l'usage des Européens. Il lui manquait, afin de réussir dans cet utile travail, des ressources qu'on doit aux missionnaires, et que l'Europe ne possédait pas de son tems.

De Guignes ne fit rien pour la publication d'un dictionnaire chinois. Celui dont il se servait fut rédigé, dit le savant père Amiot, dans une des deux provinces de la Chine où l'on parle le plus mal. Il est aisé de s'en apercevoir à la manière dont notre académicien rendait les mots chinois en caractères européens; il supposait très-fréquemment dans ces mots notre *r*, qui ainsi que notre *b* est aussi étranger, que l'est notre *f* à la langue sanscrite, ou plutôt *samscrda*, et que l'est à la langue française cette consonne de beaucoup de nations, que nous rendons par les trois lettres *tch* ainsi réunies.

Il y a quelque chose de plus malheureux; c'est que ce dictionnaire et tout ce que M. de Guignes savait de chinois, ne l'empêchèrent point de commettre de graves contresens dès long-tems relevés par Deshauterayes, et rappelés ici par M. Hager.

L'auteur expose ensuite les études et les voyages qu'il a faits lui-même pour se mettre en état de publier un Dictionnaire chinois, et ce qu'il a découvert et publié pendant qu'il préparait ce travail à Paris, et mettait en ordre les cent dix-sept mille caractères de Fourmont. Ces détails sont personnels sans doute, mais plus scientifiques encore, et tendent à montrer que sans avoir été en Chine, l'auteur est capable, et même plus capable qu'un autre qui arriverait de Canton, de faire imprimer à l'usage des Européens ce Dictionnaire. M. Hager avait promis, non pas de le composer, mais de le faire imprimer *tel qu'il a été fait en Chine*; il ne

soie tissue ou brodée, ou autrement couverte d'or. Il y a lieu de croire que l'usage du brocard en Chine remonte à huit siècles avant l'ère chrétienne. L'habit médique, si connu en Grèce plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, était tissu d'or et de soie. Tarquin l'ancien, à son triomphe, était vêtu d'or et de soie.

La toison d'or était suspendue à un arbre, à des arbres. Ce n'était donc pas de l'or recueilli dans les eaux courantes, avec des toisons de brebis ou avec des étoffes de laine. Mais on regardait la soie comme une production végétale de certains arbres; et cette erreur était encore l'opinion d'un voyageur français, d'un de nos auteurs du treizième siècle. Mais il y a des contrées où la chenille qui fait la soie, ne quittant pas l'arbre qui la nourrit, on a pu dire sans absurdité que la soie vient sur les arbres. La soie venue ainsi sur les arbres, ou la soie sauvage, est si commune en Cochinchine, que les hommes dévoués aux plus rudes, aux plus sales travaux, y sont vêtus en soie. En Chine même, on recueille beaucoup de soie sauvage.

Les anciens auteurs plaçaient la toison d'or, l'un sur un chêne, l'autre sur un frêne, ou sur un hêtre. Aussi est-il vrai que la soie sauvage est formée sur le chêne, sur le frêne, sur le hêtre et même sur d'autres arbres, comme l'a observé Réaumur. La chenille du *palma-christi* sauvage ou domestique, donne au Bengale une étoffe de soie si durable, qu'elle passe dans son intégrité de généra-

tion en génération. La soie la plus fine et la plus forte, chez les Madécasses, vient sur un arbre nommé *anacau*, et qui ressemble au cyprès. En Chine, on recueille de la soie sur le chêne à feuilles de châtaignier, sur le frêne, sur le poirier. On pourrait en recueillir sur le chêne ordinaire.

L'histoire du bélier de Phryxus est une fable démentie par Diodore et Palœphate. Elle se dément elle-même; la peau d'une seule brebis n'aurait pu être suspendue, comme on le dit de la toison d'or, à plusieurs arbres à-la-fois.

De toutes ces observations, l'auteur conclut que la toison d'or était la soie, et que les Grecs la reçurent du pays de la soie, de la Sérique, autrement de la Chine, par le moyen des Argonautes.

Mais une communication encore plus ancienne et très-remarquable eut lieu entre les Grecs et les Chinois. L'auteur en trouve les traces dans les conformités de ces deux peuples sur le culte des esprits ou des génies, et sur l'usage religieux des vases à trois pieds, autrement des trépieds sacrés. C'est le sujet de son dernier chapitre.

Les génies ont des noms communs en Chine et dans l'Occident.

Le nom commun des génies en Chine est *Chin*: c'est le *Genius* des Latins, comme c'est le *Djen* des Indiens, le *Djin* des Persans, le *Tschan* des Turcs. On retrouve ce même mot dans le γίνομαι des Grecs, être *fait*; c'est un génie créateur qui a tout *fait*.

Le génie suprême en chinois, c'est *Ti* ou *Chan-ti*, haut, très-haut. C'est le *Div* des Indiens; Δίς, Διός des Grecs, le *Dius* des Latins. *T* et *D* sont consonnes de même organe; *D* est la forte; *T* est la faible. Les Chinois, peuple amolli, n'ont pas la forte [1].

Le nombre des génies s'est accru successivement, et de la même manière, en Chine et en Grèce, et bien ailleurs.

Le trépied était l'emblême du mystérieux génie créateur. On connaît le *divin* trépied de Fouhi. Les anciens rois de la Chine se prosternaient devant un trépied. Cong-Fou-Tsee, s'est mis en prière devant un trépied. Le trépied est dans les temples chinois, comme le triangle chez les chrétiens, représenté sur l'autel, à la place la plus éminente. Les trois supports du trépied d'Apollon, dans le temple de Delphe, représentaient, dit-on, la toute science de Dieu, la science du passé, du présent et de l'avenir.

On ne parle que d'un trépied sous Fouhi. Il y en eut trois sous Hoang-ti, et trois fois trois sous Yu. De même au temple de Delphes, il y avait d'abord un divin trépied. Trois muses, emblêmes de trois génies, présidèrent aux oracles qui s'y rendaient; Athènes ensuite eut neuf muses; elle eut aussi

[1] *Voyez* en réponse à la Lettre de M. de Guignes, dans le *Moniteur* du 22 janvier 1807, la troisième règle de la *Grammaire Grecque* de Port-Royal.

neuf archontes, comme la Chine avait neuf provinces ou grands districts.

Le nombre des génies s'est accru à l'infini en Chine et en Grèce : génies du ciel et de la terre, génies du feu et de l'eau, génies des montagnes, des villes, des maisons, des portes et des fenêtres : voilà, dit l'auteur, les dieux de la religion nationale des Chinois, de leur religion primitive et actuelle ; le tribunal des rits à Pékin n'en connaît point d'autres. De même, chez les Grecs et les Romains, toute la nature parut animée. Trente mille génies, dit Hésiode, sont les gardiens des hommes.

En Chine, comme dans la Grèce, les trépieds sacrés étaient ordinairement de bronze. Ils avaient deux anses, ils étaient religieusement vénérés ; on y gravait des inscriptions ; c'étaient des offrandes agréables à la divinité. Enfin, chez l'une et l'autre nations, ces vases étaient employés dans les temples, les uns à brûler des parfums, les autres à contenir le vin des libations, d'autres à recevoir les offrandes, d'autres aux purifications.

Le frontispice du temple de Canton, publié par M. Hager, est tiré de la superbe collection des temples chinois que possède M. Clos à Paris.

On voit sur ce frontispice, au-devant de l'entrée du temple, deux grands animaux placés chacun sur un piédestal, comme les sphinx qui semblaient servir de gardiens à l'entrée des temples en Égypte. L'auteur croit que ce sont des

langage informe de l'enfance du genre humain. Il est surprenant que les missionnaires de Pékin nous présentent la Chine comme l'*unique*[1] région dont la langue soit monosyllabique, tandis qu'à côté des Chinois, tant d'autres peuples ont le même désavantage.

Ces nations, à proprement parler, n'ont pas de mots, mais de l'étoffe dont elles pourraient en faire, de rudes sons radicaux, qui suffisent pour les notions principales, et pour les nuances les plus saillantes, mais qui ne peuvent exprimer ni les modifications, ni les idées accessoires d'un ordre secondaire.

Co, par exemple, est pour les Chinois ce qu'est pour les Allemands le radical *hab*; il rend l'idée vague de possession, d'appartenance. Mais les Chinois n'ont, pour toutes les nuances de cette idée, que le terme stérile et invariable *co*; au contraire, avec *hab*, les Allemands ont fait d'autres mots plus déterminés en grand nombre, *haben*, avoir; *ich habe*, j'ai; *du hast*, tu as; *wir haben*, nous avons; *ich hatte*, j'avais; *habend*, ayant; *die habe*, l'avoir, etc., etc., etc.

Les peuples à langues monosyllabiques, usant de chaque son radical, sans jamais y rien changer, ne peuvent que péniblement et bien imparfaitement exprimer la plupart des idées, qui ne sont que des variations, des accessoires du sens primitif.

[1] Voy. *Mémoires concernant les Chinois*, tom. VIII, pag. 141 et 156. (*Note du Trad.*)

De là ce langage si pauvre, qui manque de termes pour distinguer ce qu'il est le plus nécessaire de ne pas confondre, qui, dans le cours de la vie civile, ouvre un vaste champ à l'équivoque et aux obscurités; qui, en matière de sciences, instrument ingrat et désespérant, ne fait que multiplier et consolider l'erreur, perpétuer l'enfance de la raison [1]. Tant que les Chinois, par exemple, resteront bornés à leur langue, telle qu'elle est, il leur sera toujours impossible de parvenir à naturaliser chez eux les sciences, et même les arts de l'Europe.

Pour atteindre ce noble but, les voies leur sont ouvertes, à eux et à tous leurs voisins, qui ne savent proférer que des monosyllabes; c'est d'enrichir leurs langues par l'inflexion, la dérivation et la composition : qu'ils osent l'entreprendre, et que ce soit avec discernement.

Chez les Birmans, *to* désigne le pluriel; et *i* tient lieu de génitif, comme en latin et en tatare *mantchou;* ils disent donc *sa ken,* seigneur; *sa ken i,* du seigneur; *sa ken to,* les seigneurs; qu'ils osent unir leurs signes, dire, écrire *saken, sakeni, sakento,* etc.; ils auront alors des déclinaisons et les avantages qui en résultent.

Mais leur système de prononciation, modulé par des tons propres, retient hors de la bonne voie les peuples à langues monosyllabiques. Les syllabes ajoutées aux termes principaux, dans les mots dé-

[1] Les Japonais appellent le chinois la *langue de confusion*. *Ibid.*, tome VII, p. 10. (*Note du Trad.*)

clinés ou dérivés, ne pourraient chez eux conserver leurs tons actuels; ou bien les termes principaux perdraient leur ton et par-là leur valeur, car chaque mot a divers sens que les tons différencient; supprimer les tons, ce serait ajouter à l'obscurité de la langue et en renverser tout le système.

Cependant tous les autres peuples, même les plus grossiers, ont su vaincre ces obstacles; c'est ainsi qu'ils ont obtenu la clarté et l'harmonie. On peut s'étonner que tant de nations, qui bien anciennement ont porté leur langue à un certain degré de culture, aient toujours conservé sa pauvreté monosyllabique. Il faut en accuser, non pas seulement la puissance de l'habitude, si forte en ces climats brûlans où l'inaction du corps et de l'esprit est la prérogative spéciale des dieux et des souverains, mais encore cet isolement extrême où sont retenus la Chine et les pays voisins, d'un côté par l'Océan, et de l'autre par d'énormes chaînes de montagnes. C'est cet isolement surtout qui a empêché toute innovation dans ces contrées; comme la même cause a empêché qu'elles changeassent d'habitans, et nous y fait retrouver encore aujourd'hui la descendance directe des premières peuplades qui s'y sont établies dans l'enfance du monde.

Leurs enfans émigrés, et devenus barbares dans les rudes et vastes plaines du milieu de l'Asie, revinrent dans la suite influer par la conquête sur ces peuples méridionaux; mais il avait fallu des siècles pour que ces émigrés se multipliassent dans leurs

énormes déserts; ainsi leurs influences furent d'abord faibles, et laissèrent aux peuples dont les langues étaient monosyllabiques, le tems d'avancer paisiblement en population et en civilisation. Lorsque les barbares, dont le langage était devenu polysyllabique, franchirent les puissans remparts qu'avait élevés la nature, leurs irruptions ne purent détruire des langues et des mœurs fortement enracinées dans des contrées dont la vaste étendue et la nombreuse population rendaient plus faible l'influence de ces nouvelles peuplades. Devant les millions d'habitans de la Chine et du Tibet, les conquérans, quoique nombreux, se trouvèrent encore faibles; et lorsque les peuples attaqués, vaincus d'avance par leur propre mollesse, durent céder à la force de leurs sauvages agresseurs, ils purent maintenir du moins leurs langues, leurs institutions et leurs usages.

On ne dira pas cependant que les langues monosyllabiques soient restées précisément aussi pauvres qu'elles le furent vers l'origine de l'espèce humaine. Il est assez prouvé par la différence entre ces langues et leurs dialectes, qu'il n'y a pas de langage, si borné qu'on le suppose, qui ne soit encore sujet à différentes altérations.

Le tems et d'autres circonstances ont aussi opéré sur les tons et sur les sens des mots; mais les formes et tout l'édifice de la langue sont encore ici, comme on conçoit qu'ils ont dû être dans la première enfance de la raison.

La table suivante peut servir à comparer le fond des langages monosyllabiques.

	CHINOIS.	TIBETAIN.	TONQUINOIS.	BIRMANIQUE.	PEGOUAN.	SIAMOIS.
Visage	Mien. la	Tong	Mat	Mien	»	»
Yeux. (les)	Yen	Tschien	Com-mat	Miezz-i	Mech-loun	»
Terre	Tou	Sa	Dat. dia	Mié	»	Din.
Feu	Ke-koua	Me	Loua	Mi	»	»
Poisson	You	Gnia	Ca	Nga	»	»
Pied	Ca. sou	Canh	Chan	Kié	Keh	»
Main	Tscho	Tschia. la	Tai	Lek	Leh	»
Cœur	Seng. sin	Sem	Lao	Zeit	»	Tschaï.
Ciel	Tien. li	Nam. kai	Thien. bloi	Mo	Kaoun-gen	Sa-vang.
Tête	Chin	Kam. go	Daou	Gaoun	Gaou	»
Homme	Po. loung	Po	Nam	Bou	»	Pou. kon
Mère	Mou	Ma. youm	Mou	Amé	»	»
Nez	Ni. pi	....	Moui	Nahh-aoun	Nag-aou	»
Étoile	King-seng	....	Ngoi-sao	Chié	Tara	»
Rue, chemin.	Lou-tou	Lam	Dang	Lan	»	»
Jour	Je. chil	Tzhe. kji	Ngai	Ne	»	Van.
Père	Pe. fou. chou.	Pa. jap	Cha. tscha	Apa	»	»
Oiseau	Miao	Pzià	Tschim	Ngek	»	»
Eau	Tscho. chiou.	Tschiou	Nou-di	Re	»	»
Vent	Hong	....	Chio	Le	»	»
Dent	Ki-ya	....	Rang	Soa	Zhoua	»
Langue	Che	Nga. na	Louoi	Hlia	Scha	»

Les peuples dont il est ici question ont un caractère qu'il convient de remarquer, et qu'ils doivent en partie à la douceur de leur climat, et en partie à leur nombreuse population; circonstance qui contribue puissamment à émousser et à adoucir les formes dures et raboteuses, s'il est permis de parler ainsi, des peuples barbares. Ils sont doux et flexibles à tout; ils ont dans l'esprit un certain degré de médiocre culture, qui, dans les sciences et les arts, consiste plus en talens mécaniques, en recettes et formules, qu'en génie et en principes.

Mesurés en tout et circonspects, au point de choquer les hommes d'un caractère vif, ils poussent la politesse et le cérémonial jusqu'à la pédanterie [1]; et quelque pauvre que soit leur langue à tout autre égard, ils l'ont rendue assez riche pour exprimer avec scrupule toutes les nuances de considération qu'ils ont imaginées.

Comme tous les hommes demi-civilisés, ils se

[1] En ce genre, il n'est rien de plus remarquable que l'étiquette de la cour du roi de Candy, où, si l'on parle, c'est à genoux, comme l'homme coupable demandant pardon à son créateur offensé; où, si l'on marche, c'est à quatre pieds, comme le bétail; où, enfin, si l'on se tient en repos, c'est, le corps étendu à terre, à plat ventre, comme le chien devant son maître. (*Voyez* dans les *Miscellaneous Works*, de H. Boyd, in 8°. London, 1800, 2 vol., le récit de son ambassade auprès du roi de Candy; et dans l'*Annual asiatik Register*, in-8°, année 1803, la Notice sur l'île de Ceylan.) Les formes grammaticales, en ce pays, sont assez dignes de ces postures, et peignent aussi bien qu'en aucun lieu du monde, certains degrés d'élévation et d'infériorité, ou, si l'on veut, d'orgueil et de bassesse. Néanmoins la langue y est polysyllabique. *Voy.* ces formes dans le *Mithridate* d'Adelung, t. I, p. 235 et 237. (*Note du Trad.*)

à la lettre, et expliquer l'obscurité des monosyllabes par des expressions plus formées.

Avec ces précautions, on trouvera encore assez d'embarras, provenant de ce qu'on ignore le sens juste de divers petits mots destinés à déterminer les rapports des parties du discours, et de ce qu'on n'est pas familier avec certains idiotismes fort singuliers.

§ II. *De l'Histoire Ancienne des Chinois.*

La Chine, deux fois peut-être aussi grande que toute l'Allemagne, et aussi peuplée que toute l'Europe [1], était connue dans le moyen-âge, quant à sa partie septentrionale, sous le nom de *Cathai*.

Elle se vante d'avoir l'histoire la plus ancienne; celle qu'a traduite Moyriac de Mailla, et que M. l'abbé Grosier a publiée à Paris en 1777, en 12 vol. in-4°, commence à Fo-hi, deux cents ans après le déluge de Moïse. C'est alors que Fo-hi dut gouverner les petites hordes entre lesquelles était partagé ce grand pays, et qu'il dut les réunir en un seul corps de nation.

Mais quoique les missionnaires d'Europe aient admis ces idées, une saine critique les repousse et retranche de cette histoire, comme de celle des autres pays, beaucoup d'excroissances poétiques.

[1] Cette assertion paraît fort incertaine. Sur ce point, la variation est extrême entre les auteurs. Ce n'est pas ici le lieu de chercher à résoudre la question. (*Note du Trad.*)

On ne peut rien croire de ces rois qui ne font que prononcer de longs discours devant leurs ministres; inventer à volonté des sciences et des arts; commander à leurs épouses d'élever des vers à soie, et à leurs mathématiciens de créer l'astronomie. Ce n'est que deux cent sept ans avant Jésus-Christ que l'histoire de la Chine présente des détails suivis, et prend un air de vraisemblance [1].

Citons un seul exemple. Cette grande muraille si fameuse (de cinq cents lieues de long), qui dut être élevée pour défendre les Chinois contre les irruptions des Barbares de la haute Asie, et qui ne les en a point préservés, fut bâtie, selon l'histoire chinoise (répétée par nos plus savans Européens), vers deux cent quarante ans avant J.-C. Un si prodigieux édifice, unique dans son espèce, devrait avoir été connu des anciens. Mais on n'en trouve nulle trace dans notre ancienne littérature, soit asiatique, soit européenne. Ptolémée, qui nous décrit la route d'une caravane au pays des Sères, ne dit rien de la grande muraille. Ammien-Marcellin semblerait d'abord y faire allusion dans

[1] *Voy.* de Guignes, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscript.*, t. XXXVI, p. 42 et 43 (et dans son édition du Chou-King). Il faut avouer que sa critique est encore bien adoucie. Il ne rejette que ce qui est impossible. Franchement pour un étranger, dans un si grand éloignement des objets dont il traite, dans la disette de tous les secours nécessaires, la critique est bien difficile; et l'on doit encore moins en attendre des savans du pays. Mais quand de Guignes veut faire des Chinois une colonie sortie d'Égypte, 1122 ans avant J.-C., il ne peut plus lui-même soutenir l'épreuve de la critique historique. (*Note* d'Adelung. Voy. *Mém. conc. les Chinois*, t. IX, p. 336 et suiv.)

ce texte, liv. XXIII, chap. vi : *Contra orientalem plagam in orbis speciem consertæ celsorum aggerum summitates ambiunt Seras.* Mais il ajoute : *Appellantur autem iidem montes Annivi;* on reconnaît aussitôt qu'il n'a entendu parler que de montagnes, et que l'équivoque ne vient ici que d'une certaine enflure de style. Les Arabes, qui visitèrent la Chine, vers l'an 850, et dont Renaudot a publié la relation, ne parlent point de cette muraille; on peut répondre qu'ils n'allèrent pas dans les lieux où elle est bâtie. Mais le célèbre Marco Polo n'en dit rien, lui qui, en 1270, dut la traverser, parcourant le nord de la Chine, lui qui demeura trois années au service du Khan des Mongols[1], lui qui s'est plu à raconter de ce pays tant de choses merveilleuses. La haute antiquité de la grande muraille devient d'autant plus suspecte, que sa construction même décèle une origine beaucoup plus moderne[2].

Sur l'antiquité des Chinois et sur le haut degré de civilisation qu'on leur accorde si libéralement,

[1] C'est trop peu dire. Marco Polo eut, pendant dix-sept ans, la confiance du Khan des Mongols, qui, dans cet intervalle, fut tout à-la-fois Grand-Khan, sous le nom de *Koublai*, et Empereur de la Chine, sous le nom de *Chi-Tsou*. Ce prince employa Marco Polo à la conduite des affaires les plus délicates et des négociations les plus importantes. Voyez *Mém. conc. les Chinois*, t. V, p. 8. (*Note du Trad.*)

[2] Le savant père Paulin de Saint-Barthélemi fixe au quatorzième siècle de l'ère chrétienne la construction de la grande muraille des Chinois : *Sæculo decimo quarto exeunte conditus magnus Sinensium murus.* Voyez *Jornandis vindiciæ de var hunnorum, auctore P. Paulino*, etc. Romæ, 1800, in-4°, p. 7. (*Note du Trad.*)

il y a, de l'avis des connaisseurs impartiaux de ces derniers tems, beaucoup à rabattre, si même il en reste quelque chose; et ce qui peut en demeurer, se borne à beaucoup de patience, à quelques difficultés vaincues, et à l'acquisition de quelques talens mécaniques[1].

Les Arabes de Renaudot n'ont trouvé rien de savant chez les Chinois, et les mettent fort au-dessous des Hindous pour l'astronomie[2].

Il fallut à Koublai-Kan, premier empereur de la Chine, de la race des Mongols (vers 1280), faire venir des astronomes de Balkh, parce que les Chinois ne pouvaient dresser le calendrier. Leur incapacité dans l'astronomie et les mathématiques, a seule fait admettre et maintenir en Chine les jésuites. Ce *Tribunal des mathématiques*, trop vanté, n'est qu'un corps de pitoyables astrologues, tels qu'en ont à leurs cours les princes de l'Orient. Le sage Confucius n'était lui-même qu'un astrologue; et sa morale, présentée comme si étonnante, n'est autre chose que des sentences détachées, comme en peut composer un homme sans étude, pourvu d'une raison saine.

L'une des plus fortes objections contre la haute antiquité des productions littéraires de la Chine,

[1] Voyez la *Numismatique chinoise*, par le D. Hager. Paris, 1805, in-4°. (*Note du Trad.*)

[2] Il semble qu'Adelung, sur l'antiquité et la chronologie chinoise, aurait dû renvoyer au savant Freret. Nul autre, en Europe, n'a répandu sur ce beau sujet autant de lumières. (*Note du Trad.*)

est le défaut d'anciens monumens, et la grande fragilité du papier à écrire des Chinois. Une inscription sur une colonne de métal, que du Halde place généralement en l'an 50 de J.-C., est l'unique[1] ancien monument que possède ce vaste empire, si renommé pour son antique civilisation. Quant au papier chinois, c'est de toutes les espèces de papier la plus promptement détruite par l'humidité, les vers et la poussière. Combien de fois aurait-il fallu copier et recopier les écrits chinois depuis deux à trois mille ans, si l'on fait remonter aussi haut leur origine? Et qui aurait fait toutes ces copies successives? des hommes ignorans et sans critique, comme sont les prétendus savans chinois. Jugez maintenant s'il y a de la vraisemblance à soutenir l'ancienneté de ces écrits, et la fidélité des canaux par lesquels ils nous seraient parvenus.

Mais s'il est permis de douter de la grande antiquité des Chinois et du haut degré de leur ancienne civilisation, il n'en est pas de même pour l'antiquité de leur langue. Qu'on rapproche, tant qu'on le voudra, l'époque de leur origine, leur pays fut l'un des premiers habités de la terre, et leur langue provient immédiatement de la langue

[1] Cette assertion ne serait-elle point hasardée? Voyez *Monument de l'Empereur Yu*, ou *la plus ancienne Inscription de la Chine*, par le D. Hager. Paris, an X, grand in fol. *Yu*, premier roi de la première des vingt-deux dynasties chinoises, vivait dans le vingt-deuxième siècle avant J.-C. Voy. *Art de vérifier les Dates*, t. II, p. 241. *Mémoires concernant les Chinois*, t. II, p. 249, 556 et suiv.

primitive. Malgré leurs révolutions au-dedans, malgré les changemens de dynastie opérés par des conquérans barbares, les Chinois ont su conserver leur langue et leurs mœurs.

On voudrait savoir si la figure mongole est générale dans toute la Chine, ou propre à certaines familles septentrionales; si c'est la figure chinoise des plus anciens tems, ou si elle est survenue par le mélange des races, de 1210 à 1568. Au premier cas, les Chinois sont originaires mongols, mais leur langue n'offre aucun vestige de cette descendance. La seconde hypothèse est donc la plus vraisemblable. D'après les voyageurs arabes déjà cités, les Chinois, au neuvième siècle, étaient plus beaux que les Hindous; on assure qu'ils ressemblaient aux Arabes par leur air, leurs vêtemens, leurs habitudes morales. Cela n'aurait pu être, si les Chinois avaient toujours eu cette laideur mongole; elle est donc d'une date plus récente. Les lois de Menou, réputées plus anciennes que les Kings de la Chine, paraissent toucher de bien près à la vérité, quand elles assurent que les Chinois, dans le principe, furent des émigrés de l'Indostan, surtout si l'on étend ce nom au Tibet, comme il arrive souvent. Les Chinois sont maintenant, il est vrai, les plus orientaux des peuples à langues monosyllabiques, et conséquemment les plus éloignés du sol qui fut le berceau de l'espèce humaine. Mais si l'on présume (et d'après le défaut de monumens que pourrait-on de plus ?) que par l'accroissement

rope, les deux premiers, d'après la prononciation portugaise, le Comte, d'après la prononciation française, et Hyde, d'après l'anglaise.

Pour multiplier ces radicaux, les Chinois n'ont que la méthode d'en varier le ton, l'accent ; méthode digne de l'enfance de l'esprit humain.

Mais il y a pour chaque radical, cinq tons principaux : le *premier*, simple ou naturel ; le *second*, que je voudrais caractériser en l'appelant creux, bas, profond ; le *troisième*, qui commence haut, et finit en s'abaissant, comme *non* prononcé dans la colère ; le *quatrième*, qui va en s'élevant comme un cri d'admiration ; et le dernier, qui est bref et interrompu, comme un cri de peur.

Outre ces tons, il y en a d'autres réservés apparemment pour des cas particuliers ; quelques-uns en comptent huit en tout, d'autres onze ou même treize, qui la plupart échappent à l'oreille comme à l'instrument vocal de l'étranger, et qui pourtant varient le sens du mot.

Ainsi, *chou*, selon les divers tons dont il est prononcé, peut signifier un livre, un arbre, grande chaleur, raconter, aurore, mouvoir, pleuvoir, douceur, avoir coutume, perdre une gageure, etc. De même *tchoun*, répond à maître, cochon, cuisine, colonne, libéral, préparer, vieille femme, rompre ou fendre, favorable, peu, humecter, esclave, prisonnier, etc.

Chacune de ces significations a le sens propre et le sens figuré. Il y a donc bien des mots susceptibles

de cinquante significations différentes, que la modulation la plus fine, celle d'un Chinois lui-même, ne saurait distinguer par autant de tons variés; alors, pour se faire entendre, on emploie des mots additionnels; veut-on employer, par exemple, le mot *fouh*, au sens de père? On le fait suivre du mot *tschin* ou *djin*, prononcé comme pour signifier homme ou parenté; de même pour mère, il faut dire *mou tschin* : c'est peut être de cette manière, qu'en d'autres langues on fait les mots de deux syllabes, *pater* et *mater*, par exemple.

Au moyen des principaux tons seulement, les trois cent vingt-huit radicaux donnent seize cent vingt-cinq mots différens; et l'usage de l'aspiration les porte à trois mille deux cent cinquante, tout au plus à sept mille sept cents, que l'oreille des Chinois, singulièrement délicate, exercée dès l'enfance aux plus fines distinctions, parvient à distinguer sans aucune confusion.

Il ne faut pas croire que ces tons fassent un chant; le Chinois, en les employant, ne chante pas plus que le Français, par exemple, lorsque, par une prononciation très-exacte, il fait distinguer à l'oreille certains mots homonymes, comme *l'eau, lots, l'os*.

Les trois cent vingt-huit radicaux ainsi diversifiés par le ton et l'aspiration, sont tout le fond de la langue chinoise; c'est avec cela qu'il lui faut se tourmenter d'une manière fort étrange pour ren-

dre le sens abstrait, le sens concret, tous les sens figurés.

Cette langue ne distingue pas ce que nous appelons les parties d'oraison; chaque mot y fait fonction de substantif, d'adjectif, de verbe, etc. La dérivation et l'inflexion en sont bannies, conséquemment aussi la déclinaison et la conjugaison. Dans les grandes difficultés, elle a recours à la périphrase.

Ti ou *tié*, mis après le nom, lui tiennent lieu de génitif; *you* de datif singulier et pluriel; et *toung* ou *tsoung* d'ablatif; exemple: *gueh, amor; gueh-ti, amoris; you gueh, amori; toung* ou *tsoung gueh, amore.*

Le pluriel s'exprime, 1° par des mots collectifs; exemple, *tou tschin* (ou *djin*), plusieurs hommes; *tschoung tschin,* tous les hommes; 2° par ces mots, *tem,* autre; *poi* ou *men,* beaucoup, plusieurs; exemple: *ngo tem* (moi autre), ou *ngo poi,* ou *ngo men* (moi beaucoup), c'est-à-dire nous; 3° par la réduplication du nom; exemple: *djin djin* (homme homme), les hommes; *tou tou tschin,* une multitude d'hommes.

L'adjectif précède le substantif; on le reconnaît à ce caractère; exemple: *chaou djin,* bon homme; *pai mah,* blanc, cheval.

Le mot qui tient lieu de génitif forme des adjectifs, lorsqu'il est précédé du nom abstrait; exemple: *pai tié,* blanc; *tsché tié,* chaud: *keng,* avant

l'adjectif positif signifie plus; exemple : *keng yiou*, plus doux.

Le superlatif s'exprime en répétant le positif, ou par quelque mot qui tantôt le suit, et tantôt le précède.

Les pronoms personnels sont : *ngo* ou *go* moi; *nih* toi; *ta* il; *nih tem* (toi autre) vous; *ta poi* ou *ta men* (lui plusieurs), eux ou elles, etc.

Les pronoms possessifs se forment en joignant aux pronoms personnels le signe du génitif; exemple : *ngo tié* (de moi) mon, mien; *ngo men tié* (de moi plusieurs) de nous, notre.

Les verbes n'ont que trois tems; le présent s'exprime par le radical faisant fonction de verbe; le prétérit en ajoutant *lio*; le futur en ajoutant *ych*, qui se met devant le verbe. Exemple : *ngo leh lio*, je suis venu; *ngo yah leh*, je viendrai. Dans le style familier, on dit avec plus de précision, *ngo youen y leh*, j'ai résolu de venir. Mais tant de clarté siérait mal au style noble des Chinois.

Au reste, il règne toujours beaucoup d'obscurité dans le langage des Chinois, et cela doit être ainsi par le défaut d'articles, de beaucoup de conjonctions, et d'autres expressions qui fixeraient le sens. Un texte chinois n'est qu'un assemblage énigmatique de sons rocailleux, de mots sans liaisons, sans modifications, sans désignations d'idées accessoires. On en jugera par ces traductions littérales : *Anglais bon, Chinois meilleur, mer nulles bornes*. La connexion des idées, l'ordre dans l'arrangement des

mots, le geste, les périphrases expliquent bien des choses, mais en laissent encore beaucoup à deviner.

C'est surtout dans la poésie que cette obscurité est sensible. Ce qui suit est le sens littéral d'une ode du *Chi-King*, insérée dans le *Voyage en Chine* par Barrow : *pêcher beau, agréable, son feuillage fleuri, charmant ; ainsi, épouse qui entre, soin de sa famille.* Cette dernière phrase veut dire, qu'ainsi brille l'épouse, quand elle entre dans la maison de son époux, quand elle s'occupe des soins domestiques. Une telle pauvreté rendrait cette langue extrêmement difficile à apprendre, si la variété minutieuse des sons et des accens n'en faisait la plus difficile de toutes pour un étranger.

Dans les *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Pékin, Paris, 1776 et années suivantes, t. 8, p. 133, on trouve un *Essai sur la langue des Chinois.* C'est un éloge si exagéré, qu'on pourrait le prendre pour une ironie. Il faut bien de la bonhomie dans un lecteur instruit, pour ne pas rire quand on veut lui persuader que, de toutes les langues du monde, les Chinois ont la plus riche, la plus harmonieuse, la plus parfaite. Quant à sa richesse, il est vrai que cette langue est verbeuse ; elle exprime péniblement en trois, quatre mots et davantage, ce que d'autres énoncent par un seul. Au lieu de *portabam illum*, je le portais, un Chinois doit dire : *ngo na chi kien tao ta.* Cette fausse abondance prouve la disette ; cepen-

dant la langue chinoise a le plus souvent du laconisme, mais qui dégénère en obscurité profonde. Les Chinois étudient beaucoup leurs kings; autrement leurs anciens livres classiques, mais ils ne les comprennent guère; chacun les explique à sa guise. L'auteur de l'*Essai* déjà cité convient que le chinois n'est pas propre à rendre les notions abstraites; qu'il est de nul usage en métaphysique; mais ce défaut, l'auteur ne manque pas de le présenter comme une perfection. Cette langue, dit-il légèrement, ne fut faite que pour les connaissances utiles.

§ IV. *De l'écriture chinoise.*

L'écriture des Chinois, encore plus singulière que leur langue, est unique dans son espèce. Elle n'est ni littérale, ni syllabique, et ne consiste pas (*maintenant*) en hiéroglyphes, soit naturels, soit symboliques. Elle exprime chaque idée par un caractère spécial, et les caractères qu'elle emploie ne sont pas liés à la langue vocale. Elle parle aux yeux, et ses caractères sont comme nos chiffres numériques, que tous les peuples connaissent, et que chacun exprime dans son idiome. On peut donc lire l'écriture chinoise, autrement, la traduire, sans savoir un mot de la langue chinoise. C'est pourtant cette langue qui a servi, en un certain sens, de modèle à l'écriture, comme on va le prouver.

Cinq ou six voyelles jouent les principaux rôles dans la langue parlée. De ces voyelles articulées

diversement, selon la consonne qui les précède, on a fait les trois cent vingt-huit ou trois cent cinquante mots radicaux ; de même, avec six lignes, ou droites ou diversement courbées, on a fait deux cent quatorze caractères élémentaires appelés *clefs*, et les clefs servent à former tous les autres caractères qui ne vont pas à plus de quatre-vingt mille [1].

On a ces clefs gravées dans le *Musæum Sinicum* de Bayer, et mieux encore dans la *Grammatica Sinica* de Fourmont, et dans l'*Encyclopédie Élémentaire*, ou la *Bibliothèque des Amateurs*. Paris, 1767, tome II, page 625, 660. L'abbé Petiti, ex-jésuite, auteur de ce dernier ouvrage, y expose l'histoire de l'écriture chinoise.

Si cette écriture était l'ouvrage systématique d'une ou de plusieurs personnes d'un bon esprit, les deux cent quatorze clefs seraient les signes des deux cent quatorze idées les plus essentielles ; tous les autres caractères ne seraient que des combinaisons distinctes et bien classées des signes élémentaires. Point du tout ; les caractères chinois forment un amas confus, où les signes des objets les plus hétérogènes se trouvent mêlés, comme si les

[1] Il est pourtant vrai que M. Fourmont en fit graver autrefois cent dix-sept mille en bois. Ils furent conservés long-tems au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque, aujourd'hui impériale, à Paris, et sont maintenant déposés à l'Imprimerie impériale de la même ville, où je les ai vus ; mais cette collection contient un grand nombre de caractères hors d'usage, ou non nécessaires, et qui n'appartiennent qu'à la paléographie, ou ne sont que de curiosité. (*Note du Trad.*)

premiers inventeurs s'étaient dirigés dans leur travail par le pur caprice.

Ces caractères eurent d'abord quelque ressemblance avec les choses représentées ; il subsiste encore des traces de cette ressemblance primitive ; ils semblent donc avoir été le premier essai d'écriture, grossièrement exécuté, dans un tems où la civilisation était peu avancée, où l'on avait peu, fort peu de besoins, conséquemment peu d'idées à peindre.

Rien ne prouve mieux la courte vue, la petitesse d'esprit, que de n'avoir jamais su, dans les tems postérieurs, abandonner tout-à-fait ces caractères dus à l'enfance nationale, de s'être astreint à marcher toujours dans cette route incommode, la première ouverte ; d'avoir, en un mot, péniblement et par des additions réitérées, par des combinaisons successives des clés et de leurs parties, formé une si effrayante quantité de caractères, que pour les bien savoir, il faudrait plus que la vie entière, non-seulement d'un Chinois, mais d'un Leibnitz ou d'un Newton ; et avec toute cette malheureuse richesse de signes, il est encore impossible aux Chinois d'exprimer, même imparfaitement, tout ce que les Européens, par environ vingt lettres, savent rendre avec tant d'exactitude et de rapidité.

Il faut au Chinois un caractère pour chaque idée ; souvent un mot, à raison des différentes idées qu'il exprime, correspond à plus de deux cent quarante caractères. Il est assez singulier qu'a-

vec cela, un grand nombre d'idées simples soient rendues par des signes très-composés.

Le nom qui signifie *nuit* est *ye*, mais le caractère qui exprime cette idée est composé des trois clés qui expriment les idées, *ténèbres*, *couvrir* et *homme*, pour marquer les ténèbres qui couvrent l'homme, ou dans lesquelles l'homme se couvre; car on trouve dans l'écriture le même vice d'indétermination que dans la langue. Pour écrire le mot qui veut dire *se plaindre*, il faut la clé *chien* et la clé *voix*; pour le mot qui signifie *roi*, il faut la clé *sceptre*, la clé *œil* et la clé *hauteur*. On conçoit assez combien tout cela décèle d'enfance et de pauvreté dans l'esprit. Eh bien! cette misérable écriture a trouvé en Europe, ainsi que la langue chinoise, des panégyristes. On vous dit que ce sont la langue et l'écriture universelles. Peut-on imaginer rien qui soit plus déraisonnable? Si la *pasilalie*, si la *pasigraphie* étaient possibles et utiles, on pourrait en inventer de moins vicieuses que ces pitoyables essais de l'enfance du genre humain[1]. Chercher maintenant dans la Chine des modèles de langage et d'écriture, c'est, dans l'âge de la virilité, retourner en nourrice.

[1] La pasigraphie de M. Maymieu est sans doute beaucoup plus ingénieuse et plus satisfaisante. (*Note du Trad.*)

§ V. *Du défaut de culture de l'esprit qui caractérise les Chinois.*

Si jusqu'à présent les Chinois ont fait si peu de progrès dans les sciences, si par rapport à la culture de l'esprit, ils semblent condamnés pour toujours à la nullité, ou du moins à une grande médiocrité, la cause en est surtout dans l'imperfection de leur langue, et dans l'excessive incommodité de leur écriture. Qui, pour apprendre un peu à lire et à écrire, consomme la moitié la plus active de sa vie, ne sera jamais qu'un grand enfant. Le nombre énorme des signes épuise les forces intellectuelles. Lorsqu'à trente ou quarante ans, par de longs et pénibles efforts, un Chinois parvient à savoir dix mille caractères, il est pour son pays un savant distingué. Veut-il, dans l'âge mûr, appliquer son esprit à une science réelle? il le peut très-difficilement. Son jugement est devenu trop faible, parce qu'il n'a pas été exercé. Rien n'est plus ordinaire que de voir de ces hommes-là demander aux Européens des moyens pour fortifier leur mémoire.

Ces examens dont on parle, et qu'il faut subir pour parvenir au mandarinat, c'est-à-dire pour être, comme savant, admissible aux emplois publics, consistent à vérifier longuement et ennuyeusement si le candidat est assez habile pour lire et écrire deux mille caractères; c'est tout ce qu'on exige. Ainsi les Chinois qu'on appelle savans, peuvent lire et écrire autant qu'il le faut pour la grande

nécessité, mais ne savent, à proprement parler, ni art ni science. Ajoutez à cela les obstacles qu'oppose à la culture de l'esprit leur langue informe en se refusant à exprimer les idées abstraites (*qui sont le commencement de toute science*). C'est une chose divertissante, a dit un de nos doctes écrivains de l'Europe, que d'assister à une conversation scientifique entre deux Chinois. Ils disputent sans se comprendre; ils accumulent des synonymes qui les embrouillent de plus en plus; quand ils ont épuisé les termes de leur langue, ils appellent au secours leurs éventails, avec lesquels ils figurent des caractères en l'air, et dessinent l'image de ce qu'ils veulent exprimer; ils se séparent enfin tout aussi avancés qu'ils l'étaient en commençant la discussion.

§ VI. *Du kouan-hoa, ou de la langue des mandarins.*

Ces observations s'appliquent, à très-peu de chose près, à l'écriture de cour, et à la langue des personnes distinguées, qui s'appelle en Chine *kouan-hoa*, et en Europe, la langue des mandarins, parce que c'est la langue usuelle des savans et des employés d'un ordre supérieur. C'est le dialecte de la province de *Kiang-nan*, où les anciens empereurs, originaires de la Chine avaient leur résidence. On le parle encore aujourd'hui dans cette province et dans les environs.

Lorsque les Mantchous, après avoir envahi la Chine, en établirent la capitale plus près des fron-

tières, ils conservèrent entre eux la langue de leur pays; mais ils retinrent pour toutes les affaires publiques la langue de *Kiang-nan*, qui était celle de la cour, et qui l'est encore. De là vient que, dans la moderne capitale, à Pékin, cette langue est parlée avec plus de correction et d'élégance, parmi les personnes des classes supérieures.

Le *kouan-hoa*, et la langue des anciens livres de religion, ou des cinq *kings*, appelée spécialement *kou-ouan*, et même la langue commune des livres chinois, appelée *ouan-tschang*, sont réellement une seule et même langue. La différence entre elles n'est que dans le style plus élevé, plus solennel dans les *kings*, plus pur et plus élégant dans les livres, moins soignée, plus simple dans la conversation ordinaire.

§ VII. *Littérature de la langue chinoise.*

Bayer et Fourmont, dans leurs préfaces, l'un de son *Musæum Sinicum*, l'autre de ses *Meditationes Sinicæ*, ont esquissé le tableau historique de la littérature chinoise. M. de Murr, dans son histoire de *Hao-Kjoh*, publiée à Nuremberg, 1802, in-4° (préface, p. 13 et suivantes, et p. 622), a donné un catalogue des écrits qui appartiennent à cette littérature. On a dans l'*Asiat. Magaz.*, de Klaproth, tome I, page 455, et tome II, page 193, un jugement sur la littérature chinoise ancienne, que cet auteur fait commencer bien légérement à l'an 1200 avant J.-C.

naire de cette langue. (Le premier a publié à Londres, en deux vol. in-fol. *Elements of the Chinese Language*.)

§ VII. *Dialectes de la langue chinoise.*

Un pays aussi étendu que la Chine, devait avoir de nombreux dialectes; peut-être s'y trouve-t-il quelque langue particulière. Il est à regretter que nous soyons si peu instruits là-dessus.

Les missionnaires sont les seuls dont nous puissions attendre des éclaircissemens, mais ils tendent toujours à se tenir près du centre de la puissance. Là ils apprennent la langue de la cour, et s'inquiètent peu des langages populaires appelés *hiang-tan* dans le pays.

Il semble que ces langages sont tous monosyllabiques; ce qui annonce une origine commune.

La Chine consiste en quinze ou dix-huit grandes provinces, qui se subdivisent en différens districts. Chaque province, et presque chaque ville principale[1] a son propre dialecte. Kœmpfer, dans son voyage du Japon, parlant des trois provinces orientales, de *Kiang-nan*, de *Tse-kiang* et de *Fo-kien*, leur attribue à chacune sa langue différente. Duhalde reconnaît aussi le dialecte de *Fo-kien*, dont il y a dans la bibliothèque de Berlin, une grammaire et un dictionnaire. Bayer a inséré

[1] Le savant père Amiot, dans sa *Lettre de Pekin*, édition de 1773, p. 8, s'exprime ainsi : *Chaque province, chaque ville, et presque chaque village a son patois.* (*Note du Trad.*)

cette grammaire dans son *Musæum Sinicum*, t. I; il dit que c'est le dialecte de la province de *Chincheu*; mais ce qu'il appelle Chin-cheu, est le Fo-kien, dont la capitale *Tstchang-tscheu* fait un grand commerce avec le Japon, les îles Philippines, et les îles orientales de l'Asie. Par corruption, les Espagnols nomment *chin-cheos* les habitans de cette ville. De là est venu le nom du prétendu dialecte de Chin-cheu, qui est monosyllabique, et très-analogue à la langue mandarine. Cependant les mots s'y prononcent différemment, et y reçoivent des significations différentes; ainsi l'on y admet les articulations *r*, *d*, *b*, inconnues dans le *kouan-hoa* ou la langue mandarine. On y dit *gue*, au lieu de *ti*, pour indiquer le génitif; *goua* et non pas *ngo*, pour le pronom moi; et *gouan* pour le pronom nous; ce dialecte du Fo-kien se subdivise en cinq autres.

Dans les montagnes de la Chine, comme en d'autres lieux de l'Asie, il est encore beaucoup de sauvages ou de demi-sauvages peu connus; mais on sait au moins qu'ils ont, soit une langue, soit un dialecte propre. Nous citerons seulement les Maou-lao, qui s'étendent dans six provinces, les Miao-tse, qu'on trouve en cinq provinces, au milieu de l'empire, les Lo-los, dans la province d'*Youn-man*; il y en a beaucoup d'autres.

Sur les côtes de l'île *Hainam*, généralement on parle chinois; mais les sauvages habitans du centre ont une autre langue tout-à-fait inconnue.

Chin Hoam khi hioum ti nieou chin, ko sou
Hominum augusta familia fratres-majores minores (que) *novem homines singuli quatuor*

van ou ssien lo pe soui.
myriades quinquies mille sexies centum annos.

Yen quouo khi kiao chin ti mo gvei
Habens fructum familia docuit hominem terram-colere, arbores habere

quouo y kiou tschou
fructus (que) *ad ædificia* (et) *mansiones.*

Soui chin khi, ssouon mo ssoui
(*Ignem* tractans) *hominum familia, terebrando lignum concepit*

ho kiao chin pem chou.
ignem, docuit- (que) *homines metalla-fundere* (et) *coquere.*

San hoam v ti ki
Trium hoam (et) *quinque* TI *recensio* (*hæc est*)

Tay hao fo hi khi foum sem khe
Tay —— *hao* —— *fo* —— *hi familia, spiritus generavit serpentem*

Khoun chin kheou, hoal
(quoad) *corpus*, *hominem* (que) (quoad) *caput*, *docuit sonos musicos;*

pi kien tschi, tem pa qoua. Sssai
in. pi — kien *medicus* (fuit), *instituit* *octo* *sortes.* *Fuit*

hoei ye pe ye khe v nien.
hominibus, (id est, *regnavit*) *unum* *centum* *unum* *decem* *quinque* *annos.*

Niou koua khi fum sem
Niou-koua *familia,* *spiritus* *generavit* (*eam*)

saiam tschim khe v khi koum
simul *complexam* *decem* *quinque* *familias* *simul*

ye — tsien — san pe lo khe yn mien.
unum *mille* *ter* *centum* *sexaginta* *superstites* (*fuerunt*) *annos.*

Yen ti tschin moung khi
Yen-ti-tschin *moung* *familia,*

kiam sem chin khin yeou
ex-optimâ-regiâ-domo *natus* *homo* (quoad) *corpus* *bos*

que et romaine, qui nous offrent, en tout genre, des modèles si admirables. Mais pour connaître les modèles primitifs, et sonder l'ancienne histoire du genre humain, c'est aux littératures de l'Asie qu'il faut s'appliquer; ce sont elles aussi en grande partie, qu'il faudrait compléter dans nos bibliothèques nationales et publiques, en langues originales, et en versions européennes. Là sont encore des mines abondantes et précieuses à peine indiquées, ou récemment ouvertes, ou trop faiblement exploitées. Prenons pour exemples les littératures en *samscrda* et en *mantchou*.

La langue *samscrda,* sœur du persan, mère des modernes dialectes indiens qui couvrent un pays presque aussi grand que l'Europe, semble antérieure à nos anciennes langues de l'occident, et fraternise merveilleusement avec elles, ayant en grand nombre les mêmes termes radicaux, souvent les mêmes dérivés, et beaucoup de procédés grammaticaux identiques. Elle a produit une littérature immense, qui s'est, en général, conservée; elle est, à présent même, la langue liturgique et savante de la moitié de l'Asie. Cependant on n'a commencé que dans le dernier siècle, à posséder en Europe quelques versions des livres écrits en *samscrda,* quelques fragmens et des manuscrits dont les titres seulement ont été publiés. Dans tout le commerce de librairie des Européens, il n'existe encore qu'un seul livre en langue *samscrda,* imprimé dans l'Inde, et assez récemment. C'est l'*Hi-*

topadésha du Brahmane *Vichnou-Sharma*, qui a paru à Sérampour, en 1804, et en caractères *dévanâgaris*; recueil de fables et de maximes, dont M. Langlès a donné une partie dans ses *Fables et Contes indiens*, Paris, 1790, in-8°.

Le langage des peuples appelés aujourd'hui *Mantchoux*, long-tems rude et informe, long-tems borné aux besoins étroits de ces hordes sauvages ou demi-civilisées, qui erraient dans les déserts de ce que nous appelons *Tatarie orientale*, au-dessus de la Corée, à l'orient et au nord de la Chine, entre la Sibérie et la mer du Japon, spécialement sur les bords du fleuve appelé *Saghalien-oula*, *Jamour* ou *Amour* ou *Kerlon*; ce langage ne s'est formé, comme langue scientifique et polie, qu'au dix-septième siècle de l'ère chrétienne. Mais, c'est une langue vivante dont la haute antiquité est prouvée par de singuliers rapports de ressemblance avec les anciennes langues scythique, persane, indienne, latine, allemande, etc.[1]; c'est la langue des dominateurs actuels de l'énorme empire chinois; langue riche et douce, parlée aujourd'hui et cultivée, non-seulement dans ce que nous nommons *Tatarie orientale*, mais dans la Chine proprement dite. Elle y est, en concurrence avec le chinois même, la langue de la cour, la langue des lois et des livres, des jugemens et

[1] *Alphabet Mantchou*, troisième édition, page 42. Eichhorn, *Geschichte der neuern Sprachenkunde*, p. 396.

des inscriptions [1]; son écriture, ses mots et sa syntaxe peuvent s'apprendre en moins d'une année [2]; elle doit finir conséquemment par l'emporter, en Chine, sur la langue originaire du pays [3]. Outre sa propre [4] littérature, qui n'est pas à dédaigner, elle a des traductions soignées et authentiques d'une multitude de livres tibétains et mongols [5], et de tous les bons livres chinois. Elle nous ouvre une contrée commode aux innombrables monumens anciens et nouveaux de cette langue chinoise, trop long tourment des lettrés, et cause première de la débilité de leurs esprits, enfin, presque totalement délaissée dans l'Occident, parce qu'il faudrait, d'abord pour la déchiffrer, ensuite pour l'apprendre, consumer la plus belle moitié de la vie [6].

Telles sont la langue et la littérature mantchoues qui doivent tant aux travaux de M. Langlès, et leur devront un jour davantage.

[1] *Alphabet Mantchou*, p. 176, Hervas, *Catalogo de las lenguas*, t. II, p. 213, 214.

[2] *Idid.*, p. 90.

[3] *Ibid.*, p. 4.

[4] *Ibid.*, p. 71. *Mém. concern. les Chinois*, etc.; tom. IV, p. 332.

[5] *Ibid*, p. 91.

[6] *Alphabet Mantchou*, p. 90. On pensera volontiers avec M. Langlès, p. 9, qu'il serait néanmoins très-digne du gouvernement français, de pourvoir à un besoin bien senti dans l'Europe littéraire, en revenant au projet abandonné ou suspendu, de publier un Dictionnaire chinois-français ou latin; et que M. de Guignes, fils du célèbre académicien de ce nom, agent impérial à la résidence de Canton, où il a déjà vécu dix-sept années; M. de Guignes, appliqué si long-tems par état à la langue chinoise, s'acquitterait fort bien de cette honorable entreprise, pendant que les circonstances de la guerre le retiennent parmi nous.

Sans parler de l'alphabet et du syllabaire dont c'est ici la troisième édition enrichie d'un nouveau petit caractère mantchou fort élégant, et de plusieurs textes mantchoux, en original et en français, textes jusqu'à lui inédits en Europe; nous avons de cet habile orientaliste une édition d'un *Dictionnaire Mantchou-Français*, Paris, 1789 et 1790, 3 vol. in-4°; dans le tom. v des *Notices des Manuscrits de la Bibliothèque impériale*, un Mémoire sur un dictionnaire latin-mantchou-chinois; ouvrage anonyme[1] et manuscrit, in-folio, 3 vol., appartenant à cette même bibliothèque; enfin, le *Rituel Mantchou, rédigé par ordre de l'empereur Kien-long*; Paris, 1804, 1 vol. in-4°, inséré au tom. VII des Notices déjà citées.

Ce n'est pas tout, M. Langlès renouvelle ici la promesse de publier un supplément au *Dictionnaire Mantchou-Français*, et plusieurs grammaires mantchoues, rédigées par des missionnaires français. Parmi ces dernières, n'est point la grammaire du P. Verbiest, que M. Langlès s'est plaint de n'avoir pu retrouver. Mais nous lisons dans le catalogue des langues d'Hervaz[2] qu'elle existait il y a quelques années, en langue latine, dans la bi-

[1] Ne serait-ce point le même que le Dictionnnaire mantchou composé sous le règne de *Kang-hi*, par le P. Verbiest, et dont il est fait mention dans le *Catalogo de las Languas*, t. II, p. 215?

[2] *Loco cit.* La Grammaire mantchoue du P. Verbiest était en latin, et dans les notes sur la *Nouvelle Relation de la Chine*, par G. Maguilans, jésuite, Paris, 1684, in-4°, p. 33, on promettait d'imprimer incessamment cette Grammaire.

bliothèque du Collége apostolique à Rome. Il semblerait donc possible de se la procurer, afin de compléter le recueil grammatical que l'auteur nous annonce, et qui ne peut qu'être utile.

Voici l'ordre qu'a suivi l'auteur dans l'ouvrage qu'il s'agit d'analyser. Après une préface curieuse, où l'on remarquera que les Russes ont dans leur langue des auteurs chinois traduits des versions mantchoues, on trouve d'abord un paragraphe sur l'utilité du mantchou, l'indication des secours que l'auteur a eus pour étudier, savoir, la *Grammaire Latine* du P. Gerbillon, insérée dans le recueil de Melchisedec Thevenot, quatrième partie; puis le *Syllabaire* et le *Dictionnaire Mantchoux*, envoyés par le célèbre P. Amyot, au ministre de France Bertin, lequel s'empressa de les confier à M. Langlès, qui les a publiés. Nous ne parlons pas de la grammaire en langue française, que le P. Amyot envoya également, parce qu'elle n'est guère qu'une traduction abrégée de l'ouvrage du P. Gerbillon; elle est imprimée, tom. XIII des *Mémoires concernant les Chinois*.

L'auteur jette ensuite un coup-d'œil sur l'origine des Mantchoux, et donne un précis chronologique de leur histoire politique et littéraire. Puis il traite de l'origine et de la formation des caractères mantchoux, et présente un tableau typographique de ces caractères anciens comparés avec les modernes. Il ne dit point de quelle époque sont ces caractères anciens; mais comme ils occupent

la page première d'un ouvrage mantchou de la Bibliothèque impériale, intitulé : *Traité des caractères qui n'ont ni point ni accent*, ils ne doivent pas être plus anciens que le commencement du dix-septième siècle.

L'écriture des Mantchoux procède de gauche à droite; chaque ligne va de haut en bas comme dans le chinois. Ils n'ont point d'alphabet composé seulement comme le nôtre de lettres simples; si l'on excepte leurs six voyelles isolées, ils n'ont que des caractères syllabiques partagés en douze classes. M. Langlès les donne encore cette fois exactement, tels qu'ils furent envoyés par le père Amyot, c'est-à-dire que la première série contient d'abord les caractères simples des six voyelles, que chaque série est au moins de cent-deux caractères syllabiques, au plus de cent trente-deux, et que le tout donne six caractères simples, et quatorze cent neuf groupes, chacun d'une syllabe. Il serait d'autant plus curieux de voir la Grammaire du P. Verbiest, que le Syllabaire mantchou, qu'Hervaz dit [1] en avoir extrait pour l'insérer dans sa *Paleographia Universale*[2], a quatorze cent quarante-trois caractères, sans compter ceux des six voyelles isolées.

Après le syllabaire d'Amyot, l'auteur donne en tableau un véritable alphabet, où les quatorze

[1] *Loco cit.*, p. 215, 216.

[2] *Cesena*, 1798, 1 vol. in-4°.

lieu, vers 1601, elles prirent solennellement dans une assemblée qui fait époque, le nom de *Mantchoux*. Les peuples et les voyageurs qui les ont connues en tout ou en partie, leur ont donné, leur donnent encore, à elles et à leurs rameaux, des noms qu'ignorent ou que rejettent les naturels du pays.

De toutes ces causes viennent tant de noms divers donnés aux peuples appelés aujourd'hui *Mantchoux*, ou à quelques-unes de leurs branches. Il paraît que les Chinois les appelèrent d'abord *Tchin* ou *Sou-chin*, puis successivement *Y-léou*, *Ouekie*, autrement *Ou-chi*, ou bien *Ou-ki*; *Mo-kho* et *Mo-kho*, que nous prononçons *Mongols* ou *Mongals*; *Mongols* est un nom que ces peuples se donnent eux-mêmes, tandis que quelques Européens les appellent *Mongols de l'est* et *Sou-Mongols*, c'est-à-dire, *Mongols de l'eau*, ce qui les distingue des Tatares occidentaux qu'en Europe on appelle spécialement *Mongols*, et qui sont, au moins par leur territoire et par leurs langues ou dialectes, bien différens des Mantchoux.

Les Chinois ont encore appelé ceux-ci *You-pi* et *You-pi-ta-tsé*; *Nieu-tchin* et *Nieu-tché*, noms encore diversement altérés; *Po-haï* et *Ouan-Yuen*, enfin *Man-tchou*.

Les Mongols les ont nommés *Khourtcheh* et *Djoutski*; les Oïgours, *Tchoutchors*; et les Russes, *Bogdoï*, *Bogdotsen*, *Djoutchari*, *Djoudjoudi* ou *Tchoutchoudi*, ou *Djoutchari*, etc.

Ces variations de noms trop communes dans l'histoire, la rendent souvent obscure, et quelquefois impénétrable.

Le premier fait qui constate l'existence des tribus dont nous parlons, est un acte de dépendance. Environ cent vingt-deux ans avant J.-C., les *Sou-chin* offrirent en forme de tribut au prince chinois *Von-uang* ou *Ouen-ouang* [1], de très-grandes flèches armées de pierres affilées, et probablement aussi des chiens d'une taille extraordinaire.

On trouve encore, vers le troisième siècle de l'ère chrétienne, le royaume de *Sou-chin*; mais alors, il prend le nom de royaume d'*Y-léou*.

Dans le sixième siècle, la dynastie tatare des *Ouei* postérieurs, qui régnait dans l'ancienne Chine, ou la Chine septentrionale, traitait en sujets les *Y-léou*, les divisait en sept hordes, et les forçait d'appeler leur pays le royaume d'*Ou-chi*.

A la fin du sixième siècle, et au commencement du septième, ils étaient de même soumis au monarque chinois, qui réunissait sous son autorité toute la Chine actuelle; à cette dernière époque les sept hordes furent rassemblées en un seul corps de nation, qui s'appelait alors *Mo-hho* ou *Mokho*.

En 598, ces *Mo-kho* fournirent douze mille hommes à un chef de la Corée, qui voulait secouer le joug de la Chine, et qui ne put y réussir.

[1] *Mémoires concernant les Chinois*, t. II, p. 3.

Mâ-tchin, parvint bientôt à la tête d'une armée de *Nieutchès*, à conquérir le *Tchin* ou l'empire du *Khataï*.

En conséquence, il fut, en 1115, proclamé par ses soldats *Hoang-ti* et *Taï-tsou*. *Hoang-ti* signifie *très-haut ciel*; c'est ce titre que nous traduisons *Empereur* : *Taï-tsou* veut dire *grand commencement*, et dans un sens dérivé, *fondateur de dynastie*, le premier d'une série de monarques de même famille. Les princes *Khitans*, dont *Akhouta* prenait la place, avaient donné à leur dynastie le nom de *Leao*, espèce d'acier d'une dureté extraordinaire ; le nouvel *Hoang-ti* voulut que la sienne fût appelée *Kin*, du nom chinois de l'or, premier des métaux. Elle commanda aux *Tchin* et aux *Nieutchès*; mais elle fut encore moins durable que celle des *Leao*.

Un siècle à peine l'avait vu exister, lorsqu'un autre soldat heureux, un vassal des *Kin*, un simple chef d'une horde obscure et barbare des *Mongols-youzbecs*, le terrible *Djenguiz-khan*, jura la perte de son suzerain, et le renversement de sa dynastie. En 1234, elle succomba sous les attaques réitérées d'*Oktaï-khân*, fils de *Djenguiz-khan*, qui prenant la place du vaincu, régna sur la Chine boréale, et sur les bords du fleuve Amour.

En 1279, Qoblâï-khân, neveu et successeur d'*Oktaï*, vainquit aussi et détrôna le monarque du *Mâ-tchin*, et fonda la dynastie mongole, qui sous

le nom d'*Yuen*, gouverna ce qui forme l'empire chinois de nos jours, et conséquemment le pays des *Nieutchès*.

Les *Yuen* passèrent, comme les *Kin* et les *Leao*; ils furent expulsés de la Chine; les Mongols le furent aussi; beaucoup d'entre eux reçurent asile chez les *Nieutchès*. On revit donc sur le trône de Pékin une famille chinoise; ce fut la dynastie des *Ming*, fondée en 1368, et, dans la première moitié du dix-septième siècle, exterminée, remplacée par les Mantchoux ses anciens sujets, c'est-à-dire par les *Nieutchès*, qu'elle avait appelés à son secours, contre des insurgés des provinces méridionales de l'empire.

L'identité des Mantchoux et des *Nieutchès*, certifiée par beaucoup d'auteurs, est aussi constatée par l'identité de leur langage. Pour prouver l'une et l'autre, le P. Visdeloup avait recueilli un essai de vocabulaire de trente-quatre mots *nieutchès* et mantchoux, entre lesquels on remarque une ressemblance évidente. Cet essai ne fut imprimé qu'en 1776, puis en 1777, en forme de supplément à la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot, dans les deux dernières éditions de ce recueil. M. Langlès redonne ici ce vocabulaire, y ajoutant les caractères mantchoux et la prononciation chinoise, rectifiée par M. de Guignes fils.

A l'époque de 1234, ceux des *Nieutchès* qui se trouvaient établis en Chine, avaient été chassés par les Chinois réunis aux Mongols, et poursuivis avec

tant d'acharnement, que la plus grande partie avaient péri sous le fer des vainqueurs. Ceux qui avaient pu échapper en petit nombre, s'étaient réfugiés dans l'occident de leur patrie originaire, dans la contrée que les Mongols et les Russes appellent le pays des *Ssolons* ou des *Tongouses* de *Daourie* ou de *Tagourie*. *Ssolon* en mongol signifie protection, asile; et *tongous*, qui veut dire porc, exprime la saleté de ceux auxquels ce nom est appliqué.

Sous la domination des *Yuen* et des *Ming*, les *Nieutchès* confinés dans leurs déserts, s'y étaient multipliés, sans jeter aucun éclat, jusqu'à la fin du seizième siècle. Mais ils se ressouvenaient de leur ancienne puissance, et ils avaient de grandes injures à venger. Ils ne formaient plus que trois grandes hordes, celle des orientaux, qui habitait à l'orient du *Leao-toung* et à l'occident de la mer de Corée; celle des septentrionaux ou du Mont-Blanc; et celle des *Nieutchès* de *Nan-koan*, chez laquelle se tenaient des espèces de foires, où l'on venait acheter en immense quantité des fourrures et du gin seng.

Enrichis par ce commerce, ils devinrent plus populeux, et se partagèrent en sept hordes, ayant chacune un chef particulier.

Quelques-uns obtinrent en 1586, la permission de s'établir dans le voisinage du *Leao-toung*, au delà de la grande muraille. Il y vint beaucoup de *Nieutchès*. Il fallait les souffrir, puisqu'on les avait

reçus. Mais bientôt un mandarin imprudent et capricieux entreprit de les chasser, sous prétexte qu'autrefois les *Nieutchès* avaient accordé asile aux Mongols expulsés de la Chine. Les nouveaux colons furent révoltés de cette vexation, et l'injustice, comme il est arrivé tant de fois, produisit l'indépendance; un abus de pouvoir, une spoliation de propriété, amena la chute de la dynastie des *Ming*, et assujétit de nouveau la nation chinoise au gouvernement d'une famille étrangère.

La querelle devint très-sérieuse; elle était en 1601, une guerre d'extermination entre les *Nieutchès* et les Chinois. Sept frères commandaient alors chacun à l'une des sept hordes. Ils crurent que dans un danger si grave la centralisation du pouvoir était devenue indispensable. Réunis dans un canton appelé *Nieutchè*, parce que c'était leur chef-lieu, et qu'ils nommèrent *Ningouta*, ou *les Sept Chefs*, ils élurent généralissime un d'entre eux, *Taché*, qui bientôt, dans une assemblée célèbre, s'assit sur un trône, et reçut ou prit le nom de *Taï-tsou-khan des Mantchoux*, c'est-à-dire roi des Mantchoux, chef de dynastie. Il faut lire dans l'ouvrage même les recherches de M. Langlès sur le sens du nom *Mantchou*, que les descendants des *Nieutchès* se donnèrent dans cette solennité, et qu'ils ont gardé jusqu'ici.

Il est probable que cette assemblée se tint en 1601; mais il n'est pas douteux que ce fut dans le canton de *Ningouta*, à *Otoli*, qui n'était qu'un

hameau, et qui est devenu bientôt une ville renommée.

Cette même époque fut celle d'une scission mémorable entre les *Nieutchès*. Il y en eut qui refusèrent de prendre part à la guerre, et qui, dans leur paisible obscurité, surent conserver cette indépendance honorable dont leurs descendans jouissent encore, malgré tous leurs voisins.

Taché eut des succès, il remporta des victoires jointes à bien des calamités, sans doute; il conquit presque toute la Chine septentrionale, et se fit proclamer en 1616 *Hoang-ti*, dans la capitale du *Leao-toung*. Son fils *Taï-tsoung*, en 1626, hérita de son trône et de sa puissance; son petit-fils *Chi-tsou*, autrement *Chun-tchi*, ou *Chun-tché*, sous la régence d'un de ses oncles, s'empara de Pékin en 1644, acheva ensuite de subjuguer tout le territoire chinois et ses dépendances. Telle est l'origine de la célèbre dynastie des Mantchoux, qui règne aujourd'hui même sur le vaste empire de la Chine, sous le nom de *Tsing* ou de *Taï-tsing*, c'est-à-dire *très-pure*.

La fusion des vainqueurs et des vaincus ne s'est pas faite jusqu'à présent. Il y a donc en cet empire, non-seulement deux langues dominantes pour tous les actes publics, le chinois et le mantchou; mais encore deux armées distinctes, l'une chinoise et l'autre mantchoue; deux capitales, *Moukden* et *Pékin*; et les corps administratifs ou judiciaires y sont mi-partie de mandarins man-

tchoux et de mandarins chinois; en un mot, sous un chef mantchou, il y a deux nations jalouses l'une de l'autre, et comme deux états différens dans un seul empire. Ce dangereux état de rivalité, de fermentation, de révolution menaçante, a servi à polir, à enrichir la langue mantchoue, à créer rapidement une littérature, toute en prose il est vrai, mais des plus riches, pour un peuple à peine échappé des ténèbres de l'ignorance la plus grossière.

Dès le neuvième ou le dixième siècle, une branche principale des anciens *Mo-kho* ou Mogols orientaux, devenus depuis *Nieutchès* et Mantchoux, les *Pohaï* avaient une écriture quelconque.

Cependant, il est dit ensuite des *Nieutchès*, devenus, en 1119, une première fois maîtres de la Chine, qu'ils n'avaient alors qu'une langue barbare et seulement parlée, et qu'à cette même époque, ils se donnèrent une écriture d'après celle des *Leao*. Celle-ci ne nous est pas plus connue que celle des *Pohaï*, et ne date que de l'an 926.

Les plus habiles parmi les *Nieutchès*, lorsque la plupart se liguèrent sous le nom de *Mantchoux*, savaient à peine écrire leur nom. Comme ils n'avaient aucun livre en leur langue, il fallait qu'un *Nieutchè*, pour se procurer quelque connaissance littéraire, apprît le mongol, ou le tibetain, ou le chinois. Les premiers ouvrages en mantchou furent composés ou traduits par ordre de leur prince *Ta-ché*, devenu *Taï-tsou*. On cite sous son règne,

spéciales des hommes lettrés de leur nation. De là vient qu'on a en langue mantchoue généralement tous les bons livres chinois. Ils sont stéréotypés : c'est le seul genre d'imprimerie qui soit usité en Chine, ainsi que chez les Mongols et chez les Mantchoux.

Plus de cent ans avant que M. Pérard eût écrit en français sa belle traduction des œuvres d'Euclide, les PP. Gerbillon et Bouvet qui, en sept ou huit mois d'étude, étaient devenus assez habiles dans la langue mantchoue, avaient publié à Pékin, dans cette langue, les *Élémens de Géométrie* de cet illustre mathématicien, et *la Philosophie Ancienne et Moderne* de Duhamel.

Ils composèrent encore et publièrent en mantchou une vingtaine de petits traités de médecine et d'anatomie, qui attirèrent d'autant plus l'attention, que les Chinois et les Tartares étaient plus ignorans dans ce qui regarde l'économie animale.

Les célèbres *Kang-hi* et *Kien-long* sont les deux *Hoang-ti* mantchoux qui ont eu le plus de zèle et d'activité pour multiplier les compositions et les versions mantchoues. Ils prenaient une part personnelle à ces travaux ; ils revoyaient les livres, souvent ils en composaient les préfaces.

Kang-hi fit faire deux versions successives, du chinois en mantchou, de la grande Histoire de la Chine, composée par le tribunal même de l'histoire, sous le titre de *Tong-kien-kang-mou*, ouvrage traduit en français par le père de Mailla, et

publié en douze volumes in-4° par MM. Grosier et Deshauterayes. Le père de Mailla convient que, dans ce travail, la seconde version mantchoue, qui passe pour singulièrement exacte, lui a été aussi utile que le texte chinois.

Nous sommes redevables aux ordres et aux soins de *Kang-hi* et de *Kien-long* de deux dictionnaires mantchoux et chinois; l'un, que nous devons au père Amyot et à M. Langlès, parut à Pékin en 1747 : il est dans l'ordre du syllabaire mantchou; l'autre suit un ordre de matières, comme l'*Amarasinha* des Indiens, et l'*Indiculus Universalis* du père Pomey : il parut en 1708, et fut réimprimé en 1772, avec des additions très-considérables. C'est le plus étendu et le plus complet des dictionnaires mantchoux : il existe à la Bibliothèque de l'empire français. On en voudrait un composé d'après ces deux, mais qui suivît l'ordre de l'alphabet de M. Langlès, et fût par-là également utile et commode aux Mantchoux et aux savans de tous les pays.

Kien-long fut encore auteur ou coopérateur de ce *Rituel des Mantchoux*, que M. Langlès a fait connaître en Europe, et d'une *Histoire de la Dynastie des Ming*, renversée par les Mantchoux.

Finissons en observant que l'ouvrage dont nous venons de rendre compte est enrichi de beaucoup d'observations de philologie orientale, qui méritent l'attention des gens de lettres, mais que nous n'avons pu faire entrer dans cet extrait.

noxial du printems ait déjà parcouru plus d'une fois le zodiaque entier en rétrogradant.

M. Dupuis ne prouve donc rien à force de trop prouver; les conséquences directes de son système conduisent à un terme illimité; conséquemment, il ne fournit aucune solution réelle. Il y a donc un vice dans les principes : tâchons de le découvrir.

Ici l'auteur expose en peu de mots ce que, pour réfuter M. Dupuis, ont publié M. Testa, M. de la Prise, et l'auteur qui attribue l'invention de la sphère céleste à des navigateurs de la ville de Bakou, sur les bords de la mer Caspienne. Il les combat rapidement, et revient à l'adversaire commun.

Le principe vicieux posé par M. Dupuis, est qu'à son origine, le zodiaque montrait un parfait accord entre les signes et les saisons que ces signes représentent, entre les stations solaires et les stations lunaires.

Cet accord eût existé, si de savans astronomes eussent dessiné originairemnt le calendrier zodiacal; mais ce fut l'ouvrage de pâtres et de laboureurs, qui n'avaient pour observer que *leurs yeux,* et pour observatoire que des champs couverts de leurs troupeaux et de leurs moissons. Ils n'allèrent pas loin chercher le type de ce calendrier. La génération successive du bélier, du taureau, du chevreau, leur en fournit les premiers traits. Cette fécondité périodique dépendant des différens degrés d'ascension apparente du soleil dans l'espace,

ils ne tardèrent pas à comparer ensemble ces phénomènes concomitans. Pour le faire avec ordre, ils partagèrent la route du soleil en douze parties égales. Cette route, tracée dans le ciel par le moyen des étoiles fixes, a des points remarquables, à cause de son obliquité par rapport à l'équateur; ce sont les *tropiques* et les *équinoxes*.

On s'aperçut que, quand le soleil est vers le moyen terme ascendant, les agneaux prennent naissance, et que c'est le renouvellement de l'année rurale. De là le nom du premier signe, *agneau* ou *bélier*, donné au groupe d'étoiles qui paraissent alors avant le lever du soleil, et qui précèdent sa position dans le ciel.

Le nom du second signe, *veau* ou *taureau*, fut donné au groupe suivant par une raison semblable.

Le troisième s'appela les *chevreaux* ou les *gémeaux*, parce que, dans le tems où ce groupe paraît à l'horizon avant le lever du soleil, la chèvre met bas ordinairement deux petits à-la-fois.

Le soleil étant parvenu à sa quatrième station, conséquemment au solstice d'été, le quatrième signe fut l'*écrevisse*, parce qu'elle marche à reculons, et peut ainsi désigner la marche rétrograde du soleil.

Le cinquième signe fut le *lion*, animal des climats brûlans de l'Asie, et d'ailleurs assez propre, par sa fureur, à représenter la chaleur extrême du soleil entré dans sa cinquième station.

Une *vierge* féconde fut le sixième signe.

> C'est la vierge *Érigone* en sagesse accomplie ;
> Et de l'or des moissons par Jupiter remplie.

Le septième signe fut une *balance*, emblême de l'égalité des jours et des nuits, régnant par toute la terre, quand le soleil arrive à la septième partie de sa course annuelle.

Le huitième, le *scorpion* à queue venimeuse, désigna les maladies de l'automne.

Après la moisson et les vendanges, la chasse devient l'occupation de l'homme. Le *sagittaire* fut donc placé dans le ciel à la neuvième station solaire.

La *chèvre* toujours grimpant et d'un caractère gai, figurera la dixième station, alors que la marche du soleil devenant ascendante fait renaître l'espérance et la joie.

Enfin le *verseau*, avec sa cruche renversée, onzième signe, et le douzième, qui sont les *poissons* nageant dans les eaux, signalèrent parfaitement les deux dernières parts de l'orbe annuel du soleil.

Ainsi le zodiaque solaire, simple calendrier rural, fut tracé par des pâtres et des laboureurs, lorsqu'on n'avait que ses *yeux nus* pour observer la vraie position du soleil dans le ciel. Or, le soleil, par sa lumière, éclipsant toutes les étoiles qui se rencontrent avec lui sur l'horizon, il fallut se contenter d'observer celles qui le précèdent, ou celles qui suivent immédiatement son coucher. C'est pourquoi la constellation du bélier, qui devançait

son lever, et signalait sa position à l'équinoxe du printems, fut prise originairement pour le premier signe du zodiaque, ou calendrier rural et vulgaire, quoiqu'alors le soleil fût réellement dans la constellation du taureau. Le bélier fut donc le signe initial, le premier signe; et le taureau, qui était le premier astérisme, devint le second signe. On dut dire du taureau qu'il ouvrait l'année, lorsque réellement l'équinoxe était dans le bélier. Les autres signes anticipèrent tous également sur la vraie position du soleil. M. de Lalande, livre VIII de son *Astronomie*, n° 1617, a lui-même reconnu cette vérité, lorsqu'il dit que la sphère grecque, attribuée à Chiron, se rapporte à peu-près à treize cent cinquante ans avant Jésus-Christ, et peut-être encore à une époque plus reculée; et *qu'il est naturel de penser qu'elle fut faite dans le tems où les levers sensibles de chaque constellation précédaient les points cardinaux, c'est-à-dire les équinoxes et les solstices.*

Il est donc clair qu'à l'origine du zodiaque, les signes n'ont point été identiques avec les points équinoxiaux et solstitiaux. Donc, nulle raison pour faire commencer le zodiaque avec la balance, il y a plus de quinze mille ans, dès lors surtout que chez tous les peuples le bélier est le premier signe. Le zodiaque a dû commencer avec le bélier, à l'époque où l'équinoxe du printems était dans le signe du taureau, c'est-à-dire environ deux mille ans avant Jésus-Christ. Alors le bélier était, pour le

vulgaire, le premier signe zodiacal, et le dénominateur de l'équinoxe du printems, comme le taureau, second signe, devint le dénominateur de l'équinoxe du printems, lorsque cet équinoxe fut véritablement dans le bélier; et maintenant que l'équinoxe du printems arrive lorsque le soleil est dans les poissons, le coucher héliaque du bélier serait encore pour nous le signal de l'équinoxe, si chacun devait être attentif au cours des astres pour se diriger dans ses travaux champêtres.

Aussi Virgile, dans le premier livre de ses *Géorgiques*, prescrivait de commencer les semailles du printems, non pas lorsque le soleil avait sa position dans le taureau, mais lorsque le soleil était dans le bélier; autrement, *lorsque le taureau aux cornes dorées ouvre l'année rurale, lorsque le taureau se couche en cédant à l'astre du chien qui lui est opposé :*

Candidus auratis aperit cum cornibus annum
Taurus, et adverso cedens canis occidit astro.

C'est là le sens de ces deux vers, que n'ont bien compris ni les nombreux commentateurs de Virgile, ni même son traducteur poète, M. Delille, quoique aidé en ce point par l'astronome Lalande. Ils ont cru que Virgile plaçait dans le taureau l'équinoxe du printems; et les deux vers, unis d'une manière inséparable, signifient qu'il fallait commencer les semailles du printems au coucher héliaque du taureau, lorsque le taureau cède une place, sur l'horizon, à l'astre du chien qui se lève en op-

position, par conséquent lorsque le soleil se trouvait dans la constellation du bélier.

En effet, du tems de Virgile, et même du tems d'Hésiode, qui donne aux laboureurs à-peu-près la même leçon que Virgile, le soleil, à l'équinoxe du printems, n'était plus dans le taureau, mais dans la constellation du bélier; le bélier avait cessé d'être le précurseur du printems, parce que le soleil l'éclipsait à cette époque, tandis que le taureau, se trouvant alors dégagé des rayons du soleil, annonçait aux laboureurs l'équinoxe printanier. Virgile, si instruit pour son tems, n'avait garde d'adopter un calendrier qui ne convenait pas depuis des siècles au tems où il écrivait, et de faire cette faute dans un ouvrage didactique, dont la rectitude, par rapport au calendrier, était une condition essentielle.

En deux mots, il n'y a jamais eu dans le calendrier vulgaire ou zodiacal, ce parfait accord des signes et des saisons supposé par M. Dupuis; mais il y avait un rapport tel, que le signe qui fut dit successivement *ouvrir* l'année, d'abord le bélier, ensuite le taureau, anticipèrent également sur la vraie position solaire. Cette anticipation n'empêche point que le zodiaque ne porte à la-fois l'empreinte du tems et celle du lieu où il a été composé; mais elle empêche qu'il y ait eu à son origine un accord parfait des signes et des saisons. C'est donc par erreur que M. Dupuis, supposant cet accord parfait, a désigné la balance comme le signe initial du zo-

diaque, contre la tradition universelle, qui le fait commencer au bélier; c'est donc gratuitement qu'il a fait remonter l'invention du zodiaque à plus de quinze mille ans au-delà du tems présent, et qu'il attribue cette invention à l'Égypte.

Par la construction même du zodiaque, il est évident que le climat où il a été d'abord en usage, doit être tel, qu'après le solstice d'été, indiqué par le signe du cancer ou de l'écrevisse, la chaleur, figurée par le *lion*, s'y trouve à son plus haut degré, pour faire mûrir les moissons qui se récoltent immédiatement après sous le signe de la vierge. En vain l'on chercherait cette sorte de température en Égypte, en Éthiopie, en Arabie, dans l'Inde, quoique tous ces pays aient le même zodiaque : on ne peut y placer l'origine de ce calendrier sans tout bouleverser. Il ne faut pas non plus la chercher en Moscovie, en Tartarie, ni même en Europe, puisque la plupart de ces contrées étaient encore désertes, ou habitées par des peuples sauvages et barbares, lorsque l'invention du zodiaque, inséparable de l'agriculture, était déjà fort ancienne. C'est dans la Haute-Assyrie que le zodiaque doit avoir été inventé, puisque c'est là que l'histoire sacrée et profane nous montre le berceau des sciences et des arts, et que le climat s'y concilie avec la construction du zodiaque, pris comme il est, et sans qu'il soit besoin de l'altérer par aucune hypothèse.

Mais quand prit-il naissance sur le sol de ce pays?

Environ deux mille ans avant que le colure du printems passât par la tête du bélier; c'est-à-dire, il y a environ quatre mille ans, à compter de la construction même du zodiaque, et cela résulte de ce qu'aucun monument littéraire, digne de foi, ne lui donne une plus haute antiquité.

Malgré les méprises du *Mémoire Chronologique* de M. Dupuis, cet ouvrage n'est point sans utilité. D'abord, l'auteur y a recueilli quantité d'observations astronomiques, qui toutes, remontant à-peu-près à l'époque du déluge, sans la dépasser, prouvent que cette grande révolution, arrivée, selon l'histoire sacrée, en 2348 avant l'ère vulgaire, ne fut point locale, mais qu'elle s'étendit à toute la surface du globe, puisqu'elle est une limite invariable, et qu'au-delà il ne se rencontre ni monument authentique, ni observation astronomique sur laquelle on puisse compter.

Ensuite, par la savante comparaison que M. Dupuis a su faire des zodiaques de tous les peuples, il a trouvé que tous ces zodiaques, sans exception, sont uniformes pour la structure, quoiqu'ils appartiennent la plupart à des climats qui ne leur conviennent en aucune manière. Ils partent donc tous d'un même pays, d'un même peuple, d'une même famille, qui, dispersée par toute la terre, après le déluge, a conservé, dans les lieux de son émigration, un monument éclatant de la commune origine des peuples, et du berceau commun qu'ils avaient, il y a environ quatre mille ans.

Enfin, M. Dupuis ayant reconnu que tous les zodiaques avaient conservé le bélier pour premier signe de leur dodécatémorie, quoiqu'ils ne s'accordent plus nulle part avec les saisons, a fourni contre lui-même la preuve la plus forte que c'est là vraiment qu'elle a commencé, ce qui renverse tout le système zodiacal de M. Dupuis, et détruit cette antiquité de quinze mille ans qu'il voudrait établir. Puissent toutes les erreurs tourner au profit de la vérité en se réfutant elles-mêmes!

NOTICE

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ :

Illustrazione d'uno Zodiaco orientale, del cabinetto delle medaglie di Sua Maestà à Parigi, scoperto recentemente, presso le sponde del Tigri, in vicinanza dell' antica Babylonia; di Giuseppe Hager. Milano, della stamperia et fonderia di Gio. Giuseppe de Stèphanis, 1811.

Éclaicissemens sur un Zodiaque oriental, du cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale de Paris, récemment decouvert sur les bods du Tigre, non loin des ruines de Babylone, par Joseph Hager. Milan, J.-J. de Stéphanis, 1811, in-folio, 63 pages, avec 5 pl. gravées.

Rien n'est plus propre à exciter la curiosité que l'annonce d'un ancien zodiaque oriental, et surtout d'un zodiaque tel que celui-ci découvert dans la Babylonie, et portant des inscriptions toutes en

caractères pyramidaux, ce qui le suppose antérieur aux conquêtes d'Alexandre dans l'Asie.

Les personnes impartiales conviendront aussi que M. Hager, auteur de tant d'ouvrages, en diverses langues de l'Europe, sur les sujets les plus piquans de la littérature orientale, est assez connu par ses doctes veilles, pour que son nom ajoute à l'intérêt que fait naître le titre de ce nouveau livre. L'auteur promet ici de publier bientôt une *Arithmologie Chinoise et Romaine*, en réponse au docte voyageur anglais Barrow; cette annonce ne peut être qu'agréable aux amateurs de l'antiquité.

On trouve le zodiaque à-peu-près le même aujourd'hui chez les peuples de l'ancien continent. Mais quelle est l'antiquité de cette espèce d'almanach? En quel pays du globe fut-il d'abord en usage? A quelle époque fut-il inventé? Le fut-il tout ensemble ou par parties? N'a-t-il pas varié notablement, quant au nombre des constellations et quant à leurs figures? Toutes ces questions, les plus intéressantes, sont encore peu éclaircies; une histoire bien faite du zodiaque solaire et du zodiaque lunaire chez les principales nations, est dans la littérature une lacune et un besoin sentis généralement. Nous n'avons encore que des essais et des matériaux pour un tel ouvrage, qui serait propre à éclairer l'histoire et la chronologie de l'espèce humaine. Il nous semble, que pour les faits relatifs au zodiaque solaire chez les Asiatiques, chez les Égyptiens, les Grecs et les Romains, on

ne trouve nulle part de plus grands secours indiqués, rassemblés, mis en œuvre, que dans ce mémoire de M. Hager sur le zodiaque oriental, où l'auteur s'applique à réfuter les idées émises à cet égard par un des membres que l'Institut impérial a perdu il y a quelques années.

On connaît les ouvrages de cet habile écrivain, où supposant le zodiaque solaire inventé en Égypte, et par une autre hypothèse aussi légère, prenant la balance au lieu du bélier pour point initial du cercle zodiacal, enfin, appliquant à ces deux bases les observations des astronomes sur la précession des équinoxes, il a cru pouvoir attribuer quinze mille ans au moins d'ancienneté au zodiaque solaire, et par suite, une antiquité indéfinie à la présence de la race humaine sur notre globe.

Des Français de l'expédition d'Égypte ont cru apercevoir dans les fameux zodiaques de Dendera et d'Esné de quoi appuyer les hypothèses hardies du membre de l'Institut que nous avons désigné.

A cette occasion, les disputes sur l'antiquité du zodiaque se sont renouvelées en Europe. Le savant abbé Testa, de Rome, s'y est distingué avec beaucoup d'autres écrivains. Les défenseurs de l'ancienne chronologie ont insisté sur ce point de fait incontestable, que la tradition et l'usage de tous les peuples donnent le bélier pour le premier des signes et la balance pour le septième; ce qui fixe l'origine du zodiaque solaire environ deux mille ans avant l'ère chrétienne.

La nouveauté relative des deux zodiaques trouvés en Égypte a été soutenue par les plus habiles antiquaires, et particulièrement celle du zodiaque de Dendera, par le célèbre M. Visconti, membre de l'Institut.

D'autres ont relevé l'accord ou les coïncidences remarquables de toutes les traditions historiques appréciées avec le secours d'une critique savante et judicieuse.

Enfin, l'on a montré qu'un grand nombre de faits d'histoire naturelle se réunissent pour faire assigner à l'état présent de la terre une époque conciliable avec les chronologies communes[1].

C'est dans cet état de la discussion, que M. Hager vient se ranger aussi du côté de M. Testa, et démontrer de plus en plus que la balance est le plus nouveau des signes du zodiaque; mais ce point important ne fait qu'un accessoire de son travail.

Il se propose principalement de prouver que la pierre antique apportée des bords du Tigre, à la fin du dernier siècle, par le voyageur M. Michaux, et déposée à la Bibliothèque impériale de France, est une figure emblématique du soleil, et qu'elle contient un vrai zodiaque, des plus anciens connus, l'une des esquisses primitives du zodiaque des Égyptiens, des Grecs et des Romains.

[1] *Élémens d'Astronomie*, par M. Biot, de l'Institut. Paris, 1811, in-8°, tome II, pages 77, 78, 312 et 318.

Cette pierre, il convient avec M. Millin que c'est un *marbre*; il l'appelle toujours un *marbre*, c'est-à-dire une pierre calcaire. Cependant il croit qu'elle peut être un *aérolithe* ou *météorolithe*. Sans doute il n'ignore pas que les pierres tombées de l'atmosphère offrent toujours dans leur analyse chimique un composé de silice, de magnésie, de soufre, de fer en état de métal, et de quelques parcelles de chrôme. (*Voy.* le *Traité élémentaire d'Astronomie* déjà cité, tom. III.)

Mais l'auteur n'insiste point sur cette première conjecture, c'est comme monument d'antiquité, c'est comme objet de culte et comme figure du zodiaque qu'il considère la pierre de M. Michaux.

M. Millin, dans ses *Monumens Inédits*, est le premier qui ait publié un dessin et une description exacts de cette pierre; il y a joint des remarques savantes et curieuses, dont il déclare que plusieurs lui ont été communiquées par M. Silvestre de Sacy.

Trois gravures sont ici employées à décrire cette pierre; une quatrième représente une pierre *Élagabale*, d'après une médaille de l'empereur de ce nom; une autre enfin, nous offre des modèles de caractères pyramidaux, gravés sur des briques déterrées près de l'Euphrate, et déposées partie au cabinet impérial des antiques de Paris, et partie à Londres.

La pierre dont il s'agit est conoïdale, et néanmoins un peu aplatie, ensorte qu'elle a deux faces;

sur chacune sont gravées des figures et de l'écriture pyramidale en deux colonnes et en lignes horizontales.

Cette pierre est longue de quarante-huit centimètres et large de trente-deux; sa couleur est noire au-dehors et grise dans les cassures.

Sur son épaisseur est figuré un serpent, qui embrasse la pierre par le haut, d'un côté à l'autre, et qui porte les deux filets alongés sortant de sa tête sur la tête d'un autre animal dont il sera parlé.

Dans sa partie supérieure, la pierre est entourée d'un même rang de onze figures et demie disposées en un même plan, dont cinq et demie sur la face que nous appellerons la *première;* une demie sur la tranche ou épaisseur de la pierre, et quatre et demie sur l'autre face, que nous appellerons la *seconde,* ou le revers.

Au-dessus des cinq figures et demie de la première face, on remarque, en hors-d'œuvre, une forme que M. Hager croit être celle du vaisseau d'Isis; et immédiatement au-dessous des cinq figures et demie viennent deux colonnes d'écriture pyramidale.

Mais au-dessus des quatre figures et demie de la seconde face, on voit deux étoiles de l'une desquelles, placée au milieu, sortent quatre fleuves, au moins trois assez distinctement; et, à côté de cette dernière étoile, on remarque les traces de deux courbes irrégulières. Immédiatement au-des-

sous des quatre figures et demie, et avant l'écriture, est un second plan, ou, si l'on veut, un troisième plan qui offre six autres figures.

Comme la pierre a deux faces, M. Hager a divisé son mémoire en deux parties; l'une de sept chapitres et l'autre de cinq.

Dans la première, il cherche ce que c'est au total que notre monument, et ce que signifie le serpent couché sur l'épaisseur de la pierre : ensuite il explique les objets figurés sur la première face. Dans la seconde, il s'arrête d'abord aux figures de la seconde face, et il traite des anciens zodiaques solaires de l'Égypte, de la Chaldée et de la Perse, de l'Arabie, de l'Inde et de la Chine. L'ouvrage finit par quelques observations sur les caractères cunéiformes des Babyloniens et des Perses.

Sur la question, qu'est-ce que ce monument? M. Millin expose la conjecture de M. de Sacy, savoir : que c'est un monument astrologique, un talisman, un préservatif contre le mauvais génie *Ahriman*, qui sauta du ciel en terre sous forme de couleuvre, ou bien la première production d'*Ahriman*, le serpent infernal, la grande couleuvre nommée grand *Ashmog*. (Voyez le *Zend-Avesta*); en conséquence, il croit que c'est *Ahriman*, ou bien *Ashmog* qui est représenté ici en forme de serpent.

Un talisman est toujours relatif à une sorte de culte préservateur; et c'est le plus souvent une figure allégorique d'un ou de plusieurs astres. Sous

ces deux rapports, l'opinion de M. de Sacy et celle de M. Hager ne sont point en opposition; car celui-ci regarde également notre pierre comme un monument religieux, et, de plus, comme une figure *astronomique,* une image du soleil, un *Élagabale,* comme on disait en phénicien; mais notre auteur soutient que c'est le soleil même qui est ici figuré allégoriquement; que le serpent est ici le symbole du tems et de l'année dont le soleil est la mesure; il croit que le serpent, par les deux filets de sa tête, désigne la figure à droite sur la première face, pour le premier des signes, ou le commencement de l'année, le premier mois de notre printems; il conclut que le principal rang de figures qui entoure la pierre doit contenir les autres signes, d'un côté les signes d'été, de l'autre ceux d'hiver, et que ce rang de figures, considéré en entier, est un vrai zodiaque primitif, un prototype de celui qui se trouve répandu sur notre globe; ces idées simples et neuves nous semblent mériter à un haut degré l'attention des savans.

Dans ce même rang de figures, on reconnaît au premier coup-d'œil deux signes et trois stations ou dodécatémories du zodiaque, savoir : le capricorne et le scorpion, qui tenaient lieu de deux signes, et dont les pinces étendues occupèrent long-tems la place donnée, il y a bientôt vingt siècles, au nouveau signe de la balance. Voilà ce qu'on ne peut contester de bonne foi, et ce qui a suggéré à M. Hager cette pensée ingénieuse, que le grand

rang de figures, au nombre de onze, en y joignant le vaisseau d'Isis, représente le zodiaque solaire, qui, jusqu'au tems d'Auguste, n'eut que onze signes, quoiqu'il eût douze stations. Sur cette explication il s'élève quelques difficultés; elles ont fait regarder comme douteuse la découverte de M. Hager, par le célèbre voyageur M. de Humboldt, dans un mémoire qu'il a lu à la seconde classe de l'Institut, sur le zodiaque mexicain.

Mais nous devons dans ce moment analyser les probabilités en faveur du nouveau système; nous croyons qu'elles sont très-fortes pour établir que la pierre est un Élagabale; et, ce premier point admis, le second acquiert de la probabilité.

D'abord les formes et la couleur de cette pierre, et ses deux ou trois signes zodiacaux certains, s'accordent avec ce que nous apprennent, sur les *Élagabales,* Hérodien, liv. V, et les savans modernes, Noirs, Eckel, etc. Voici la version du passage d'Hérodien : « Les habitans indigènes de la ville » d'Émèse (en Syrie) adorent surtout le soleil, » qu'ils appellent en langue phénicienne *Élaga-* » *bale*. Ils lui ont élevé un grand temple, où la » figure de ce dieu n'est point, comme chez les » Grecs et les Romains, une statue faite de main » d'homme, mais une fort grande pierre, circu- » laire par le bas, et s'élevant en une forme co- » noïdale..... elle est noire, et l'on dit qu'elle est » tombée du ciel. »

On sait que chez les anciens, beaucoup d'autres

pierres, ou carrées ou coniques, furent adorées comme des divinités. La Vénus de Paphos était une pierre conoïdale. Les plus anciens Romains avaient un Jupiter *lapis*.

Les obélisques étaient des monumens religieux, lapidaires et pyramidaux; on les consacrait au soleil dont ils représentaient les rayons.

Dans les médailles, qui nous montrent la grande pierre Élagabale, portée en procession sur un char, on n'aperçoit que la partie supérieure de cette pierre; mais ce qu'on en voit ressemble bien au haut de la pierre de M. Michaux, sauf que dans celle-ci les proportions sont plus petites, que les contours latéraux sont arrondis, et que la figure du serpent, et les autres figures déjà indiquées ne paraissent point sur le haut de la pierre, dans les médailles. Mais Hérodien nous dit qu'il y avait de certaines figures sur la pierre Élagabale.

Le serpent, symbole du tems ou de l'année chez les anciens (et peut-être symbole du soleil même), divise en deux parts le marbre, et sépare les deux faces l'une de l'autre.

C'est là, selon M. Hager, le signe d'une division de l'année entière, d'une des plus antiques et des plus simples, de celle qui se fit d'abord en deux saisons, la bonne et la mauvaise, l'été et l'hiver; l'été, dit-il, royaume de la lumière, et l'hiver royaume des ténèbres. Il observe que le zodiaque de Dendera est divisé de même, par une figure de

femme ou d'Isis, symbole de l'année chez les Égyptiens, nous dit Horus Apollo.

Passant à l'explication du principal rang des figures, M. Millin prend ces figures de gauche à droite, selon la disposition de l'écriture de notre monument, et il trouve aussi, pour première figure, le scorpion; c'est ce qui l'a empêché de reconnaître un zodiaque.

M. Hager commence de droite à gauche, selon l'ordre qui est et qui fut le plus communément observé dans les écritures de l'Occident et de l'Asie; et par là il trouve de quoi appuyer son système.

Il y a encore d'autres raisons de penser que les figures doivent être considérées de droite à gauche. D'abord, il se peut que l'animal touché par des filets du serpent soit touché pour marquer la première figure; cette possibilité devient une nécessité, si les figures en question sont les signes du zodiaque; puisqu'autrement, le scorpion et le capricorne qui s'y trouvent, ne seraient plus dans leur ordre. D'ailleurs, la face du serpent et celles des autres animaux, et les pinces de la balance, et la proue du navire d'Isis, réel ou prétendu, sont tournées à droite; et lorsqu'il s'agit des hiéroglyphes égyptiens, qui présentent des configurations, non moins bizarres, les savans croient qu'il faut diriger la vue en commençant par le côté vers lequel sont tournées les têtes des figures.

Commençons donc ici par la première figure de la première face, à droite. C'est celle d'un animal

sans cornes, posé à demi sur cette face, et à demi sur la tranche de la pierre, ayant sur sa tête les deux filets qui sortent de la tête du serpent. M. Hager y trouve l'agneau, le signe du premier mois de l'année chez les Persans, chez les Indiens, etc.; mais M. Millin y voit un shacal ou bien un loup; et il en juge exactement, si l'on s'arrête à la forme des pattes, qui ne sont point celles d'un agneau, mais d'un chien, ou d'un shacal, ou d'un loup. Est-ce une faute de l'artiste? ou, comme le dit subsidiairement M. Hager, en joignant quelques observations savantes, ne serait-ce pas qu'en Chaldée le shacal, ou bien le loup, ou quelque autre animal fissipède, aurait primitivement désigné le premier mois de l'année, comme c'est encore l'usage dans l'Inde, ainsi que l'atteste M. Le Gentil?

Quoi qu'il en soit, l'hypothèse d'un zodiaque reste assez probable jusqu'à présent.

Les figures deuxième et troisième, qui doivent correspondre aux signes du taureau, et à celui des chevreaux ou des gémeaux, sont deux monstres à corps de serpent; le premier à tête de lion surmontée de deux cornes, et le second à tête d'oiseau.

La quatrième est un oiseau de l'ordre des gallinacés; la cinquième est un oiseau de proie sur une espèce d'autel. Si l'on prend pour la sixième le vaisseau d'Isis en hors-d'œuvre, hypothèse à laquelle M. Hager s'efforce de donner de la probabilité par ses recherches, on aura ici trois autres signes qui répondront à l'écrevisse, au lion et à la

vierge. Les figures deuxième, troisième, quatrième et cinquième, toutes bizarres qu'elles sont, l'auteur fait voir qu'elles étaient connues chez les Chaldéens.

Vient ensuite la sixième figure du plan principal.

Elle compte pour la septième, en prenant pour sixième le vaisseau d'Isis. Elle doit répondre au scorpion, septième signe, employé, dans l'ancien zodiaque, pour deux stations, pour notre balance et notre scorpion. Or cette figure, comptée ici pour septième, est précisément le scorpion.

Sur la seconde face, ou le revers, sont quatre figures entières, dont l'antépénultième est le capricorne. M. Hager donne ces quatre figures pour les derniers signes de l'ancien zodiaque de Chaldée. Il en conclut que le principal rang des figures sur notre pierre est un vrai tableau céleste, une figure emblématique de la bande zodiacale en deux parties. L'une représente l'été, et le royaume de la lumière est désigné par le vaisseau d'Isis, d'Isis qui était l'Être-Suprême des Égyptiens, qui est le *Dieu universel* dans Apulée, et, dans Plutarque, le *Dieu aux dix mille noms;* d'Isis, enfin, dont le culte se retrouve encore, dit M. Hager, dans l'Inde, en Chine et au Japon. L'autre représente l'hiver et le royaume des ténèbres; c'est ce que désignent les étoiles qui ne paraissent que la nuit.

Il est vrai que sur onze ou douze figures, il n'y en a ici que trois, ou même que deux qui soient celles de l'ancien zodiaque.

Mais de ces deux, une représente probablement

deux stations solaires; et, selon les autres explications de M. Hager, elles sont ici placées dans leur ordre numérique et astronomique.

Mais Achille Tatius nous atteste que les constellations n'étaient ni en Chaldée, ni en Égypte, les mêmes que celles des Grec; et les anciens zodiaques d'Égypte, publiés par Poçoque et Bianchini, ont pour signes des animaux différens de ceux de nos zodiaques. On peut donc croire avec notre auteur, malgré la différence dans huit ou neuf des figures, que c'est ici un antique zodiaque de Chaldée, tel qu'il était long-tems avant Alexandre, et que cette différence ne prouve que la haute antiquité et la sincérité du monument.

Si l'on demande pourquoi sept figures répondent à huit stations, pour une moitié de l'année, pour une ou deux saisons, M. Hager observe que l'été, pris pour toute la belle saison, est plus long à Babylone que l'hiver, pris pour le mauvais tems.

D'ailleurs, selon lui, les sept figures ne répondent pas ici à huit stations entières ou huit mois; la queue du scorpion recourbée dans l'une des figures, il croit qu'elle est représentée itérativement par la demi-tour sur la seconde face, comme répondant à une partie de l'hiver.

On peut ajouter que notre globe est, pour certaines zones, depuis environ quatre mille ans, dans cette grande période astronomique de cinq mille sept cent trente-cinq ans, où le printems et l'été ensemble sont plus longs de plusieurs jours que

l'automne et l'hiver. (*Traité Élémentaire d'Astronomie,* par M. Biot, tome II, pag. 170-173.)

L'auteur consacre cinq chapitres entiers, les sixième, septième, neuvième, dixième et onzième, à établir contre M. Dupuis la nouveauté relative du signe de la balance, l'époque de son introduction du tems d'Auguste, et particulièrement la nouveauté du fameux zodiaque de Dendera, où ce signe est représenté. Les preuves de l'auteur paraissent convaincantes : elles contiennent des renseignemens qu'on avait jusqu'ici oubliés; enfin, ces cinq chapitres nous offrent, sur l'ancienne histoire du zodiaque, des recherches d'un grand intérêt.

Dans son huitième chapitre, l'auteur explique en détail les quatre figures et demie de la seconde face.

Ce sont d'abord une moitié de maison, puis une maison entière, ensuite le capricorne, enfin deux maisons, dont la dernière surmontée d'une espèce d'anse qui ressemble au *thau,* dernière lettre hébraïque et chaldaïque, mieux encore à l'*oméga.* Cette figure paraît à l'auteur signifier que cette maison est le signe de la dernière station annuelle du soleil, le signe des poissons.

La forme répétée de maison ou de tour n'arrête pas M. Hager; elle répond aux noms des signes zodiacaux chez les Persans, les Koptes, les Arabes, à l'*æthereas arces* d'Ovide, et à l'expression latine : *solis domicilium.* Le zodiaque entier ne fut peut-

être d'abord qu'une série de douze tentes ou maisons; ce ne fut que peu à peu qu'on substitua aux maisons d'autres signes; et, en Chaldée, les signes d'hiver eurent, plus tard que les autres signes, leurs configurations et leurs noms spéciaux.

Mais voilà quatre figures et demie, et il ne nous manque plus que quatre signes zodiacaux qui doivent répondre au sagittaire, au capricorne, au verseau et aux poissons. Que faire de cette demi figure de tour ou maison?

M. Hager la regarde comme un simple complément du huitième signe, comme un représentatif de la queue du scorpion, qu'on voit recourbée sur la première face, et qui appartient au commencement de l'hiver, pris pour toute la saison mauvaise. Il indique encore d'autres solutions, qui ne sont de même que des conjectures.

Ainsi, quoiqu'il paraisse onze signes et demi, il faut, selon M. Hager, n'en compter que onze, correspondant aux douze stations solaires; et les deux ou trois signes de notre monument, qui sont identiques avec deux ou trois de ceux de l'ancien zodiaque, se trouvent ainsi placés à leur juste lieu.

Quant au plan inférieur de la seconde face, on y voit six figures: 1° un monstre couvert d'écailles et armé de cornes, à museau de bélier; 2° un premier autel portant l'image d'un phallus pyramidal qui a sa pointe en haut; 3° d'un autre monstre aussi à cornes et couvert d'écailles, mais à museau de sanglier : le graveur de M. Hager a oublié de des-

siner une espèce de défense sortant de sa gueule; 4° un second autel portant une pyramide renversée; 5° une figure du confluent de deux fleuves; 6° une flèche la pointe en-bas.

Ce planne présente aucun des douze signes zodiacaux, et il se trouve séparé du premier; il ne contrarie donc pas les explications précédentes; il sert plutôt à les confirmer : on demande ce qu'il signifie.

Il nous échappe de dire ici que les quatre premières figures doivent être prises deux à deux, et que ce sont deux tableaux généraux, deux vives images, l'une de l'été, ou de la belle saison figurée par le phallus droit sur un autel, comme le lingam, encore révéré aujourd'hui chez les Indous, et accompagné ou gardé par l'animal à museau de bélier; l'autre de l'hiver, désigné par la pyramide ou flamme du soleil renversée sur l'autre autel, et par l'animal à museau de sanglier.

Selon M. Hager, les deux monstres paraissent des crocodiles, et sont ici comme des sphinx, paraissant garder l'autel du feu; car il veut que les deux autels soient des autels du feu; nous le croyons mieux fondé quand il ajoute : « Le phallus se trouve naturellement ici comme l'image de la force productive du soleil, et à ce titre, objet de culte chez les Perses, les Égyptiens, les Grecs et les Romains, etc. »

Il ajoute que le confluent près de la flèche marque le fleuve du Tigre, dont il est certain que le nom,

en langue du pays, signifiait et signifie encore de nos jours, *flèche*. Voyez la *Description générale de la Perse*, écrite en allemand, par M. le professeur Gonther Wahl, page 709.

Nous avons donc ici le fleuve même sur les bords duquel notre monument était l'objet du culte et le nom hiéroglyphique de ce fleuve. C'est l'indication du pays de la Chaldée, c'est-à-dire, de la Babylonie; c'est la date du lieu où le monument fut travaillé.

Il est vrai que près du confluent qui nous offre ici le fleuve à droite et l'autre à gauche, la flèche est à gauche, et qu'elle devrait être à droite, pour qu'il n'y eût pas une faute de géographie, pour que la flèche fût à côté du Tigre qu'elle paraît désigner; mais ce peut être là une de ces méprises d'artistes, qui ne sont pas rares, même sur les monumens de l'antiquité.

Ce n'est pas ici le seul exemple que nous ayons de la forme pyramidale ou triangulaire donnée au phallus. L'auteur en cite plusieurs autres exemples auxquels on peut ajouter les trois qui se trouvent dans les *Peintures d'Herculanum*, t. V, n°s XXXII, XXXIII et XXXIV, particulièrement celui du n° XXXIII, qui nous offre sur un satyre exactement la même forme de phallus qui est sur le premier autel dont il s'agit.

On doit lire dans l'ouvrage même les intéressantes recherches qu'il contient sur cette ancienne écriture cunéiforme, ensevelie depuis tant de siè-

cles, et retrouvée de nos jours dans les ruines de Babylone, et aux environs de Persépolis; il est réservé peut-être à un âge plus heureux de la lire et de l'entendre. Les travaux entrepris dans cette vue n'ont pas eu de grands succès jusqu'à présent.

L'auteur conjecture avec beaucoup de vraisemblance, que c'est là une espèce d'écriture sacrée, et qu'elle répond à l'écriture sacrée du monument de Rosette, écriture qu'on n'a pu également déchiffrer.

L'écriture pyramidale de Babylone et celle de notre monument, vont de gauche à droite. Elles sont généralement horizontales.

Cependant l'auteur produit ici des modèles d'écriture pyramidale et perpendiculaire, pris sur de vieilles briques de Babylone. Il en tire cette conséquence : les Chinois ne furent donc pas seuls à écrire perpendiculairement. Les Babyloniens, ou Chaldéens, ou Assyriens, l'ont fait probablement avant eux. Cet usage fut aussi pratiqué chez les Grecs, comme le prouve M. Hager, et les Syriens aujourd'hui même, ajoute-t-il, écrivent leurs caractères perpendiculairement, et de droite à gauche, quoiqu'ils les lisent horizontalement, après avoir pour cela tourné leur papier. C'est ainsi probablement qu'on a passé tout-à-fait à l'écriture horizontale, qui est depuis si long-tems celle de l'Europe.

Un mérite remarquable des ouvrages de M. Ha-

ger, en particulier de celui-ci, est que chaque point d'antiquité qu'il examine, il le traite, non-seulement par rapport aux Romains, aux Grecs et aux Egyptiens, mais aussi par rapport aux Chaldéens, aux Persans, aux Indiens, aux Chinois, etc. Ici, en montrant que les opinions et les usages ont été généralement les mêmes chez tous ces peuples, il nous fait voir de plus en plus qu'aucun n'est étranger l'un à l'autre, et nous amène à ce résultat, qu'ils ne sont tous qu'une seule race dispersée, et que les religions, les traditions, les doctrines, les arts, les mœurs, les usages, leur sont venus originairement de la Chaldée ou Babylonie.

Il est aussi curieux qu'instructif de le suivre dans plusieurs digressions, où il soutient que les Chinois ont encore des temples dans lesquels ils honorent, non des statues, mais une pierre ronde, comme emblême du ciel, une pierre carrée, comme emblême de la terre, d'autres pierres, comme emblêmes d'autres dieux; que *Fou-Hi*, premier monarque des Chinois, n'est que le Mercure des Égyptiens et l'Hermès des Babyloniens; que le Typhon de l'Égypte se retrouve en Chine sous le nom de *Ta-Foung*; que la mer a le même nom en hébreu, en phénicien, en égyptien, en chinois; que la fable du phénix est connue en Arabie et en Chine; que l'écriture, l'astronomie, le zodiaque solaire, sont venus originairement de la Chaldée; que la Chine fut connue des Grecs et des Romains sous le nom de Sérique, comme elle est connue au-

jourd'hui même, dans le Tibet, sous le nom de *Ser*, etc., etc.

Dans un ouvrage d'érudition si étendue et si variée, il a dû nécessairement échapper quelques négligences.

Ainsi, l'auteur dit :

Que le palladium doit avoir été une simple pierre, puisqu'on le disait tombé du ciel : on sait que les monumens qui nous restent du palladium le représentent comme une vraie statue;

Que le Jupiter Ammon des Arcadiens était probablement une pierre informe. *Pausanias*, l. VIII, c. 32, atteste que c'était un Hermès à tête humaine, avec des cornes de bélier;

Que selon le livre IV des Rois, c. 23, v. 5, les Juifs (prévaricateurs) adorèrent les douze signes du zodiaque. C'est là ce qu'on lit dans la Vulgate; mais le texte original, le texte hébreu, ne parle pas des douze signes; il ne s'y trouve à la place que le nom pluriel *mazzaloth*, c'est à-dire *ceux qui influent*, ce qui désigne tous les corps célestes qui étaient le sujet de l'astrologie judiciaire, et plus particulièrement les planètes;

Que Geminus fut contemporain d'Hipparque; mais il le fut de Cicéron et de Pompée. Fabricius et Saxius ont redressé l'erreur commune des savans sur ce sujet; et cette vérité rétablie vient appuyer le fond de la doctrine de M. Hager, sur la nouveauté de la balance. *V. Bibliotheca Græca*, édition de Harles, t. IV, p. 32 et 33.

Malgré ces taches légères, et quand on hésiterait, avec M. Humboldt, à reconnaître sur notre talisman un zodiaque qui serait, je crois, notre plus ancien, et d'autant plus précieux, qu'on n'y trouve pas la balance, et que nous sommes encore assez pauvres en antiquités zodiacales; ce nouveau livre est l'utile résultat de rares connaissances, d'une longue méditation, d'une grande sagacité et d'un long travail. C'est aussi un beau monument de l'art typographique; il aura, dans les grandes bibliothèques, une place honorable; il est pour M. Hager un nouveau titre à l'estime des savans et à la considération publique.

NOTICE

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ :

Asia Polyglotta, *von Julius* KLAPROTH. *Paris ;* 1823 ; *Schubard.*

1 vol. in-4° de 442 pages, avec un Atlas polyglotte in-folio, imprimerie d'Eberhard.

LES savans disaient encore, dans le dix-huitième siècle, qu'il y a sur la terre quatre langues-mères et soixante-douze idiomes. La *linguistique*, ou la science générale des langues, s'est formée assez nouvellement, et le *Mithridate* d'Adelung, continué par M. Vater (en allemand, 4 vol. in-8°), nous

a appris, depuis peu d'années, qu'il a existé parmi les hommes plus de deux mille idiomes, et que ces idiomes, plus éloignés par les tems et par les situations géographiques, ont plus ou moins de mots communs, qui ne doivent rien à l'imitation des sons naturels. Les recherches de M. Abel Rémusat sur les langues tartares, et deux nouveaux ouvrages de M. Klaproth ont encore éclairci, étendu nos connaissances sur les langues du nord de l'Asie. Des recherches comprises dans ces deux ouvrages, contenant les plus riches répertoires de mots semblables des diverses langues asiatiques, il résulte : 1° que toutes les langues de l'Europe sont originaires de l'Asie, et qu'elles viennent principalement d'une antique langue *indo-persane* ou *indo germanique*, en un mot, du sanscrit; 2° que toutes ou presque toutes les langues de l'Afrique viennent principalement de l'arabe, dont l'hébreu, etc., sont des idiomes. Ce qu'on découvre tous les jours sur ce sujet si vaste et si important, contribue à vérifier les propositions générales qui viennent d'être énoncées. L'étude plus approfondie des langues étrangères nous fait découvrir le véritable sens des mots de nos langues européennes, et nous met sur la voie pour tracer les origines douteuses ou inconnues des différentes nations. Il est démontré désormais, surtout par les langues, que les hommes ont eu un premier berceau commun, et qu'ils ne sont pas venus comme l'herbe dans les îles et sur les continens. Voltaire ne voudrait plus maintenant hasarder un

tel paradoxe. M. Klaproth s'est attaché à la seule comparaison des mots semblables. Cette méthode abrège le travail, mais, en elle-même, est sujette à l'erreur : elle a besoin d'être unie à l'étude approfondie des grammaires. Cependant, ce que nous savons déjà de la structure du sanscrit, par exemple, a paru confirmer que le grec, l'allemand, le latin et le slave sont, pour la plus grande partie, provenus de cette langue indo-persane ou indo-germanique. Quoi qu'il en soit, les nombreux rapprochemens de mots que l'on doit à l'auteur jettent beaucoup de lumière et sont du plus grand intérêt ; mais il se livre à d'autres investigations. D'après ses vastes recherches, il fixe, comme il est dit en la table suivante, le commencement des tems historiques chez les principales nations de l'Asie. — Époques du commencement de l'*histore certaine* chez plusieurs peuples de l'Asie : — Chinois, au neuvième siècle avant Jésus-Christ ; — Japonais, au septième ; — Arméniens, au deuxième ; — Géorgiens, au troisième ; — Arabes, au cinquième siècle après Jésus-Christ ; — Persans, au troisième ; — Turcs, au quatorzième siècle ; — Mongols, au douzième (mais leur langue et leur ancienne littérature sont reconnues de beaucoup de siècles antérieures à l'ère chrétienne) ; — Hindous, au douzième ; — Tibétains, au premier. — Cela ne s'accorde guère avec les tables de ceux qui aiment à compter par trente millions d'années, dans leurs

chronologies vraiment fantastiques. — L'auteur définit soigneusement ce que l'on doit entendre par les Tartares, ou mieux *Tatars*. Il reconnaît avec M. Rémusat, que c'est une nation mongole. Il explique en détail les différentes branches de la famille des Turcs. Il en sépare les habitans de la Grande et de la Petite-Boukarie; il prouve que leur langue est une branche du persan, d'où il conclut qu'ils sont de race persane. L'auteur termine son in-4° par une *Vie de Bouddha*, prince du Bahar, auteur de la religion des Bouddhistes; et cette vie, qui est une pauvre légende traduite du mongol, offre néanmoins un écrit fort curieux à beaucoup d'égards : elle est enrichie de notes de l'éditeur. Quant à l'*Atlas polyglotte* in-folio, c'est un recueil de vocabulaires comparatifs, qui se trouvent ici plus riches et appliqués à plus de dialectes qu'ils ne le sont dans l'in-4°. A la fin de cet atlas est une carte géographique et linguistique des langues de l'Asie : elle est fort instructive.

L'ALPHABET EUROPÉEN,

APPLIQUÉ AUX LANGUES ASIATIQUES,

OUVRAGE ÉLÉMENTAIRE UTILE A TOUT VOYAGEUR EN ASIE;

PAR C.-F. VOLNEY,

Pair de France, Membre de l'Académie Française, honoraire de la Société Asiatique séante à Calcutta[1].

Ne dédaignez pas comme minutieux les élémens alphabétiques...
QUINTILIEN, liv. I, c. 4.

CE livre est une suite et un grand perfectionnement de l'un des ouvrages de M. de Volney, intitulé : *Simplification des Langues Orientales*, ou *Méthode Nouvelle et Facile d'apprendre les Langues Arabe, Persane, Turque, avec des Caractères Européens;* Paris, in-8°, an 3 de la république (1795).

Avec l'alphabet romain et quelques signes additionnels, l'auteur propose d'exprimer tous les idiomes asiatiques, et de faciliter ainsi nos recher-

[1] Paris, chez Firmin Didot, imprimeur du roi et libraire, et Mme Coursier libraire; in-8° de 240 pages, avec six tableaux alphabétiques et un feuilleton contenant le *Pater noster* arabe.

ches littéraires sur les langues, l'histoire, les sciences, les arts et les immenses littératures de l'Asie, en même tems qu'il nous offre les moyens de soutenir des rapports commerciaux avec cette partie primitive du genre humain.

Ce nouvel ouvrage est dédié à l'Académie de Calcutta. L'auteur l'a divisé en cinq chapitres, mais il avertit lui-même de le distinguer en trois parties.

La première se compose des définitions et des principes, tant du système général des sons parlés, que du système des lettres ou des signes destinés à figurer ces mêmes sons. Ici l'on trouve quelques notions nouvelles, et d'autres déjà répandues qui sont mieux éclaircies. Dans la seconde, l'auteur expose et souvent discute, avec une saine critique, toutes les énonciations vocales ou toniques usitées dans nos langues d'Europe; elles se réduisent à dix-neuf ou vingt voyelles et à trente-deux consonnes, à-peu-près comme dans les langues les plus riches de l'Asie, dans le sanscrit particulièrement, selon plusieurs de ses alphabets.

Les vingt-cinq ou vingt-six lettres de l'alphabet romain ne suffisent pas à peindre toutes les variations de la voix; mais cet alphabet a le précieux avantage de présenter les formes les plus simples, et d'être usité dans toute l'Europe, en Amérique et dans les colonies européennes de l'Asie. L'auteur propose de le rendre universel, en tirant du fond même de cet alphabet si connu, d'autres signes

simples nécessaires pour figurer les sons étrangers.

Dans la troisième partie, l'auteur donne un exemple pratique de sa théorie, en l'appliquant à l'alphabet arabe, comme à l'un des plus compliqués de l'Asie, quoiqu'il n'ait pas le vice extrême des milliers de groupes en usage dans le sanscrit. Après avoir analysé l'alphabet arabe dans tous les procédés de sa formation, il le résout entièrement dans nos caractères d'Europe, et en d'autres également simples, qu'il déduit de ces mêmes caractères. Son travail peut s'appliquer au turc, au persan, au syriaque, à l'hébreu, à l'éthiopien, etc., même au sanscrit et à la langue chinoise.

On a donc ici un système unique de lettres simples et de formes élégantes, au moyen duquel une multitude de langues ou de dialectes, les plus utiles, les moins connus et les plus difficiles, peuvent se lire, s'écrire, s'imprimer aisément et promptement, à l'usage des Européens, et bientôt des Asiatiques même.

Les curieux de la science étymologique trouveront dans cet ouvrage des vues savantes sur cet objet et plusieurs applications heureuses.

Si l'auteur y traite un peu lestement Pythagore, Platon et leurs disciples de visionnaires et de rêveurs hypocondriaques, il ne se montre pas mieux prévenu en faveur des productions littéraires de l'Asie. A son avis, « l'histoire n'y récite que des » fables; la philosophie n'y professe que des so- » phismes; la médecine, que des recettes; la mé-

» taphysique, que des absurdités; l'histoire natu» relle, la chimie, les hautes mathématiques, y sont » à peine des noms. L'esprit d'un Européen ne » peut que se gâter et se rétrécir à cette école. » Tant d'assertions sévères contiennent sans doute un fond de vérité, mais il serait trop malaisé de les justifier d'exagération.

Les lecteurs habiles apprécieront la justesse de certaines critiques assez vives, adressées par M. de V*** à MM. de Sacy et Langlès, qui ont combattu son système. Nous trouvons difficile de n'être pas pénétré, comme l'auteur, de la grande importance de sa méthode, que nous avons suivie, et que nous conseillons pour le sanscrit, auquel se rapporte presque tout le matériel des langues européennes. On pensera qu'il est hardi de s'être appliqué à lui-même (p. 212) ces vers d'Horace :

Exegi monumentum ære perennius;
Non omnis moriar!

Mais beaucoup de ses lecteurs augureront probablement que, devant la postérité, cette prévision extraordinaire ne passera ni pour un excès de présomption, ni pour une fausse prophétie.

DISCOURS[1]

SUR LA PERSONNE ET LES ÉCRITS DE COURT DE GÉBELIN,

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS DE LA GRAMMAIRE GÉNÉRALE.

Professeur de droit à Rennes, élu au concours, en 1775; élu, quatre ans après, l'un des conseils des états de la province de Bretagne; devenu ensuite membre de l'assemblée constituante et d'autres assemblées législatives; enfin retourné, en 1796 comme en 1791, professeur de législation dans ma ville natale, j'y trouvai des élèves avancés en âge, pleins d'esprit et de candeur, mais qui, au milieu de nos troubles, n'avaient pu suivre que très-faiblement les premières études.

Ils étaient peu en état de comprendre mes leçons, quoique je les donnasse alors en langue française, parce qu'ils n'avaient pas acquis les notions métaphysiques les plus essentielles, bien loin d'avoir contracté l'habitude d'en faire usage, habitude si nécessaire, particulièrement aux jurisconsultes. J'étais convaincu dès long-tems que la science de la grammaire générale, qui, bien entendue, peut se

[1] Ce Discours précède l'édition de l'*Histoire Naturelle de la Parole*, publiée en 1815 par Lanjuinais.

confondre avec la bonne métaphysique et la bonne logique, et pose même les fondemens de la morale naturelle, pouvait le plus efficacement suppléer à ce qui leur manquait, hâter et assurer leurs progrès dans l'étude à laquelle je devais les introduire, celle des lois positives, celle qui apprend à les interpréter, à les juger au besoin, à les corriger, et même à les projeter et à les rédiger.

Mais la chaire de grammaire générale, à Rennes, avait un titulaire absent et non représenté. Je m'offris par zèle, et je fus agréé pour le remplacer provisoirement. Le premier donc, en cette ville, j'enseignai la grammaire générale, non-seulement aux étudians en droit public et privé, mais à d'autres élèves qui se présentèrent et qui furent assidus.

Lorsqu'ensuite, élu membre du sénat français et suivant un noble exemple qui m'était donné en d'autres sciences par d'illustres collègues, enfin pour satisfaire en partie aux besoins des tems, je donnai à Paris des leçons publiques de législation, je recommandai avec succès à mes élèves l'étude de la grammaire générale et des autres parties de la philosophie rationnelle.

Je suis retourné moi-même, dans mon loisir laborieux et honorable, à ces deux études, auxquelles je tiens par goût, par reconnaissance, et que je n'ai jamais séparées de l'étude de la religion et de ses monumens, ni de l'étude des lois, cherchant sans cesse à m'éclairer dans mes recherches par l'histoire, les langues et les antiquités.

De là sont venues mes notes sur l'*Histoire Naturelle de la Parole*, par Court de Gébelin.

Les ouvrages de cet écrivain célèbre sont peut-être de ceux qu'on a trop estimés du tems de leur auteur, et trop négligés depuis sa mort.

Ce n'est pas que, de son tems même, Gébelin n'ait rencontré des critiques sévères; mais ils furent peu nombreux en comparaison des admirateurs et des disciples qu'il eut en foule dans la France et dans les pays étrangers.

Ses titres à l'attention publique et aux succès éclatans furent d'abord un esprit extraordinaire et une très-vaste érudition, puis les grands rôles qu'on le vit jouer dans les associations éclairées, puissantes et très-répandues en Europe; ajoutez sa gigantesque entreprise de faire connaître le monde primitif dans sa langue primitive, dans tous ses dialectes, dans ses hiéroglyphes, son écriture, sa mythologie, son calendrier, son culte, son histoire, ses antiquités, le bonheur admirable dont on jouissait dans ce vieux monde; enfin, d'expliquer tout cela par les grands principes du besoin et de l'ordre naturel, et de reproduire ce même bonheur au milieu de nous par une morale, une religion, une politique agricoles.

Sa vie fut laborieuse et modeste; son caractère doux, expansif; sa conduite respectable; son esprit hardi et sa plume féconde. Souvent la modicité de sa fortune l'obligea de travailler avec trop de rapi-

dité, et le priva du loisir nécessaire pour mettre la dernière main à ses ouvrages.

Il était doué de la mémoire la plus heureuse; d'une imagination vive, qu'il ne savait pas toujours captiver; d'un style facile, brillant et animé, quoique diffus. La justesse de sa critique ne répondait pas à l'étendue de ses connaissances, et celles-ci avaient encore plus de superficie que de profondeur; mais elles parurent d'autant plus merveilleuses, qu'il vivait à une époque où la solide érudition, habituellement décriée, devenait de jour en jour plus rare.

Élevé dans les principes de la théologie des réformes et dans l'école de Genève, il ne craignait pas d'allégoriser les faits surnaturels de la Bible, et de les ployer hardiment à ses systèmes.

Un éloge qui lui est dû, comme historien et comme philosophe, c'est qu'il ne perdit jamais de vue le bien-être des hommes, et qu'il présenta constamment la vraie gloire des nations et de leurs chefs comme inséparable de la modération, de la justice et de la paix. Son *Histoire de Nabuchodonosor* [1] est un fragment précieux, une grande et vive leçon pour les rois et pour les peuples.

Comme grammairien et comme interprète de l'antiquité, il a eu des vues heureuses; il a recueilli à pleines mains des faits utiles. On regrette qu'il se montre si fréquemment ami du paradoxe, dominé

[1] *Monde Primitif*, t. VIII, p. 1-123.

par ses hypothèses favorites, entraîné par une confiance, un enthousiasme qui donnent à ses écrits de la vigueur et de l'éclat, mais qui pouvaient servir à l'erreur tout aussi bien qu'à la vérité.

De là ses assertions hasardées sur la mythologie, la langue primitive et la grammaire qu'il appelait universelle; de là ses étymologies divinatoires ou fausses, dont le voisinage décrédite celles qu'il démontre ou qu'il aurait pu démontrer; de là son dévoûment aux utiles doctrines et aux exagérations même des philosophes économistes, et, s'il est permis de le dire, à tant de charlataneries dont la théorie et la pratique du magnétisme animal étaient accompagnées de son tems. Il fut le disciple du célèbre docteur Quesnay; il en reçut l'enseignement comme un nouvel Évangile, et s'en montra l'un des plus chaleureux propagateurs. Dans le même tems, on le vit, sectateur zélé du mesmérisme, en publier une docte et volumineuse apologie, et mourir bientôt après (en 1784), martyr et victime, dit-on, des épreuves magnétiques, laissant imparfait, mais très-avancé, son *Monde Primitif*, qui est son plus beau titre de gloire.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il donna à son siècle une impulsion forte et durable vers l'étude des langues et de la grammaire. Malgré les imperfections qui déparent son *Histoire Naturelle de la Parole*, ce livre, toujours démeuré en estime, passe pour le meilleur des ouvrages de Gébelin. Il manque dans le commerce; il est recherché dans les

ventes, et il doit l'être, ne fût-ce que pour le rare avantage qu'il a d'être le fruit de longues études et de beaucoup de réflexions de son auteur; en un mot, d'être précisément l'analyse, rédigée par Gébelin même, du second et du troisième volumes in-4° de son *Monde Primitif.*

On a cru que ce serait une chose agréable au public d'en donner une seconde édition, avec des notes historiques et critiques, et que rien ne serait plus convenable que de présenter en tête de cet ouvrage la revue des principaux livres concernant la grammaire générale, connus avant 1776 (époque où l'auteur a donné sa *Grammaire Universelle*), et de ceux qui ont paru depuis sur le même sujet.

Pour la première partie de ce travail, j'ai trouvé de grands secours dans la *Lettre* de Thiébault à M. Pingin *sur l'Histoire Grammaticale*[1], dans l'*Histoire de la Langue Française*, par M. Henry[2], et surtout dans le Discours préliminaire que M. Thurot a placé en tête de sa traduction de la *Grammaire de Harris*. Si dans son plan M. Thurot eût compris les auteurs étrangers, et s'il eût voulu parler de ceux qui ont écrit depuis Gébelin, je n'eusse pu mieux faire que de renvoyer à son Discours, où brillent à un haut degré les rares et utiles connaissances avec le talent de les mettre en œuvre.

[1] Tome II de la *Grammaire Philosophique* de Thiébault, p. 161-190.
[2] Paris, 1812, in-8°, 2 vol.

Il me dispense d'entrer, avant d'aller plus loin, dans de longs détails sur beaucoup d'articles.

Je crois utile de m'arrêter sur les dénominations qu'on a données à la grammaire générale, et sur le sens même de cette expression qui a été plus vivement que judicieusement censurée [1] : ce sera mieux désigner et circonscrire mon sujet.

La grammaire générale est la science générale de l'expression de nos idées par le discours.

C'est proprement une science et non un art ; car elle se compose principalement de faits coordonnés et d'explications de ces faits. Elle dit en quelles manières diverses on peut, avec les facultés de notre esprit et notre instrument vocal, ou le secours de l'écriture, clairement exprimer nos idées, au moins dans certaines langues.

Toute grammaire particulière étant un recueil de règles à pratiquer, constitue un art. C'est un art-science, ou plutôt une science-art, quand elle est tout à-la-fois générale et particulière.

La grammaire générale est une science générale, parce qu'elle n'a pour objet aucun idiome déterminé, mais qu'elle traite ou des choses communes à toutes les langues, ou des choses communes à plusieurs langues [2].

S'il y avait une grammaire générale qui dît exactement tout ce qui est commun à toutes les langues,

[1] *Grammaire Philosophique* de M. Thiébault, t. I, p. 6-9.

[2] Préface de la *Grammaire Générale* de P. R., p. 1.

et qui, en outre, ne dît que cela; ou bien, s'il s'en trouvait une où se trouvassent expliqués tous les principaux procédés grammaticaux de toutes les langues de notre monde sans exception, cette grammaire-là pourrait s'appeler universelle : titre, au premier sens, de la compréhension la plus étroite, quoique de la signification la plus étendue; mais, au second sens, titre chimérique et qui le sera long-tems encore, vu que nous sommes loin de connaître toutes les langues de la terre.

Quant aux dénominations de philosophique et de raisonnée, elles n'ont rien d'assez distinctif.

La philosophie, c'est la raison appliquée bien ou mal à tous les objets qui intéressent l'homme; la raison embrasse la pratique et la théorie. Ainsi, tout ce qui est pensé, ou opéré en employant la raison, sera philosophique, si l'on veut, d'une vraie ou fausse philosophie; et de plus, il sera raisonné, pourvu que l'on s'appuie sur des raisonnemens bons ou mauvais. Or, aucun auteur ne s'imagine manquer ni de raison ni de raisonnement. De là, toute grammaire, soit générale, soit particulière, peut s'appeler tout ensemble et philosophique et raisonnée. Il n'y a donc rien de plus vague, de plus insignifiant, de plus inutile que ces qualifications, qui ont d'ailleurs l'inconvénient de paraître ambitieuses.

De toutes les grammaires générales, ou soi-disant universelles, ou philosophiques, ou raisonnées, je ne sais pas s'il en est une seule qui embrasse vrai-

ment tout ce qui est commun à toutes les langues. D'un autre côté, je n'en connais pas une qui ne dise que ce qui est commun à toutes les langues; pas une aussi qui expose tous les procédés grammaticaux de toutes les langues, ni même tous ceux de certaines langues déterminées; et j'en connais fort peu qui ne traitent pas de beaucoup de particularités comme de choses vraiment communes à tous les idiomes.

Voilà, je crois, assez de motifs pour justifier l'expression de grammaire générale, choisie par MM. de P. R*** et préférée depuis par la presque universalité des grammairiens, et assez d'exemples pour qu'on m'excuse de considérer ici, comme appartenant à la grammaire générale, certains écrits qui contiennent des doctrines communes à plus d'une langue, des objets de grammaire comparée.

J'observe, en passant, que nous n'avons encore en Europe que des essais sur la grammaire comparée; et, quant à la science générale des langues, celle qui embrasse leurs filiations, leurs histoires, leurs débornemens, leurs alphabets, leurs lexiques, les méthodes de les enseigner et leurs littératures grammaticales, elle est à peine connue en France; l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne et la Russie ont seules, à ma connaissance, produit quelques ouvrages de ce genre.

Quoi qu'il en soit, je ne découvre dans l'antiquité presque rien qu'on puisse rapporter à la grammaire

générale. Les Indiens citent des grammairiens, et produisent des grammaires du sanscrit, qu'ils croient assez probablement antérieures à l'ère chrétienne. Il ne paraît pas qu'ils aient jamais eu l'idée de grammaire générale; mais leurs grammaires, à quelque âge qu'on doive les rapporter, contiennent une partie [1] qui manque à toutes les autres grammaires connues : c'est le traité de la formation des mots, qui enseigne non-seulement l'analyse ou l'étymologie des mots usuels dérivés et des mots composés, mais qui enseigne à faire régulièrement tous mots nouveaux dont on peut avoir besoin. L'idée seule d'un pareil traité est un bel article de grammaire générale.

Il semblerait qu'Aristote le premier, chez les Grecs, s'est montré grammairien. On sait que son génie embrassait également les sciences et les beaux-arts; il a répandu ses idées grammaticales dans sa rhétorique, sa poétique et son *Traité de l'Interprétation*, qui est, comme dit le père Rapin, une espèce de grammaire raisonnée. On lui reproche d'y avoir trop multiplié les divisions.

Nous avons les *Commentaires* d'Ammonius et

[1] Voyez *Grammar of the sungskrit language, composed of the most esteemed grammarians, by Will. Carey, teacher of the sungskrit, bengali, and mahratta languages, in the college of fort Williams. Serampour,* gr. in-4°, 1806, de plus de 1,000 pages. Le livre IV enseigne la formation des mots dérivés, et celle des mots composés. Ce livre contient 300 pages. M. Langlès a eu la bonté de me le communiquer. La Grammaire sanscrite de Wilkins suffirait pour établir ce que j'avance dans mon texte.

de Boëce sur ce dernier traité d'Aristote. Dans ces commentaires, on aime à retrouver quelques notions intéressantes de grammaire générale.

Fabricius a inséré dans sa *Bibliothèque Grecque,* la Grammaire de Denis de Thrace, qui florissait à Rome sous le premier consulat de Pompée ; c'est la seule ancienne grammaire grecque qui nous soit parvenue. On y trouve, ainsi que dans les quatre livres d'Apponius d'Alexandrie, sur la syntaxe grecque, des notions qui peuvent se rapporter à la théorie générale de plusieurs langues, ou du moins à la nomenclature générale de la grammaire.

C'est sous ce dernier point de vue seulement que j'indique ici Varron, Nonnius, Marcellus, Festus et autres, faisant partie des *Auctores Linguæ Latinæ,* de l'édition de Denis Godefroy, *Genevæ,* 1622; et la *Collection des Grammairiens Latins,* au nombre de trente-trois, qu'un jeune Allemand donna en 1605, à Hanovre, en 2 vol. in-4°. C'est un recueil précieux, qui est devenu d'un prix exorbitant par sa rareté, et dont une édition nouvelle, revue sur les manuscrits, serait accueillie partout avec empressement, quelque faible que soit en théorie le mérite de ces ouvrages, parce qu'ils offrent sur les usages des la langue latine une collection énorme de faits authentiques et de citations plus ou moins utiles. Après ces grammairiens, un vide immense apparaît jusqu'à la renaissance des lettres et jusqu'à l'invention de l'imprimerie, au quinzième siècle.

Alors se présente la *Grammaire Grecque* de Théodore Gaza, « estimable, dit M. Thurot, p. 43, » par sa précision, par les principes de saine logi- » que et d'analyse grammaticale qu'il y a répandus, » principalement dans le quatrième livre. »

Au seizième siècle, et jusqu'au milieu du dix-septième, avant que les ouvrages de Bacon eussent pu obtenir généralement une haute estime et une grande influence, et avant la publication de la *Grammaire Générale* de Port-Royal, avaient paru les deux Buxtorf, Turnèbe, les Étienne, Érasme, Budé, Sanchez, plus connu sous le nom de Sanctius, Jules-César Scaliger, Isaac Casaubon, Gérard, Jean Vossius [1], tous profonds grammairiens et habiles critiques, tous auteurs de traités sur les grammaires ou sur les langues hébraïque, latine, française, etc., etc. Ils ont bien expliqué divers auteurs anciens, ils ont rappelé, ils ont mis en circulation ce qu'on avait su avant eux sur la grammaire. Rarement leurs soins ont paru s'élever plus haut, si on excepte Sanchez, qui, sur la grammaire latine, fut un penseur profond, un novateur hardi et parfois heureux. On a dit de lui, qu'il a été pour la grammaire ce que fut Descartes pour la physique.

[1] Mort en 1749, nous lui devons, outre plusieurs grammaires en latin, et son Traité in-folio des étymologies latines, aussi en latin, 2 vol. in-4° intitulés : *Aristarchus, sive de arte Grammaticâ*, Amstelod, 1635 et 1662, et dans la collection de ses OEuvres, en 6 vol. in-f°. Ce fut l'ouvrage de plus de trente ans de travaux ; on y trouve au milieu de ses recherches les plus profondes, relatives au latin principalement, des idées de grammaire générale dignes de l'attention des savans.

C'est un éloge qui indique assez bien la profondeur d'esprit de Sanchez et la fréquence de ses méprises.

Parmi ces hommes célèbres, il convient de distinguer Henry Étienne, et de leur adjoindre Vaugelas. Le premier donna, en 1566, son *Traité sur la Conformité de la Langue Française avec la Langue Grecque*, et, en 1579, son livre de la *Préexcellence de la Langue Française* [1], deux ouvrages de grammaire comparée, qu'on peut lire encore avec fruit, et qui ont au moins le mérite d'avoir favorisé l'étude et les progrès de la langue et de la grammaire françaises. Le second, bien connu par son recueil de *Remarques sur la Langue Française*, appartient à mon sujet par sa préface, plus élégante que profonde, où il a si bien discuté une des grandes questions de grammaire générale,

[1] Je m'aperçois, en relisant ceci, que j'ai fait dans cette page et l'une des suivantes, quelques omissions qui peuvent se réparer en cet endroit, préférant à l'ordre exact des tems, celui de la matière. J'avais donc oublié (je demande excuse pour bien d'autres oublis) : 1° *Défense et Illustration de la Langue Française*, par Joachim du Bellay (dans ses Œuvres), 1597, in-12;

2° *Des Avantages de la Langue Française*, par Le Laboureur, Paris, 1650;

3° *Défense de la Langue Française, pour l'Arc-de-Triomphe*, par Charpentier, 1676, Paris, in-12;

4° *De l'Excellence de la Langue Française*, par le même; Paris, 1683, in-12, 2 vol.;

5° *Règles pour discerner les Bonnes et les Mauvaises Critiques en ce qui concerne la Langue*, par Arnaud; Paris, 1707, 1 vol. in-12;

6° *Essai sur les Langues en général, sur la Langue Française en particulier*, par Sablier; Paris; 1777, in-8°;

7° *Méthode Comparative pour le Français et le Latin*, par Fontaine; Paris, 1806, in-12.

celle de l'autorité de l'usage en fait de langue. Il faut y joindre le mémoire de Thiébault sur le même sujet, tome II de la *Grammaire Philosophique* de ce dernier.

L'illustre Bacon, mort en 1626, avait annoncé l'étude de l'entendement humain, et la refonte de nos idées, et les collections de phénomènes en tout genre, comme les moyens de renouveler, de perfectionner toutes les sciences. Il avait indiqué sur la grammaire quelques vues profondes; et ces vues ont produit bientôt une nouvelle branche d'instruction, la grammaire générale, science qui n'a pas cessé d'être cultivée, de faire des progrès sensibles, et qui en doit faire long-tems encore, malgré l'état brillant où nous la voyons parvenue. Bacon avait dit : « Un ouvrage vraiment précieux » serait celui où un homme qui posséderait parfai» tement le plus grand nombre possible de langues » savantes et vulgaires traiterait des propriétés de » chacune d'elles, montrant en quoi elle est défec» tueuse. Ainsi les langues pourraient s'enrichir » par des échanges mutuels, et l'on pourrait se » faire le modèle d'une langue parfaite... On pour» rait faire un volume d'observations importantes » sur cette matière; qu'il me suffise de distinguer » la grammaire simple et élémentaire de la gram» maire philosophique, et de remarquer que cette » dernière, qui est encore à naître, mérite de nous » occuper essentiellement [1]. »

[1] Traduction de M. Thurot, pages 113 et 58 de sa traduction de Har-

Cet appel fut entendu, ou bien, il faut le dire, de grands hommes se rencontrèrent sur la même route, sans le savoir. Dès 1660, les solitaires de Port-Royal publièrent la première édition de leur *Grammaire Générale*, et, en 1670, leur *Logique*, ou *Art de Penser*, livres où se trouvent naturellement bien des choses qui regardent aussi la science grammaticale. Ces deux ouvrages ont fait époque, ont été, sont encore très-utiles, ont toujours eu un grand succès. Les traductions, les éditions, les commentaires s'en sont multipliés jusqu'à ces derniers tems.

Vers le même tems, l'évêque Wilkins faisait paraître en anglais son *Essai de Grammaire Philosophique*. Il entendit par là l'invention d'une langue universelle, langue générale et neuve pour les savans; c'est-à-dire d'une langue parfaite, ou du moins très-perfectionnée, coulée, pour ainsi dire, en moule d'un seul jet, devant à l'analogie la mieux observée toutes ses expressions, où les mots seraient toujours en rapport avec les idées, et où les règles de la syntaxe faciliteraient la justesse et la clarté du raisonnement. Pour que rien n'y manquât, Wilkins proposait aussi une écriture universelle, autrement une pasigraphie. Ce brillant projet

ris. Dès 1628 Gaspar Scioppus, grammairien aussi habile que présomptueux, mit au jour sa prétendue Grammaire Philosophique, in-12, en latin. Mais le titre est trompeur; l'ouvrage, souvent imprimé, n'est qu'une bonne grammaire latine, par demandes et par réponses, d'après la *Minerva* de Sanchez.

plaisait à Comenius, à Becher, à Leibnitz[1]; de notre tems même, il a séduit plusieurs savans.

On a des mémoires sur ce sujet dans les recueils de littérature, et même dans les transactions de la société américaine[2]. Tout le monde a entendu parler de l'ingénieuse et savante *Pasigraphie* de M. de Maimieux, 1 vol. in-4°, et puis un grand *Tableau Synoptique* des leçons publiques de son art, que cet auteur donnait à Paris, il y a quelques années, à la Bibliothèque de cette ville, rue Saint-Antoine. Toutes ces tentatives ont montré la grandeur et la petitesse de l'esprit humain. Le succès, si difficile à cause de la force des habitudes, était impossible, et le sera toujours. C'est ce qu'a démontré M. de Tracy, dans les *Mémoires de l'Institut National de Paris,* sciences, morale, pol., tom. III, p. 535 et suivantes, et dans le chapitre VI de sa *Grammaire.* La raison principale de cette impossibilité, est que l'incertitude de la valeur des signes de nos idées ne tient pas seulement à la nature vicieuse des signes, qui peut se corriger à un certain point; elle tient encore davantage au vice radical de l'es-

[1] Voyez *Joannis Becher, Character pro notitia Linguarum Universali.* Voyez *Langue Universelle Philosophique*, par Leibnitz. Amsterdam, 1720, in-12, 2 vol.

[2] Voyez *Repertorium Commentationum a societatibus litterariis editarum digessit J.-D. Reuss* in-4°, tom. IX, *Philologia*, p. 2 et 3. Gottingæ, 1810. Joignez aux Mémoires qu'il indique, l'ouvrage italien de Kalmary, intitulé : *Precetti di Grammatica per la Lingua Philosofica, ossia universale; in Roma,* 1773, in-4°; et le *Projet d'une Langue Universelle, présenté à la Convention nationale par le citoyen De Lorme.* Paris, an III (1795).

prit de l'homme, à la faiblesse incurable de ses facultés intellectuelles et de sa volonté.

On doit porter à-peu-près le même jugement de la *Polygraphie* de Hourwitz, ou de l'*Art de Correspondre, à l'aide d'un Dictionnaire, dans toutes les Langues, même dans celles dont on ne possède pas seulement les lettres alphabétiques* [1]: Cette polygraphie a été approuvée, dit-il [2], par l'Institut de Bologne et par plusieurs autres sociétés savantes. Il paraît qu'en France on se montra plus difficile, puisque l'auteur s'est plaint si amèrement [3] du silence qu'a voulu observer sur cet ouvrage la troisième classe de l'Institut, refusant de céder à des provocations vives et réitérées.

Toutes ces recherches appartiennent sans doute à la grammaire générale. Pour terminer de suite ce qu'on range sous le nom de *langue universelle*, j'ajoute que Condorcet, dans son livre posthume [4], admirable sous tant de points de vue, et sous d'*autres bien dignes de pitié*, appelle, non sans raison, langue universelle, toute nomenclature technique et même toute collection de signes inventée ou perfectionnée, pour exposer d'une manière plus aisée ou plus utile, la théorie d'une science ou d'un art, ou quelque vérité, ou quelque méthode.

Une pareille nomenclature n'a pas l'inconvé-

[1] Paris, an IX, in-8°, 114 pages.
[2] *Origine des Langues*, par Hourwitz, page 17.
[3] *Origine des Langues*, par Hourwitz, page 45.
[4] *Esquisse des Progrès de l'Esprit humain*, pages 377-379.

nient d'un idiome scientifique différent du langage commun; et l'expérience montre que, bornée à exposer le système d'une science ou la pratique d'un art, elle n'a rien de chimérique. L'exécution, bien dirigée, en serait déjà facile et avantageuse pour d'autres objets que la chimie; il m'échappe de penser qu'elle le serait particulièrement pour la grammaire générale, peut-être encore trop enveloppée des langes de l'enfance. Des écrivains ont fait naufrage sur cette mer périlleuse, ou n'ont pas encore obtenu tout le succès dont ils sont plus ou moins dignes; mais, sans avoir pour la perfectibilité indéfinie de l'homme une foi trop étendue, on peut espérer qu'il se trouvera des navigateurs plus heureux.

Cette réflexion me ramène à ce qui fait plus particulièrement l'objet de cette préface, à l'histoire abrégée des ouvrages qui traitent directement de grammaire générale.

Ici devrait finir mon travail, si l'on pouvait croire, avec le dernier éditeur de la *Grammaire Générale* de Port-Royal, que les *développemens* survenus depuis cet ouvrage *embarrassent le lecteur sans augmenter les lumières;* que les méthodes et les grammaires générales qui ont paru pendant le dix-huitième siècle, *n'ont servi qu'à jeter de la confusion dans les esprits et à brouiller les choses les plus claires* [1]. *Il ne laisserait là-*

[1] Paris, chez Bossange, 1810, pages 172 et 425, par Petitot.

dessus, dit-il, *aucun doute, s'il voulait offrir au lecteur l'analyse de toutes ces productions.*

Cependant, il se plaint du *ton tranchant* de Duclos, et de la *manière impolie des philosophes, qui ne persuadaient pas, mais qui commandaient;* et il ajoute aussitôt : *Ce charlatanisme est passé de mode : on a reconnu que la défiance de soi-même est le principal caractère de la justesse et de l'étendue d'un bon esprit.*

Je puis donc sans obstacle continuer la tâche que je me suis imposée; j'ai d'ailleurs trop de respect envers tant de noms illustres, qui vont se rencontrer dans ma revue, pour m'imaginer que l'opinion de cet éditeur soit jamais partagée par le public impartial.

Le professeur de géométrie Jean Wallis donna, en 1674, en tête de sa *Grammaire Anglaise*, un *Traité Physique de la Formation de la Parole*, traité que je cite, moins par son utilité actuelle, que parce qu'il est en un bel ordre et dans un vaste plan, je crois, le premier qui ait paru sur cette matière où Gébelin s'est distingué si honorablement.

On a un essai de comparaison entre quelques idiomes les plus connus, dans le *Traité des Langues, où l'on remarque leurs perfections et leurs défauts*, par Dutremblay, 1683, 1 vol. in-8°.

Le livre célèbre de l'*Entendement Humain*, par Locke, appartient plus à l'idéologie qu'à la grammaire proprement dite; je dois rappeler néanmoins

que le troisième livre de cette production si remarquable est une belle esquisse d'un traité des mots considérés comme signes de nos idées.

Après les savans de Port-Royal, le premier en France qui ait cultivé tout à-la-fois la grammaire générale et notre grammaire propre, avec un esprit vraiment philosophique, et autant de succès que de zèle et de talent, c'est l'abbé de Dangeau, très-versé dans plusieurs langues anciennes et modernes, ayant fait de la sienne une étude continuelle. Il mit au jour, de 1684 à 1722, ses *Réflexions sur toutes les Parties de la Grammaire*, 1 vol. in-12; et, de 1690 à 1722, sous les titres modestes d'*Observations*, d'*Essais*, d'*Idées*, de petits ouvrages in-8°, sur diverses parties de la science grammaticale, qu'il se contentait de distribuer à quelques amis, et qui sont devenus d'une extrême rareté [1]. Il serait bien tems de rassembler et de publier tous ces écrits estimés des connaisseurs; et il conviendrait que ce fût sans altérer l'orthographe de l'auteur, curieuse peinture de la prononciation de son tems. Celui qui se chargerait de cette tâche pourrait tout renfermer dans un seul vol. in-8°, et il rendrait service à notre littérature.

La *Grammaire Française* de l'académicien Régnier eut long-tems la vogue. Je ne m'y arrête pas, attendu qu'elle est peu remarquable sous le point de vue de grammaire générale.

[1] M. Barbier, bibliothécaire du conseil-d'état, en possède une collection qu'il a bien voulu me communiquer.

Le père Lami, dans sa *Rhétorique;* le père Buffier, l'abbé Girard, dans leurs ouvrages sur la langue française; ensuite M. Dacarcq, dans sa *Grammaire Française Philosophique* (Paris, 1761, 3 vol. in-12), se montrèrent habiles dans les principes généraux de la grammaire, ingénieux, précis, et assez exacts dans la manière de les présenter. Les deux derniers ont le mérite d'avoir offert à leurs contemporains quelques vues nouvelles.

L'abbé Fromant et Duclos ont chacun, par ses corrections, remarques et additions, beaucoup amélioré la grammaire de Port-Royal, et se sont placés eux-mêmes au rang des meilleurs grammairiens.

En 1751, l'Anglais Jacques Harris publia son *Hermès* [1], plusieurs fois réimprimé depuis. C'est une pure grammaire générale, et, je crois, la première qui ait paru depuis celle de Port-Royal. Malgré l'obscurité où quelquefois l'auteur s'enveloppe; malgré sa prédilection pour les anciennes doctrines grecques, qui sont peu exactes; malgré des erreurs évidentes, l'*Hermès*, fort vanté autrefois, est estimé encore. J'ai déjà dit que M. Thurot l'a traduit en français [2], et qu'il y a joint une savante préface. Les remarques et les additions du traducteur sont estimées.

Vers le même tems vivait notre célèbre Dumarsais, qui a recherché avec beaucoup de jugement

[1] *Hermes, or a Philosophical Inquiry concerning Language and Universal Grammar (by James Harris).* London, 1751, in-8°, 1 v.

[2] *Voyez* ci-dessus.

et d'érudition les principes du langage, et les a expliqués avec autant de simplicité que de clarté.

Dès 1722, il avait proposé, pour étudier les langues, la méthode ingénieuse et facile des versions interlinéaires, accompagnées d'explications grammaticales, méthode reproduite, en 1751, par un maître habile, Pluche, dans sa *Mécanique des Langues*.

Une espèce de grammaire générale, peu connue, peu savante, mais remarquable par la brièveté, par l'élégance et la clarté du style, et par quelques idées nouvelles au tems où elle parut, est la *Théorie Nouvelle de la Parole et des Langues, contenant une Critique Abrégée de tous les Grammairiens Anciens et Modernes*, par Le Blanc; Paris, 1750, in-12 de 190 p.

En 1735, Dumarsais donna son utile *Traité des Tropes;* en 1751, l'intéressante préface du *Traité Général de Grammaire* qu'il méditait; enfin, on lui doit les articles de grammaire générale insérés dans les premiers volumes de l'*Encyclopédie*. Si l'auteur, décédé en 1756, avait pu continuer ce travail, qu'il avait poussé presque à la moitié; s'il avait pu ensuite revoir ses articles et les coordonner, nous aurions de lui une grammaire générale assez complète, où il eût surpassé tous ses devanciers. Ces mêmes articles ont été publiés à part, en 1793 et en 1798, et dans le recueil des œuvres de l'auteur, recueil pseudonyme, quant aux écrits concernant la religion.

Beauzée, successeur de Dumarsais pour la partie grammaticale de l'*Encyclopédie*, tiendra toujours une place très-distinguée parmi les grammairiens, ne fût-ce que pour avoir rassemblé et mis en ordre, dans sa *Grammaire Générale*[1], plus de phénomènes grammaticaux, plus de notions exactes et importantes que personne n'avait fait avant lui, et pour avoir inventé son système et sa nomenclature des tems et des verbes.

A côté de Dumarsais et de Beauzée pour la connaissance des faits grammaticaux, mais au-dessus d'eux pour son esprit inventeur et son étonnante sagacité, vient s'offrir à nous le président Des Brosses. Il expliqua d'une manière neuve les propriétés de l'instrument vocal; il développa l'hypothèse de l'invention naturelle des langues, et posa fort habilement les bases de la science étymologique. Ce qu'il a écrit sur tous ces objets[2] sera toujours lu avec fruit. On lui doit ce grand et juste éloge qu'il est resté, en ce genre, ou évidemment supérieur, ou digne rival de tous ceux qui, de son tems et depuis, ont écrit sur ces matières, tels que Maupertuis, Adam, Smith[3], l'abbé Ber-

[1] *Grammaire Générale, ou Exposition raisonnée des Élémens nécessaires du Langage, pour servir de fondement à l'Étude de toutes les Langues.* Paris, 1767, in-8°, 2 vol.

[2] *Traité de la Formation Mécanique des Langues.* Paris, 1765, et an IX (1801), in-12, 2 vol.

[3] *Dissertation sur la première Formation des Langues.* Cet ouvrage, d'A. Smith, parut en anglais à la suite de la *Théorie des Sentimens Moraux*, de l'auteur. Nous en avons trois versions françaises; l'une a paru en 1784, dans l'*Encyclopédie Méthodique*, au mot *Langue* du

gier[1], Parsons[2], Herder[3], l'abbé Copineau[4], Agata[5], Monboddo, Turgot [6], le comte de Fraula [7], l'abbé Hervas [8], le docteur Beattie [9], l'abbé Dénina [10], Walter Whiter, Schlegel [11], Pougens [12], etc.

Dictionnaire de Grammaire; la seconde est due à M. Boulard; elle est de 1796, Paris, in-8°; la troisième, par M. Manget, fut imprimée à Genève, 1809, in-12, sous le titre d'*Essai sur la première Formation des Langues*, etc., etc.

[1] *Les Élémens Primitifs des Langues*, etc., par Bergier, Paris, 1764, in-12.

[2] *Jam. Parsons, Remarcks of Japhet being, hictorical Inquiries into the affinity and origin of the European Languages; Lond.*, 1767, in-4°.

[3] Herder. *Voy*. ici note, p.

[4] *Essai Synthétique sur l'Origine de la Formation des Langues*, Paris, 1774, in-8°.

[5] *Ricerche Philosofiche sulle Lingue di Diego Colao Agata; Napoli*, 1774, in-8°.

[6] *Voyez* ses articles de grammaire, et dans l'Encyclopédie, et dans le Recueil de ses œuvres, publié par M. Dupont de Nemours.

[7] *Recherches entreprises pour découvrir la Théorie du Langage*, dans les *Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, t. III et IV. Ce sont principalement des tables synoptiques très-riches de certains mots semblables ou analogues dans les langues mortes et vivantes de l'Asie et de l'Europe.

[8] *Origine, Formazione, Mechanismo, ed Armonia degl'Idiomi, opera di D.-L. Hervas; Cesena*, 1784, in-4°. *Voyez* dans le *Mithridate* d'Adelung, t. I, page 671, la liste des nombreux ouvrages de Hervas, sur les langues.

[9] *Voyez* note p. 575.

[10] Voyez *Clef des Langues*, ou *Observations sur la Formation des Langues, qu'on parle ou qu'on écrit en Europe*. Berlin, 1805, 3 vol. in-8°. C'est principalement un recueil d'étymologies; il s'y trouve beaucoup plus de vérités que d'erreurs.

[11] *Ueber die Sprache, und Weisheit der Indier... von Friedrich Schlegel, Heidelberg*, 1808, in-12, 324 pages. On a la version française d'une partie de cet ouvrage, celle qui indique les rapports du sanscrit avec les principales langues connues dans le Recueil de M. Manget indiqué ci-dessus.

[12] M. Pougens, membre de l'Institut, auteur de l'*Essai sur les Lan-*

Nous devons à M. Changeux, au judicieux auteur du *Traité des Extrêmes*, des vues philosophiques très-intéressantes sur la grammaire générale [1].

L'auteur grammatical qui eut ensuite le plus grand éclat fut Court de Gébelin, qu'on peut regarder comme un disciple assez fidèle du président Des Brosses et de Beauzée, quoiqu'il ait combattu plusieurs opinions de ce dernier; mais il a recueilli, expliqué, discuté tout ce qu'on avait écrit de meilleur avant lui sur les langues, et il y a joint ses propres pensées.

Nous avons de son *Monde Primitif, Analysé et Comparé avec le Monde Moderne*, et qui parut de 1774 à 1782, 9 vol. in-4°, sans compter le volume de *Recherches sur le Magnétisme Animal*. Le second tome de cette collection est sa *Grammaire universelle et raisonnée;* le troisième traite de l'origine du langage et de l'écriture; le cinquième est un *Dictionnaire Étymologique de la Langue Française;* le sixième et le septième, un *Dictionnaire Étymologique de la Langue Latine*, et le neuvième, un *Dictionnaire Étymologique de la Langue Grecque*. Chacun de ces dictionnaires est précédé d'un discours qui offre de savantes recherches sur l'histoire de ces langues, c'est-à-dire,

gues Septentrionales, Paris, an v, in-8°, est aussi l'auteur du plus savant Dictionnaire étymologique que je connaisse; ouvrage encore en manuscrit, mais assez complet, et très-étendu sur chaque mot.

[1] Paris, 1773, in-12, 1 vol.

sur leur formation et leurs progrès les plus remarquables. Malgré les méprises que l'on rencontre dans ces ouvrages, ils sont précieux, au moins par leur ensemble et par leurs détails.

Notre auteur a fait époque chez les grammairiens; il eut l'idée heureuse de présenter en un court volume, sous le titre d'*Histoire Naturelle de la Parole,* un précis de sa grammaire universelle, et de ses origines du langage et de l'écriture. C'est le livre dont nous donnons ici la seconde édition; il parut en 1776 pour la première fois.

L'année précédente, Condillac avait donné sa grammaire, et obtenu un grand succès à cause de sa première partie intitulée *Analyse du Discours,* et qui est un bel essai de grammaire générale. La seconde partie est une *Grammaire Française en abrégé,* fondée sur des principes déjà connus, mais où l'on rencontre des articles faibles, et des erreurs surprenantes dans un tel maître.

A Condillac appartient la gloire d'avoir dit, le premier, que l'art de penser, l'art d'écrire, et l'art de raisonner ne sont qu'un seul et même art. Il a beaucoup exalté les avantages d'une langue bien faite; c'est une idée que l'auteur n'a pas expliquée suffisamment, et qu'il peut avoir exagérée; mais elle cache un sens juste, une grande vérité. Je crois qu'on ne s'est plu à la critiquer très-vivement, que faute de vouloir l'entendre.

Vous trouverez moins de déductions analytiques, mais une clarté, une briéveté, et le plus fréquem-

ment une exactitude satisfaisante dans la *Grammaire générale* du P. Xavier, de Saint-Lo, capucin. C'est un in-12, de moins de trois cents pages, publié en 1779, qui contient une grammaire générale, une grammaire latine et une grammaire française.

Meiner, habile instituteur allemand, et auteur d'une grammaire hébraïque, publia, en 1781, une grammaire générale qui mérite d'être distinguée[1].

Je n'oublierai pas ici le vertueux abbé de l'Épée, qui donna, en 1784, son livre sur la manière d'instruire des sourds et muets, où il éclaircit plusieurs questions concernant la grammaire générale.

Ce sont ensuite deux étrangers, l'un allemand, l'autre anglais, qui se sont distingués dans cette science. Le premier est le professeur Bernhardi[2]; le second est Beattie[3], qui mourut en 1808, professeur de philosophie à Aberdeen. Leurs ouvrages sont au niveau des connaissances de leur tems.

Nous arrivons à l'époque de 1795, ou furent instituées en France les écoles centrales, remplacées bientôt par les écoles de l'Université impé-

[1] *Versuch einer... Vernunftlehre, oder Philosophische, and allgemeine Sprachlehre, von J.-W. Meiner, Leipzig*, 1781, in-8°.

[2] *A. F. Bernhardi's Sprachlehre*, in-8°. Berlin, 1785, deuxième édition; Berlin, 1803, in-8°, 2 vol. L'auteur en a donné lui-même un abrégé, *A.-F. Bernhardi's anfange grunds der Sprach Wissenchaff.* Berlin, 1805, 1 vol.

[3] *James Beattie, Theory of Language*, in-8°, 1 vol. en deux parties, Londres, 1788. Il a paru à Gottingue, en 1790, en 3 vol. in-8°, une version allemande des œuvres de Beattie, par Grosse.

riale, devenue royale comme tout le reste, en 1814.

Dans les écoles centrales, une chaire de grammaire générale fut substituée, par la loi, aux anciennes chaires de logique et de métaphysique; et cette innovation, heureuse à divers égards, nous a procuré de bons ouvrages de grammaire générale. Ils se trouvent indiqués parmi les suivans, dont il me reste à rendre compte, et dont je parlerai avec d'autant plus de réserve, que beaucoup de leurs auteurs sont vivans.

La Grammaire Générale Analytique, distribuée en différens Mémoires, par Urbain Domergue, Paris, 1793, in-8°, un volume, est un ouvrage estimé et réimprimé plusieurs fois.

En cette même année 1798, parut à Londres, en deux volumes in-8°. La deuxième édition des *Paroles Volantes*, ou du *Traité de l'Emploi des Mots, par extension d'un mot à l'autre* (Ἔπεα πτερόεντα, *or the Diversions of Parley*), par le célèbre John Horntooke. C'est un livre très-digne d'être étudié et médité. Il convient d'y joindre *Philosophical Essays, by Dugald Stewart*, Edimbourg, 1810, in-4°, un vol., où l'on trouvera solidement refutées certaines exagérations contraires à la vraie philosophie, à la morale, à la religion, et que Horntooke semble avoir voulu fonder sur quelques-unes de ses recherches léxicologiques.

On connaît les *Élémens de Grammaire Générale appliqués à la Langue Française*, par R. A. Si-

card, Paris, an VII, in-8°, deux volumes. L'auteur en a publié, en l'an X ou en 1801, une seconde édition très-augmentée. Cet ouvrage est approprié à l'instruction chrétienne et à celle des sourds et muets.

J'ai souvent cité dans mes notes, avec les justes éloges qu'il mérite, le livre des *Principes de la Grammaire Générale*, par le célèbre Sylvestre de Sacy, Paris, 1799, in-12. Ce volume, aussitôt qu'il parut, fut traduit en langue danoise, par M. Lang Nissen, professeur de langue grecque à Copenhague. L'auteur en a donné lui-même une seconde édition, corrigée et augmentée, Paris, an XII ou 1803[1]. M. le professeur Vater en a publié une version allemande avec des notes, Halle, 1804, in-8°.

Ceux qui se plaisent aux recherches de philosophie concernant le langage, ont lu ou liront avec intérêt et avec fruit celles de M. De Gérando, intitulées: *Des Signes et de l'Art de Penser considérés dans leurs rapports mutuels*, Paris, 1800, in-8°, quatre volumes.

Grammaire générale, adoptée par l'Institut; par A. Cros, Paris, 1800, in-12, un volume. Je n'ai pu m'en procurer la lecture.

L'ouvrage suivant, très en vogue pour l'étude de la langue française, est encore estimé pour la

[1] La troisième édition vient de paraître à Paris, 1815, chez Belin et Nicolle, in-12, 304 pages. Il n'y a été fait qu'un très-petit nombre de changemens, qui n'ont pour objet qu'une plus grande clarté, une plus grande correction de style.

partie qui se rapporte à la grammaire générale : *Art de Parler et d'Écrire correctement la langue Française*, ou *Grammaire Raisonnée à l'usage des Étudians ;* par de Levisac. Londres et Paris, 1801, in-8°, 2 vol.

Dans cette année 1801, M. Vater, que je viens de citer, digne continuateur du *Mithridate* d'Adelung, enfin le même qui a donné, en allemand, de savantes grammaires hébraïque, chaldaïque, arabe, syriaque, russe, fit paraître un essai de grammaire générale *Versuch einer allgemeinen Sprachlehre, mit einer Einleitung über den Begriff und Ursprung der Sprache, undeinen Anhange über die Anwendung der allgemeinen Sprachlehre, auf die Grammatik einzelner Sprachen und, auf Pasigraphie*, in-8°, un volume. Il a refondu et abrégé cet ouvrage, et l'a redonné sous ce titre : *Lehrbuch der allgemeinen Grammatik mit Vergleichung alter under neuerer Sprachen, entworfen von Johann Severin Vater.* Halle, 1805, in-12, un volume. C'est un petit manuel qui renferme en peu de mots la substance de bien des volumes. Le même auteur nous a donné, en 1815, un catalogue des langues de l'univers, qui fait suite aux trois tomes du *Mithridate*[1].

[1] *Linguarum totius orbis Index Alphabeticus, quarum grammaticæ, lexica, collectiones vocabulorum recensentur, patria significatur, historia adumbratur.* 1 vol. in-8°, Berolini, 1805, en latin et en allemand.

Les Élémens de la Langue Russe, par M. Maudru, Paris, an x (1802), in-8°, contiennent, dans l'introduction, un abrégé de grammaire générale.

Grammaire Philosophique, ou *la Logique, la Métaphysique et la Grammaire réunies;* par Dieudonné Thiébault, Paris, 1802, in-8°, 2 volumes. Ouvrage quelquefois inexact, souvent diffus, mais que je trouve d'une grande utilité.

On s'accorde à reconnaître un mérite distingué dans la grammaire de M. le comte de Tracy, publiée à Paris, en 1803, et faisant le second tome de l'Idéologie, par le même auteur. C'est moins, a-t-on dit, un traité de grammaire générale, qu'un cours d'idéologie appliqué à la théorie des langues. Est-ce là un blâme? non, sans doute; ce doit être une louange; elle est méritée. Il est vrai que M. de Tracy ne prétend pas se montrer toujours un philologue profondément érudit. Mais il faut reconnaître qu'il est un raisonneur d'une grande habileté. Il donne, même sur la grammaire, des aperçus fort exacts, et qui ne sont qu'à lui. Au surplus, c'est un bel ouvrage philosophique. Cette idéologie ou traité de l'entendement humain, qui nous prouve, tome premier, que le travail de notre intelligence se réduit à former des jugemens, consistant à voir qu'une idée en comprend ou renferme une autre; tome deuxième, que tous les actes de la parole, tous nos discours se réduisent à des propositions qui expriment seulement

qu'une idée en comprend une autre ; et tome troisième, que tous nos raisonnemens consistent à voir qu'un premier attribut en renferme un second, le second, un troisième ; le troisième, un quatrième ; et ainsi de suite : ensorte que le premier sujet renferme le dernier attribut qui appartient à la dernière conclusion. Nous regrettons d'apprendre, dans le tome quatrième, qu'il renonce à publier ses idées sur *l'organisation de la société et sur l'instruction de la Jeunesse*.

Tableau analytique de la Grammaire générale, appliquée aux langues savantes; par J. Verdier, Paris, 1803, in-12, un volume. *Art d'étudier et d'enseigner les Langues Française et Latine,* contenant, 1° l'histoire de ces deux langues ; 2° les premiers principes de la grammaire générale, du mot, de la phrase et du discours grammatical ; 3° les systèmes analytiques de leurs mots ; 4° les cours et les méthodes de leurs études ; par le même, Paris, an XII (1804), in-12, un volume. Il y a dans ces deux ouvrages des erreurs de doctrine ; il y a aussi bien des fautes de style, comme on peut le présumer d'après le seul titre du second. Mais on y trouve en ordre beaucoup d'idées justes, dont quelques-unes sont particulières à l'auteur. Nous croyons devoir citer ce fragment de la préface de l'*Art d'étudier et d'enseigner les Langues,* etc. « La grammaire a pour objet de former les mots ; de les classer, selon leurs espèces » et leur variétés ; d'exprimer les idées par des

» phrases ; de manifester les notions par des dis-
» cours ; de graver les matériaux d'une langue ou
» son dictionnaire dans l'entendement ; enfin, de
» montrer la théorie et la pratique grammaticale
» par des méthodes analytiques et simétriques. »

Voici un livre de grammaire générale moins connu qu'il ne mérite de l'être ; il est intéressant et original jusque dans ses défauts : *Lettre sur la possibilité de faire de la Grammaire un Art-Science, aussi certain dans ses principes, aussi rigoureux dans ses démonstrations que les arts-sciences physico-mathématiques,* écrite à J. B. Lemercier, instituteur. Paris, 1806, in-8°, un volume de 418 pages. Cette production singulière vient évidemment d'un homme très-versé dans les mathématiques, et en même tems d'un philologue de beaucoup d'esprit et de jugement. La hardiesse de sa critique, son penchant à la satire, son style tranchant, un peu sauvage et quelquefois trivial, la nouveauté, la singularité de sa nomenclature, ont dû déplaire à bien des lecteurs. Ses vues profondes sur le perfectionnement du langage, ses pensées vraies et lumineuses, ses expressions vives et pittoresques, son érudition exacte et peu commune et sobrement employée, pourraient balancer de grands défauts. Ses réflexions sur la haute et basse latinité des écoles, etc. ; sa colère si plaisante et sa prophétie, malheureusement trop vérifiée, concernant ce qu'il appelle les *éteignoirs de Lhomond*, méritent encore d'autant plus d'in-

térêt, que les autorités compétentes y ont eu moins d'égard. L'éditeur ou peut-être l'auteur, M. Lemercier, s'avoue possesseur de la première partie de cette lettre, qui est un traité des élémens de la parole et de l'écriture. Il est à souhaiter qu'il veuille bien le rendre public.

Cours Théorique et Pratique de la Langue Française, par Pierre-Antoine Lemare, Paris, 1807, format in-4°, oblong, volume premier de 340 pages; volume deuxième de 82 pages. Ce livre est en tableaux synoptiques et raisonnés. On y trouve, sur des points de grammaire générale, des opinions particulières de l'auteur, dignes, au moins, d'être examinées.

Hensel's allgemeine Sprachlehre, mit Tabeller. Leipzig, 1807, in-8°, un volume.

M. Kinker, membre de l'institut de Hollande, seconde classe, a entièrement achevé, dès 1812, une introduction à la science du langage, ou une grammaire générale, qui semble d'un grand intérêt; j'ignore si elle est publiée. Voyez le *Mercure Étranger*, Paris, 1814, tome III, page 180. M. Ayel Silverstope, membre de l'Académie des Sciences de Stockholm, a publié depuis peu un ouvrage du même genre, en langue suédoise intitulé : *Développement Nouveau des Principes fondamentaux de la Grammaire Générale*. Voyez *ibidem*, page 432. Je n'ai pas lu cet ouvrage; j'en ai ouï parler avec éloge.

Grammaire Générale Synthétique, ou *Dévelop-*

pement des Principes Généraux des Langues, dans leur origine, leurs progrès et leur perfection, méthode nouvelle, etc., par C. Leber, Paris, 1808, in-8°, un volume.

Réflexions sur les Élémens du Discours; par Virard, in 8°, 75 pages. A Grenoble, sans date; mais je crois de 1810. C'est une vive critique de la nomenclature ordinaire des grammaires.

Grammaire Générale, par Augustin Fr. D'Estarac, président des écoles centrales des Hautes et Basses-Pyrénées, Paris, 1811, deux volumes in-8°. C'est un cours de grammaire pour les écoles françaises, en quatre parties; on y trouve 1°. un extrait d'idéologie ou de la formation des idées; 2° une grammaire générale; 3° une grammaire française; 4° l'art de raisonner. Le plan de l'auteur est bien conçu, et généralement bien exécuté.

Cours de Langue Française et de Langue Latine comparée, par M. Maugard, Paris, 1812, neuf volumes in-8°. Cet ouvrage est plein d'érudition et d'une saine philosophie grammaticale. Le tome premier, sous le titre de *Principes généraux*, appartient à la grammaire générale.

Parmi les ouvrages que j'ai cités, il en est un très-petit nombre où leurs auteurs ont affecté d'énoncer ou d'insinuer des doctrines irréligieuses, fort étrangères au sujet. Je ne peux les approuver; mais j'aime et je loue ce qui me paraît contenir des vérités, quelles que soient les erreurs que j'y

voie semées. De tout ce que je crois bon dans ces mélanges trop communs, je dis avec saint Augustin, *tuum est* (*illud enim aurum*), *Domine, ubicumque est;* et avec l'apôtre des nations : *Omnia probate, quod bonum est retinete.*

La conclusion qui sort de toutes mes recherches sur la grammaire générale, est celle-ci : les modernes ont infiniment surpassé les Grecs et les Romains dans la science des faits grammaticaux, et dans celle de la théorie du langage.

En voici, je crois, la raison : l'étude de l'entendement humain, autrement de la nature de nos idées et de leur formation, et l'étude des langues comparées, sont les deux ailes de la grammaire; ces deux études manquaient également aux anciens. Quand même ils eussent davantage cultivé la première, leur mépris, soi-disant patriotique, mais injuste et insensé pour les nations qu'ils appelaient barbares[1], les aurait seul empêchés de s'élever jusqu'à la grammaire générale. Au contraire, les modernes, éclairés par une métaphysique plus exacte, animés par la morale divine et toute fraternelle de l'Évangile, ont été plus sages et plus heureux dans la science des langues. Bacon leur indiqua les routes de la vraie philosophie ; MM. de Port-Royal, maîtres habiles dans beaucoup de langues mortes et vivantes, avaient recueilli des faits,

[1] Il est bon de rappeler que *barbare* signifie proprement *étranger*; c'est encore le sens de ce mot en sanscrit.

des matériaux pour la science, et ils montrèrent à les mettre en œuvre. Ils étaient portés sur les deux ailes que nous avons indiquées. Leurs successeurs les ont surpassés dans le dernier siècle et dans celui-ci, tant par la multitude des faits rassemblés, que par le perfectionnement de la théorie. Il reste encore beaucoup à faire pour achever l'édifice de la science grammaticale.

Je dois maintenant dire un mot de mon travail, comme éditeur.

J'ai respecté le texte avec scrupule, excepté à la page 173, édition de 1776, où il est, je crois, évident que la note est vraiment une portion du texte principal, et que j'ai dû l'y replacer; j'ai averti de ce changement. Partout j'aurais voulu conserver la pagination de l'édition originale; mais j'ai cédé, sur ce point, à l'opinion du libraire.

Dans la table et dans quelques titres des principales divisions de l'ouvrage, il s'est glissé des erreurs multipliées; j'ai tâché de les rectifier convenablement; il serait trop minutieux de donner là-dessus des détails. Que l'on compare cette table, si l'on veut en prendre la peine, dans la première édition et dans celle-ci.

Les notes font la critique de l'ouvrage et marquent les progrès de la science depuis les quarante ans derniers. Puissent-elles mériter l'honneur d'être critiquées à leur tour! J'aurais pu en ajouter d'autres; mais j'ai craint que l'on ne trouvât celles-ci encore trop nombreuses; et je sens com-

bien j'ai besoin d'indulgence pour ce que j'ai dit et pour ce que j'ai omis.

M. Abel Rémusat, médecin à Paris, ce jeune professeur, déjà si connu par ses étonnans progrès dans l'écriture, dans la langue et dans les sciences chinoises, et par d'utiles ouvrages, a bien voulu me fournir cinq notes curieuses, avec des corrections et augmentations pour la planche de Gébelin, relative aux caractères chinois.

NOTICE

DE L'OUVRAGE DE M. L'ÉVÊQUE ET SÉNATEUR GRÉGOIRE, INTITULÉ :

LITTÉRATURE DES NÈGRES.

1818.

On voulait bien convenir autrefois que les nègres sont des hommes, comme les blancs, comme les autres hommes de diverses couleurs. On reconnaissait qu'ils sont doués des mêmes facultés intellectuelles et morales; enfin, qu'ils ont les mêmes droits et les mêmes devoirs.

L'église catholique a toujours admis les noirs et les mulâtres aux sacremens, aux ordres ecclésiastiques, quelquefois même à l'épiscopat. Elle a béatifié, canonisé plusieurs nègres.

De même, les églises réformées en ont fait des pasteurs, des prédicateurs, des missionnaires.

Des universités leur ont conféré le doctorat; des tribunaux les ont admis à la plaidoirie; plusieurs gouvernemens en ont fait des généraux. La cour de Berlin a nommé un nègre conseiller-d'état; et c'était assurément l'un des plus habiles de tous ceux qu'elle a décorés de ce titre. Enfin, des nègres se sont distingués comme artistes, comme professeurs de langues anciennes et de langues modernes, de mathématiques et de philosophie rationnelle, et comme médecins. D'autres ont écrit des ouvrages estimés de littérature, en prose et en vers, des livres d'astronomie, etc. Enfin, Montesquieu accabla de sa raison et de son esprit les apologistes de l'esclavage des nègres.

Depuis trois siècles, cependant, par une inconséquence qui surprendrait, si l'inconséquence en tout n'était pas le vice des hommes, nous, blancs, nous achetons, nous vendons les noirs, nous les tenons esclaves, et nous les traitons souvent plus mal que des animaux de service. Nos propres enfans, les mulâtres et les gens de couleur, nous les tenons dans l'esclavage, ou s'il deviennent libres, nous les accablons de mépris, nous les privons des droits politiques, et, en grande partie, des droits naturels et des droits civils.

Nous vantions notre civilisation, nos lumières; et c'est alors, c'est vers la fin du dix-huitième siècle, que notre joug sur les noirs et sur les gens de

couleur s'est appesanti davantage, que notre raison aveugle a fait, au sujet des noirs, de grands pas rétrogrades, qu'enfin nous leur avons dit : « Vous n'êtes pas nos frères ; vous êtes nos esclaves par nature, une race inférieure, incapable de perfectionnement moral et de civilisation. » Ainsi, nous repoussions une vérité reconnue dans tous les âges, pour nous justifier à nous-mêmes nos barbaries ; ainsi, nous avons calomnié, dégradé nos victimes, pour en perpétuer l'immolation journalière.

Cette contagion d'erreur a séduit même des savans et des philantropes. On pourrait en nommer quelques-uns, qui ont appuyé trop légérement de leurs suffrages les sophismes de la cupidité. Nous citerons l'illustre président Jefferson, parce qu'il s'est courageusement rétracté dans une lettre au nègre Bannaker, astronome distingué en Amérique ; et parce qu'il a constamment provoqué la liberté des noirs, leur instruction et les autres moyens d'améliorer leur sort.

Des représailles, horribles sans doute, mais aussi des représailles provoquées par des excès non moins odieux, ont exalté l'orgueil et les préjugés de certains blancs, ont produit chez eux ce délire, s'il faut l'appeler par son nom, que l'on remarque avec peine dans quelques ouvrages des plus nouveaux, relatifs aux noirs.

Il fallait donc en revenir aux vérités premières ; il fallait montrer aux blancs du dix-neuvième siè-

cle, que les noirs sont des hommes; qu'ils savent réussir dans les arts manuels, dans les lettres, le commerce et les sciences; qu'ils sont capables, comme nous, de civilisation, de talens et de vertus.

C'est la thèse posée par M. G. dans cet ouvrage. Il la défend avec les armes qui lui sont dès long-tems familières, celles de la raison, de la religion, du sentiment et de l'érudition la plus étonnante. On aime à voir s'avancer dans cette noble carrière un membre distingué du sénat conservateur et de l'Institut national, un évêque illustre, un écrivain courageux, que rien n'a pu détacher des idées religieuses et libérales, qui s'est montré constamment le patron des opprimés.

Nous croyons devoir commencer cet extrait en mettant sous les yeux des personnes prévenues ce que l'auteur écrit lui-même à la page 281, et ce que l'intérêt et la passion méconnaissent trop souvent dans les conversations comme dans les pamphlets :

« De la part des planteurs, c'est une imposture » d'avoir confondu la question de l'émancipation » avec celle de la traite, d'avoir débité que les amis » des noirs voulaient un affranchissement subit et » général. Ceux-ci opinaient pour une marche pro- » gressive, qui opérât le bien sans secousse. Tel » était l'avis de l'auteur de cet ouvrage, lorsque, » dans un écrit adressé aux nègres et aux mulâtres » *libres*, il annonçait (et il annonce encore), qu'un

L'auteur appelle *nègres* tous les hommes dont la peau est noire d'origine, sans distinguer si la teinte noire est plus ou moins foncée, si les cheveux sont plus ou moins crépus, plus ou moins plats; si les traits du visage sont beaux ou laids, selon les idées de l'Europe : on sait que les naturalistes et les voyageurs, parlant même selon ces idées, s'accordent à dire que, sauf la couleur, il y a des noirs, de l'un et de l'autre sexe, éminemment beaux. Toutes ces notions sont justifiées par des raisonnemens et par des citations convaincantes.

Si tel anatomiste a cru trouver jusque dans le cerveau le principe de la couleur qui distingue les nègres, les autres conviennent que le cerveau est de la même couleur chez les noirs et chez les blancs.

S'il en est qui aperçoivent ce principe, ceux-ci dans la teinte plus foncée de la bile, ceux-là dans la couleur de la membrane réticulaire, beaucoup d'autres observateurs contestent la vérité de ces allégations.

Mais admettez celle qui vous plaira d'entre ces trois hypothèses, vous aurez reculé la difficulté; vous ne l'aurez pas résolue. Quels que soient les principes de la couleur noire et ceux des autres variétés du genre humain, il faut toujours examiner si la cause primordiale de ces principes, et des effets qu'on veut expliquer, est, dans le climat, secondée par d'autres circonstances accidentelles. Or c'est là ce qu'enseignent les naturalistes, ce que

soutiennent Buffon, Camper, Bonn, Zimmermann, Blumenbach, Chardel, qui a traduit en Français l'ouvrage de Blumenbach, *De Varietate Generis Humani;* Stanhope-Smith, Imlay, Cuvier, Gall, Meiners, Osiander, Lacépède, etc., etc. (*Voyez* pages 16 et 23 de l'ouvrage de M. G.)

Aussi, en Guinée, non-seulement les hommes, mais les chiens, les oiseaux, surtout les gallinacées, sont noirs, pendant que les animaux sont blancs sur les bords des mers glaciales.

Les descendans des Portugais établis au Congo, et sur d'autres points de l'Afrique, sont devenus nègres.

Chez les nègres même, les parties moins exposées au soleil, comme les entre-doigts et la plante des pieds, ne sont que blafardes.

Les esclaves noirs, lorsqu'ils sont bien nourris, bien soignés, subissent dans leurs traits et leur physionomie une changement visible, en même tems qu'ils gagnent au moral.

Enfin, il est assez connu qu'une maladie [1] rend les blancs tout-à-faits noirs, et donne aux nègres la couleur blanche.

D'après ces faits, et d'autres encore, l'auteur ayant prouvé que la couleur n'est qu'un accident chez les nègres, examine, dès le premier chapitre,

[1] Il faut remarquer aussi, que, selon Valentin et d'autres observateurs, les nègres-blancs de l'île de Java, qu'on appelle *Kakerlaques*, ne sont point des malades, et qu'ils naissent de père et mère nègres, bien portans.

les prétendues preuves de dégénération et d'amélioration intellectuelle, tirées, soit du volume, soit des protubérances du cerveau, soit de la grandeur de ce qu'on appelle l'angle facial. Mais les phénomènes de dégénération ou d'amélioration, réelle ou imaginaire, des races, n'attaquent point le fait de l'unité de la famille humaine; et, de l'aveu des auteurs, ces phénomènes quelconques ne détruisent point chez les hommes cette mesure d'intelligence et de volonté qui suffit à la moralité, à la civilisation et même aux talens.

Passant à ce qui regarde le caractère moral des nègres, les preuves pour le justifier ou pour l'excuser, quand il en a besoin, se présentent en foule sous la main de l'auteur; il les expose avec franchise, avec discernement, avec énergie. Il en prend occasion de réfuter, chapitre 2, les objections principales des partisans de la traite et de l'esclavage; mais nous ne devons pas le suivre dans cet épisode.

Parmi les traits signalés qu'il a recueillis d'amour du travail, de tendresse paternelle, conjugale, filiale, de bonté, d'amitié, de générosité et de dévoûment, nous citerons les suivans :

Adanson, qui visita le Sénégal en 1754, et qui en parle comme d'un Élisée, trouva les nègres d'un excellent caractère. Leur aimable simplicité me rappelait, dit-il, l'état des hommes à la naissance du monde.

Un nègre avait gagné de quoi se racheter, il préféra racheter sa mère.

Frappez-moi, disait un autre à son maître, *mais ne maudissez pas ma mère.*

Un blanc battait son père en présence d'un nègre; ce nègre emmena vite l'enfant de ce fils dénaturé, de peur, disait-il, que cet enfant n'apprît à imiter un jour son père.

Un nègre avait tué un blanc; un homme, accusé de ce crime, allait subir la mort. Le vrai meurtrier va se dénoncer lui-même à la justice; il ne pouvait, disait-il, supporter le premier homicide, et encore moins l'idée du second.

Pour être libre, un esclave avait fui dans les bois. Il apprend que son maître est en jugement pour assassinat; il accourt, se déclare le coupable, donne des preuves qui paraissaient concluantes, et subit la mort pour sauver le vrai criminel.

Ducolombier, propriétaire dans les colonies, avait affranchi l'un de ses nègres; il perdit ensuite toute sa fortune. L'affranchi vint à son secours, vendit tout ce qu'il avait pour nourrir son ancien maître; cette ressource épuisée, il le nourrit de son travail journalier. La maladie vient frapper à-la-fois l'un et l'autre; le nègre ne veut s'occuper de sa santé, que lorsque Ducolombier sera guéri. Ce bon Africain succombe de fatigue, en 1776; mais, en mourant, il dispose du peu qui lui restait encore, en faveur de Ducolombier.

Plusieurs nègres fugitifs avaient été condamnés à perdre la vie. On offre la grâce à l'un d'eux, à condition qu'il sera l'exécuteur. Il refuse; il aime

mieux mourir. Le maître nomme un de ses esclaves pour le remplacer : *Attendez que je me prépare.....* Il se retire dans la case, prend une hache, s'abat le poing, revient au maître, et lui dit: *Exige maintenant que je sois le bourreau de mes camarades !*

La charité compatissante des négresses et des mulâtresses est assez reconnue. Le célèbre voyageur Mungo-Parck en fournit dans sa personne un trait bien touchant. A la suite d'un orage, il allait périr de besoin au milieu de l'Afrique; une négresse le recueillit, et pour le fêter, elle rassembla des femmes de sa famille, qui passèrent une partie de la nuit à filer du coton, en improvisant des chansons. Il fut le sujet d'une de ces chansons qu'il a publiée dans le recueil de ses voyages, page 180. La voici : « Les vents mugissaient, et » la pluie tombait ; le pauvre homme blanc, accablé de fatigue, vient s'asseoir sous notre arbre. » Il n'a pas de mère pour lui apporter du lait; il » n'a pas de femme pour moudre son grain. » On chantait en chœur : « Plaignons, plaignons le pau» vre homme blanc, il n'a pas de mère pour lui » apporter du lait; il n'a pas de femme pour mou» dre son grain. »

Sont-ce donc là des barbares, des stupides, des êtres si inférieurs, qu'on puisse les traiter comme des bêtes brutes? Étaient-ils sans quelques vertus, ces nègres que l'église catholique honore et fait honorer du nom de saints? Sont-ils des orang-ou-

tangs, ou des pongos, ceux qu'elle élève au sacerdoce, et quelquefois à l'épiscopat?

Nous invitons à lire dans l'ouvrage de M. G., la notice biographique du nègre *Angelo Soliman*, mort à Vienne, en 1796, où sa fille unique, feue Mme la baronne d'Heüchtersleben, a tenu un rang distingué. Cette notice est remarquable par l'instruction très-étendue et les autres qualités rares de ce nègre, par la haute considération qu'il avait su obtenir et mériter.

Il ne manque rien aux preuves de l'auteur sur la grande aptitude des noirs aux arts manuels et aux professions soit industrielles, soit mercantiles, et à leur honorable succès dans tous ces genres.

Quant à ce qui regarde la formation et le perfectionnement des sociétés civiles, M. G. en a recueilli des exemples si nombreux, si caractérisés, si bien attestés, qu'il ne sera plus permis de répéter que les nègres sont incapables de civilisation.

Sans doute la civilisation est dans l'enfance ou dans sa corruption, par exemple, au royaume de Juida, où les vaines cérémonies, les complimens d'étiquette, les formules mensongères, les génuflexions dégradantes sont prodigués et compliqués, ainsi qu'à la Chine ou au royaume de Candi. Sans doute elle est presque nulle dans ces états où le prince réunit tous les pouvoirs et juge toutes les causes; dans ceux où l'on ne parle au roitelet qu'à travers une sarbacane; où, quand il a dîné, on

proclame que les autres potentats peuvent dîner à leur tour.

Mais elle est assez régulière en beaucoup de régions de l'Afrique, où sont, avec un culte civil, des villes, des marchés, des écoles, des autorités constituées, des monarchies et des républiques, et même des monarchies où l'exercice du pouvoir est modéré tellement par les chefs des tribus, que ce sont eux qui décident de la paix ou de la guerre. On y voit même des états où la culture des arts et des sciences est en vigueur.

Et pourquoi les noirs seraient-ils étrangers aux beaux arts, aux lettres et aux sciences? N'est-ce pas à leur race que nous devons une portion quelconque de ce précieux héritage?

Les Égyptiens, si justement célèbres par les arts et les sciences, les ont, en partie, du moins, transmis à la Grèce, d'où la communication s'en est faite au reste de l'Europe. Nous en sommes donc nous-mêmes redevables à cette race noire, que nous méprisons et opprimons, comme destinée, par l'auteur même de la nature, à une brutale stupidité.

MM. de Volney et Gregory, d'autres encore, ont tiré nettement cette conclusion.

Elle est assez justifiée par ce fait que les anciens Egyptiens étaient nègres, autrement, qu'ils avaient la peau noire et les cheveux crépus. C'est Hérodote qui l'atteste, Hérodote dont la véracité est maintenant si bien constatée.

Aussi Blumenbach a remarqué ce qui distingue la race nègre dans des crânes de momie d'Égypte ; la *Mumiographie* du P. Paulin de Saint-Barthélemy[1] nous fait voir les traits nègres dans des monumens nationaux de l'Égypte, et les Égyptiens provenant des *Éthiopiens* de l'Asie et de ceux de l'Afrique, c'est-à-dire des nègres africains et des nègres de l'Inde. Enfin, les Coptes d'aujourd'hui, descendans des anciens Égyptiens, puisqu'ils en conservent la langue[2], caractère d'origine le plus certain, ont encore le teint enfumé, le visage bouffi, les lèvres grosses, le nez écrasé, une vraie figure de mulâtre, comme dit M. de Volney.

Voilà ce qui devrait donner à penser aux aveugles contempteurs des noirs.

D'autres exemples de l'aptitude des noirs aux arts et aux sciences, également rassemblés par l'auteur, ne laissent rien à désirer.

Lui-même a vu, près de Londres, une école florissante de vingt et un noirs; il a été témoin de leurs progrès, en tout semblables à ceux des enfans européens.

La même expérience a été faite avec le même

[1] *Mumiographia musei obiciani exarata*, *à P. Paulino à S. Bartholom.*, etc. Patavii, 1791, in-4°, 1 vol. de 65 pages.

[2] Voyez *Recherches Critiques et Historiques sur la Langue et la Littérature de l'Égypte*, par E. Quatremère. Paris, 1808, in-8° ; et la Notice de cet ouvrage, par M. de Sacy, dans le *Magasin Encyclopédique*, par A.-L. Millin, 1808, vol. d'août.

succès, à Paris, au collége de la Marche, sous les yeux de l'auteur et de plusieurs autres membres de l'institut national.

Elle a été répétée avec les mêmes résultats dans la ville de Boston, par le consul de France Giraud, sur une école de quatre cents noirs.

Wadstrom, écrivain anglais, et l'ex-consul américain Skipwith, prétendent avoir remarqué chez les enfans noirs plus de dispositions pour les sciences, que chez les blancs.

Cependant les nègres ont produit des peintres et des musiciens, des poètes, des avocats, des professeurs, des prédicateurs, des médecins, des géographes, des astronomes, etc. M. G. donne ici des notices détaillées.

« Lorsqu'en 1787, dit-il, Toderini publia trois » volumes sur la littérature des Turcs, beaucoup » de personnes doutaient qu'ils en eussent une, et » furent étonnées d'apprendre que Constantinople » a treize bibliothèques publiques. La surprise sera- » t-elle moindre à l'annonce des ouvrages littérai- » res composés par des nègres et par des mulâtres? »

Les écrivains nègres sont plus nombreux que les mulâtres, et ont en général montré plus de zèle contre la traite et l'esclavage.

L'auteur cite six écrivains mulâtres et dix nègres, sans compter *La Cruz Bagay*, nègre ou sang-mêlé, on ne sait lequel, auteur d'une bonne carte des îles Philippines. Les mulâtres sont : Castaing qui a montré des talens pour la poésie, ses

pièces ornent divers recueils; Milscent et Barbaud Royer; Boisrond, dont M. G. n'indique pas les ouvrages; Geoffroi Lislet, qui fut associé correspondant de l'académie des sciences de Paris, et qui ne l'est pas de l'institut; enfin, Jules Raymond, qui fut associé de l'institut, et publia nombre d'écrits sur les troubles de Saint-Domingue et sur les droits des sang-mêlés.

Voici les dix écrivains nègres : M. G. indique leur ouvrages, et il en donne des extraits ou des morceaux intéressans; il n'oublie pas non plus d'observer que le célèbre Lokman qui est, dit-on, l'Ésope des Grecs, était un Ethiopien, un nègre, un esclave.

1° *Amo*, docteur de l'université de Wittemberg en 1733, et conseiller du roi de Prusse, auteur de savantes dissertations sur des questions de philosophie et de droit; versé dans l'astronomie, et qui parlait le latin, le grec, l'hébreu, le français, l'allemand, le hollandais.

2° L'astronome américain *Bannaker*, dont il est parlé ci-devant.

3° *Othello*, qui publia en 1788, à Baltimore, un *Essai contre l'Esclavage des Nègres*. Très-peu d'ouvrages, dit M. G., sont comparables à celui d'Othello, pour la force des raisonnemens et l'éloquence du style.

4° *Cugoano*. Il a publié, en anglais, vers la fin du siècle dernier, ses *Réflexions sur la Traite et*

l'Esclavage des Nègres, ouvrage dont nous avons une traduction française.

5° *Capitein*, fort instruit dans les langues, gradué, poète latin, théologien, prédicateur, missionnaire calviniste en Guinée. Il eut la bassesse, pour complaire sans doute à des vendeurs et acheteurs d'hommes, de composer et de publier à Leyde, en 1742, une thèse latine où il soutint que l'esclavage ne répugne pas à la liberté évangélique, malgré ces beaux textes de Saint-Paul : *Si vous pouvez être libres, soyez-le préférablement*..... *Vous avez été rachetés, n'allez pas vous rendre esclaves*. Cet ouvrage, riche de citations, mais très-pauvre de logique, flattait l'erreur et le vice; il a eu quatre éditions, sans compter une version hollandaise. On a encore un volume in-4° de sermons en hollandais, publiés par Capitein.

6° *Williams*, professeur de langue latine et de mathématiques à la Jamaïque, connu par des pièces de poésie en langue latine; mort vers 1774.

7° *Vassa*, né dans le Benin en 1754, auteur des *Mémoires de sa Vie*, en anglais, ouvrage philosophique et moral, entremêlé de vers, réimprimé dans les deux mondes, et à la neuvième édition en 1794. Un fils de Vassa est à Londres sous-bibliothécaire du chevalier Banks, et secrétaire du comité de vaccine.

8° *Sancho*, mort à Londres en 1780, a laissé, en anglais, des lettres bien pensées, bien écrites,

et dont il y a eu deux éditions, avec sa vie et son portrait.

9° *Phillis Wheathley*, négresse transportée à Boston. Elle publia en 1772, à l'âge de dix-neuf ans, un recueil de poésies anglaises, réimprimé plusieurs fois en Amérique et en Angleterre. Son mari était nègre aussi, et avocat célèbre, connu sous le nom de docteur Peter.

A coup sûr, il serait bien aisé à notre auteur d'augmenter cette liste, et de nous enrichir en ce genre des notices les plus piquantes, si les communications étaient libres, surtout avec l'Amérique, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal; nous osons l'inviter à s'acquitter de cette noble tâche.

M. G., calomnié plus d'une fois pour avoir fait le bien avec chaleur, selon son caractère, a prévu qu'il pourrait l'être encore pour ce nouvel écrit en faveur des noirs. Il en serait vengé sans doute par les suffrages des hommes éclairés et impartiaux; mais des pensées plus hautes animent son courage : il les exprime d'une manière touchante à la fin de la dédicace dont nous avons parlé. Ce morceau terminera notre analyse.

« Philantropes! personne n'est juste ni bon impunément : entre le vice et la vertu, la guerre commencée à la naissance des temps, ne finira qu'avec eux. Dévorés du besoin de nuire, les pervers sont toujours armés contre quiconque ose révéler leurs forfaits, et trouver mal qu'ils tourmentent l'espèce humaine. A leurs coupables tentatives

opposons, s'il se peut, un mur d'airain, mais vengeons-nous d'eux par des bienfaits : hâtons-nous; la vie est si longue pour faire le mal, si courte pour opérer le bien! Cette terre se dérobe sous nos pas, nous allons quitter la scène du monde. La dépravation contemporaine charrie vers la postérité tous les élémens du crime et de l'esclavage: cependant, parmi ceux qui s'agiteront ici-bas, lorsque nous dormirons dans le tombeau, quelques hommes de bien, échappés à la contagion, seront suscités par la Providence; léguons-leur la tâche honorable de défendre la liberté et le malheur. Du sein de l'éternité, nous applaudirons à leurs efforts, et sans doute, il les bénira, ce père commun qui, dans les hommes, quelle que soit leur couleur, reconnaît son ouvrage, et les aime comme ses enfans. »

L'auteur a trop négligemment employé le mot *discrépance* pour *différence* (de chevelure), et le mot *missionné* comme participe d'un verbe *missionner*. Ces deux mots appartiennent, selon nous, à un mauvais néologisme; ils doivent disparaître dans une nouvelle édition. *Sunt pulchro in corpore nævi.*

NOTICE

CONCERNANT CHRISTOPHE COLOMB.

On répétera dans tous les âges ce que le roi d'Espagne Ferdinand, dit le *Catholique*, fit graver sur le tombeau de Christophe Colomb, lorsqu'il perdit ce grand homme : COLOMB A DONNÉ UN NOUVEAU MONDE [1]; et nous suivrons peut-être, en Europe, l'exemple qui gagne en Amérique, de nommer *Colombia* le pays désigné maintenant par le prénom de cet *Americo Vespucci*, qui fut sans doute un pilote habile, mais qui n'eut pas l'avantage de découvrir l'Amérique, ni même l'honneur de commander un seul navire.

Si Colomb n'eût été qu'un aventurier, cherchant au hasard, découvrant par bonheur des terres inconnues, pour en faire la proie d'un maître et la sienne propre, il mériterait peu, sans doute, les

[1] A CASTILLA Y A LEON
NUEVO MUNDO DIO COLON.

Les Italiens retranchent les voyelles finales, ou en atténuent la prononciation. Pour écrire comme on parle, Colombo signa *Colomb*. On retranchait encore le *b*, par euphonie; ensuite on prononçait *m* comme *n*. Ainsi, l'auteur de l'épitaphe put mettre *Colon*, pour rimer avec *Léon*.

beaux vers que le Tasse[1] écrivit à sa louange dans la *Jérusalem Délivrée ;* il ne serait pas digne du rare honneur de tant de poèmes épiques, composés po[illegible] sa gloire, en tant de langues différentes[2]; et l'on peut présumer que les auteurs de la collection très-curieuse dont je vais rendre compte, eussent fait, sur un autre sujet, un plus honorable emploi de leurs talens et de leurs veilles.

Mais Colomb, au milieu des ténèbres du quinzième siècle, fut déjà savant dans l'astronomie et la navigation ; il observa dès-lors la déclinaison de l'aiguille aimantée ; il inventa le Nouveau-Monde avant de le chercher ; la découverte qu'il en fit est le plus grand événement des tems modernes. Il déploya dans son magnifique projet une profondeur d'esprit, une fermeté de caractère, une prudence, un courage, une activité admirables ; et ce qui vaut encore mieux que des avantages si brillans,

[1] *Gierus. lib. Cant. XV, st.* 29 *et seq.*

[2] 1° *La Colombiade*, en vers latins, par Lorenzo Gambara.

2° *Colombus, carmen epicum*, publié à Rome, en 1715, par le jésuite Uberto Carrara, en douze livres.

3° *Il Mondo-Nuovo, poema di Th. Stigliani.*

4° *La Colombiade*, par Mme du Boccage.

5° *The Colombiad*, par M. Joël Barlow, à Philadelphie, 1807. Il y a au moins une autre édition postérieure.

6° *L'Océanide*, par M. Baggesen, poète danois. Je ne le connais que par ce qui en est cité dans la Notice de *la Colombiade*, de M. Barlow, imprimée dans le *Magasin Encyclopédique* de M. Millin, mai 1809.

On cite encore le Madoc de Southey ; *et dell' Occano di Alessandro Tassoni*, dont il n'existe que le premier chant et un fragment du second. Ce serait un beau service rendu à la littérature qu'une édition portative du recueil de tous ces ouvrages, avec des traductions françaises.

il eut des vertus et de la religion, au milieu de tous les scandales des pontifes et des rois, des grands et de la multitude. Sans doute, il faut bien que l'histoire impartiale en convienne; il méconnut le droit des nations, comme ont fait les héros du vulgaire. Comme eux il ambitionna pour lui, pour les siens, les richesses, l'autorité, les honneurs et cette renommée qui n'est gloire qu'autant qu'elle célèbre la justice et la vérité. Mais sa probité privée ne fut pas douteuse; mais, comme homme public, il montra de l'humanité, de la modération, de l'indulgence et de la générosité; on ne lui reprocha ni perfidie, ni basse flatterie, ni cruauté, ni rapine.

On s'est demandé quel lieu de l'Italie eut l'honneur de voir naître cet homme extraordinaire. L'erreur commune, appuyée sur une ancienne tradition équivoque, sur le consentement de la plupart des historiens, sur les titres que la critique n'avait point assez examinés, nous présentait Colomb comme natif de la ville de Gênes, et sorti d'une famille génoise :

.... *Vulgata per orbem*
Fabula pro verâ decepit sæcula causâ.
LUCAN.

C'est ainsi que s'expriment MM. Napione et Priocca, deux Piémontais, deux hommes de lettres, deux anciens administrateurs distingués; ils paraissent prouver 1° jusqu'au dernier degré d'évidence, que le père et les aïeux, et la plupart des proches

parens de Colomb, naquirent à Cuccaro, dans le Montferrat, annexe du Piémont; ils réfutent avec avantage la tradition vacillante qui indique la naissance de Colomb, tantôt à Gênes, tantôt à Savone, ou à Cogoreo, ou à Nervi, ou dans quelque autre lieu obscur du pays génois; tantôt enfin à Pradello, dans l'ancien duché de Plaisance; 2° s'ils ne démontrent pas, du moins ils rendent extrêmement probable, qu'il naquit à Cuccaro, au sein de sa famille.

M. Galeani Napione, qui fut intendant des finances du Piémont, pour le roi de Sardaigne, littérateur connu, même hors de l'Italie, par plusieurs ouvrages de goût et d'érudition [1], étant devenu possesseur de papiers authentiques, concernant un procès célèbre, jugé en Espagne, vers la fin du seizième siècle, entre les prétendans au majorat institué par Christophe Colomb, trouva dans ces pièces des preuves irréfragables de la vraie patrie de ce grand homme dans le Montferrat; il les rassembla dans une dissertation insérée parmi les Mémoires de l'Académie de Turin, volume de 1805.

Ensuite, un ami de M. Napione, M. de Priocca, ex-ministre des affaires étrangères sous les deux derniers rois de Sardaigne, s'occupa du même point d'histoire, dans une correspondance épisto-

[1] Deux traductions en italien, l'une des *Tusculanes* de Cicéron, et l'autre de la *Vie d'Agricola*, toutes deux imprimées à Pise plusieurs fois; et un savant livre intitulé : *Dell' uso e de pregi della lingua italiana*, in-8°, 1 vol.

laire avec cet auteur; et c'est lui qui a publié, dans le volume que nous examinons ici, une nouvelle édition de cette Dissertation, avec une docte préface, des notes, des additions importantes de M. Napione; enfin, avec une lettre du même, concernant l'auteur de l'*Imitation*. Voilà ce qui compose un recueil en italien qui a pour titre : *Della Patria, etc.*, De la Patrie de Christophe Colomb, dissertation publiée dans les *Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences de Turin*, nouvelle édition, avec diverses additions et une dissertation épistolaire sur l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, à Florence, 1808, in-8°, 424 pages, avec un portrait de Christophe Colomb, d'après un ancien tableau existant, en 1808, chez M. *Fidèle-Guillaume Colombo* de Cuccaro.

La Dissertation est divisée par chapitres, au nombre de treize.

L'auteur commence par l'éloge de Colomb; il expose l'état de la querelle littéraire qui s'est élevée sur la patrie de cet illustre navigateur, l'origine et le résultat des papiers sur lesquels il fonde les deux assertions indiquées ci-dessus, p. 607.

Il traite ensuite des motifs qui doivent attirer l'attention sur son sujet, et de l'ancienne incertitude qui l'a si long-tems obscurci; il combat les prétentions des Génois; il explique bien comment la folle vanité qui méprisait, en Espagne, les professions laborieuses et mercantiles, induisit Colomb, sorti d'ancienne race de privilégiés, mais d'un père

fabricant de draps, à faire un mystère du lieu de sa naissance et du dernier état de sa famille. Il examine ce qu'en a dit, dans l'*Histoire de Colomb*, Ferdinand, son fils naturel, et prouve clairement que Christophe Colomb avait reçu une éducation lettrée.

De là il passe aux témoignages historiques sur la naissance de Colomb dans la famille et dans le fief des Colombo de Cuccaro.

Les auteurs qui rendent ces témoignages sont premièrement le jurisconsulte Sordi dans sa Consultation sur le majorat espagnol, accompagnée de l'arbre généalogique vérifié, reconnu au procès, le tout imprimé à Venise en 1589, et à Franfort en 1616; ensuite, le religieux Augustin *Fulgence* Alghisi, dans une Histoire manuscrite du Montferrat, où il cite les pièces du procès qui sont parvenues à M. Napione; un évêque de Saluces, François-Antoine della Chiesa, dans une Chronologie imprimée à Turin, 1645, et dans sa *Corona reale di Savoia;* Antoine de Herrera Tordesillas, dans son *Histoire Générale* en espagnol, in-fol., Madrid, 1601; Alfonse Lopez; Malabaila, dans le *Compendio Historiale della Cita d'Asti, Roma,* 1638; Donesmundi surtout, dans son *Historia Ecclesiastica di Mantova,* Mantova, 1616; enfin l'abbé Denina, dans ses *Révolutions d'Italie.*

Arrêtons-nous aux chapitres les plus importans, aux huitième, neuvième et dixième, où M. Napione rend compte du procès sur la succession au majorat de Christophe Colomb.

Notre habile administrateur ne dissimule point que les majorats sont ennemis de la prospérité commune ; il nous atteste que, loin de servir à perpétuer les familles, ils contribuent à les éteindre plus promptement, et il appuie cette doctrine trop méconnue par l'exemple même des descendans mâles du grand Christophe Colomb, qui, avec le majorat le plus magnifique et une alliance royale, dégénérèrent bientôt dans une fainéantise orgueilleuse, et s'éteignirent dès l'an 1578, tandis que leurs modestes collatéraux, les Colombo de Cuccaro, sans majorat, subsistent nombreux et dans un état honorable depuis six cents ans. Mais, sans le majorat espagnol du grand Christophe Colomb, il n'y eût point eu, pour savoir qui devait le recueillir, un grand procès, fruit ordinaire des tristes priviléges de ce genre, et, dans ce procès, n'eussent pas été éclaircis, justifiés par titres, par témoins, par confession en jugement, les faits concernant la famille et la patrie de Colomb. L'auteur en conclut qu'il n'y a chose si mauvaise qui n'amène avec soi quelque bien : *Tanto e vero non esservi cosa si cattiva, che non porti seco alcun bene.*

A la cour de Ferdinand et d'Isabelle, on traitait de folie le projet de Christophe Colomb. Le roi même sembla partager long-tems le mépris qu'on en faisait. Colomb se montra toujours fermement assuré de découvrir, de conquérir un nouveau monde, mais jamais inquiet sur les droits des peuples qui en seraient trouvés possesseurs. Il fut en-

chanté par les idées de gloire attachées à la plus brillante découverte, et la passion d'obtenir, dans son Monde, pour lui et pour ses héritiers, une vaste part de puissance et de richesses, tourmenta son ame. Il osa vouloir assurer cette part par un acte positif entre le gouvernement et lui. On vit alors le plus singulier contrat qui se puisse imaginer : d'une part, un individu qui promettait à son roi adoptif de lui donner un monde ; et, de l'autre, un roi qui promettait à cet étranger des vaisseaux pour en faire la recherche, et, en récompense, de le faire amiral héréditaire de l'Océan, vice-roi et gouverneur héréditaire des îles et du continent à découvrir, et de lui attribuer le dixième des revenus de ces pays en toute propriété, comme inventeur, avec le tiers comme amiral ; c'est-à-dire treize parts sur trente ; treize parts susceptibles d'accroissement indéfini. Par diplome royal, la découverte et l'acquisition de l'Amérique furent le sujet d'un acte de prêt à la grosse aventure ; et voyez ce qu'est aujourd'hui l'Amérique.

Colomb avait tout prévu, hormis peut-être le partage du lion et le néant des hérédités, des majorats et des empires de la terre. Il comptait beaucoup sur la loyauté espagnole, et ne fut pas trompé tout-à-fait dans son espoir. Lorsqu'il eut accompli sa promesse aventureuse, on lui tint parole quelque tems, à lui et à sa postérité.

Ses succès lui suscitèrent des envieux. On peut croire aussi que, dans des entreprises comme les

siennes, certains actes hors des règles communes lui avaient paru aussi nécessaires et légitimes, qu'ils semblèrent à d'autres peu excusables.

Le juste, le pieux Barthélemi de Las Casas, fut un de ses adversaires. Colomb fut dénoncé, arrêté, déporté, puis emprisonné en Espagne, et ce ne fut pas sans peine qu'il triompha de ses accusateurs.

Il avait obtenu du roi des lettres qui devaient lui garantir la jouissance héréditaire des revenus et des priviléges stipulés avant ses découvertes.

Des copies de ses diplomes existent encore dans les archives de l'ancienne république de Gênes, où Louis Oderico les déposa en 1670, où notre savant et illustre M. de Sacy les a vues en 1805.

Mais bientôt il se vit pressé d'échanger et de faire liquider ses droits pour une indemnité. Colomb osa s'y refuser ; et le roi Ferdinand n'ordonna point, malgré Colomb, cette liquidation contrariante, qui, à de certains égards, n'eût pas été sans excuse.

Christophe Colomb, devenu, après les rois, le plus riche possesseur du monde, et détenteur héréditaire, en titre, au moins, d'une partie considérable de la puissance publique espagnole, ne put se défendre de l'esprit ordinaire des privilégiés, et suivant l'allure commune, il ne vit rien de mieux à faire que de mettre en majorat ou fidéi-commis affecté à l'aîné des mâles de son nom et de sa famille, non-seulement ses grands titres et ses grandes

fonctions, mais aussi son immense fortune. Il en obtint la permission en 1497, et institua ce majorat par un testament de 1502 et par un codicille de 1505, année de son décès.

Son fils, très-proche allié à la maison de Portugal, son petit-fils et son arrière-petit-fils possédèrent, sans gloire personnelle, ce majorat ou ce qui le représentait.

Nous disons ce qui le représentait; car il est plus aisé de stipuler, de mériter, si l'on veut, et d'obtenir des priviléges pareils à ceux de Christophe Colomb, que de les conserver. Les rois, comme les peuples, ne se regardent pas comme liés irrévocablement par certaines concessions. Il fallut aux enfans de Christophe plaider contre Charles V, fort préconisé en style de rhétoricien, pour avoir bien voulu permettre qu'on plaidât. Ils durent se trouver heureux de consommer l'échange rejeté par leur père, et d'obtenir en indemnité la concession en fief de l'île de la Jamaïque, et vingt-quatre lieues carrées dans le continent américain, avec une rente annuelle de dix mille doubles pièces d'or. C'était encore une majorat d'une richesse unique. L'alliance avec la maison de Portugal dut être d'un grand poids dans le réglement et la remise d'une indemnité si exorbitante.

Les choses étaient dans cet état, lorsqu'en 1578, mourut sans enfans don Diègue, arrière-petit-fils du grand Colomb. Il avait pour plus proche parent mâle Alvaro de Portugal, fils d'une petite-fille de

notre immortel navigateur. Mais un Baldassare Colombo de Cuccaro, comme héritier du nom, lui disputa long-tems le majorat, prouvant, par titres et par enquêtes, que Christophe Colomb et lui descendaient des Colombo de Cuccaro, et que Dominico, père de Christophe, sorti de la famille privilégiée et pauvre de Cuccaro, était propriétaire, à ce titre, pour un dix-huitième, du fief de ce nom, lequel vaudrait peut-être jusqu'à 3,000 fr. de rente.

Il y avait encore, pour le majorat, une foule de prétendans. Le procès dura vingt années, soutenu à grands frais de toutes parts, avec une ardeur, une subtilité, un éclat, une constance, une profusion d'écritures et d'imprimés proportionnés à la grandeur de l'intérêt, aux richesses et au rang très-élevé de quelques-uns des contendans. Tous reconnurent pour père de Christophe Colomb, Dominico Colombo de Cuccaro, et cette descendance fut déclarée *véritable* par le tribunal, qui néanmoins adjugea le majorat à Nugnez, fils d'Alvaro de Portugal, comme descendant de l'instituant. Sur tous ces points, M. Napione et son éditeur sont entrés dans de grands détails qu'il faut lire dans l'ouvrage même.

Les chapitres onzième et douzième traitent de l'histoire de Colomb par Ferdinand son fils [1], et

[1] On n'a de cette histoire qu'une version italienne. L'original espagnol, envoyé en Italie, a disparu. C'est une perte pour l'histoire. La fidélité de la version est soupçonnée.

prouvent la conformité de cette histoire avec la généalogie constatée au procès. Ferdinand ignore le lieu précis de la naissance de son père; mais il assure qu'il était d'une famille noble. Le treizième et dernier discute les titres contraires, cités ou produits par des auteurs génois; on y voit, ou que ces titres sont supposés, ou qu'ils se concilient aisément avec cette même généalogie.

La première partie de ce volume finit par deux lettres qui assurent à Colomb la découverte du Nouveau-Monde, qu'Américo Vespuce n'a point revendiquée lui-même; mais qu'une erreur ancienne, et quelquefois une fausse critique, lui ont attribuée, sans qu'il paraisse avoir, par aucun artifice, accrédité cette méprise. Voilà encore des faits nouveaux très-bien développés ici par M. Napione.

Parmi une suite nombreuse de lettres et d'additions, concernant la patrie de Colomb, et qui forment, avec les divers monumens corrélatifs, la seconde partie du volume, nous remarquons et nous croyons devoir analyser la cinquième addition, où se trouvent rassemblées les grandes probabilités, au soutien de la naissance de Colomb à Cuccaro même.

1° Son père était co-seigneur du petit fief de Cuccaro, berceau de sa famille.

2° Deux auteurs anciens, Alghisi et Donesmundi, disent positivement que Christophe Colomb *naquit à Cuccaro*, tandis que les textes cités pour Gênes portent seulement qu'il était *Ligurien*,

expression équivoque, mais juste, puisqu'au quinzième siècle les marquis de Montferrat étaient souverains de la Ligurie, puisque Montferrat avait été originairement une dépendance de la Ligurie, et s'y trouvait encore uni à l'époque de la naissance de Colomb.

3° Un acte de 1443, produit dans le célèbre procès du majorat, prouve qu'en cette année même, six ans après la naissance de Colomb, Dominico son père résidait à Cuccaro.

4° Enfin, cinq témoins entendus dans l'enquête de Baldassare Colombo, supposent ou déclarent la naissance de Christophe à Cuccaro, disant qu'il avait, lui Christophe, quitté ce lieu, étant en basâge, *piccolo.* On trouve dans les autres additions, et en général dans tout cet ouvrage, des recherches historiques et littéraires, neuves et curieuses. Elles seraient d'un grand secours à celui qui voudrait écrire la vie de Christophe Colomb; beau sujet, bien digne d'une plume savante, d'un critique habile et d'un auteur versé dans la vraie philosophie, dans celle qui respecte la vérité, qui fait du bien aux hommes, et tâche de concourir à les rendre meilleurs.

Qu'il nous soit permis de dire un mot de la Dissertation de M. Napione sur l'auteur de l'Imitation, de ce livre du treizième siècle, et dont Leibnitz a écrit dans sa lettre 77e : *Heureux qui, non content d'admirer cet ouvrage, en pratique les maximes!* On sait que les plus doctes antiquaires

se sont deux fois assemblés à Paris, pour en examiner les plus anciens manuscrits et en découvrir l'auteur, et qu'ils l'attribuèrent, comme Bellarmin, à Jean Gersen, religieux bénédictin, abbé de Saint-Étienne, de Verceil, dans le Piémont. Tel fut l'avis de Mabillon, de Ducange, etc.

Il a été soutenu postérieurement, dans une Dissertation italienne de Valsecchi, moine du Mont-Cassin, imprimée à Florence, 1724; dans une Dissertation latine de Mœrz, autre religieux bénédictin, publiée en 1760; enfin, dans une Dissertation française, par Valart, à Paris, 1764, in-12.

M. Napione apporte ici de nouvelles preuves à l'appui de ce même sentiment, et nous instruit, nous intéresse, en rappelant avec une satisfaction qui fait honneur à son amour pour sa patrie, que le Piémont a donné naissance au pieux Gersen, à Christophe Colomb, au savant Guasco, ami de Montesquieu, aux deux frères Cerutti, au fier et injuste et sublime Alfieri, au célèbre orientaliste le docteur G. B. de Rossi, au sénateur de la Grange, qui fut de son tems comme le roi des mathématiques transcendantes, enfin, au Didot italien, l'imprimeur Bodoni; au musicien Valotti, etc., etc.

Dans le tems où cette Notice parut chez Maradan, M. Napione publia un supplément à son livre *Della Patria*, etc., sous ce titre : *Del primo Scopritore del continente del Nuovo-Mundo*, etc.

Firenze, presso Molini, 1809, in-8°, 115 pages; on y trouve des recherches et des observations très-curieuses à l'honneur de Christophe Colomb; les prétentions d'Améric Vespuce à la découverte du Nouveau-Monde, et sur le nom d'Amérique y sont habilement discutées et appréciées.

Dans le même tems parut à Rome un savant ouvrage intitulé : *Dissertazioni*, etc., Dissertations ou Notices historiques et géographiques sur Christophe Colomb (de Cuccaro dans le Montferrat), découvreur du Nouveau-Monde, et sur Jean Gersen de Cavaglia, abbé de Saint-Étienne de Verceil, auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, en forme de Lettres, adressées à M. Napione par François Cancellieri; un vol. in-8°. Rome, 1809, 415 pages.

Ces deux Dissertations sont imprimées en grand format et petit caractère, avec des notes, des tables synoptiques et alphabétiques très-complètes. On y trouve deux portraits élégamment gravés, celui de Colomb et celui de Gersen. On y traite les mêmes sujets que dans le livre de M. Napione, *Della Patria*, etc. Seulement l'abbé Cancellieri les a considérés sous des rapports plus étendus, et il est remarquable par un plus grand luxe d'érudition.

Il adopte partout et fortifie quelquefois les assertions de M. Napione; souvent il les développe, et s'il n'a pu que glaner sur des terrains cultivés aussi habilement par son devancier, il faut con-

venir qu'il a été encore heureux dans ses modestes travaux, et que ses glanures, puisqu'il veut ainsi parler, offrent aux savans une récolte abondante, non moins utile pour eux qu'honorable pour l'auteur.

Ce livre est une riche bibliothèque, un trésor de faits et de dates, de textes et de pièces plus ou moins rares, en vers et en prose, sur tout ce qui tient de près, ou quelquefois même d'assez loin, à l'histoire de Christophe Colomb, et à la dispute sur le véritable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Je crois qu'il n'y a que le célèbre abbé Cancellieri, si connu dans la république des lettres par ses nombreux et doctes ouvrages, et par son incroyable érudition sur toutes sortes de matières, qui ait pu, dans un tems assez court, recueillir et mettre en ordre tant de renseignemens si peu communs, et la plupart si intéressans.

Nous nous arrêterons un moment à la première dissertation, c'est celle qui contient le plus de recherches. Il serait trop long d'en indiquer ici les quatre-vingt-douze paragraphes, qui sont la plupart de longs chapitres.

Mais nous choisirons, pour les annoncer particulièrement, quelques points les plus remarquables. A propos du père de Colomb, citoyen privilégié, qui fabriquait et vendait des étoffes de laine, l'auteur insiste judicieusement sur la haute considération due au travail, au commerce, à l'industrie; il fait bien voir que les Italiens qui,

je dois l'avouer, nous ont devancés presque en toutes choses, rejetèrent les premiers en Europe, ces préjugés barbares et funestes, qui régnèrent trop long-tems à cet égard.

Il indique ce qu'on a écrit sur les communications de l'ancien continent avec l'autre hémisphère, antérieures à Christophe Colomb. Quelques-unes semblent assez prouvées; mais comme elles demeurèrent généralement inconnues, elles ne peuvent en rien diminuer la gloire de Colomb, célébrée à l'envi par les poètes.

On trouvera ici des recherches fort étendues, mais encore un peu incomplètes sur les poèmes épiques composés en l'honneur de ce héros. M. Cancellieri voudrait qu'on réimprimât tous ces poèmes et qu'on en fît un recueil particulier. Il conviendrait d'y joindre ce que nous avons dans les diverses langues de l'Europe, de plus beaux morceaux détachés en vers ou en prose, sur la découverte du Nouveau-Monde. Cette belle entreprise littéraire ne saurait manquer de réussir. Pour s'en bien acquitter, on ne trouvera nulle part plus de secours que dans la première dissertation de ce volume.

Jamais, observe notre auteur, on n'a consacré à Colomb ni statue, ni buste, ni médailles; à combien d'autres cependant on les a prodigués, qui les méritaient moins, ou qui même n'étaient dignes que d'oubli!

C'est surtout aux bienfaiteurs de l'humanité que

ces honneurs appartiennent ; sous ce point de vue nous aimons à rappeler, avec M. Cancellieri, qu'au quinzième siècle le Flamand *Kuckeld* de *Bierwlied* obtint une statue pour avoir trouvé la bonne méthode d'encaquer les harengs. Le même honneur ne sera-t-il pas décerné un jour en quelque coin du globe, au découvreur du Nouveau-Monde? Il est vrai qu'en Amérique le vœu a été formé pour qu'on lui élève une statue et une à Barthélemy de Las Casas. Mais ce vœu, si digne d'assentiment et d'exécution, est demeuré sans effet. C'est à notre Europe de montrer l'exemple, puisqu'elle possède les artistes les plus capables d'acquitter dignement envers ces personnages illustres la dette de la famille humaine.

Il serait aisé de modeler la statue de Colomb, aujourd'hui que nous avons dans les livres de MM. Napione et Cancellieri son buste gravé d'après un tableau de famille que possède encore un des collatéraux de ce grand homme.

Colomb fut à peine de retour de son glorieux voyage de 1492, qu'il s'éleva entre les cours d'Espagne et de Portugal un grave différend sur le partage du Nouveau-Monde. Le pape fut choisi pour juge, *scelto per judice*, dit notre auteur ; et cependant, au lieu de prononcer comme arbitre, il affecta de décider de son autorité propre, comme s'il eût été le maître de notre globe terrestre. C'est ce qu'on peut voir dans la bulle du 4 mai 1493, qui, en établissant la *ligne de démarcation*, si fe-

meuse dans l'Histoire moderne, proclama aussi que Colomb avait découvert de nouvelles îles et même un nouveau continent, *certas insulas et terras firmas ;* mais ces mots *terras firmas* étaient de fait inexacts en 1493.

L'auteur a judicieusement inséré dans son livre le texte de cette bulle usurpatrice.

Parmi les autres textes peu communs qu'il a cru devoir offrir à ses lecteurs, et qu'il accompagne toujours de notes savantes, on ne peut lire qu'avec intérêt et profit un singulier mémoire de l'évêque de Saint-Domingue, Alexandre Géraldini, le même qui avait aidé Colomb à triompher de l'opposition qu'il éprouva si long-tems à la cour d'Espagne.

Enfin, l'auteur a balancé doctement les avantages et les inconvéniens de la découverte du Nouveau-Monde; il laisse peu à désirer sur les renseignemens bibliographiques concernant ces deux objets. Disons, pour nous résumer, que ce dernier ouvrage de M. Cancellieri est un nouveau service par lui rendu à la littérature; que c'est un livre utile à ceux qui se piquent d'érudition, et qu'il mérite une place honorable dans toutes les grandes bibliothèques.

Le 4 octobre 1809, il a paru dans le *Moniteur*, n° 227, une réclamation anonyme assez vive contre ma notice du premier ouvrage de M. Napione, qui fait descendre Colomb le plus probablement,

des Colombo de Montferrat, et qui le fait naître au manoir féodal de Cuccaro.

La similitude d'un nom très-répandu en Italie, appuie seule, dit l'anonyme, ces prétentions légères et tardives, nées de la vanité mal placée de Ferdinand Colomb, fils de Christophe; ces prétentions, on n'osa les produire qu'au dix-huitième siècle pour la première fois, contre la tradition *unanime* des *historiens* des seizième et dix-septième siècles. Quiconque a lu Tiraboschi ne saurait conserver là-dessus aucun doute. Christophe Colomb naquit à Gênes; sa famille était originaire de Cogoleto, entre Savone et Gênes; ses parens étaient cardeurs de laine à Savone. Outre les historiens, il existe un document plus irréfragable de cette vérité; c'est l'acte de naissance de Christophe Colomb, transcrit mot à mot par Jules Salinieri dans ses notes sur Tacite. Les héritiers de Colomb, le dernier duc de Veragas et son frère, loin de partager la faiblesse de Ferdinand, le regardent comme Génois, du chef de leur illustre auteur.

Toutes ces assertions assez tranchantes sont, les unes tellement détruites par les deux ouvrages de M. Napione, les autres tellement affaiblies et rendues improbables, qu'il est évident que l'auteur anonyme n'a point pris la peine qu'il devait prendre, de lire ces deux ouvrages.

Il y aurait vu que le système de M. Napione est un édifice élevé sur des actes plus anciens que

Salinieri, sur des témoignages juridiques également anciens, sur des raisonnemens solides, sur une critique judicieuse de tout ce qui est contraire; enfin que dans une question d'état civil cet auteur se fonde, en dernière analyse, sur tout ce qu'on peut invoquer de plus convaincant, sur l'autorité de la chose compétemment, contradictoirement et le plus solennellement jugée dans un tribunal suprême; que la vanité de Ferdinand Colomb, si on peut l'appeler ainsi, devait son origine à Christophe Colomb lui-même, qui souvent avait dit qu'il n'était pas le premier amiral de sa famille; qu'au jugement de Robertson, ainsi que de Tiraboschi, l'origine et la descendance de Christophe Colomb formaient une question douteuse; qu'il y a dans les plus anciens auteurs des traditions discordantes sur ce point; que Tiraboschi, avant de discuter la question, la trouvait *obscure*, et qu'après avoir présumé ou préjugé contre le Montferrat, faute de preuves à lui connues, il a eu la sagesse de protester qu'il s'en réfère à l'avis de celui qui aura mieux éclairci la chose; que, dès 1601, l'historien Herrera a parlé de la tradition favorable à Montferrat et au manoir de Cuccaro, en avertissant que la question était agitée au conseil suprême des Indes (où elle fut décidée à l'honneur des Colombo de Cuccaro); que des historiens ou chroniqueurs italiens du dix-septième siècle, il en est quatre bien indiqués dans ma notice, Alghisi, Della Chiesa, Malabaila et Donesmundi, qui tous font

descendre Christophe des Colombo de Cuccaro; que Donesmundi, qui publia en 1616 son *Histoire de Mantoue*, dit positivement que Christophe Colomb était né dans le château de Cuccaro, pays de Montferrat; qu'enfin, dès 1589, le jurisconsulte Surdus ou Sordi avait fait imprimer à Venise, dans le recueil latin de ses *Consultations*, un avis en faveur d'un des Colombo de Cuccaro, qu'il soutenait devoir recueillir le majorat de Colomb comme son plus proche agnat; que Tiraboschi n'a point recueilli le témoignage de ces auteurs, ni connu les pièces du procès civil dans lequel la question a été jugée. Enfin l'anonyme aurait vu, dans le premier ouvrage de M. Napione relatif à Colomb, une discussion sur le texte de Salinieri, et ce qui affaiblit ou détruit la confiance de ce commentateur dans les copies des actes dont il s'appuie, dans l'application qu'il en fait de son autorité privée.

J'avais déjà publié ces réflexions sur la critique de l'anonyme, lorsque je reçus de M. Napione une réponse de sa composition à ce même anonyme. Elle est élégante et solide comme toutes les productions littéraires de cet habile écrivain. Mais elle est en langue italienne; et j'en trouve la substance dans ce qui précède, excepté un seul fait, trop singulier pour n'être pas relevé.

Ce que l'anonyme a dit de plus remarquable, c'est que l'extrait baptistaire de Christophe Colomb, monument irréfragable de la vérité, et portant que ce grand homme naquit à Gênes, est transcrit mot

à mot dans les *Commentaires* de Tacite. C'est ainsi qu'il désigne *Julii Salinerii jurisconsulti Savonensis annotationes ad Cornelium Tacitum, Genuæ*, 1603. Je n'ai pu vérifier ces annotations, parce que je ne les ai pas trouvées, même à la Bibliothèque royale de Paris.

Mais voilà que M. Napione, qui se nomme, qui a soigneusement examiné les notes de Salinieri sur Christophe Colomb, à propos de Tacite, et les actes civils transcrits dans ces notes, et qui les a réfutés, nous assure que cet extrait baptistaire ne s'y trouve point; que ni Tiraboschi, ni personne avant l'anonyme ne l'y a découvert. C'est assez; laissons le jugement au lecteur.

Je ne puis me dispenser d'ajouter une indication de quelques lignes à cette Notice déjà bien longue : c'est uniquement pour donner le titre de deux autres opuscules de M. Napione sur Colomb et sur Gersen. Ils se trouvent dans les *Mémoires de l'Académie de Turin*, volume imprimé en 1808, et l'auteur les a publiés à part en 1811, à Florence, chez Molini, 146 pages, avec une préface de 25 : *Esame Critico*, etc., *Examen Critique du Premier Voyage d'Améric Vespuce au Nouveau-Monde*, avec une Dissertation sur le célèbre manuscrit du livre de l'*Imitation de Jésus*, dit *le manuscrit d'Arona*.

de fortes objections contre ces pratiques ; et, d'après la censure du livre de Boileau, par J.-B. Thiers, d'après un autre fameux livre écrit par le jésuite Gretzer, j'aurais dit les prétendus avantages spirituels de ces modernes pénitences ; enfin, j'aurais dû en exposer les inconvéniens, et même réveiller peut-être le triste souvenir des flagellations de femmes dans les églises de jésuites de Flandre et d'Espagne [1], et le sale procès de 1731, entre un jésuite de Dôle et sa pénitente, produire peut-être encore d'autres citations non moins délicates. J'ai mieux aimé renoncer à écrire sur un sujet si épineux, si scabreux, si dangereux pour les bonnes mœurs, si affligeant, surtout pour des chrétiens et des catholiques.

[1] Voyez *Catechismo dei Jesuiti*, in-8°. Lipsiæ, 1820, p. 474-479. *Mémoires sur l'Orbinianisme*, etc., p. 172 et 173.

LA BASTONNADE

ET

LA FLAGELLATION

PÉNALES.

CHAPITRE PREMIER.

CE QUE L'ON ENTEND PAR LES MOTS BASTONNADE ET FLAGELLATION. INCONVÉNIENS DE CES PUNITIONS, SURTOUT CHEZ LES PEUPLES CIVILISÉS.

Sous les noms génériques de bastonnade et de flagellation, l'on comprend toutes ces punitions dignes d'Alger, Tunis et Maroc, infligées aux créatures humaines, en les frappant à nu avec une ou plusieurs baguettes, verges ou bâtons, naturels ou factices, armés souvent de diverses espèces de nœuds, chaînes ou cordes, osselets ou lanières de cuir, de métal ou de tissus quelconques, plus ou moins contondans ou déchirans. Si j'en voulais dire les noms et les particularités d'après les anciennes langues, et les anciens textes, les différens avis des critiques modernes, cela seul fournirait un ou

plusieurs volumes pleins d'érudition et d'ennui. Je voudrais amuser le lecteur et l'instruire; c'est dans ce double but que je rassemble ici des usages, des lois, des scènes pittoresques et entremêlées sobrement de réflexions qu'on ne trouvera peut-être pas déraisonnables.

Les idées généreuses, celles qui conviennent aux hommes libres, autrement les idées contraires à celles qui dirigent les oppresseurs et multiplient les opprimés; ces idées de raison, de justice, de décence, de bienveillance et d'honneur avaient fait restreindre ou abolir en quelques parties de l'Europe les brutales punitions dont il s'agit, où l'homme traite son frère comme sa chose, et non comme une personne; où il le bat, comme il battrait en colère un chien, un chat, un cheval, un âne, et surtout une bête féroce. La raison, l'humanité, les bonnes mœurs avaient applaudi à cette réforme dictée par le bon sens, et nécessaire non moins à la sûreté permanente qu'au bonheur de tout le genre humain.

Cependant, en 1822, on a, dans le beau royaume de Naples, rétabli cette peine, par forme d'essai, pour y être administrée suivant le bon plaisir, sans procédure écrite, et par simple commandement verbal, comme en pays musulman. On assure que plus d'une fois la mort s'en est suivie en pleine rue. On voit de même, en 1824, dans l'Espagne rendue au pouvoir absolu, des hommes juridiquement condamnés à recevoir chacun des volées de coups de

bâton, pour avoir murmuré que le gouvernement précédent pourrait bien être rétabli quelque jour. On y voit d'autres hommes pour imprudence de même nature, promenés sur un âne dans les rues, et fouettés en même tems de la main du bourreau [1].

Actuellement encore, dans l'orgueilleux empire britannique, les jeunes gens au-dessous de seize ans, faute de payer une amende légale, encourue pour de légers délits, sont condamnés par un seul homme à recevoir de quarante à quatre-vingts coups de fouet à discrétion chaque jour pendant trois mois [2], et les soldats, les matelots, pour simples fautes de discipline, subissent fréquemment de cruelles flagellations [3].

Au centre de la catholicité, au milieu des relâchemens les plus notoires dans les mœurs, on a vu paraître, en 1823, une loi déplorable de Pie VII, pour forcer les juifs domiciliés à Rome d'entendre chaque semaine un sermon qu'ils croient plein de blasphêmes, et pour faire condamner au fouet les chrétiens ou autres qui auraient osé rire d'un spectacle si bizarre.

La bastonnade et le fouet sont encore usités généralement chez les peuples même les plus civilisés

[1] Voyez *le Pilote*, feuille quotidienne publiée à Paris, 16 mai 1824. *Voyez* dans la même feuille, un n° d'octobre même année. *Ibidem*, n° du 15 novembre 1824, p. 1, col. 2.

[2] *Revue Encyclopédique*, avril 1824, p. 131.

[3] *Voyez* les extraits des Voyages de M. Dupin dans la Grande-Bretagne, partie Ire; et ci-dessous, chap. VII.

de l'Europe, et dans la Suisse et dans les colonies françaises. Il est donc intéressant, il peut être utile de rechercher l'origine de ces exécutions, et d'en retracer l'histoire générale, qui n'a été recueillie nulle part, de faire comprendre combien elles méritent d'être partout supprimées : c'est l'objet de cet écrit.

CHAPITRE II.

ORIGINE DE CES TORTURES.

Vous la trouverez à coup sûr, et de l'avis de tous les critiques, dans l'institution de l'esclavage, né lui-même de l'état de sauvagerie, souvent d'anthropophagie, où tomba le genre humain, et dont subsistent encore des restes honteux dans les lois et les usages des nations civilisées. L'homme, ou chasseur, ou pasteur, ou guerrier, professa le brigandage. Dans sa retraite, au fond des bois ou des montagnes, il fut un maître farouche, aussi terrible en sa colère qu'effréné dans ses débauches. Il fut législateur absurde, juge inique, geôlier rigoureux, souvent bourreau terrible de ses serviteurs et de ses servantes, de ses femmes et de ses enfans. Il affecta de les frapper et de les mutiler, ses serviteurs surtout, comme ses bestiaux. La bastonnade fut donc leur encouragement et leur salaire, leur correction ou leur dernier supplice le moins raffiné.

Lorsque les états se formèrent, ils eurent ordinairement pour base l'esclavage du plus grand nombre, et la tyrannie domestique servit de modèle, sous bien des rapports, aux gouvernemens, aux républiques démocratiques et aristocratiques, de même qu'aux monarchies. Dès avant qu'il y eut des philosophes grecs, on avait apparemment découvert ou cru découvrir qu'il y a des esclaves *par nature*, et qu'un maître, comme dit encore Aristote, ne peut pas faire injustice à son esclave. Ainsi les lois confirmèrent partout l'esclavage; partout il fut également cruel, excepté chez les Israélites; et, par une extension trop naturelle, les punitions des esclaves furent infligées fréquemment aux citoyens, pour des torts légers, mais d'ordinaire sans infamie légale ou spéciale. Ainsi les bastonnades, les flagellations plus ou moins sanguinaires, les flétrissures et les mutilations les plus douloureuses furent partout les corrections et les châtimens des hommes libres; ainsi la condition d'esclave chez le créancier, d'esclave exposé aux plus vils, aux plus cruels châtimens, fut imposée par les lois aux débiteurs insolvables; et de là vint dans l'origine, ce qui nous reste aujourd'hui même en Europe de contrainte par corps sans délit constaté devant les juges compétens.

Les rois eux-mêmes administraient le supplice de la bastonnade. N'a-t-on pas vu des pachas et des sultans couper les têtes, ou les faire couper assis en fumant leur pipe? Écoutons Homère, ce véri-

dique peintre des mœurs héroïques (*Iliade*, chant II, v. 265); c'est lui qui raconte qu'au siége de Troie, dans un conseil de guerre, lorsque les rois venaient de se dire publiquement de fort grossières injures, un guerrier difforme, il est vrai, Thersite, s'étant permis contre le général en chef un discours trop hardi, en fut réprimandé par le roi Ulysse, et châtié en même tems par ce prince lui-même. « Ulysse » dit : aussitôt de son sceptre il frappe Thersite à » nu sur le dos et sur les épaules. Thersite se courbe » en versant des pleurs. Sous les coups du sceptre » d'or, on voit s'élever sur son dos une tumeur » ensanglantée. Il tremble, il s'assied, saisi de dou- » leur et d'effroi; il jette, en essuyant ses larmes, » des regards qui ne touchent personne; et le rire » éclate parmi les Grecs... »

Telle fut long-tems la police barbare des chefs; telle fut la servile et imprudente légèreté des peuples. De ce tableau, vous pouvez conclure que les sceptres et généralement tous les bâtons de commandement, les bâtons d'honneur ne furent, dans le principe, que des bâtons de maîtres et de correcteurs immédiats. On ne saurait trop le répéter, l'histoire ne connaît que d'humbles origines. *Voyez* ci-dessous, chap. 3 et 7.

Dans l'état sauvage, ou presque sauvage, les maîtres avaient fait la chasse aux esclaves, autrement aux opprimés fugitifs, pour les ramener au logis. Dans l'état civil, il arriva de plus qu'on leur fit la chasse pour les assassiner, de peur qu'ils ne



devinssent trop nombreux. Esclaves, ils avaient fait sous le bâton les plus durs travaux; et sous le régime légal, les affranchis et même les hommes libres de naissance, mais pauvres, furent et sont encore, en bien des pays, déclarés corvéables. Comme nos esclaves dans les colonies européennes, ils s'acquittaient de leurs corvées sous le bâton du patron ou de ses agens, ou des agens des autorités locales. Les soldats de toutes armes et les gens de mer firent sous le bâton leur apprentissage et leur service. Que de guerriers, en Europe, sont encore sujets à la *schlague*, au *knout*, à la *cravache!* Avant une meilleure civilisation, les maîtres torturaient à volonté leurs serfs et leurs débiteurs [1], soit pour les punir ou s'en faire payer, soit pour obtenir la confession de quelque faute. Les lois de l'état et ensuite les règles impies des inquisitions soumirent les prévenus ou convaincus de méfaits, ou de paroles, ou d'opinions réputées criminelles à la torture du bâton ou du fouet pour les forcer de s'accuser eux-mêmes, et de préparer ainsi leur dernier supplice. La torture du secret, cette torture prolongée quelquefois pendant plus de cent jours, plusieurs de nos juges instructeurs l'ont imposée, même depuis la restauration, à des Français constitutionnellement libres. L'esclavage avait fait inventer la traite inhumaine des noirs et des blancs; et

[1] *Évangile de saint Mathieu*, chap. IV, v. 34, mot *Tortoribus*. *Lettres de quelques Juifs*, par l'abbé Guénée, in-8°. Paris, 326 et 328.

cette traite infâme, accompagnée, précédée, suivie d'iniquités monstrueuses, n'est point encore un *crime légal*, même pour des Français; tandis que notre Code, nos usages punissent des *délits* comme de grands *crimes*, et de simples contraventions comme de graves délits.

CHAPITRE III.

BASTONNADE CHEZ LES ÉGYPTIENS ET CHEZ LES ISRAÉLITES.

Si la bastonnade est fort odieuse dans sa nature et dans son origine, elle ne l'est pas moins dans ses vicissitudes chez les différens peuples du monde, soit qu'on l'ait infligée par puissance laïcale ou par autorité ecclésiastique.

Chez les Égyptiens, ce châtiment était sans doute fort en usage. Voici comme il est figuré dans un hypogée trouvé en Egypte, creusé et sculpté dans le roc : le patient, mis à nu, est couché sur le ventre; un exécuteur lui tient les pieds assujétis, un second lui tient les bras allongés au-dessus de la tête, pendant qu'un troisième fait agir le fatal bâton. Une scène pareille, en peinture, se voit dans un monument de Thèbes. Dans cet hypogée, le spectacle est précisément tel qu'on peut le voir en nature journellement, et plusieurs fois par jour répété avec une grande prestesse, dans les rues et

dans les places du Caire. Voyez *Description de l'Égypte, planches*, Antiquités, vol. 4, pl. 66, fig. 10; *Description*, chap. VI, page 31; enfin, *Description des Hypogées*, ch. IX, pag. 351. Je tiens ces indications de mon savant confrère M. Jomard.

Chez les Israélites, parmi lesquels l'esclavage était admirablement adouci, finissant à la septième année sabbatique et à chaque année jubilaire, Moïse avait conservé la peine de la bastonnade, modifiée pourtant avec prudence et humanité.

Ni le roi, ni le pontife, ni aucun des lévites n'avaient droit personnellement de faire bâtonner, ni même de censurer, d'excommunier personne; et la juridiction criminelle n'appartenait qu'à l'assemblée des juges, qui étaient des espèces de jurés.

En second lieu, la peine était modérée par une défense expresse de faire donner jamais plus de quarante coups de bâton, « de peur, dit la loi, que » le mal ne soit trop grand, et que ton frère ne soit » indignement traité sous tes yeux. » La loi voulut aussi que le nombre des coups fût proportionné au délit. (*Deut.* ch. XXV.) Par l'usage et la tradition, ces quarante coups furent réduits à trente-neuf. Malgré cette fixation à trente-neuf coups, on a lieu de croire que la bastonnade hébraïque était quelquefois, par abus de puissance, un châtiment très-cruel. On peut en juger d'après cette horrible réponse que le roi Roboam, séduit par ses jeunes courtisans, fit au peuple qui le suppliait d'adoucir

le joug dont son père Salomon, déserteur de la sagesse, les avait chargés : « Mon père vous frap- » pait avec de simples fouets; et moi, je vous frap- » perai avec des fouets armés de fer. »

Autre singularité qui ne se trouve point chez les autres nations : le roi, le chef de la synagogue, le grand pontife, les prêtres consacrés furent sujets à la bastonnade comme les autres citoyens [1]. L'on trouvera, chapitre IX, des faits assez modernes et aussi étonnans arrivés chez les chrétiens.

CHAPITRE IV.

BASTONNADE EN PERSE, DANS L'INDE, EN GRÈCE, EN MACÉDOINE, EN AFRIQUE, EN AMÉRIQUE.

Les mœurs et les usages des Indous multiplièrent beaucoup la peine de la bastonnade. On voit dans leur code antique révélé à *Manou*, par lui transmis à son fils Bhrigou et aux Brachmanes, et observé aujourd'hui (chap. VIII, § 299 et 315), que les voleurs doivent être punis par des coups d'une massue de bois ou d'un bâton de fer, et que l'Indou peut châtier, à coups de fouet ou avec une baguette de bambou, sa femme, son fils, son serviteur, sa servante, son disciple et son frère puîné.

[1] *Voyez* les commentateurs sur l'*Épitre de saint Paul aux Hébreux*, ch. X, v. 18; et Salvador, *Loi de Moïse*, page 208.

D'après ces dispositions et d'autres semblables, on ne sera pas étonné que la morale s'appelle en langue sanscrite le régime du bâton, *dandanîti*. Une idée analogue se retrouve dans le sens littéral de ce proverbe hébreu si éloigné de la douceur évangélique, mais si accommodé au tems, au pays et au peuple *de cou roide comme une barre de fer* [1] : « Épargner le bâton à son enfant, c'est le haïr. » Il y a d'autres textes analogues.

« En Perse, dit Plutarque, dans ses *Apophthegmes des Rois et des Capitaines*, on soulait fouetter de verges, pour leurs fautes, les seigneurs même. Artaxerxès-Longuemain fut le premier qui ordonna que, pour les punir de leurs fautes, leurs habits seulement seraient fouettés, et au lieu qu'on leur soulait arracher les cheveux de la tête, il ordonna qu'on leur ôterait seulement leur tiare ou leur haute coiffure par forme de punition. » Ainsi le privilége, type constant du despotisme, s'étendait alors jusqu'à la manière de recevoir des coups de bâton. Lorsqu'une fois le privilége est introduit, bientôt il n'est plus rien à quoi les privilégiés ne parviennent à l'étendre. « Les grands honorés de la bastonnade par ordre du prince, allaient le remercier, dit Stobée [2], de ce que le grand roi avait bien voulu se ressouvenir d'eux. » Ce n'est pas d'hier qu'on a pu reprocher

[1] Isaïe, ch. XLVIII, v. 4.
[2] Extraits de Stobée, ch. CXLII, *de Regno*.

à des courtisans de n'avoir ni humeur ni honneur. (*Voyez* ci-dessous, chap. 5.)

De la Perse, de la Syrie et de l'Indoustan, le régime discrétionnaire du bâton, des verges ou baguettes s'était répandu dans l'Afrique, pays de servage, dans toute l'Asie, vouée continuellement au despotisme public et privé. Les hordes indo-scythes et des aventuriers d'Égypte, de Syrie, le portèrent dans la Macédoine et dans la Grèce, libres comme on peut l'être en des lieux où, sur dix hommes, souvent on comptait neuf esclaves. L'Asie, l'Afrique et l'Europe l'ont transmis à l'Amérique avec la traite des noirs.

CHAPITRE V.

BASTONNADE EN CHINE.

Mais c'est particulièrement chez les Chinois, qu'on a si bien qualifiés de peuple serf mené par des Tartares; c'est dans les lois romaines, dans les lois germaniques et dans la jurisprudence musulmane, dans le droit ecclésiastique et militaire des Européens, dans les usages des Anglais, des Allemands et des Russes qu'il est curieux de considérer la bastonnade et les flagellations.

La Chine, dont on a préconisé la *sage constitution*, est à bien des égards une monarchie très-

despotique. On peut s'y racheter de l'esclavage; mais la quantité des esclaves y est énorme, et l'expérience a prouvé qu'il n'y a point de liberté ni de justice véritables, à moins qu'elles n'existent pour tous les individus. Un peuple soumis à l'arbitraire, ou seulement qui a des esclaves, ne saurait être difficile sur la liberté. Chez un tel peuple, les lois, les juges, les administrateurs ne ménagent point l'honneur des hommes; l'improbité raffinée y devient très-commune, et la morale publique n'y est guère que de l'hypocrisie [1]. Le régime du bâton est universel en Chine, et le *pan-tsée* ou l'humiliante bastonnade y est une correction tres-fréquente, imposée par commandement verbal, et même pour des torts qu'il vaudrait mieux abandonner à la conscience de chacun. Par exemple, les fils, petits-fils ou leurs épouses qui *se négligent dans le soin de servir* père ou mère, aïeuls ou aïeules de sang ou d'alliance, sont condamnés à cent coups de *pan-tsée*. Il y a même peine pour un frère cadet qui a dit *des injures* à son aîné. (*Mémoires sur les Chinois*, in-4°, t. IV, p. 163 et 164.)

[1] Nous ne saurions nous empêcher de transcrire ici un passage très-remarquable de M. Benjamin Constant, dans son livre *de la Religion*, etc. tome I, page 236 : « La Chine, avec laquelle l'Europe acquiert chaque » jour une ressemblance plus frappante (est) gouvernée par la gazette » impériale et par le bâton (ou bien par le fouet,) triste résultat du des- » potisme et d'une civilisation excessive. La Chine est, pour les nations » européennes, ce qu'étaient les momies dans les festins d'Égypte, l'i- » mage d'un avenir, peut-être inévitable sur lequel on s'étourdit, mais » vers lequel on marche à grands pas. »

Suivant les lois *impériales* de Chine, comme d'après les lois *impériales* de Rome, fondées également sur le despotisme public et sur l'esclavage privé, ces indignes corrections n'entachent point l'honneur. Il n'est pas rare que l'empereur chinois fasse subitement bâtonner les plus hauts personnages, les plus illustres *kouan'* ou mandarins, et ses plus familiers courtisans. Ils s'y résignent sans humeur, et sont admis, aussitôt après cette punition civile, à rendre au prince leurs respects et leurs affectueux hommages. De même les hauts magistrats font bâtonner, et quelquefois en pleine audience, les citoyens ou les magistrats leurs subordonnés. Les principales peines correctionnelles en Chine, pour les militaires, sont le bâton pour le Chinois d'origine et le fouet pour le Mantchou.

Voici le cérémonial du *pan-tsée,* tel qu'il se pratique dans la cour du *sublime ciel* et dans les tribunaux : il est tout-à-fait digne de la gravité chinoise. Des employés d'usage en pareil cas, dociles au moindre mot, au moindre geste, s'emparent du délinquant, le couchent à plat ventre, et abaissent son haut-de-chausses jusqu'aux talons. L'un d'eux lui tient les jambes liées avec une corde; l'autre, assis à califourchon sur le dos du patient, sur ses épaules, lui applique à son aise les coups de bambou, ni moins de dix, ni plus de cent. Il se pourrait que le condamné mourût sous les coups; mais s'il survit, s'il se relève, c'est d'abord pour incliner son front trois fois jusqu'à terre, afin d'élever en-

suite ses humbles regards et sa voix adoucie jusqu'au magistrat, et de le remercier en bonne forme du soin qu'il a pris de corriger le défaillant. *Voy*. chap. 4.

Si le condamné est d'une santé faible, son fils ou quelque autre de sa famille, ou même un étranger, moyennant salaire, peut être admis à se faire bâtonner en l'acquit du coupable. Une fois l'ordre énoncé, la chose n'est plus qu'une forme nécessaire : il importe peu qui soit le patient, mais il faut que tout soit accompli dans les règles.

Enfin de très-anciennes lois, plus d'une fois confirmées et perfectionnées, ont admis en Chine, sauf les exceptions, le rachat de la bastonnade et des autres peines corporelles, même du dernier supplice, pour des onces d'or, plus ou moins, selon les cas et les personnes. Il y a sur ce sujet un tarif légal fort minutieux qui doit être soigneusement observé.

Cependant toutes ces corrections, il est aisé de le comprendre, sont presque toujours fort arbitraires; elles dépendent beaucoup des arrangemens qui se font avec les kouans en place ou en crédit. On peut voir le tarif des échanges de la mutilation, de l'exil ou de la mort en bastonnade, et de la bastonnade en onces d'or, dans le *Code Pénal de la Chine*, publié à Paris, en 1812, chez Le Normand. *Voyez* aussi l'*Essai sur la Législation Chinoise*, par M. Dellac, avocat, à la fin des *Lettres de M. Saint-Martin, évêque de Caradre*, publiées en

1812, par M. de la Bouderie, à Paris, chez Th. Le Clerc.

CHAPITRE VI.

BASTONNADE SUIVANT LE DROIT ROMAIN.

Après le droit hébraïque, persan, grec, indou et chinois, c'est le droit romain qu'il faut consulter, si l'on veut apprendre sur le régime du bâton des particularités morales et philosophiques bien intéressantes.

Voici d'abord un trait que nous fournit saint Isidore de Séville dans ses *Origines*, l. v : « *Tarquin-le-Superbe inventa* (ou plutôt il renouvela), dit ce pieux évêque, *la bastonnade et les autres supplices, et il mérita l'exil.* »

Un texte de Cicéron, conservé par saint Augustin, nous apprend que les décemvirs, qui rédigèrent la loi des douze tables, y avaient appliqué au délit d'injures par écrit public la peine d'être bâtonné jusqu'à la mort. Des tyrans seuls ont pu faire une pareille loi.

Dans la suite, la loi *Porcia* exempta de toute peine corporelle les citoyens romains qui préféraient s'exiler. Mais les proscriptions et le gouvernement impérial, en détruisant les libertés politiques, rétablirent les anciens supplices et le régime

du bâton, même pour les citoyens. Cependant on dispensa prudemment de la bastonnade les *honnêtes gens* (*honestiores*); on n'y assujétit que les petites gens, *cives tenuiores*. Leur réputation en souffrait un peu, nous dit une loi des *Pandectes*; mais ces mêmes *Pandectes* affirment que ce châtiment servile n'emporte point *d'infamie*. Justinien, dans une de ses *Novelles*, osa soumettre des ecclésiastiques à la bastonnade. Afin de mieux séparer, par des priviléges, les hommes libres d'avec les esclaves, il fut établi que, pour le même délit, ceux-ci seraient *fouettés*, c'est-à-dire frappés à nu avec des baguettes, des courroies, des nerfs de bœuf, etc., mais qu'il ne serait infligé à nu aux *hommes libres* que des volées de coups de bâton.

Cependant il paraît que, suivant l'usage, cette distinction gracieuse et délicate ne s'observait pas toujours, ou bien que la bastonnade était quelquefois aussi cruelle que réellement avilissante, ou enfin que le cercle des *petites gens* était bien élargi. On en jugera par le fait suivant que nous a conservé Suidas au mot *Hiéroclès* : « Le philosophe Hiéro- » clès d'Alexandrie était un esprit supérieur et un » orateur admirable; par l'abondance et le choix » de ses expressions et de ses pensées, il ravissait » tous ses auditeurs. Sa fermeté, sa grandeur d'ame » relevaient encore l'éclat de son talent, et il le » fit voir dans une circonstance remarquable que » voici : Étant allé à Byzance, où il s'approcha des » hommes du pouvoir, il fut pour quelque motif,

» ou sous quelque prétexte, traîné devant le tribu-
» nal, et battu, flagellé devant le juge par six exé-
» cuteurs. Indigné de ce traitement barbare, il
» recueillit dans sa main le sang qui découlait de
» ses plaies, et le jetant au visage du juge, il lui
» dit, comme Ulysse à Polyphème (qui venait de
» dévorer deux compagnons du héros) : *Tiens,
» Cyclope, bois de ce vin, après que tu as mangé
» de la chair humaine.* » (*Odyssée*, livre IX, verset 347.)

Les guerriers romains, et sans doute aussi les équipages des flottes romaines, étaient soumis à la bastonnade, *fustuarium supplicium*. Polybe nous atteste que les condamnés souvent expiraient sous les coups; Tacite [1] et d'autres écrivains montrent, par plusieurs traits d'histoire, que ce genre de supplice fut, dans les armées des empereurs, un principe de sédition et de perte de discipline qui favorisa les invasions des barbares. Finissons ce qui regarde les Romains; chez eux, le nombre des coups n'était point déterminé pour le citoyen ni pour le guerrier : tous étaient flagellés à la discrétion de l'ordonnateur. Enfin, l'usage était que tout homme esclave ou traité comme esclave fût condamné pour de légers délits à être flagellé. C'est ce qui explique certains détails les plus odieux de l'histoire de la Passion dans les Évangiles, et divers fragmens des Actes des martyrs. Voici la formule

[1] *Taciti Annales*, lib. I, § 17, 18, 23, 31 et 32.

que prononçait d'ordinaire le magistrat en pareil cas : « Licteur, fais sortir, mets à nu, flagelle, châtie. » *Summove, lictor, despolia, verbera, animadverte.*

CHAPITRE VII.

LA BASTONNADE CHEZ LES PEUPLES QUI SE PARTAGÈRENT L'EMPIRE ROMAIN.

Les hordes qui se partagèrent l'empire romain usaient aussi de la bastonnade; mais, un peu plus réservés que les empereurs de Rome, ils n'y soumettaient que les esclaves et les colons, espèce d'esclaves alors ou censés tels. La grosseur du bâton pénal fut déterminée par la loi salique. L'on remarque dans les lois de ces troupes de barbares, qu'ils faisaient, comme les Romains, donner à nu la bastonnade. Le nombre de coups était fixé, non pas à trente-neuf pour quarante, selon l'usage des Hébreux; non pas de dix à cent comme en Chine, mais de soixante à cent vingt, ou à deux cents et même à trois cents coups. Ces coups en si grand nombre pourraient faire penser que chez ces barbares l'exécuteur frappait moins violemment que chez les Romains; cependant, on voit dans Grégoire de Tours que le condamné à ce chatiment expirait parfois sous le bâton.

L'étude du droit romain étant devenue floris-

sante au treizième, au quatorzième siècle, dans la plus grande partie de l'Europe, par l'institution papale des universités, et par celle des grades académiques empruntée des grades militaires du tems; les bacheliers, les licenciés, les docteurs en droit, trop enthousiasmés de leurs grades et de la supériorité du *Digeste* et du *Code* sur les statuts et usages du régime féodal, firent, avec un zèle imprudent, recevoir et prévaloir les institutions impériales. Ce fut ainsi que s'établirent partout en Europe la bastonnade et la flagellation, selon les *Pandectes* et le *Code Justinien*, plus rigoureux dans cette partie que les lois des barbares. Ainsi nos juges, nos gradués civils et ecclésiastiques condamnèrent arbitrairement les hommes libres à passer par les verges en public, ou bien sous la *custode*, c'est-à-dire dans la prison. Mais, doctement, ils en exemptèrent les nobles comme les plus honnêtes gens, *honestiores*, et le nombre des coups redevint arbitraire. L'ordonnance forestière du bon roi Henri IV de 1601, et celle du grand roi Louis XIV de 1669, titre 30, art. 8 et 12, enjoignaient de condamner pour les délits de chasse les gentilshommes à l'amende, et les roturiers à la flagellation par la main du bourreau.

Une législation analogue s'établit généralement dans l'Europe. En voici un exemple mémorable, tiré de la loi portugaise du 21 octobre 1686, où don Pierre prépara si follement la monarchie jésuitique du Paraguai encore aujourd'hui subsistante.

Cette loi porte que les *pères de la Compagnie auront désormais dans leurs missions le gouvernement temporel et politique; et défend à tous blancs et créoles, à cause des mauvaises suites, de demeurer dans ces missions sous peine du fouet pour les roturiers et du bannissement pour les nobles.*

Selon différentes lois françaises du dix-septième au dix-huitième siècle, on passait les soldats par les verges, et l'on fouettait dans les carrefours les femmes de mauvaise vie, tandis qu'on en fouettait d'autres sous la *custode*, avec un discernement d'autant plus libre de la part des juges, que les peines étaient arbitraires selon l'usage de ce tems-là. Enfin les chefs militaires de la cour avaient désolé les soldats français en essayant de les soumettre de fait aux coups de plat de sabre à discrétion : c'était une sorte de bastonnade.

Nous en étions, en France, à ce degré d'érudition et de sagesse en 1789. Hélas! aujourd'hui même, dans nos bagnes à la vérité, la bastonnade n'est qu'une correction de police intérieure administrative, infligée très-discrétionnairement d'après l'ordre verbal d'un commissaire. Voici comme elle est décrite dans les *Considérations sur les Bagnes*, publiées à Paris en 1823, pages 28 et 29 : « Ce châtiment consiste à appliquer sur les reins » nus un certain nombre de coups, avec une corde » goudronnée de l'épaisseur d'un pouce. En un » instant la chair est déchirée, des tumeurs nom- » breuses s'élèvent, se gonflent, se crèvent, et une

» rigole sanglante est creusée sous les coups redou-
» blés. Ah! s'il se pouvait qu'un homme sensible, » un magistrat fût présent à cette exécution! quelle » ne serait pas son indignation, si, voyant les lam- » beaux de chair pendante, le sang qui ruisselle, » il entendait les plaintes du patient et l'accent fé- » roce de celui qui crie au bourreau : *Pique, gar-* » *çon; l'on dirait que tu es mort; pique donc,* » *coupe, coupe!!!* » Étonnez-vous ensuite quand les journaux vous apprennent qu'un forçat vient d'*éventrer* froidement un ou plusieurs gardiens ou autres préposés, ou qu'il a fallu tuer quatorze forçats à coup de fusil et à bout portant.! Par quelle connivence ou négligence de pareilles scènes sont-elles possibles? arrivent-elles dans notre siècle et au milieu de nous? . . .

J'ai dit que dans presque toute l'Europe, la bastonnade civile et militaire est encore en vigueur. Je ne m'arrêterai qu'à de grands exemples choisis dans l'histoire de la Prusse, de la Russie et du Portugal; mais je placerai ici deux anecdotes françaises peu connues, et des tems passagers où l'on essaya vainement de soumettre nos soldats aux volées de coups de bâton.

Voici la première: M. de Saint-Germain, ex-jésuite, ministre de la guerre, militaire estimable à beaucoup d'égards, et dont l'esprit était, sur beaucoup d'objets, plein de vues excellentes, avait retenu de ses premières écoles quelques vieux préjugés, quelques idées jésuitiques; il méconnut as-

sez le caractère national pour tenter d'introduire la bastonnade par coups de plat de sabre à volonté dans l'armée française. Il faillit la soulever et se vit forcé de renoncer à imiter la discipline allemande. On cite la vigoureuse réponse d'un grenadier français à l'officier qui, pour lui faire endurer un pareil châtiment, lui disait : « Mais c'est à coup de plat de sabre, mais c'est avec un instrument militaire et honoré [1], que l'on va vous frapper, et non pas avec un bâton, ni avec des verges. *Mon capitaine, dans mon sabre, je ne connais de militaire que le tranchant.* »

La seconde anecdote est plus récente, et non moins remarquable. Lorsque Napoléon eut rappelé les émigrés, et qu'il en eut placé en nombre dans nos armées, quelques-uns d'eux avaient réussi à introduire la *schlague* [1] dans plusieurs corps de cavalerie. Cette nouveauté dura quelque tems et causa de vifs murmures que des ordres supérieurs firent bientôt cesser, en prohibant toute peine de bastonnade.

Je ne dois pas oublier qu'il y eut en France un tems où des seigneurs féodaux se permettaient

[1] C'est ainsi que, chez les Romains, on appelait *devitis cora*, vigne honorable, le cep de vigne dont les centurions étaient armés, et avec lesquels, à volonté, ils sillonnaient à discrétion le dos et les flancs des soldats, exécutions qui furent le prétexte ou la cause des révoltes les plus dangereuses.

[1] De l'allemand *schlage*, bastonnade.

impunément de bâtonner et faire bâtonner les *gens corvéables et taillables à volonté*, lorsqu'ils étaient mécontens de ces vilains, formant juste le corps de la nation, moins les nobles et les prêtres. Ainsi le chevalier de Rohan fit assommer à coups de bâton, pour un bon mot piquant, l'auteur de la Henriade : et l'oncle de ce chevalier, le cardinal de Rohan, obtint d'un ministre que Voltaire serait en outre embastillé pour un tems indéfini [1]; et il le fut.

Revenant au Portugal, j'observe qu'au milieu du quatorzième siècle il y avait dans ce pays un roi, *grand-justicier* de ce tems-là ; c'était don Pèdre I, qui s'amusait beaucoup à rendre lui-même ce que des flatteurs pourraient appeler *bonne et brève justice*. Ayant un jour entendu mal parler des mœurs de l'évêque de Porto, il le fit venir à la cour, s'enferma seul avec lui, le dépouilla de ses mains, le mit à nu, et lui donna la question à coups de fouet, pour découvrir si ce prélat n'était point adultère [2].

En Prusse, le père de Frédéric II prenait la peine de bâtonner lui-même les dames et les ministres du culte, comme ses officiers et lui-même bâtonnaient les soldats [3]! Cela se faisait vers 1740, en Allemagne, pays néanmoins si singulièrement

[1] *Mémoires sur la Vie de Voltaire*, écrits par lui-même.

[2] *Voyez* la scène décrite dans *Las Chronicas dos Reis de Portugal*, in-4°. Lisboa, 1773, tome II.

[3] *Mémoires sur la Vie de Voltaire*, par lui-même.

lettré. Que n'arriva-t-il pas en ce genre dans les parties de l'Europe tardivement civilisées? Nous avons observé que l'on rencontre encore la peine du fouet dans les codes civil et militaire des Anglais [1] et des Autrichiens.

Dans l'immense empire de Russie, la bastonnade s'appelle *battoques* ou *battogues* [2]. Voici les formes de ce genre de supplice, encore d'après Voltaire, qui écrivait sur des mémoires tirés des archives du gouvernement russe. On met à nu le patient, on le couche sur le ventre, puis deux bourreaux le frappent sur le dos avec leurs baguettes, jusqu'à ce que le juge ait dit: *c'est assez*. Les colonels peuvent être ainsi traités par les mains de leurs soldats, et sont encore obligés de remercier... Un nommé Jacob, natif de Dantzick, et commandant de l'artillerie en second, fut, sous le czar Pierre, condamné au châtiment des battoques; il s'en vengea au siége d'Azof; il encloua les canons qui lui étaient confiés, entra dans la place, se fit musulman, et la défendit avec succès. C'est encore un exemple qui mérite l'attention de ceux qui gouvernent, et qui seraient tentés d'en revenir au droit des Pandectes et des codes ro-

[1] M. Dupin, de l'académie des sciences, a rassemblé de curieuses recherches sur la peine militaire des verges en Angleterre, dans les extraits de ses voyages dans la Grande-Bretagne, 1re partie, *Force Militaire*, châtimens corporels, chap. IV.

[2] Du mot russe *battoqui*, action de battre avec le bâton. Voyez l'*Histoire de Russie sous Pierre-le-Grand*, chap. IV et VIII.

mains, et des ordonnances de Henri IV, de Louis XIV, et des rois de Portugal.

CHAPITRE VIII.

BASTONNADE CHEZ LES MUSULMANS.

Les musulmans, demi-juifs, demi-chrétiens, admirent la bastonnade juive pour les personnes libres, et le châtiment du fouet pour les esclaves et les eunuques. La bastonnade et le fouet se donnent chez eux par les esclaves et les eunuques, jusque dans le sérail; s'il faut en croire Montesquieu, les eunuques y fouettent les épouses et les concubines[1]. Et, comme les trente-neuf coups pour quarante avaient lieu chez les juifs, dès le tems de saint Paul, ainsi qu'on le voit dans sa seconde lettre aux Corinthiens, la bastonnade à trente-neuf coups a lieu chez les musulmans, qui se distinguent des juifs, des Romains, en la faisant donner sur la plante des pieds. Ils permettent, comme on le fait en Chine, de se rédimer avec de l'argent qu'on donne au juge, et de se faire bâtonner en la personne d'un substitut ou procurateur passif, à qui l'on paie sa complaisance; comme en Chine, ils font administrer cette

[1] *Lettres Persanes*, 157e et 158e Lettres.

correction ou cette vexation cruelle, sans formalités, et par commandement verbal. Tout cela n'a rien qui doive surprendre dans un pays tel que la Turquie, où il est reconnu en *droit* écrit, que le hasard de la victoire fait à l'instant des *souverains légitimes*, et où la sultane mère appelle son propre fils *mon lion* et *mon tigre*. A la Mecque, dans le centre de la foi musulmane, au quatorzième siècle, on a puni long-tems de la bastonnade ceux qui buvaient du café ou qui en vendaient. Mais, par bonheur, il a été découvert depuis, et scientifiquement décidé par de bons *feftah*, après un long usage tout contraire, que le café est vraiment la boisson légitime des amis de Dieu[1].

CHAPITRE IX.

BASTONNADE INFLIGÉE PAR AUTORITÉ CLÉRICALE, AUX ECCLÉSIASTIQUES ET AUX LAÏCS.

Chez les Romains, si quelque vestale avait laissé éteindre le feu sacré confié à sa garde, elle était fouettée de verges, à nu, par le grand pontife ou par son ordre[2].

[1] *Voyez* sur l'hérésie musulmane de l'usage du café et sur les bastonnades qui l'ont autrefois si infructueusement réprimée, le traité abrégé d'*Abd-Alkader*, sur la *légitimité* du café, dans la *Chrestomathie* arabe de M. Silvestre de Sacy, tome II.

[2] *Annales*, lib. I, cap. XVII, XVIII, XXIII, XXXI, XXXII.

Dans l'Europe catholique, il n'y a pas bien long-tems que l'autorité spirituelle condamnait à la bastonnade, au fouet, et même à la marque, au pilori, aux galères, etc.[1].

Oui, dès le cinquième et le sixième siècles de l'ère chrétienne, l'autorité qui n'est pas de ce monde, autrement qui n'en doit pas être, et qui en est beaucoup trop encore pour l'honneur de notre sainte religion, osa se mettre çà-et-là en possession de condamner, avec des formes judiciaires, à la bastonnade ou à la fustigation, diverses classes de pécheurs[2].

Il paraîtrait, d'après les ouvrages de Palladius et de Cassien, que cet abus s'introduisit d'abord dans les monastères orientaux et dans les lieux déserts, d'où il passa dans les règles de saint Benoît, de saint Colomban, de saint Césaire d'Arles, de saint Chrodedang, et de là dans beaucoup de statuts d'ordres réguliers d'hommes et de femmes.

Bientôt les évêques, en grand nombre, s'arrogèrent sur les clercs le même droit que les abbés, les prieurs exerçaient sur leurs moines; les laïcs même ne furent pas exempts de la fustigation publique donnée par l'évêque ou son official, ou l'official d'un prélat inférieur, ou enfin par les chanoines de la cathédrale, ou par les prêtres pénitenciers,

[1] *Voyez* les Mémoires du Clergé, à la table, au mot *Officiaux*, § 6, nº 2.

[2] *Voyez* Benghami, *Antiquitates Eccles*, vol. VII, p. 168, 169; vol. IX, p. 50, 51.

avec les verges que le pénitent devait leur apporter et leur présenter. Les moines, les prêtres, les diacres furent, par des canons très-spéciaux, exemptés de la fustigation abbatiale. Mais le moine prêtre Godescalc l'avait subie avec un grand appareil, en présence de l'empereur Charles-le-Chauve; et Otger, évêque de Spire, la souffrit au dixième siècle en vertu d'un jugement du pape Jean XII. Les conciles de Béziers en 1223, et celui de Tarragone de 1224, ordonnèrent cette peine contre les hérétiques; elle fut souvent mise à exécution contre eux, lorsqu'il n'était pas encore d'usage tout-à-fait habituel de les brûler vifs, ou de les enfermer pour la vie entre quatre murailles.

Ce ne fut qu'au seizième siècle qu'il fut, en France, défendu aux officiaux et à tous ecclésiastiques, alors juges d'un contentieux prétendu spirituel, de condamner à la peine du fouet par la main du bourreau. Ce demi-retour à l'ordre public fut l'ouvrage des parlemens. Sans doute le roi Louis XVI et l'assemblée constituante firent mieux de couper le mal par la racine, en abolissant les officialités ou tribunaux extérieurs et contentieux prétendus spirituels de toute nature. Il est vrai que déjà une action hardie et une fausse politique [1] ont

[1] C'est-à-dire politique anti-légale et anti-religieuse. Anti-légale, reconnaissant de fait un pouvoir usurpateur; elle eut probablement pour objet, et certainement pour effet de canoniser aux yeux du vulgaire le privilége du divorce demandé par Bonaparte, et à lui décerné très-expressément par un sénatus-consulte.

redonné sous nos yeux, au mépris de la plus sage loi, une existence de fait aux officialités. Mais on peut croire que les Français ne se laisseront plus fouetter, par sentence des prétendus juges extérieurs du royaume qui n'est pas de ce monde.

J'aurais tort d'oublier que lorsque les princes voulaient bien se laisser juger et déposer par les évêques ou par le pape, ou par ses légats, alors ils ne se refusaient pas à subir la peine soi-disant ecclésiastique de la fustigation la plus solennelle. Exemples :

Le prince Raymond VI, comte de Toulouse, fut de son consentement et comme suspect d'hérésie, fouetté de verges publiquement, à la porte de l'église de Saint-Gilles, à Valence, d'après le jugement et par les mains de Milon, le légat du pape.

Henri II, roi d'Angleterre, se soumit à la même peine.

Louis VIII, le fils et le successeur de Philippe-Auguste, ecclésiastiquement jugé coupable, pour avoir continué de prétendre à la couronne d'Angleterre, lorsque le pape la lui avait ôtée, après la lui avoir donnée de sa pleine puissance, expia cette rebellion en consentant par écrit à payer au pape le dixième de ses revenus de deux ans, et à se présenter nu-pieds, à la porte de l'église de Notre-Dame à Paris, avec des verges, pour être fouetté par les chanoines. On assure qu'il ne le fut que sur le dos de ses chapelains.

De même notre Henri IV, en 1595, après qu'il eut abjuré l'hérésie, reçut publiquement à Rome, du pape Clément VIII, l'absolution et les coups de verge pénitentiels, sur les épaules de ses deux ambassadeurs, les cardinaux du Perron et d'Ossa.

Plus d'un livre [1] atteste que dans leurs missions du Paraguay, les jésuites avaient, au dix-huitième siècle, renouvelé les flagellations correctionnelles, et qu'ils fouettaient sur les fesses nues même les pères et les mères de famille. Mais ce qu'on a le plus reproché aux jésuites dans ce genre, c'est le fouet donné aux écoliers dans leurs colléges, et les inconvéniens [2] et les graves désordres favorisés par ces flagellations.

[1] *Voyez* les *Lettres du Paraguay*, et les *Voyages de M. de Bougainville*, et *la Relation de la République des Jésuites au Paraguay*, pages 6 et 8.

[2] Ces *inconvéniens* sont les maladies qui peuvent en résulter. Voyez *Guilelmi Ricelli*, *Dissertatio Medica adversus ferularum, alaparum et verberum usum in castigandis pueris*, in-4°. Leipsick, 1722.

Ces *désordres* sont d'abord, la servilité, la cruauté lâche, les meurtres même que ce genre de correction présuppose, produit ou occasione. Voyez *Mémoires Historiques sur l'Orbilianisme et sur les Correcteurs des Jésuites, avec la Relation d'un meurtre singulier, commis* (à Paris, en 1759) *en un* (de leurs) *colléges, et quelques autres anecdotes*, 1764, in-12, 190 pages. *Orbilius Plagosus*, célébré dans Horace, était maître d'École à Rome, et grand bourreau d'enfans. Ce serait une bonne spéculation de libraire que de réimprimer ces deux ouvrages. Probablement on trouverait Ricelli à l'École de Médecine, dans la collection des thèses d'Allemagne. Il faudrait y joindre la vingtième aventure du *Passe-Partout Galant*, édition du dix-huitième siècle, p. 232. Cette aventure, bien risible, et qui n'a rien de plus malhonnête que toute fustigation quelconque, ne tient que six pages in-12. Enfin, pour compléter le volume, qui aurait un grand débit, on y joindrait une petite pièce de vingt-deux pages fort morale et fort instructive, nullement

CHAPITRE X.

CHATIMENT DES VERGES ET DES MARTINETS, EMPLOYÉ ENVERS LA JEUNESSE DANS LES ÉCOLES ET DANS LES COLLÉGES.

Je n'ai point dissimulé le proverbe : Il ne faut pas que les pères épargnent les verges à leurs enfans, ce serait les haïr; c'est Salomon qui le dit dans le livre de la Sagesse, chap. 13, n° 24. On pourrait, par diverses considérations, justifier la rigueur de ce texte; il était apparemment accommodé aux mœurs dures des tems anciens, et au caractère obstiné du peuple israélite.

On peut dire aussi que Salomon avait compté beaucoup sur la tendresse naturelle des pères et des mères. Il est bien évident au moins que l'on ne doit pas reprocher aux jésuites l'invention de ce châtiment, puisqu'il est aussi ancien que l'esclavage, puisqu'il fut si long-tems autorisé par un certain droit impérial et royal, monacal, inquisitorial et papal; puisque leur fondateur, lorsqu'il étudiait en l'Université de Paris, y recevait le fouet,

siatirique, intitulée : *Proscription des Verges des Écoles*, dialogue entre *Pamphile* et *Orbilius*, in-12, sans date, 1759. Il en existe une édition latine. Ce dialogue représenté à Tullin, dans le ci-devant Dauphiné, en 1758, est l'ouvrage d'un religieux minime, qui était natif de Tullin. Sur d'autres désordres, voyez la note suivante.

au collége de Sainte-Barbe, à l'âge de plus de trente-trois ans; mais on doit s'étonner de ce qu'ils l'ont pratiqué sans cesse, quoiqu'ils fussent bien instruits et de l'inutilité réelle et des grands dangers de cette correction, par le sage Quintilien [1] et par notre philosophe Montaigne, dont la foi chrétienne est assez prouvée [2]. « Cette institution (*des enfans*), se doit conduire, dit-il, liv. 1, ch. 25, par une sévère douceur; non comme il se fait : au lieu de convier les enfans aux lettres, on ne leur présente qu'horreur et cruauté. Otez-moi la violence et la force : il n'est rien qui abâtardisse et étourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le châtiment, ne l'y

[1] *Cædi vero discentes, quanquam et receptum sit, et Chrysippus non improbet, minime velim. Primum quia deforme atque servile est, et certe quod convenit, si ætatem mutes, injuria. Deinde, quod si cui tam est mens illiberalis, ut objurgatione non corrigatur, is etiam ad plagas, ut pessima quæque mancipia, durabitur. Postremo, quod ne opus erit quidem hac castigatione, si assiduus studiorum exactor adstiterit.... Denique cum parvulum verberibus coegeris; quid juveni facias; cui nec adhiberi potest hic metus, et majora discenda sunt?*

Adde quod multa vapulantibus dictu deformia, et mox verecundiæ futura, sæpe dolore vel metu accidunt : qui pudor refringit animum et abjicit, atque ipsi lucis fugam et tædium dictat. Jam si minor in diligendis custodum et præceptorum moribus fuit cura, pudet dicere, in quæ probra nefandi homines isti cædendi jure abutantur, quam det aliis quoque nonnunquam occasionem hic miserorum metus. Non morabor in parte hâc : nimium est quod intelligitur. Quare hoc dixisse satis est, in ætatem infirmam, et injuriæ obnoxiam, nemini debere nimium licere. (*Instit. Orator.*, lib. I, cap. III.) *Voy.* Rollin, *Traité des Etudes*, tome IV.

[2] Voyez *Christianisme* de Montaigne, par M. l'abbé Labouderie, Paris, 1819, in-8, 1 vol.

endurcissez pas; endurcissez-le à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hasards qu'il lui faut mépriser, etc. Mais, entre autres choses, cette police de la plupart de nos colléges m'a toujours déplu : on eût failli à l'aventure moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraie geole de jeunesse captive : on la rend débauchée, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez-y sur le point de leur office, vous n'oyez que cris, et d'enfans suppliciés, et de maîtres enivrés en leur colère. Quelle manière pour éveiller l'appétit envers leur leçon, à ces tendres ames et craintives, de les y guider d'une trogne effroyable, les mains armées de fouets! Inique et pernicieuse forme, joint ce que Quintilien en a très-bien remarqué, que cette impérieuse autorité tire des suites périlleuses, nommément à notre façon de châtiment. Combién leurs classes seraient plus décemment jonchées de fleurs et de feuillées, que de tronçons d'osier sanglans! » Jean-Jacques Rousseau se plaignait avec bien de la raison de ce que *l'âge de la gaîté se passe au milieu des menaces, des châtimens, des pleurs et de l'esclavage* [1].

Voltaire a parlé de même : « Il est abominable qu'on inflige un pareil châtiment sur les fesses à de jeunes garçons et à de jeunes filles. C'était autrefois le supplice des esclaves. J'ai vu dans des colléges des barbares qui faisaient dépouiller des en-

[1] Voyez l'*Émile*, liv. Ier, et les *Confessions*, liv. Ier.

fans presque entièrement; une espèce de bourreau, souvent ivre, les déchirait avec de longues verges qui mettaient en sang leurs aînes. D'autres les faisaient frapper avec douceur, et il en naissait un autre inconvénient [1]..... »

Depuis l'expulsion des jésuites il n'a guère été question en France, au moins dans la capitale, de fouetter les jeunes gens dans les colléges ni dans les pensions; et jamais la jeunesse ne s'est montrée plus studieuse, plus intelligente, plus disposée à tout ce qui est honnête et louable. Cependant, l'on continua, dit-on, de fouetter dans quelques petites écoles, dans les maisons des (*grands*) frères des écoles chrétiennes [2] et dans celles des *petits frères*, dits *de l'abbé de la Mennais*. Ceux qui parlent de confier les colléges à certaine congrégation réprouvée par nos lois, devraient songer au moins que la première chose à lui interdire, sous peine grave, serait la flagellation des étudians.

[1] *Diction. Philos.*, au mot *Verge.*

[2] Leur maison de Saint-Yon était renommée, avant 1789, pour les rudes flagellations correctionnelles et journalières qui s'y distribuaient aux jeunes gens renfermés par ordres arbitraires, par *lettres de petit cachet.*

Les bons frères s'y acquittaient sévèrement de leur métier de bourreau; n'était-ce pas accomplir un vœu sacré, un devoir de conscience? La tradition conserve encore le souvenir de leur patois ridicule, et celui de leurs formules prédisposantes, lorsqu'après avoir salué méthodiquement le captif, et avoir déposé leurs chapeaux à grands bords rabattus, ils atiraient le respectable martinet, et prononçaient avec l'accent du pays la formule solennelle : *il faut, monsieur, que je vous fessissions, et que si vous regimbissiez, je recommencissions.*

CONCLUSION.

Toutes les tortures appelées bastonnades et flagellations, comme toutes les espèces de mutilations et de flétrissures corporelles, sont dégradantes et corruptrices de la nature humaine. Elles naquirent toutes de la sauvagerie, de l'esclavage et du despotisme; elles servirent le fanatisme et la superstition; elles devinrent d'autant plus fréquentes et plus cruelles, que l'esclavage fut plus commun, le gouvernement plus tyrannique, l'ignorance plus profonde, l'Évangile plus ignoré, la morale plus dépravée, et qu'en un mot la fraternité, l'égalité naturelle et civile furent plus contrariées par les mœurs et par les lois.

Ces tortures et d'autres barbaries analogues s'aboliront ou deviendront plus rares en tous pays, à mesure que s'étendront les lumières, que la bonne foi, la religion seront mieux observées, que s'aboliront la traite de l'esclavage, et qu'en un mot l'ordre constitutionnel et représentatif, étouffé maintenant dans plusieurs parties de l'Europe, arrêté, suspendu ailleurs par les contre-lois, ou réduit à une vaine apparence par le double vote, la septennalité, les fausses élections et la fausse liberté de la presse, achèvera pourtant de se développer enfin et de se consolider pour le plus grand

bonheur des rois et des peuples. Cet ordre seul peut fonder les garanties réciproques et la paix du monde. Il se confond avec la justice même; car celle-ci n'est assurée à personne, si elle n'existe pas en faveur de tous par la force vivante des institutions politiques.

Nous avons fait de grands pas, en France, vers cet inestimable bien; il est tout entier compris en germe dans la charte royale, trop long-tems réduite en simulacre, mais que l'on doit se hâter ou d'exécuter pleinement avec franchise, ou de remplacer par une révision complète et munie de formes toutes spéciales, qui ferait ressusciter cette constitution en la séparant des lois secondaires, et qui serait concertée entre le roi et les chambres.

Continuer cette marche immorale et rétrograde où nous ont entraînés les hommes du privilége et du jésuitisme, ce serait retourner aux vieilles erreurs, susciter de nouveaux dangers, ramener en un mot les tyranniques maximes suivant lesquelles tous les humains, rois ou pontifes, grands ou petits, prêtres ou laïcs, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, de tout rang, de toutes couleurs, seraient encore, pour le moins, *bâtonnables* et bâtonnés, *fouettables* et fouettés honteusement, cruellement, pernicieusement, comme l'étaient nos pères, et comme le sont encore nos frères sur presque tout le globe.

Aux louangeurs du tems passé qui exalteraient

l'ancien régime, qui auraient le triste courage de le vouloir encore, et avec tous ses abus *sans faire grâce d'un seul*, je répondrais par une citation tout à-la-fois religieuse, monacale et philosophique, et d'ailleurs d'autant plus digne d'attention, qu'elle est du douzième siècle et d'un grand docteur de l'église, qui, malgré ses vertus réelles, paya de forts tributs aux erreurs de son tems, de saint Bernard, lettre 91.

« Saint Paul, dit-il, oublie ce qui est derrière lui; il s'avance de plus en plus, et il se perfectionne davantage. Dieu seul, parce qu'il est tout parfait, ne peut devenir meilleur. Loin de nous ceux qui disent : *Nous ne voulons pas être meilleurs que nos pères*..... Élie disait : Je ne suis pas meilleur qu'eux, mais non, je ne veux pas être meilleur. Jacob vit les anges monter et descendre sur l'échelle mystérieuse qui unissait la terre au ciel; mais en vit-il s'y arrêter ou s'y asseoir? Il est impossible de s'y arrêter. Ici bas rien ne demeure dans le même état; il faut absolument ou monter ou descendre. On tombe si l'on s'arrête en chemin..... Ainsi, moquez-vous du scandale de ceux que vous ne pouvez guérir qu'en devenant malades avec eux; n'attendez pas que vos constitutions soient du goût de tout le monde... vous ne feriez presque jamais aucun bien. »

Il ne faut pas aussi oublier ce mot profond du plus révéré des philosophes chinois : « Le moderne qui veut rétablir les anciens usages se prépare de

grands malheurs. » Chap. 28, de l'*Invariable Milieu*.

ADDITION

Au chapitre III. La déception punie sévèrement, et sans privilége, chez les *Kokans*, Tartàres sédentaires du milieu de l'Asie.

Ces Tartares sont parvenus à un certain degré de civilisation; ils parlent deux langues polies, la leur propre et la langue turque, toutes deux avec une grande correction. Ils ont des lois fort sévères et trop précipitamment exécutées. La justice du bâton s'y administre subitement et sans procédure écrite, comme elle a été établie à Naples en 1822, comme elle s'exerce au Caire, à Tunis, Alger, Maroc, Constantinople, etc., et comme la flagellation dans les bagnes de France. Mais ce qui doit faire estimer ces Tartares, c'est leur stricte probité, c'est le soin qu'ils prennent de punir la tromperie, la déception par artifice, intrigue, faux-semblant, vaine apparence. Quiconque d'entre eux est convaincu de fraude est à l'instant mis à nu, quel que soit son rang, fustigé dans toutes les rues et places, et contraint de se proclamer lui-même un fourbe. Voyez le *Journal des Voyages*, par M. Verneur, Paris, 1822, cahier 47ᵉ, pages 309 et *suiv*.

ADDITION

Au chapitre VI tirée du droit impérial des *Pandectes*, loi 28, § 3, *De pœnis*, fragment où l'on ne sait pas ce qui est le plus admirable du style ou de la doctrine.

Solent *quidam, qui vulgò se* juvenes *appellant, in quibusdam civitatibus turbulentis, se acclamationibus popularium accommodare : qui, si ampliùs nihil admiserint, nec antè sint à præside admoniti, fustibus cæsi dimittuntur, aut etiam spectaculis eis interdicitur ; quod si ita correcti in eisdem deprehendantur, exilio puniendi sunt : nonnunquàm capite plectendi, scilicet, cùm sæpiùs seditiosè et turbulentè se gesserint, et aliquoties adprehensi, tractati clementiùs, in eâdem temeritate propositi perseveraverint.*

En certaines villes turbulentes, il se trouve des individus communément appelés *les jeunes gens*, qui se joignent aux acclamations de la multitude. S'ils n'ont rien fait de plus grave, et s'ils n'ont pas déjà été repris (pour semblable délit), on les punit simplement par la bastonnade, ou bien on leur interdit l'entrée des spectacles. Corrigés de la sorte, s'ils recommencent, leur châtiment est l'exil. C'est quelquefois la mort, si, par exemple, ils ont con-

tinué de se montrer ainsi séditieux et turbulens; ou si, traités avec plus de clémence, ils ont persévéré dans le même désordre.

ADDITION

Au chapitre VII, pour expliquer comment on en vint en Portugal à la loi de don Pierre, de 1686, qui donna aux jésuites le pouvoir temporel et politique dans le Paraguay.

En 1686, il y avait déjà près d'un siècle et demi que les jésuites étaient devenus confesseurs en titre des rois de Portugal, et que, pour leur complaire et mieux servir leur régime, le roi Jean III était devenu lui-même jésuite, qu'il avait fait les vœux, et qu'il devait être conséquemment dans les mains du général et du provincial, *comme le bâton dans la main du vieillard*. Mais ce régime, voulant sans doute gouverner au nom de l'auguste profès de robe courte, lui avait laissé le titre de roi. L'histoire atteste qu'il avait *obtenu à Rome la permission* de conserver son trône! *Art de Vérifier les Dates*, in-fol., tome I, page 783, col. 1. Une fois constitués seigneurs spirituels, temporels et politiques du Paraguay, les jésuites n'eurent pas grande peine à changer ce pays en une monarchie jésuitique qui subsiste encore, et où ils sont depuis long-tems en possession de fouetter à volonté leurs

sujets hommes et femmes, filles et garçons. Voyez à la fin de notre chapitre IX.

Le cardinal de Beausset avait oublié apparemment que Jean III et Louis XIV furent faits jésuites; il avait oublié l'usurpation du Paraguay par les jésuites, et leurs célèbres conspirations contre *les gouvernemens* de l'Asie et de l'Europe, lorsqu'il osa écrire que la création de leur ordre eut pour *objet politique* de *protéger les gouvernemens;* Hist. de Fénélon, tom. I, pag. 16. D'après les faits certains qu'on vient de rappeler, cet *objet politique* et très-digne des plus profondes réflexions ne fut qu'un prétexte audacieux; ou bien dans cette révélation tardive mais admirable, surtout pour le tems où elle parut, *protéger* veut dire très-exactement *espionner, corrompre, affaiblir, troubler, dominer, opprimer, renverser.*

ADDITION

Au chapitre X. Grands pages Fouettés.

Plusieurs années avant que les jésuites eussent aucun collége, l'histoire apprend qu'à la cour de France, et chez les grands seigneurs qui se piquaient d'avoir des pages, il était de règle et d'usage de fouetter correctionnellement ces jeunes gentilshommes, même après qu'ils avaient atteint

l'âge de l'adolescence, et qu'ils avaient combattu dans les armées. Si, par exemple, ils avaient tué un ennemi avec leur javelot, ils devaient, sous peine du fouet, rapporter ce javelot, afin de se tenir en état de le représenter. Voyez la *Biographie Universelle* des frères Michaud, article *Mergey*.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

